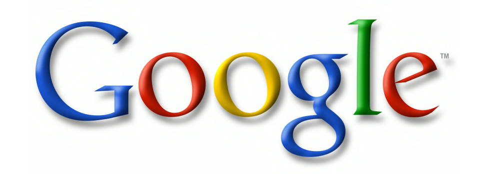


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

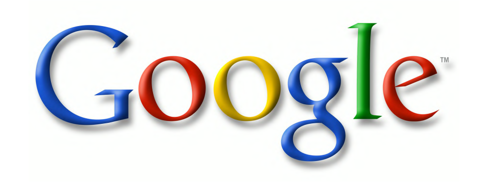
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

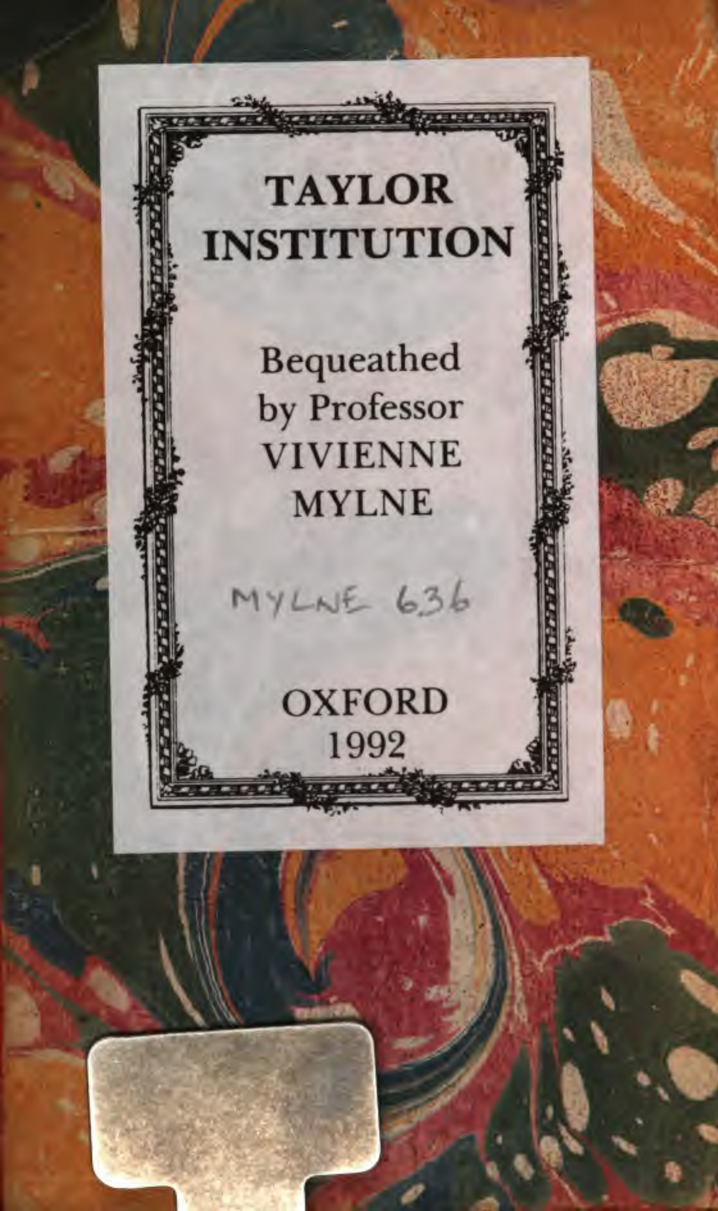
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





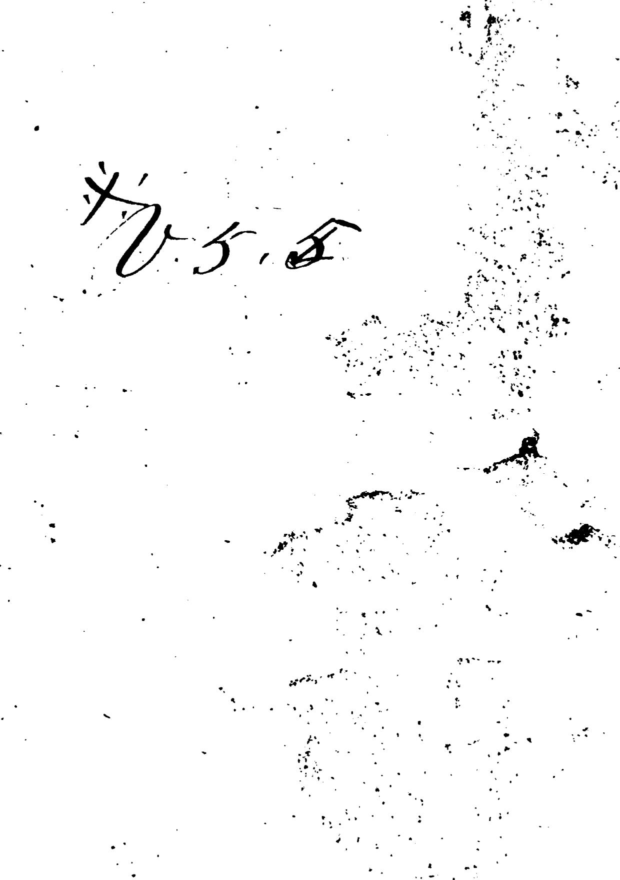
TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 636

OXFORD
1992





LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

PAR MONSIEUR DE MARIVAUX.

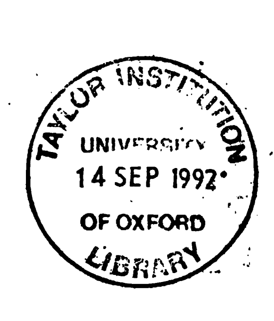
TOME SECOND.

Contenant

LES SIX DERNIÈRES PARTIES.

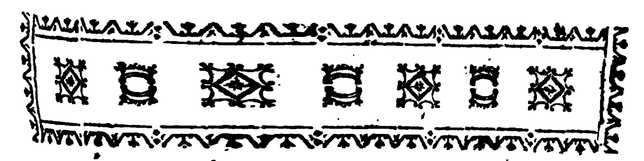


A FRANCFORT & à MAYENCE,
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
M D CC L.


TAYLOR INSTITUTION
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



Joh: Jac: Eberspach sculp. Aug. Vind.



LA VIE DE MARIANNE, OU, LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***

SEPTIÉME PARTIE.

SOuvenez-vous-en, Madame, la deuxiéme Partie de mon Histoire fut si long-tems à venir, que vous fûtes persuadée qu'elle ne viendroit jamais. La troisiéme se fit beaucoup attendre; vous doutiez que je vous l'envoyasse. La quatriéme vint assez tard; mais vous l'attendiez, en m'appellant une paresseuse. Quant à la cinquiéme, vous n'y comptiez pas si tôt lorsqu'elle arriva. La sixiéme est venuë si vîte, qu'elle vous a surprise; peut-être ne l'avez-vous lûë qu'à moitié, & voici la septiéme.

Oh! je vous prie, sur tout cela, comment me définirez-vous? Suis-je paresseu-

ſe? Ma diligence vous montre le contraire. Suis-je diligente? Ma pareſſe paſſée m'a promis que non.

QUE ſuis-je donc à cet égard? Eh mais! Je ſuis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en général nous ſommes tous; ce que mon humeur & ma fantaiſie me rendent, tantôt digne de loüange, & tantôt de blâme, ſur la même choſe: n'eſt-ce pas-là tout le monde?

J'AI vû dans une infinité de gens des défauts & des qualités, ſur leſquels je me fiois, & qui m'ont trompée: j'avois droit de croire ces gens-là généreux, & ils ſe trouvoient meſquins: je les croyois meſquins, & ils ſe trouvoient généreux. Autrefois, vous ne pouviez pas ſouffrir un Livre; aujourd'hui, vous ne faites que lire: peut-être que bien-tôt vous laiſſerez-là la lecture, & peut-être redeviendrai-je pareſſeuſe.

A tout hazard, pourſuivons notre Hiſtoire. Nous en ſommes à l'apparition ſubite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

ON n'avoit point ſoupçonné qu'ils viendroient; de ſorte qu'il n'y avoit aucun ordre donné en ce cas-là.

LA ſeule attention qu'on avoit eûë, c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le tems le moins ſujet aux viſites.

D'AILLEURS, on s'étoit imaginé, que Madame de Miran ne sçauroit à qui s'adresser, pour apprendre ce que j'étois devenuë; qu'elle ignoreroit, que le Ministre eût eu part à mon Avanture. Mais, vous vous rappellez bien la visite, que j'avois reçuë, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'une certaine Dame maigre, longue, & menuë: vous sçavez aussi, que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran; que je lui avois fait un portrait de la Dame; & qu'elle m'avoit écrit, qu'à ce portrait, elle reconnoissoit le spectre en question.

ET ce fut justement cela, qui fit que ma Mere se douta des auteurs de mon enlevement: ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de sa fille.

IL falloit bien que mon Histoire eût percé. Madame de Fare avoit infailliblement parlé: cette Dame longue & maigre avoit été instruite. Elle étoit méchante & glorieuse: le discours, qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaises intentions. C'étoit elle apparemment, qui avoit ameuté les Parens, qui les avoit engagés à se remuer, pour se garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille; & ma disparition ne pouvoit être que l'effet d'une intrigue liée entre eux.

MAIS, m'avoient-ils enlevée de leur

chef? Car, ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adresse. Leur complot n'étoit-il pas autorisé? Avoient-ils agi sans pouvoir?

UN carosse m'étoit venu prendre: quelle livrée avoit le Cocher? Cette femme, qui s'étoit dite envoyée par ma Mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit sa figure? Madame de Miran, & son fils, s'informent de tout, font d'exactes perquisitions.

LA Tourriere du Couvent avoit vû le Cocher; elle se ressouvenoit de la livrée: elle avoit vû la femme en question, & en avoit retenu les traits, qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun, la bouche grande, & le nez long: voilà qui étoit fort reconnoissable. Aussi ma Mere & son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vûë chez Madame de.... Femme du Ministre, & leur Parente: c'étoit une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du Cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun; ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, Cousin de ma Mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours.

ET qu'est-ce que cela concluoit? Non seulement que la famille avoit agi là-dedans, mais que le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de..... avoit chargé une

de ſes femmes de me venir prendre; c'étoit une conſéquence toute naturelle.

TOUTES ces inſtructions-là, au reſte, *ils* ne les reçurent que le lendemain de mon enlevement : non pas que Madame de Miran ne fût venuë la veille après midi, comme vous ſçavez qu'elle me l'avoit écrit; mais, c'eſt que lorſqu'elle vint, la Tourriere, qui étoit la ſeule de qui elle pût tirer quelques lumieres, étoit abſente pour différentes commiſſions de la Maiſon: de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler. Ce ne fut même qu'aſſez tard; il étoit près de midi quand ils arriverent; ma Mere, qui ne ſe portoit pas bien, n'avoit pû ſortir de chez elle de meilleure heure.

MON enlevement l'avoit pénétrée de douleur & d'inquiétude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu ſa fille, ni plus ni moins: c'eſt ainſi que me le conterent les Religieuſes de mon Couvent, & la Tourriere.

ELLE ſe trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé: il fallut la ſecourir; elle ne ceſſa de pleurer.

JE vous avoue que je l'aime, diſoit-elle, en parlant de moi à l'Abbeſſe, qui me le répéta : je m'y ſuis attachée, Madame; & il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'eſt un cœur, c'eſt une ame, une

façon de penser, qui vous étonneroit. Vous sçavez qu'elle ne possede rien; & vous ne sçauriez croire combien je l'ai trouvée noble, généreuse, & desintereffée, cette chere enfant: cela passe l'imagination; & je l'estime encore plus que je ne l'aime. J'ai vû d'elle des traits de caractére, qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'est moi, que c'est ma personne, qu'elle aime, & non pas les secours que je lui donne. Est-ce que cela n'est pas admirable dans la situation où elle est? Je crois qu'elle mourroit plutôt, que de me déplaire: elle pousse cela jusqu'au scrupule; & si je cessois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi. Ce que je vous dis est vrai, & cependant je la perds; car, comment la retrouver? Qu'est-ce que mes indignes Parens en ont fait? Où l'ont ils mise?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enléveroient-ils? lui répondoit l'Abbesse. D'où vient qu'ils seroient fâchés de vos bontés, de votre charité, pour elle? Quel intérêt ont-ils d'y mettre obstacle?

He'las! Madame, lui disoit-elle, c'est que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser; c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice, & le cœur assez bien fait pour sentir ce qu'elle vaut; c'est qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'ai-

masse trop moi-même, & que je ne consentisse à l'amour de mon fils, qui la connoît. De vous dire comment, & où, il l'a vûë, nous n'avons pas le tems; mais, voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux évenement les a instruits de tout; & cela, par l'indiscrétion d'une de mes Parentes, qui est la plus sotte femme du monde, & qui n'a pû retenir sa miserable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier de ma tendresse pour elle: il n'y a point d'homme de bon sens, à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh voyez que d'amour! Jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit. Elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien; & elle, qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion, & tant de prudence, la voilà, qui, à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de se taire, & est la prémiere à réveler notre secret: tout lui échape dans le trouble de son cœur. O! trouble aimable! Que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pû payer, & dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes. Oui, Madame, j'en pleure encore. Ah! mon Dieu, que mon âme avoit d'obligations à la sienne!

HE'LAS! cette chere Mere; cette ame admirable, elle n'eſt plus pour moi, & notre tendreſſe ne vit plus que dans mon cœur.

PASSONS là-deſſus; je m'y arrête trop, j'en perds de vûë Valville, dont Madame de Miran avoit encore à ſoutenir le deſeſpoir, & à qui, dans l'accablement où il ſe trouvoit, elle avoit défendu de paroître; de ſorte qu'il s'étoit tenu dans le caroſſe pendant qu'elle interrogeoit la Tourriere: &, ſur ce qu'elle en apprit, toute languiſſante & toute indiſpoſée qu'elle étoit, elle courut chez le Miniſtre; perſuadée, que c'étoit-là qu'il falloit aller, pour ſçavoir de mes nouvelles, & pour me retrouver.

DE toutes les perſonnes de la famille, celle, avec laquelle elle étoit le plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de..... femme du Miniſtre, qui l'aimoit beaucoup auſſi: &, quoiqu'il fût certain, que cette Dame ſe fût prêtée au complot de la famille, ma Mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y réſoudre, & ſe promit bien de la ranger de ſon parti dès qu'elle lui auroit parlé.

ET elle avoit raiſon d'avoir cette opinion-là d'elle: ce fut elle en effet, qui refuſa de ſoutenir l'entrepriſe, & qui, comme vous l'allez voir, parut opiner qu'on me laiſſât en repos.

VOICI donc Madame de Miran & Valville, qui entrent tout d'un coup dans la chambre où nous étions. C'étoit Madame de.... & non pas le Miniſtre, que ma mere avoit demandé d'abord: & les gens de la maiſon, qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit queſtion dans cette chambre, laiſſerent paſſer ma Mere & ſon fils, & leur ouvrirent tout de ſuite.

DE'S qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déja dit, je penſe) ils s'écrierent; l'une, ah! ma fille, tu ès ici ; l'autre, ah! ma Mere, c'eſt elle même!

LE Miniſtre, à la vûë de Madame de Miran, ſoûrit d'un air affable, & pourtant ne put ſe defendre, ce me ſemble, d'être un peu déconcerté : c'eſt qu'il étoit bon, & qu'on lui avoit dit combien elle aimoit cette petite fille. A l'égard des parens, ils la ſaluerent d'un air extrêmement ſérieux, jetterent ſur elle un regard froid & critique, & puis détournerent lès yeux.

VALVILLE les dévoroit des ſiens; mais, il avoit ordre de ſe taire: ma Mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reſte de la compagnie parut attentif & curieux: la ſituation promettoit quelque choſe d'intéreſſant.

CE fut Madame de...., qui rompit le ſilence. Bonjour, Madame, dit-elle à ma

Mere. Franchement, on ne vous attendoit pas ; & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

EH! d'où vient, Madame, le seroit-elle? ajouta tout de suite cette parente longue & maigre; (car, je ne me ressouviens point de son nom, & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure.) D'où vient le seroit-elle, ajoûta-t-elle, dis-je, d'un ton aigre & aussi revêche que sa phisionomie? Est-ce qu'on desoblige Madame, quand on lui rend service, & qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille?

VOUS êtes la Maîtresse de penser de mes actions ce qui vous plait, Madame, lui répondit d'un air indifférent Madame de Miran; mais je ne les réformerai point sur le jugement que vous en ferez : nous sommes d'un caractére trop différent, pour être jamais du même avis. Je n'approuve pas plus vos sentimens, que vous approuvez les miens ; & je ne vous en dis rien: faites de même à mon égard.

VALVILLE étoit rouge comme du feu; il avoit les yeux étincelans : je voyois à sa respiration précipitée, qu'il avoit peine à se contenir, & que le cœur lui battoit.

MONSIEUR, continua Madame de Miran en adressant la parole au Ministre, c'étoit Madame de....., que je venois voir; & voici l'objet de la visite que je lui ren-

dois ce matin, ajouta-t-elle, en me montrant. J'ai sçu, qu'une des femmes de Madame l'étoit venuë prendre sous mon nom au Couvent où je l'avois mise: & j'espérois qu'elle me diroit ce que cela signifie; car, je n'y comprens rien. A-t-on voulu se divertir à m'inquiéter? Quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant, à qui je m'intéresse? Ce projet-là ne vient pas de Madame, j'en suis sûre: je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné sur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prens point à vous non plus, Monsieur: on vous a gagné aussi; & voilà tout. Mais, de quel prétexte s'est-on servi? Sur quoi a-t-on pû fonder une Entreprise aussi bizarre? De quoi Mademoiselle est-elle coupable?

MADEMOISELLE! s'écria encore là-dessus, d'un air railleur, cette parente sans nom. Mademoiselle! il me semble avoir entendu dire, qu'elle s'appelloit Marianne, ou bien qu'elle s'appelle comme on veut; car, comme on ne sçait d'où elle sort, on n'est sûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine. Mais, c'est peut-être une petite galanterie que vous lui faites, à cause qu'elle est passablement gentille.

VALVILLE, à ce discours, ne put se retenir, & la regarda avec un ris amer & mocqueur qu'elle sentit.

MON petit cousin, lui dit-elle, ce que je dis-là ne vous plaît pas ; nous le sçavons : mais, vous pourriez-vous dispenser d'en rire. Hé! si je le trouve plaisant, ma grande cousine, pour-quoi n'en rirois-je pas ? répondit-il.

TAISEZ vous, mon fils, lui dit aussitôt, Madame de Miran. Pour vous, Madame, laissez-moi, je vous prie, parler à ma façon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiselle avoit affaire à vous, vous seriez la maîtresse de l'appeller comme il vous plairoit. Quant à moi, je suis bien aise de l'appeller Mademoiselle. Je dirai pourtant Marianne, quand je voudrai ; & cela, sans consequence, sans blesser les égards que je crois lui devoir. Le soin, que je prens d'elle, me donne des droits que vous n'avez pas ; mais, ce ne sera jamais que dans ce sens-là, que je la traiterai aussi familiérement que vous le faites, & que vous vous figurez qu'il vous est permis de le faire. Chacun a sa manière de penser ; & ce n'est pas-là la mienne. Je n'abuserai jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est ; je ne déciderai point : je vois bien qu'elle est à plaindre ; mais, je ne vois pas pour-quoi on l'humilieroit. L'un n'entraîne pas l'autre : au contraire, la raison & l'humanité, sans compter la re-

ligion, nous portent à ménager les personnes qui sont dans le cas où celle-ci se trouve. Ils nous répugne de profiter contre elles de l'abaissement où le sort les a jettées : les airs de mépris ont mauvaise grace avec elles, & leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits ; principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiselle, & d'un malheur pareil au sien. Car enfin, Madame, puisque vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé, vous sçavez donc qu'on a des indices presque certains, que son pere & sa mere, qui furent tuez en voyage, lorsqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des Etrangers de la prémiere distinction : ce fut-là l'opinion qu'on eut d'eux dans le tems. Vous sçavez, qu'ils avoient avec eux deux Laquais & une Femme-de-Chambre, qui furent tuez aussi avec le reste de l'équipage : que Mademoiselle, dont la petite parure marquoit une enfant de condition, ressembloit à la Dame assassinée : qu'on ne douta point qu'elle ne fût sa fille : & que tout ce que je dis-là est certifié par une personne vertueuse, qui se chargea d'elle alors, qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonstances en mourant à un saint Religieux nommé le Pere S. Vincent, que je connois, & qui de son côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de ſon récit, les indifférens de la compagnie, je veux dire, ceux qui n'étoient point de la famille, parurent s'attendrir ſur moi; quelques parens même des moins obſtinez, & ſur-tout Madame de ...., en furent touchez: il ſe fit un petit murmure, qui m'étoit favorable.

Ainsi, Madame, ajoûta Madame de Miran, ſans s'interrompre, vous voyez bien, que tous les préjugez ſont pour elle, que voilà de reſte de quoi juſtifier le titre de Mademoiſelle, que je lui donne, & que je ne ſçaurois lui refuſer ſans riſquer d'en agir mal avec elle. Il n'eſt donc point ici queſtion de galanterie, mais d'une juſtice, que tout veut que je lui rende; à moins que d'ajoûter des injures à celles que le hazard lui a déja faites, & que vous ne me conſeilleriez pas vous-même: ce qui ſéroit en effet inexcuſable, barbare, & d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez; ſur-tout, je vous le répete encore, avec une jeune perſonne du caractère dont elle eſt. Je ſuis fâchée qu'elle ſoit préſente; mais, vous me forcez de vous dire, que ſa figure, qui vous paroît jolie, eſt en vérité ce qui la diſtingue le moins: & je puis vous aſſurer, que par ſon bon eſprit, par les qualitez de l'ame, & par la nobleſſe des procédez, elle eſt Demoiſelle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle ſoit,

puisse l'être. Oh, vous m'avouerez que cela impose : du moins, c'est ainsi que j'en juge. Et ce que je vous dis-là, elle ne le doit, ni à l'usage du monde, ni à l'éducation qu'elle a euë, & qui a été fort simple; il faut que cela soit dans le sang ; & voilà, à mon gré, l'essentiel.

Oh! sans doute, (ajouta Valville, qui glissa tout doucement ce peu de mots,) sans doute : & si, dans le monde, on s'étoit avisé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiselle qu'au mérite de l'esprit & du cœur, ah! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiselles, qui ne seroient plus que des Manons & des Cataus ; mais, heureusement, on n'a tué, ni leur pere, ni leur mere, & on sçait qui elles sont.

La-dessus, on ne put s'empêcher de rire un peu. Mon fils, encore une fois, je vous défens de parler, lui dit assez vivement Madame de Miran.

Quoi qu'il en soit, continua-t-elle ensuite, je la protege, je lui ai fait du bien, j'ai dessein de lui en faire encore, elle a besoin que je lui en fasse, & il n'y a point d'honnêtes-gens, qui n'enviassent le plaisir que j'y ai, qui ne voulussent se mettre à ma place. C'est de toutes les actions la plus loüable que je puisse faire : il seroit honteux d'y trouver à redire ; à moins

que ce ne ſoit offenſer l'état, que de s'intéreſſer, quand on eſt riche, à la perſonne la plus digne, qu'on la venge de ſes malheurs. Voilà tout mon crime: &, en attendant qu'on me prouve que c'en eſt un, je viens, Monſieur, vous demander raiſon de la hardieſſe qu'on a euë à mon égard, & de la ſurpriſe qu'on a faite à vous-même, auſſi-bien qu'à Madame; je viens chercher une fille que j'aime, & que vous aimeriez autant que moi, ſi vous la connoiſſiez, Monſieur.

ELLE s'arrêta-là. Tout le monde ſe tût; & moi je pleurois, en jettant ſur elle des regards qui témoignoient les mouvemens dont j'étois ſaiſie pour elle, & qui émeurent tous les Aſſiſtans. Il n'y eut que cette inéxorable parente, que je n'ai point nommée, qui ne ſe rendit point, & dont l'air paroiſſoit toujours auſſi ſec & auſſi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

AIMEZ-LA, Madame, aimez-la: qui eſt-ce qui vous en empêche, dit-elle, en ſecouant la tête. Mais, n'oubliez pas, que vous avez des Parens & des Alliez, qui ne doivent point en ſouffrir, & que du moins il n'y aille rien du leur: c'eſt tout ce qu'on vous démande.

HE! Vous n'y ſongez pas, Madame, vous n'y ſongez pas, reprit ma Mere: ce n'eſt, ni à vous, ni à perſonne, à regler

mes

mes sentimens là-dessus. Je ne suis, ni sous votre tutelle, ni sous la leur. Je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande. C'est vous qui les faites agir & parler, Madame ; & je suis persuadée, qu'aucun d'eux n'avoueroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuserez, Madame, vous m'excuserez, s'écria la Harpie : nous n'ignorons pas vos desseins ; & ils nous choquent tous aussi. En un mot, votre Fils aime trop cette petite Fille; &, qui pis est, vous le permettez.

Et si en effet je le lui permets, qui est-ce qui pourra le lui défendre? Quel compte aura-t-il à rendre aux autres? repartit froidement Madame de Miran. Vous dirai-je encore plus? C'est que j'aurois fort mauvaise opinion de mon fils, c'est que je ferois très-peu de cas de son caractère, si lui-même n'en faisoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous, que je ne tiens pourtant pas pour si petite, & qui ne sera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil audessus d'elle.

A ce dernier mot, le Ministre, qui avoit écuté tout le Dialogue, toûjours souriant, & les yeux baissez, prit sur le champ la parole, pour empêcher les repliques.

Oui, Madame, vous avez raiſon, dit il à Madame de Miran; on ne ſçauroit qu'approuver les bontez que vous avez pour cette belle enfant. Vous êtes généreuſe: cela eſt reſpectable; & les malheurs, qu'elle a eſſuyez, ſont dignes de votre attention. Sa phyſionomie ne dément point non plus les vertus, & les qualitez que vous lui trouvez: elle a tout l'air de les avoir; & ce n'eſt, ni le ſoin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous allarment. Je prétens moi-même avoir part au bien que vous voulez lui faire. La ſeule choſe, qui nous inquiete, c'eſt qu'on dit que Monſieur de Valville a non ſeulement beaucoup d'eſtime pour elle, ce qui eſt très-juſte, mais encore beaucoup de tendreſſe, ce que la jeune perſonne, faite comme elle eſt, rend très-vraiſemblable. En un mot; on parle d'un mariage qui eſt réſolu, & auquel vous conſentez, dit-on, par la force de l'attachement que vous avez pour elle: & voilà ce qui intrique la famille.

Et je penſe que cette famille a droit de s'en intriguer, dit tout de ſuite la parente Pigrieche. Madame, je n'ai pas tout dit: relaiſſez moi achever, je vous prie, lui repartit le Miniſtre, ſans hauſſer le ton, mais d'un air ſerieux; Madame vaut bien qu'on lui parle raiſon.

J'AVOUE, reprit-il, qu'il est probable sur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune enfant a de la naissance; mais, la catastrophe en question a jetté là-dessus une obscurité, qui blesse, qu'on vous reprocheroit, & dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre avis pourtant, sur les égards que vous avez pour elle: ce ne sera pas moi qui lui refuserai le titre de Mademoiselle; & je crois avec vous, qu'on le doit même à la condition dont elle est. Mais, remarquez, que nous le croyons, vous & moi, par un sentiment généreux, qui ne sera peut-être avoué de personne; que du moins qui que ce soit n'est obligé d'avoir; & dont peu de gens seront capables. C'est comme un présent, que nous lui faisons, & que les autres peuvent se dispenser de lui faire. Je dirai bien avec vous, qu'ils auront tort; mais, ils ne le sentiront point; ils vous répondront, qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, & vous n'aurez rien à leur répliquer, rien qui puisse vous justifier auprès d'eux, si vous portez la générosité jusqu'à un certain excès, tel que le seroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoute point de foi. Je ne doute pas même, que vous ne leviez volontiers tout soupçon sur cet article; & j'en ai trouvé un moyen qui est facile: j'ai ima-

giné de pourvoir avantageusement Mademoiselle, de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déja quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiselle, que pour lui proposer ce parti, qu'elle refuse, tout honnete & tout avantageux qu'il est: de sorte que, pour la déterminer, j'ai cru devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien. J'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris. Cependant, son obstination continue. Cela vous paroît-il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, Madame; vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle; tâchez de la résoudre, je vous prie. Voici le jeune homme en question, ajoûta-t-il & il lui montroit Monsieur Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors, autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéïr, à qui même il n'apartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous, sans lui faire d'injure.

VOILA' à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure qui n'étoit qu'humble, & point honteuse.

C'EST un garçon fort doux, & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en con-

tinuant, & qui vivra avec Mademoiselle comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle: c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela, qu'en se prosternant, qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais-là, Madame? dit encore le Ministre à ma Mere, & n'êtes-vous pas contente? Elle restera à Paris, vous l'aimez, & vous ne la perdrez pas de vûë. Je m'y engage, & je ne l'entens pas autrement.

La'-dessus, Madame de Miran jetta les yeux sur Monsieur Villot, qui l'en remercia par une autre prosternation, quoique la façon dont on le regarda n'exigeât pas de reconnoissance.

Et puis ma Mere, secouant la tête: Cette union n'est gueres assortie, ce me semble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle soit du goût de Marianne. Monsieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir sur elle; mais, je vous avoue, que je ne l'employerai pas dans cette occurrence-ci: ce seroit lui faire payer trop cher les services que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reste; elle est la Maîtresse: voyez, Mademoiselle, consentez-vous à ce qu'on vous propose?

JE me ſuis déja declarée, Madame, lui répondis-je d'un air triſte, reſpectueux; mais ferme: j'ai dit que j'aime mieux reſter comme je ſuis; & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs ſont bien grands; mais, ce qu'il y a encore de plus facheux pour moi, c'eſt que je ſuis née avec un cœur qu'il ne faudroit pas que j'euſſe, & qu'il m'eſt pourtant impoſſible de vaincre. Jamais, avec ce cœur-là je ne pourrois aimer le jeune homme qu'on me préſente, jamais: je ſens, que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois, comme un homme qui ne ſeroit pas fait pour moi. C'eſt une penſée, qui ne me quitteroit point: j'aurois beau la condamner, & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toûjours; au moyen dequoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même: ſans compter, que je ne me pardonnerois pas la vie deſagréable, que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me ſeroit inſupportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, ſi je n'avois pas été ſans neceſſité le charger de moi, & de mon antipathie. Ainſi, il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monſeigneur, qui a eu la bonté d'y penſer pour moi; mais, en vérité, il n'y a pas moyen.

Dites nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le Ministre: que voulez-vous devenir? Aimez-vous mieux être Religieuse? On vous l'a déja proposé, & vous choisirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise. Vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-tems Madame de Miran à cause de vous. Prenez un parti.

Non, Monsieur, dit mon Ennemie, non, rien ne lui convient. On l'aime, on l'épousera, tout est d'accord, la petite personne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre, elle est sûre de son fait. Madame l'appelle déja sa fille, à ce qu'on dit.

Le Ministre, à ce discours, fit un geste d'impatience, qui la fit taire, & moi reprenant la parole: Vous vous trompez, Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que Monsieur de Valville ne m'aime trop, qu'il ne veuille m'épouser, & que Madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bien aussi. On peut entiérement se rassurer là-dessus. Il est vrai, que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, (je sanglottois en disant cela) & que je suis obligée, sous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la chérir & de la respecter autant que la mere qui m'a donné la vie. Je lui dois la même soumission, la même vénération, &

je pense quelquefois que je lui en dois bien davantage. Car enfin, je ne suis point sa fille, & cependant il est vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme si je l'avois été. Je ne lui suis rien: elle n'auroit eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étois, ou bien elle pouvoit se contenter en passant d'avoir pour moi une compassion ordinaire, & de me dire, je vous aimerai; mais, point du tout: c'est quelque chose d'incompréhensible, que ses bontez pour moi, que ses soins, que ses considérations. Je ne sçaurois y songer, je ne sçaurois la regarder elle-même, sans pleurer d'amour & de reconnoissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes, si elle en avoit besoin pour sauver la sienne: & je rends grace à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement; ce m'est une joye infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les transports de tendresse, & tous les dévouement, & toute l'admiration, que je sens pour elle. Oui, Madame, je ne suis qu'une Etrangere, qu'une malheureuse Orpheline, que Dieu, qui est le maître, a abandonnée à toutes les misères imaginables: mais, quand on viendroit m'apprendre que je suis la fille d'une Reine, quand j'aurois un Royaume pour

héritage, je ne voudrois rien de tout cela, si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous; je ne vivrois point, si je vous perdois: je n'aime que vous d'affection, je ne tiens sur la terre qu'à vous, qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici, à travers les larmes que je versois, j'apperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête, pour s'essuyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens, & vouloit cacher qu'il étoit émû. Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit; & ma Mere laissoit bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit: acheve, Marianne; & ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit-elle, en me tendant sans façon sa main, que je baisai de même: Acheve.....

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, répris-je donc en m'adressant au Ministre; & vous êtes toûjours le

maître: mais, j'ai à vous répondre une chose, qui doit empêcher Messieurs les Parens d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils apprehendent entre Mr. de Valville & moi. C'est que jamais il ne se fera; je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi: & si je ne vous en ai pas assuré, avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuser, Monseigneur. Ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il fût à propos, ni honnête à moi, de renoncer à Mr. de Valville, pendant qu'on me menaçoit pour m'y contraindre. J'ai pensé, que je serois une lâche, & une ingrate, de montrer si peu de courage en cette occasion-ci; après que Mr. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer si tendrement de tout son cœur, & comme une personne qu'on respecte, malgré la situation où il m'a vûë, qui étoit si rebutante, & à laquelle il n'a pas seulement pris garde, sinon que pour m'en aimer, & m'en considérer daventage.

VOILA' ma raison, Monseigneur. Si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit eu lieu de s'imaginer, que je ne me mettois gueres en peine de lui, puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persécutée pour l'amour de lui: & mon intention étoit, qu'il sçût le contraire, qu'il ne dou-

tât point que ſon cœur a véritablement acquis le mien: & je ſerois bien honteuſe, ſi cela n'étoit pas. Peut-être eſt-ce ici la derniere fois que je le verrai, & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même tems pour dire à Madame de Miran, auſſi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas dû me forcer de faire, je le fait aujourd'hui par pure reconnoiſſance pour elle & pour ſon fils. Non, Madame; non, ma généreuſe Mere; non, Mr. de Valville; vous m'êtes trop chers tous les deux, je ne ſerai jamais la cauſe des reproches que vous ſouffririez, ſi je reſtois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois. Le monde me dédaigne, il me rejette: nous ne changerons pas le monde; & il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'il eſt injuſte: ce n'eſt pas à moi à en dire autant; j'y gagnerois trop. Je dis ſeulement, que vous êtes bien généreuſe, & que je n'abuſerai jamais du mépris que vous faites pour moi des coûtumes du monde. Auſſi bien eſt-il certain, que je mourrois de chagrin du blâme qui en retomberoit ſur vous; & ſi je ne vous l'épargnois pas, je ſerois indigne de vos bontez. Hélas! je vous aurois donc trompée: il ne ſeroit pas vrai, que j'aurois le caractére que vous me croyez; & je n'ai que le parti que je prens,

pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. Mr. de Climal, par sa piété, m'a laissé quelque chose pour vivre: & ce qu'il y a suffit pour une fille, qui n'est rien; qui, en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachoit, & tout ce qui pourroit l'attacher; qui, après cela, ne se foucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voye personne, à l'exception de Madame, qui est comme ma mere, & dont je suppli qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si elle veut me voir quelquefois. Voilà tous mes desseins, à moins que Monseigneur, pour être encore plus sûr de moi, ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eu d'abord.

Un torrent de pleurs termina mon discours. Valville, pâle & abatu, paroissoit prêt à se trouver mal; & Madame de Miran alloit, ce me semble, me répondre, quand le Ministre la prévint, & se retournant avec une action animée vers les Parentes.

Mesdames, leur dit-il, sçavez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre? Pour moi, je n'y en sçais point, & je vous déclare, que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remedie? A l'estime que Madame de Miran a

pour la vertu, à l'eſtime qu'aſſurement nous en avons tous? Empécherons nous la vertu de plaire? Vous ne ſeriez pas de cet avis-là, ni moi non plus; & l'Autorité n'a que faire ici.

Et puis, ſe tournant vers le frere de lait de Madame, laiſſez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez ſur elle. Vous lui avez tenu lieu de mere, elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure; & elle méritoit de vous trouver. Allez, Mademoiſelle. Oubliez tout ce qui s'eſt paſſé ici: qu'il reſte comme nul; & conſolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La Nobleſſe de vos Parens eſt incertaine: mais, celle de votre cœur eſt inconteſtable; & je la préférerois, s'il falloit opter.

Il ſe retiroit, en diſant cela; mais, il me prit un tranſport, qui l'arrêta, & qui étoit juſte.

C'est que je me jettai à ſes genoux, avec une rapidité plus éloquente, & plus expreſſive, que tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pûs lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit lui-même de rendre en ma faveur.

Il me releva ſur le champ, d'un air qui témoignoit que mon action le ſurprenoit agréablement, & l'attendriſſoit: je m'ap-

perçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

LEVEZ-VOUS, ma belle enfant, me dit-il. Vous ne me devez rien; je vous rends justice. Et puis, s'adressant aux autres, elle en fera tant, que nous l'aimerons tous aussi, ajouta-t-il; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Ramenez-là, Madame, (c'étoit à ma Mere à qui il parloit,) ramenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime. Car, avec les qualitez que nous voyons dans cette enfant-là, je ne répons pas de lui, & ne répondrois de personne: faites comme vous pourrez; ce sont vos affaires.

SANS doute, dit aussi-tôt Madame de.... son épouse: & si on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'est pas ma faute; il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

SUR ce pied-là, Mesdames, repartit en se levant cette Parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à saluer votre Cousine. Embrassez-la d'avance: vous ne risquez rien. Pour moi, on me permettra de m'en dispenser, malgrè son incomparable noblesse de cœur; je ne suis pas extrémement sensible aux vertus romanesques. Adieu, la petite Avanturiere. Vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on: mais, vous n'en demeurerez

pas là; & nous serons bien-heureuses, si au prémier jour vous ne vous trouvez pas une Princesse.

Au lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma Mere, dont je voulus aussi embrasser les genoux, & qui m'en empêcha; mais, je pris sa main, que je baisai, & sur laquelle je répandis des larmes de joye.

La Parente farouche sortit avec colere, & dit à deux Dames, en s'en allant: Ne venez-vous pas?

La'-dessus, elles se leverent; mais, plus par complaisance pour elle, que par inimitié pour moi: on voyoit bien, qu'elles n'approuvoient pas son emportement & qu'elles ne la suivoient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elles dit même tout bas à Madame de Miran: Elle nous a amenées; & elle ne nous le pardonneroit pas, si nous restions.

Valville, à qui le cœur étoit revenu, ne la regardoit plus qu'en riant, & se vengeoit ainsi du peu de succés de son Entreprise. Votre Carosse est-il là-bas? lui dit-il: voulez-vous que nous vous ramenions, Madame? Laissez-moi, lui dit-elle: vous me faites pitié d'être si content.

Elle salua ensuite Madame de....., ne jetta pas les yeux sur ma Mere qui la saluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

AUSSITÔT, le reste de la compagnie se rassembla autour de moi, & il n'y eut personne qui ne me dît quelque chose d'obligeant.

MON Dieu! que je me réproche d'avoir trempé dans cette Intrigue-ci! dit Madame de..... à ma Mere. Que je leur sçais mauvais gré de m'avoir persécutée pour y entrer! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avions. N'est-il pas vrai, Mesdames?

AH! Seigneur! ne nous en parlez pas: nous en sommes honteuses, répondirent-elles. Qu'elle est aimable! Nous n'avons rien de si joli à Paris. Ni peut-être rien de si estimable, reprit Madame de..... Je ne sçaurois vous exprimer l'inquiétude où j'étois pendant tout ce dialogue; & je suis bien contente de Monsieur de...... (elle parloit du Ministre son mari.) Oh! bien contente: il n'a encore rien fait, qui m'ait tant plû; ce qu'il vient de dire est d'une justice admirable.

AVEC tout autre Juge que lui, j'avoue que le cœur m'auroit battu, dit à son tour le jeune Cavalier que j'avois vû dans l'antichambre, & qui étoit encore-là; mais, avec Monsieur de...., je n'ai pas douté un instant de ce qui arriveroit. Et moi, je devrois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoiselle, dit alors Valville,

ville, qui les avoit jusqu'ici écoutez d'un air modeste & intérieurement satisfait.

TOUT le monde rit de sa réponse, mais discretement, & sans lui rien dire. Il étoit tard, ma Mere prit congé de Madame de..., qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avoit prêté à nos ennemis. Elle me fit l'honneur de m'embrasser moi-même, ce que je reçus avec tout le respect qui convenoit; & nous nous retirâmes.

A peine fûmes-nous dans l'anti-chambre, que cette femme, qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon prémier Couvent sous le nom de ma Mere, & qui étoit venuë ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit mise la veille; que cette femme, dis-je, se présenta à nous, & nous dit, qu'elle avoit ordre du Ministre de nous mener tout-à-l'heure, si nous voulions, à ce dernier Couvent, pour me faire rendre mes hardes, qu'on hésiteroit peut-être de me donner, si nous y allions sans elle; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

NON, non, dit ma Mere, finissons cela, ne differons point. Venez, Mademoiselle: aussi-bien avons-nous besoin de vous pour aller-là; car, j'ai oublié de demander où c'est. Venez: j'aurai soin qu'on vous ramene ensuite.

CETTE femme nous ſuivit donc, & monta en caroſſe avec nous. Vous jugez bien, qu'il ne fut plus queſtion de cette familiarité qu'elle avoit euë avec moi, lorſqu'elle m'étoit venuë prendre; & je la vis un peu honteuſe de la différence qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déja faits enſemble: chacun a ſon petit orgueil. Nous n'étions plus camarades; & cela lui donnoit quelque confuſion.

JE n'en abuſai point: j'avois trop de joye, je ſortois d'un trop grand triomphe, pour m'amuſer à être maligne ou glorieuſe; & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'ENTRETIEN fut fort réſervé pendant le chemin, à cauſe de cette femme qui nous accompagnoit; & qui, à l'occaſion de je ne ſçais quoi qui fut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même tems elle avoit refuſé de ſe joindre aux autres parens dans les mouvemens qu'ils s'étoient donnez: de ſorte qu'elle n'avoit pas préciſement parlé pour me nuire, mais ſeulement pour avoir le plaiſir d'être indiſcrette, & de réveler une choſe qui ſurprendroit.

ELLE nous conta auſſi, que Monſieur Villot étoit au deſeſpoir de ce qu'il ne ſeroit point à moi. Je l'ai laiſſé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle: ſur quoi je jettai les yeux ſur Valville, pour qui il

me parut que le récit de l'affliction de Monsieur Villot n'étoit pas amusant. Aussi n'y répondîmes-nous rien ma Mere & moi, & laissâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivez à la porte du Couvent, où je descendis avec cette femme.

Il est inutile que je paroisse, me dit ma Mere; & je crois même, qu'il suffiroit que Mademoiselle allât redemander vos hardes, sans parler de nous, & sans dire que nous sommes ici.

Permettez-moi de me montrer aussi, lui dis-je: les bontez, que l'Abbesse a eues pour moi, exigent que je la remercie; je ne sçaurois m'en dispenser sans ingratitude. Ah! tu as raison, ma fille; & je ne sçavois pas cela, me répartit-elle: va, mais hâte-toi; & dis-lui, que je t'attens, que je suis fatiguée, & qu'il m'est impossible de descendre: fais le plus vîte que tu pourras; il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abregeons donc; je partis, on me rendit mon coffre ou ma cassette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuses, que j'avois vûës, vinrent se réjouir avec moi du succés de mon avanture. L'Abbesse me donna les témoignages d'affection les plus sinceres: elle auroit souhaité, que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle; mais, il n'y avoit pas moyen.

Ma Mere eſt à la porte de votre maiſon dans ſon caroſſe : elle vous auroit vûë, lui dis-je ; mais, elle eſt indiſpoſée : elle vous fait ſes excuſes, & il faut que je vous quitte.

QUOI ! s'écria-t-elle, cette mere ſi tendre, cette Dame que j'eſtime tant, eſt ici ? Mon Dieu, que j'aurois de plaiſir à la voir, & à lui dire du bien de vous ! Allez, Mademoiſelle, retournez-vous-en ; mais, tâchez de la déterminer à venir un inſtant : ſi je pouvois ſortir, je courrois à elle ; &, ſuppoſé qu'il ſoit trop tard, dites-lui, que je la conjure de revenir encore une fois ici avec vous. Partez, ma chere enfant ; & auſſitôt elle me congédia. Un domeſtique de la maiſon portoit mon petit balot. Tout ceci ſe paſſa en moins d'un demi-quart d'heure de tems. J'oublie encore, que l'Abbeſſe chargea la Tourriere d'aller faire ſes complimens à Madame de Miran, qui, de ſon côté, la fit aſſurer que nous la reviendrions voir au prémier jour ; & puis nous partîmes pour aller ..... Deviniez-vous où ? Au logis, dit ma Mere ; car, à ton autre Couvent, on a dîné, & nous t'y remettrons ſur le ſoir : non que j'aye envie de t'y laiſſer long-tems ; mais, il eſt bon que tu y faſſes encore quelque ſéjour : ne fût-ce qu'à cauſe de ce qui t'eſt arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avancions pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma Mere, d'où elle congédia cette femme de Madame de ... qui nous avoit suivie, & nous montâmes chez elle.

Une certaine Gouvernante, qui étoit dans la maison de Madame de Miran, quand on m'y porta après ma chûte au sortir de l'Eglise, & que, si vous vous en souvenez, Valville appella pour me déchausser, n'y étoit plus, & de tous les domestiques, il n'y avoit plus qu'un Laquais de Valville qui me connût: c'étoit celui qui avoit suivi mon Fiacre jusques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déja revûë plusieurs fois, puisqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or ce Laquais étoit malade: ainsi, il n'y avoit-là personne qui sçût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'est que, pendant que nous montions chez ma Mere, je rêvois, toute joyeuse que j'étois, que j'allois trouver dans cette maison, & cette Gouvernante que je vous ai rappellée, & quelques Valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah! C'est cette petite fille, qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, pensois-je en moi-même: c'est cette petite Lingere, que nous croyions

une Demoiſelle, & qui ſe fit reconduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaiſoit. J'avois peur auſſi que Valville n'en fût un peu honteux. Peut-être que, m'aimant autant qu'il faiſoit, ne s'en ſeroit-il pas ſoucié: mais, heureuſement, nous ne fûmes expoſez ni l'un ni l'autre au deſagrément que j'imaginois, & je goûtai tout à mon aiſe le plaiſir de me trouver chez ma Mere, & d'y être comme ſi j'avois été chez moi.

Ah çà, ma fille, me dit-elle, viens que je t'embraſſe à préſent que nous ſommes ſans critiques: tout ceci a tourné, on ne peut pas mieux. On ſe doute de nos deſſeins, on les prévoit, on n'a pas même paru les deſapprouver. Le Miniſtre t'a rendu ta parole, en te remettant entre mes mains; &, graces au Ciel, on ne ſera plus ſurpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choſes du monde les plus tendres, ma chere enfant: mais, franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as cauſé. Tu en as eu beaucoup auſſi, n'eſt-il pas vrai? As-tu ſongé à celui que j'aurois; que penſois-tu de ta Mere?

Elle me tenoit ce diſcours, aſſiſe dans un fauteuil. J'étois vis-à-vis d'elle, & me laiſſant aller à une ſailie de reconnoiſſance, je me jettai tout d'un coup à ſes genoux; & puis la regardant, après lui avoir baiſé

la main. Ma Mere, lui dis-je, voilà Monsieur de Valville : il m'est bien cher, & ce n'est plus un secret, je l'ai publié dévant tout le monde ; mais, il ne m'empéchera pas de vous dire, que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma Mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse, & son bon cœur. Que fera-t-elle, que ne fera-t-elle pas, me disois-je ? & toujours ma mere dans l'esprit. Toutes mes pensées vous regardoient : je ne sçavois pas, si vous réüssiriez à me tirer d'embarras ; mais, ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fut bien fâchée de ne plus voir sa fille : je desirois cent fois plus sa tendresse, que ma délivrance ; & j'aurois tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous dis-là, j'en étois tellement agitée, que j'en sentois quelque petite inquiétude, dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant songé aussi à Monsieur de Valville ; car, s'il m'oublioit, ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire. Mais, le principal est que vous m'aimiez. C'est le cœur de ma mere, qui m'est le plus nécessaire ; il va avant tout dans le mien ; car, il m'a tant fait de bien, je lui ai tant d'obligation, il m'est si doux de lui être chere ..... N'ai-je pas raison, Monsieur ?

MADAME de Miran m'écoutoit en souriant. Levez-vous, petite fille, me dit-elle ensuite. Vous me faites oublier, que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin. Je voudrois bien sçavoir pourquoi vous vous laissez emmener par une femme qui vous est totalement inconnuë, qui vient vous chercher sans billet de ma part, & dans un équipage qui n'est pas à moi non plus ? Où étoit votre esprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, sur-tout après la visite suspecte que vous aviez reçuë de ce grand squellette, dont vous m'aviez si bien dépeint la figure ? Ses menaces ne vous annonçoient-elles pas quelque dessein ? Ne devoient-elles pas vous laisser quelque défiance ? Vous êtes une étourdie ; &, pendant le séjour que vous ferez encore à votre Couvent, je vous défens d'en sortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir, (elle parloit d'une Femme-de-Chambre qui avoit paru il n'y avoit qu'un moment,) ou que sur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même : entendez-vous ?

LA'-DESSUS, on servit : nous dinâmes ; Valville mangea fort peu, & moi aussi : ma mere y prit garde, elle en rit. Apparemment que la joye ôte l'appetit, nous dit-elle en badinant. Oui, ma me-

re, reprit Valville sur le même ton; on ne sçauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. Delà, elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella; j'y vins. Donne-moi ta main, me dit-elle. Voyons si cette bague-ci te conviendra. C'étoit un brillant de prix: &, pendant qu'elle me l'essayoit, je vois, lui répondis-je, un Portrait, (c'étoit le sien,) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde. Troquons, ma mere: cedez-moi le Portrait; je vous rendrai la bague.

Patience, me dit elle: je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y serez; & vous y serez bien-tôt. Où mettez-vous votre argent, Marianne? continua-t-elle: vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussi-tôt, elle ouvrit un tiroir: tenez, voilà une bourse qui est fort bien travaillèe; servez-vous-en.

Je vous remercie, ma mere, lui repartis-je; mais, ou mettrai je tout l'amour, tout le respect, toute la reconnoissance, que j'ai pour ma mere? Il me semble que j'en ai plus qu'il en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Sçavez-vous ce qu'il faut faire, ma mere? nous

dit Valville, qui étoit resté à l'entrée du Cabinet, & que la joye d'entendre ce que nous nous disions toutes deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extase. Mettons votre fille le plus vîte que nous pourrons dans cette chambre, ou vous avez dessein de placer le Portrait: elle en sera moins embarassée de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir tout-à-l'heure, répondit Madame de Miran. Sortons: je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et, sur le champ, nous passames dans une grande anti-chambre, que j'avois déja vûë, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous y entrions. Cette porte nous mena à cet apartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus vaste & plus orné que celui de Madame de Miran, & donnoit, comme le sien, sur un trés beau Jardin. Et bien, ma fille, comment vous trouvez-vous ici? Ne vous y ennuyrez-vous point? Y regretterez vous votre Couvent? me dit-elle, en riant.

Je me mis à pleurer là dessus de pur ravissement, & me jettant entre ses bras:

Ah! ma mere, lui repartis-je, d'un ton pénétré. Quelles délices pour moi! Songez-vous, que cet apartement-ci me conduira dans le vôtre?

A peine achevois-je ces mots, qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venoit une visite.

A! mon Dieu! s'écria Madame de Miran, que je suis fachée! J'allois sonner, pour donner ordre de dire que je n'y étois pas. Retournons chez moi. Nous nous y rendîmes.

Un Laquais entra, qui nous annonça deux Dames, que je ne connoissois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus, qui me regarderent peut-être pour une Parente de la Maison, & venoient rendre elles-mêmes une de ces visites indifférentes, qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à se laisser-là, sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuser seulement, (& je n'écris que pour cela,) que de ces deux Dames, il y en eut une qui parla fort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on disoit, ne fit que remuer la tête pour en varier les attitudes, & les rendre avantageuses, enfin qui ne songea qu'à elle & à ses graces: il est vrai, qu'elle

en auroit eu quelques-unes, si elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir; mais, cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laissoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes, comme elle, qui seroient fort aimables, si elles pouvoient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci, j'en suis sûre, n'alloit & ne venoit par le monde, que pour se montrer, que pour dire, voyez-moi: elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie; car, elle me regarda peu, & toujours de côté; on démêloit, qu'elle faisoit semblant de me compter pour rien, de ne pas s'appercevoir que j'étois-là; & le tout, pour persuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant: c'est qu'elle avoit toûjours les yeux sur Valville, pour observer laquelle des deux il regarderoit le plus, d'elle, ou du moi; &, en un sens, c'étoit bien-là me regarder moi-même, & craindre que je n'eusse la préférence.

L'autre Dame plus âgée étoit une femme fort sérieuse, & cependant fort frivole, c'est-à-dire, qui parloit gravement, & avec dignité, d'un équipage qu'elle faisoit faire; d'un repas qu'elle avoit donné; d'une visite qu'elle avoit renduë; d'une histoire que lui avoit contée la Marquise une telle: &

puis c'étoit Madame la Duchesse de......
qui se portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure; qu'elle l'en avoit querellée; que cela étoit effroyable: & puis c'étoit une repartie haute & convenable, qu'elle avoit faite la veille à cette Madame une telle, qui s'oublioit de tems en tems, à cause qu'elle étoit riche, qui ne distinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon; & mille autres choses d'une aussi platte & d'une aussi vaine espece, qui firent le sujet de cet entretien, pendant lequel d'autres visites aussi fatigantes arriverent encore.

De sorte qu'il étoit tard, quand nous en fûmes debarassées, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour me ramener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain; ou le jour d'après, dit ma mere. Je t'enverrai chercher; hâtons-nous de partir: j'ai besoin de repos, & je me coucherai dès que je serai revenuë. Pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à rester ici: nous n'avons pas besoin de vous. Valville se plaignit, mais il obéït; & nous remontâmes en Carosse.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir: ma mere l'instruisit de la fin de mon Avanture; & puis je rentrai.

DEUX jours après, Madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi. Vous sçavez qu'elle me l'avoit promis. Je dînai chez elle avec Valville: il y fut question de notre mariage. En ce tems-là même, on traitoit pour Valville d'une Charge considérable: il devoit en être incessamment pourvû, il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre; & il fut conclu, que nous nous marierions, dès que cette affaire seroit terminée.

VOILA' qui étoit bien positif. Valville ne se possédoit pas de joye. Je ne sçavois plus que dire dans la mienne: elle m'ôtoit la parole, & je ne faisois que regarder ma mere.

CE n'est pas le tout, me dit-elle. Je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues que j'ai euës depuis la mort de mon frere; & je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va passer quelque tems à Versailles, où il est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite absence; mais, je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah! mon Dieu! que de plaisir! Quoi! dix ou douze jours avec vous, sans vous quitter! lui répondis-je. Ne changez donc point d'avis, ma mere.

AUSSI-tôt, elle passa dans son cabinet,

écrivit à l'Abbesse qu'elle m'emmenoit à la Campagne, fit porter le Billet sur le champ, & deux heures après nous partîmes.

NOTRE Voyage n'étoit pas long : cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieuës ; & Valville se déroba deux ou trois fois de Versailles, pour nous y venir voir. Il ne fut pas pourvû de cette Charge, dont j'ai parlé, aussi vîte qu'on l'avoit cru : il survint des difficultez, qui trainerent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendoit la conclusion. Nous revinmes de la Campagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent ; où elle ne comptoit pas que je dûsse rester plus d'une semaine : j'y restai pourtant plus d'un mois, pendant lequel je vins, comme à l'ordinaire, diner quelquefois chez elle, & quelquefois chez Madame Dorsin.

DURANT cet intervalle, Valville fut toujours aussi empressé & aussi tendre qu'il l'eut jamais été ; mais, sur la fin, plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être : en un mot, il avoit toujours autant d'amour, mais plus de patience sur les incidens qui reculoient la conclusion de son affaire ; & ce que je vous dis-là, je ne le rappellai que longtems après, en repassant sur tout ce qui avoit précédé le malheur qui m'arriva dans

là suite. La derniere fois même que je dînai chez sa mere, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous missions à table. Un importun l'avoit retenu, nous dit-il; & je le crus, d'autant plus, qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui: &, en effet, il étoit toujours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât; & c'est qu'il s'ennuye, avoit-elle ajouté, de voir différer votre mariage.

ENFIN, la derniere fois qu'elle me ramenoit à mon Couvent, je vous prie, ma mere, que je sois de la partie, lui dit Valville, qui avoit été charmant ce jour là, qui, à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée, qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de graces, ni si galamment, ni si spirituellement: & tant pis; tant de galanterie, & tant d'esprit, n'étoient pas bon signe: il falloit apparemment, que son amour ne fut plus, ni si sérieux, ni si fort; & il ne me disoit de si jolies choses, qu'a cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.

QUOI qu'il en soit, il eut envie de nous suivre. Madame de Miran disputa d'abord, & puis consentit: le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle;

elle ; mais, à condition, que vous resterez dans le carosse, & que vous ne paroîtrez point, pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui, que vont venir les plus grands chagrins que j'aye eûs de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venuë la veille à mon Couvent, avec sa fille, qu'elle vouloit y mettre en pension, jusqu'a son retour d'un Voyage qu'elle alloit faire en Angleterre, pour y recueillir une succession que lui laissoit la mort de sa mere.

Il y avoit très peu de tems, que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres son zéle & sa fidélité pour son Roi avoient obligé de sortir de son Pays ; & sa Veuve, dont le bien avoit fait toute sa ressource, partoit pour le vendre, & pour recueillir cette succession, dont elle vouloit se défaire aussi, dans le dessein de revenir en France, où elle avoit fixé son séjour.

Elle étoit donc convenu la veille avec l'Abbesse, que sa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent ; & elle venoit positivement de l'amener quand nous arrivâmes : de sorte que nous trouvâmes leur carosse dans la cour.

A peine sortions-nous du nôtre, que nous vîmes ces deux Dames descendre d'un parloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abbesse.

On ouvroit déja la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui, jettant les yeux sur cette porte ouverte & sur quelques Religieuses qui l'attendoient, regarda ensuite sa mere qui pleuroit, & tomba tout à coup évanouïe entre ses bras.

La mere, presqu'aussi foible que sa fille, alloit à son tour se laisser tomber sur la derniere marche de l'escalier qu'elles venoient de descendre, si un Laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les soutenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avions été témoins, Madame de Miran & moi, nous fit faire un cri, & nous nous hâtames d'aller à elles pour les sécourir, & pour aider le Laquais lui-même, qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vîte! Mesdames, vite, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une personne qui n'en peut plus; je crois que ma fille se meurt.

Les Religieuses, qui étoient à l'entrée du Couvent, & bien effrayées, appelloient de leur côté une Tourriere, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une espece

de petite chambre où elle couchoit, & qui par bonheur étoit à côté de l'escalier du parloir.

Ce fut-là, où l'on tâcha de porter la Demoiselle évanoüie, & où nous entrâmes avec la mere, que Madame de Miran soutenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville, émû de ce spectacle, qu'il avoit vû aussi-bien que nous, du carosse où il étoit resté, oublia qu'il ne devoit pas se montrer, en sortit sans aucune réflexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit de la Tourriere, & nous la délacions, cette Tourriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras pendoit hors du lit, & l'autre étoient étendu sur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne,) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux, qui avoient une beauté particuliere à être fermez.

Je n'ai rien vû de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte ; mais, c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eut

dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle faisoit, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler, qui paroissent signifier la même chose ; & qui, dans le sentiment, pourtant en signifient de différentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

ENFIN, avec ce corps délacé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettoit les graces qui y étoient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermez, je ne sçache point d'objet plus intéressant qu'elle l'étoit, ni de situation plus propre à remuer le cœur, que celle où elle se trouvoit alors.

VALVILLE étoit derriere nous, qui avoit la vûë fixée sur elle: je le regardai plusieurs fois ; & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée; mais, je n'allai pas plus loin, & n'en inférai rien.

MADAME de Miran cherchoit dans sa poche un flacon plein d'une eau souveraine en pareils accidens, & elle l'avoit oublié chez elle.

VALVILLE, qui en avoit un pareil au sien, s'approcha tout d'un coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainsi dire, &, se mettant à genoux devant elle, tâcha de

lui faire respirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en versa dans la bouche; ce qui, joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entr'ouvrit les yeux, & les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sçais quel ton tendre ou affectueux que je trouvai singulier : Allons, Mademoiselle, prenez-en, respirez en encore.

Et lui-même, par un geste sans doute involontaire, lui prit une de ses mains qu'il pressoit dans les siennes. Je la lui ôtai sur le champ, sans sçavoir pourquoi.

Doucement, Monsieur, lui dis-je: il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas: mais, tout cela ne paroissoit de part & d'autre que l'effet d'un empressement secourable pour ma Demoiselle; & il se disposoit encore à lui faire respirer de cet élixir, quand la jeune personne, en soupirant, ouvrit tout-à-fait les yeux, souleva sa main que je tenois, & la laissa retomber sur le bras de Valville, qui la prit, & qui étoit toujours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu! dit-elle, où suis-je? Valville gardoit cette main, la serroit, ce me semble, & ne se rélevoit pas.

La Demoiselle, achevant enfin de reprendre ses esprits, l'envisagea plus fixement aussi, lui retira tout doucement sa main, sans cesser d'avoir les yeux sur lui;

& comme elle devina bien au flacon qu'il avoit, qu'il s'étoit empressé pour la secourir: Je vous suis obligée, Monsieur, lui dit-elle: où est ma mere? Est-elle encore ici?

CETTE Dame étoit au chevet du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

ME voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah! Seigneur! que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon. Voici des Dames, à qui vous avez bien de l'obligation, aussi-bien qu'à Monsieur.

ET observez, que ce Monsieur demeuroit toujours dans la même posture: je le répete, à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle, bien revenuë à elle, jetta d'abord ses regards sur nous, ensuite les arrêta sur lui: & puis, en s'appercevant du petit desordre où elle étoit, ce qui venoit de ce qu'on l'avoit délacée, elle en parut un peu confuse, & porta sa main sur son sein.

LEVEZ-VOUS donc, Monsieur, dis-je à Valville: voilà qui est fini. Mademoiselle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai, me répondit-il, comme avec distraction, & sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la De-

moiſelle en s'appuyant ſur ſa mere, qui l'aida du mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler, & prêter mon bras, quand Valville me prévint, & avança précipitamment le ſien pour la ſoulever.

TANT d'empreſſement de ſa part n'étoit pas de mon goût; mais, de dire pourquoi je le deſapprouvois, c'eſt ce que je n'aurois pû faire. Je ne ſerois pas même convenuë, qu'il me déplaiſoit, je penſe. Ce petit dépit que j'en avois, me faiſoit agir, ſans que je le connûſſe. Comment en aurois-je connu les motifs? Et, ſuivant toute apparence, Valville y entendoit auſſi peu de fineſſe que moi.

IL falloit bien cependant, qu'il ſe paſsât quelque choſe d'extraordinaire en lui; car, vous avez vû la bruſquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois, & il ne l'avoit pas remarqué. Il n'en fut point ſurpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre tems; ou bien il la ſouffrit en homme, qui la méritoit, qui ſe rendoit juſtice à ſon inſçu, & qui étoit coupable dans le fond de ſon cœur: auſſi l'étoit-il; mais, il l'ignoroit. Pourſuivons.

LES Religieuſes attendoient toujours que la Demoiſelle entrât. Elle nous remercia, Madame de Miran & moi, de fort bonne grace, mais d'un air modeſte, du ſervice que nous venions de lui rendre. Je

m'imaginai la voir un peu plus embarassée dans le compliment qu'elle fit à Valville, & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajoûta-t-elle ensuite, c'est demain votre départ : vous n'avez pas de tems à perdre; & il est tems que j'entre. Là-dessus, elles s'embrasserent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'AI supprimé toutes les politesses que Madame de Miran, & la Dame étrangere, s'étoient faites. Cette derniere lui avoit même conté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent.

MA fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la derniere fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tâchez de gagner son amitié, & n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

VOILA' bien de la bonté, Madame, repartit aussitôt la Dame étrangere. Je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même : à quoi Madame de Miran répondit, qu'elle demandoit aussi la permission de la faire venir chez elle, quand elle m'enverroit chercher, ce qui fut reçû de la part de l'autre, avec tous les témoignages possibles de reconnoissance.

CES deux Dames se connoissoient de

nom, & par-là sçavoient les égards qu'elles se devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne disoit mot, & regardoit seulement la Demoiselle, sur qui, contre son ordinaire, je lui trouvois les yeux plus souvent que sur moi; ce que j'attribuois, sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner d'autre chose; lui, qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves; lui, que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr?

Hélas, sûr! Peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas: mais, les ames tendres & délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand elles ont obtenu toute la vôtre. L'envie de vous plaire leur fournit des graces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles; mais, dès qu'elles ont plû, les voilà desœuvrées.

Quoi qu'il en soit, la jeune Demoiselle, en reconnoissance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment se jetter à mon cou, & me demander mon amitié. Cette action, à laquelle elle se livra de la maniére du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit. Je n'en aurois peut-être

pas fait autant qu'elle: non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée; mais, mon cœur ne me disoit rien pour elle, ou plutôt je me sentois un fond de froideur, que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point contre ses caresses. Je les lui rendis avec toutes la sensibilité dont j'étois capable, & m'intéressai véritablement à elle; qui, s'arrachant encore d'entre les bras de sa mere, se retira enfin dans le Couvent, d'où je lui criai que j'allois la suivre dès que nous aurions vu l'Abbesse, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage, baignée de ses larmes; & le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville, qui s'étoit remis dans le carosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittée à l'instant où nous avions été au parloir de l'Abbesse; & je ne l'avois pas vû moins tendre qu'il avoit coutume de l'être. Il n'y eut qu'une chose, à laquelle il manqua: c'est qu'il oublia de perler à Madame de Miran du jour où nous nous reverrions; & je me rappellai cet oubli un quart d'heure après que je fus rentrée. Mais, nous avions été dérangez: l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos

idées, avoit fixé notre attention; & puis, ma mere n'avoit-elle pas dit au logis, que je reviendrois le lendemain, ou le jour d'après? Cela ne suffisoit-il pas?

Je l'excusois donc; & je traitois de chicane la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse, & des Religieuses, & des Pensionnaires que je connoissois, l'accueil le plus obligeant. Je vous ai déja dit, qu'on m'aimoit; & cela étoit vrai, & sur-tout de la part de cette Religieuse, dont j'ai déja fait mention, & qui m'avoit si bien vengée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Pensionnaire, dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joye qu'on avoit témoignée de mon retour, je courus chez ma nouvelle compagne, dont on avoit la veille apporté toutes les hardes qu'une sœur converse arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit tristement à côté d'une table sur laquelle elle étoit appuyée.

Elle se leva du plus loin qu'elle m'apperçut, vint m'embrasser, & marqua un extrême plaisir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer: elle avoit les maniéres simples, ingénuës, caressantes, &, pour tout dire enfin, le cœur comme les maniéres. C'est un éloge, que je ne puis lui refuser, mal-

gré tous les chagrins qu'elle m'a caussez.

Je m'épris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disoit-elle, avoit commencé dès qu'elle m'avoit vuë: elle n'avoit senti de consolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous serons inséparables, ajoûtoit-elle avec des tons, des serremens de main, avec des regards, dont la douceur pénétroit l'ame, & entraînoit la persuasion; de sorte que nous nous liames du commerce de cœur le plus étroit.

Elle étoit, pour ainsi dire, étrangere, quoiqu'elle fût née en France, son pere étoit mort, sa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir. Peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu: peut-être au prémier jour annonceroit-on à sa fille, qu'elle étoit orpheline. Et moi, j'en étoit une; mes infortunes alloient bien au-de là de celles qu'elles avoit à apprehender: mais, je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeois donc, que son sort pourroit avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien; & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle : il me sembloit voir en elle une personne, qui étoit plus réellement ma compagne qu'une autre,

Elle me confioit son affliction: & dans l'attendrissement où nous étions toutes deux, dans cette effusion de sentimens tendres & généreux à laquelle nos cœurs s'abandonnoient, comme elle m'entretenoit des malheurs de sa famille, je lui racontai aussi les miens, & les lui racontai à mon avantage: non par aucune vanité, prenez y garde; mais, ainsi que je l'ai déja dit, par un pur effet de la disposition d'esprit où je me trouvois. Mon récit devint intéressant: je le fis de la meilleure foi du monde dans un goût aussi noble que tragique; je parlai en déplorable victime du sort, en Héroïne de Roman, qui ne disoit pourtant rien que de vrai, mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante, & me rendre moi-même une Infortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien: je n'en étois pas capable; mais, je peignis dans le grand: mon sentiment me menoit ainsi sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes; car, nous en repandions toutes deux: elle pleuroit sur moi, & je pleuroit sur elle.

Je lui fis l'Histoire de mon arrivée à Paris avec la Sœur du Curé, qui y étoit morte: je traitai le caractére de cette Sœur auſ-

si dignement que je traitois mes avantures.

C'ETOIT, disois-je, une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentimens, dont la vertu avoit été si aimable, qui m'avoit élevée avec des égards si tendres, & qui étoit si fort au-dessus de l'état ou le Curé, son frere, & elle, vivoient à la campagne! Et cela étoit encore vrai.

ENSUITE, je rapportois la situation où j'étois restée après sa mort: & ce que je dis là-dessus fendoit le cœur.

LE Pere Saint-Vincent: Monsieur de Climal: que je ne nommai point; (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire m'en auroient empéchée quand j'en aurois eu envie:) l'injure qu'il m'avoit faite, son repentir, sa réparation: la Dutour même, chez qui il m'avoit mise peu convenablement dour une fille comme moi: tout vint à sa place, aussi-bien que Madame de Miran, à qui, dans cet endroit de mon récit, je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Dame que j'avois rencontrée; sauf à la nommer après, quand je serois hors de ce ton romanesque que j'avois pris. Je n'avois omis, ni ma chûte au sortir de l'Eglise, ni le jeune homme aimable & distingué par sa naissance, chez lequel on m'avoit portée. Et, peut-être, dans le reste de mon Histoire, lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui

qui l'avoit secouruë, que la Dame qu'elle venoit de voir étoit sa Mere, & que je devois bien-tôt épouser son fils, si une Converse, qui entra, ne vous eût pas averties, qu'il étoit tems d'aller souper; ce qui m'empécha de continuer & de mettre au fait Mademoiselle Varthon, qui n'y étoit pas encore, puisque j'en restois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée: ainsi, cette Demoiselle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui avois dit, aux personnes qu'elle avoit vûes avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon, pendant le repas, se plaignit d'un grand mal de tête, qui augmenta, & qui l'obligea au sortir de table de retourner dans sa chambre où je la suivis: mais, comme elle avoit besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée; & rien de ce qui s'étoit passé pendant son évanouïssement ne me revint dans l'esprit.

Je me lévai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle. On alloit la saigner; je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse; & je me mis à pleurer; elle me serra la main, & me rassura. Ce n'est rien, ma chere amie, me dit-elle: c'est une légere indisposition, qui me vient d'avoir été hier fort agitée, ce qui m'a donné un peu de fiévre; & voilà tout.

ELLE avoit raiſon; la ſaignée calma le ſang: le lendemain elle ſe porta mieux; & ce petit dérangement de ſanté, auquel j'avois été ſi ſenſible, ne ſervit qu'à lui prouver ma tendreſſe, & à redoubler la ſienne, que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus forte épreuve.

ELLE venoit de ſe lever l'après-midi, quand, voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit ſur ſa table, je fus ſurpriſe d'un étourdiſſement qui me força d'appeller à mon ſecours.

IL n'y avoit, dans ſa chambre, qu'elle, & cette Religieuſe, que j'aimois, & qui m'aimoit. Mademoiſelle Varthon fut la plus prompte & accourut à moi.

MON étourdiſſement ſe paſſa, & je m'aſſis: mais, de tems en tems il recommençoit. Je me ſentis même une aſſez grande difficulté de reſpirer, enfin des peſanteurs, & un accablement total.

LA Religieuſe me tâta le pouls, parut inquiéte, ne me dit rien qui m'allarmât, mais me conſeilla d'aller me mettre au lit; &, ſur le champ, Mademoiſelle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me perſuader que ce n'étoit rien; mais, il n'y eut pas moyen de réſiſter, je n'en pouvois plus: il fallut me coucher, & je les priai de me laiſſer.

A

A peine ſortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

» Je n'ai pû te voir ces deux jours ici: » n'en ſois point inquiéte, ma fille; j'irai » demain te prendre à midi.

N'Y a-t-il que celui-là, ma ſœur, dis-je après l'avoir lû, à la Converſe, qui me l'avoit apporté? C'eſt que je croyois, que Valville auroit pû m'écrire auſſi, & qu'aſſurément il n'avoit tenu qu'à lui; mais, il n'y avoit rien de ſa part.

NON, répondit cette fille à la queſtion que je lui faiſois: c'eſt tout ce que vient de remettre à la Tourriere un Laquais qui attend. Avez-vous quelque choſe à lui faire dire, Mademoiſelle?

APPORTEZ-MOI, je vous prie, une plume & du papier, lui dis-je: & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

» JE rends mille graces à ma mere de la » bonté qu'elle a de me donner de ſes nou- » velles. J'avois beſoin d'en recevoir: je » viens de me coucher; je ſuis un peu in- » diſpoſée. J'eſpere, que ce ne ſera rien, » & que demain je ſerai prête. J'embraſſe » les genoux de ma mere. »

JE n'aurois pû en écrire davantage, quand je l'aurois voulu: &, deux heures après, j'avois une fiévre ſi ardente, que la tête s'embraſſa. Cette fiévre fut ſuivie

d'un redoublement, qui, joint à d'autres accidens compliquez, fit desespérer de ma vie.

J'EUS le transport au cerveau: je ne reconnus plus personne, ni Mademoiselle Varthon, ni mon amie la Religieuse, pas même ma mere qui eut la permission d'entrer, & que je ne distinguai des autres, que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai, sans lui rien dire.

JE restai à peu près dans le même état quatre jours entiers, pendant lesquels je ne sçus, ni où j'étois, ni qui me parloit. On m'avoit saignée; je n'en sçavois rien. La fiévre baisse le cinquiéme, les accidens diminuerent, la raison me revint; & le prémier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai: Ah! ma mere!

ET comme alors elle avnnçoit sa main, dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche, que je tins longtems collée dessus.

MADEMOISELLE Varthon, & quelques Religieuses étoient autour de mon lit: la prémiere paroissoit extremement triste.

J'AI donc été bien mal, leur dis-je, d'une voix foible & presque éteinte; & je vous ai sans doute causé bien de la peine.

Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran; il n'y a perſonne ici, qui ne vous ait donné des témoignages de ſon bon cœur; mais, grace au Ciel, vous voilà réchapée.

MADEMOISELLE Varthon s'approcha, me ſerra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque choſe de tendre, à quoi je ne répondis que par un ſouris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnoiſſance. Deux jours après, je fus entierement hors de danger, & je n'avois plus de fiévre: il me reſtoit ſeulement une grande foibleſſe, qui dura long-tems. Madame de Miran n'avoit eu la permiſſion de me voir, qu'en conſéquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée; & elle s'abſtint d'entrer, dès qu'il fut paſſé: mais, j'omets une choſe.

C'EST que, le lendemain du jour où je reconnus ma mere, je fis réflexion que je pouvois redevenir tout auſſi malade que je l'avois été, & que je n'en rechaperois peut-être pas.

JE ſongeai en ſuite à ce Contrat de rente que m'avoit laiſſé Monſieur de Climal. A qui apartiendroit-il, ſi je mourois? me diſois je. Il ſeroit ſans doute perdu pour la famille: & la juſtice, auſſi-bien que la reconnoiſſance, veulent que je le lui rende.

PENDANT que cette penſée m'occupoit,

il n'y avoit qu'une Sœur Converſe dans ma chambre. Mademoiſelle Varthon, qui ne me quittoit preſque pas, n'étoit point encore venuë, & peut-être pas levée. Les Religieuſes étoient au Chœur, & je me voyois libre.

MA Sœur, dis-je à cette Converſe, on a deſeſpéré de ma vie ces jours paſſez: ma fiévre eſt de beaucoup diminuée; mais, il n'eſt point ſûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence. A tout hazard, faites-moi le plaiſir de me ſoulever un peu, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il eſt abſolument néceſſaire que j'écrive.

AH! Jeſus Maria! A quoi eſt-ce que vous allez rêver, Mademoiſelle? me dit cette Converſe. Vous me faites peur: il ſemble que vous veuillez faire votre Teſtament. Sçavez-vous bien, que vous offenſez Dieu, d'aller vous mettre ces choſes-là dans l'eſprit, au lieu de le remercier de la grace qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chere Sœur, ne me refuſez pas, lui repartis-je: il ne s'agit que de deux lignes: il ne faut qu'un inſtant.

EH! mon Dieu! reprit-elle en ſe levant, je m'en fais une conſcience. Me voilà toute tremblante avec vos deux lignes. Tenez: êtes-vous bien? ajouta-t-elle, en me mettant ſur mon ſéant. Oui, lui dis-je: approchez moi l'écritoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat, que défunt Monsieur de Climal son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour en disposer à sa volonté. Je signai ensuite, *Marianne*; & je gardai le billet que je mis sous mon chevet, dans le dessein de le remettre à ma mere quand elle seroit venuë. Elle ne tarda pas: à peine y avoit-il un quart d'heure, que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien, ma fille, comment ès tu ce matin? me dit-elle, en me tâtant le pouls? encore mieux que hier, ce me semble; & je te crois guérie; il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui glissai dans la main. Que me donnes tu-là, s'écria t-elle? Voyons. Elle l'ouvrit, le lut, & se mit à rire. Que tu ès folle, ma pauvre enfant! me dit-elle. Tu fais des donations, & tu te portes mieux que moi: elle avoit quelque raison de dire cela; car, elle étoit fort changée. Va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton Testament de long-tems; & je n'y serai plus, quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier

qu'elle jetta dans ma cheminée: garde ton bien pour mes petits-fils; tu n'auras point d'autres héritiers, je l'eſpere.

EH! Pourquoi dites-vous que vous n'y ſerez plus, ma mere? Il vaudroit donc mieux que je mouruſſe aujourd'hui, lui répondis-je, la larme à l'œil.

PAIX! me repartit-elle. N'eſt-il pas naturel, que je finiſſe avant vous? Qu'eſt-ce que cela ſignifie? C'eſt l'Extravagance de votre papier, qui eſt cauſe de ce que je vous dis-là. Songeons à vivre; & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne ſoit malade: je t'avertis, qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir. Notez, que je lui en avois toûjours demandé des nouvelles.

ELLE en étoit-là, quand Mademoiſelle Varthon, & le Médecin, entrerent. Celui-ci me trouva fort tranquille, & hors d'affaire, à ma foibleſſe près. De façon, que ma mere ne vint plus, & ſe contenta les jours ſuivans d'envoyer ſçavoir comment je me portois, ou de paſſer au Couvent pour l'apprendre elle même: &, le lendemain, ce fut Valville qui vint de ſa part.

JE n'ai pas ſongé à vous dire, que Madame de Miran, durant ſes viſites, avoit toûjours extrêmement careſſé Mademoiſelle Varthon, & qu'il étoit arrêté, que

nous irions, cette belle Etrangere & moi, dîner chez elle, aussi-tôt que je pourrois sortir.

Or, ce fut à cette Demoiselle, que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui faire à elle-même des complimens de la part de sa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne, à qui la bienséance vouloit qu'il s'intéressat depuis le service qu'il lui avoit rendu. Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit elle, en me quittant pour aller au parloir; & je ne doutai pas en effet, que je ne fusse l'objet, ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai, que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon, à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire faire ses complimens; & voilà tout.

Il se passa bien une demi heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remarquerez, qu'il n'avoit plus été question avec elle de la suite de mes Avantu-

res, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouser. Elle avoit été indisposée dès le jour de son entrée au Couvent: deux jours après j'étois tombée malade; & il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon Histoire.

COMMENT donc! me dit elle, en rentrant d'un air content. Vous ne m'avez pas dit, que ce jeune homme, d'une si jolie figure, qui me secourut avec vous dans mon évanouïssement, étoit le fils de Madame de Miran, que j'ai vuë depuis si souvent ici, & qui vous aime tant. Sçavez-vous bien, que c'est lui qui m'attendoit dans le parloir?

QUI? M. de Valville? répondis-je avec un peu de surprise. Eh! que vous vouloit-il? Vous avez été bien long-tems ensemble. Un quart-d'heure à peu près, reprit-elle. Il venoit, comme on me l'a dit, de la part de sa mere, sçavoir comment vous vous portez: elle l'avoit aussi chargé de quelques complimens pour moi; & il a cru de son côté me devoir une petite visite de politesse.

IL avoit raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur. Ne vous a-t-il point donné de Lettre pour moi? Madame de Miran ne m'a-t-elle point écrit? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

LA'-DESSUS, quelques Pensionnaires de mes amies entrerent, qui nous firent changer de conversation.

JE ne laissai pas que d'être étonnée, que Madame de Miran ne m'eût point écrit; non pas que son silence m'inquiétât, ni que j'attendisse une lettre d'elle; car, il n'étoit pas nécessaire qu'elle m'écrivît. Je l'avois vûë la veille: on lui apprenoit que je me portois toûjours de mieux en mieux; & il suffisoit bien qu'elle envoyât sçavoir si cela continuoit: il n'en falloit pas davantage.

MAIS, ce qui m'étonnoit, c'est, que Valville, de qui, dans des circonstances peut-être moins intéressantes, j'avois reçû de si fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit sa mere, ou qui m'avoit si souvent écrit un mot dans celles de cette Dame, ne se fût point avisé en cette occurrence-ci de me donner de pareilles marques d'attention.

DANS le fort de ma maladie, me disois-je, j'avoüe que ses lettres n'auroient pas été de saison: mais, j'ai pensé mourir, me voici convalescente, il lui est permis de m'écrire, & il ne m'écrit point, il ne me donne aucun temoignage de sa joye!

PEUT-ETRE, dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il cru qu'il falloit s'abstenir de m'envoyer un billet à part: mais,

il auroit pû, ce me semble, prier sa mere de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de sa main; & il ne songe à rien.

CETTE négligence me fachoit; je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville? Ce n'est plus-là son cœur. Cela me chagrinoit sérieusement; je n'en revenois point.

J'AI refusé jusqu'à ce jour, me dit Mademoiselle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenoient, d'aller dîner chez une Dame qui est l'intime amie de ma mere, & à laquelle elle m'a recommandée. Vous étiez encore trop malade, & je n'ai pas voulu vous quitter. Mais, ce matin, avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un Laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois demain chez elle. Je m'en dedirai pourtant, si vous le souhaitez, ajouta-t-elle. Voyez, resterai-je? Je vous avertis, que j'aimerai bien mieux être avec vous.

NON, lui répondis-je, en lui prenant affectueusement la main; je vous prie d'y aller; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir. Ayez seulement la bonté d'en revenir une demiheure plutôt que vous ne le feriez sans moi; & je serai contente.

MAIS, je ne le serois pas, moi, me repartit-elle; & vous trouverez bon, que

j'abrege un peu davantage: je ne prétens point m'y ennuyer si long-tems que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mere, dont le Carosse la vint chercher de si bonne heure, qu'elle en murmura, qu'elle en fut de mauvaise humeur; & le tout encore à cause de moi, avec qui elle étoit alors. Cependant, elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois. Je n'ai pas été la maîtresse de quitter, me dit-elle; on m'a retenuë malgré moi: & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, & puis y retourna. Il le falloit, à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle disoit; & je n'en doutes point. Mais elle me paroissoit en revenir avec un fonds de distraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire. Je lui en dis un mot: elle me répondit, que je me trompois; & je n'y songeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore assez foible. Ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour sçavoir comment je me portois: elle m'écrivit même une ou deux fois; & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir: mon fils te querelle d'être si long-tems

convalescente : mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris : je l'attendois pour cela ; mais, il se fait tard : il n'est pas revenu, & ce sera pour une autre fois.

VOILA' toutes les nouvelles que je recevois de lui. J'en fus si choquée, si aigrie, que, dans mes réponses à ma mere, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma derniere je lui marquai, que je me sentois assez de force pour me rendre au parloir, si elle vouloit avoir la bonté d'y venir le lendemain.

JE ne suis malade que du seul ennui de ne point voir ma chere mere, ajoutai-je : qu'elle acheve donc de me guérir ; je l'en suppli. Je ne doutai point qu'elle ne vînt ; & elle n'y manqua pas : mais, nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où elle me trouva le lendemain.

LA veille de ce jour, je me promenois dans ma chambre avec Mademoiselle Varthon ; nous étions seules.

VOUS crutes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuse, me dit-elle ; & moi je m'apperçois aujourd'hui, que vous l'êtes beaucoup. Vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine ; & je suis bien trompée, si hier matin vous ne veniez pas de pleurer

lorsque j'entrai chez vous. Je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne; dans la situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien: mais, vôtre tristesse m'inquiéte; j'en crains les suites: songez, que vous sortez de maladie, & que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé, que de vous livrer à des pensées fâcheuses. Notre amitié veut que je vous le dise; & je n'irai pas plus loin.

HE'LAS! je vous assure que vous me prévenez, lui répondis-je. Je n'avois point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine; mon cœur n'a rien de secret pour vous, mais, il n'y a pas long-tems que je suis bien sûre d'avoir sujet d'être triste; & la journée ne se seroit passée, sans que je vous eusse tout confié: je n'aurois eu garde de me refuser cette consolation-là.

OUI, Mademoiselle, repris-je, après m'être interrompuë par un soupir, oui, j'ai du chagrin. Je vous ai déja raconté la plus grande partie de mon Histoire: ma maladie m'a empêché de vous dire le reste; & le voici en deux mots.

MADAME de Miran est cette Dame, que, s'il vous en souvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée. Vous avez été témoin de ses façons avec moi: on la prendroit pour ma mere; &, depuis le pré-

mier instant où je l'ai vûë, elle en a toûjours agi de même.

Ce n'est pas-là tout. Ce Monsieur de Valville, qui vous vint voir l'autre jour. Eh-bien ! ce Monsieur de Valville, me dit-elle sans me donner le tems d'achever, est ce qu'il vous est contraire ; & sçauroit-il mauvais gré à sa mere de l'amitié qu'elle a pour vous ?

Non, lui dis-je ; ce n'est point cela : écoutez-moi, Monsieur de Valville est le jeune homme, dont je vous ai parlé aussi, chez qui on me porta après ma chûte, & qui prit dès-lors pour moi la passion la plus tendre ; une passion dont je n'ai pu douter : bien plus, Madame de Miran sçait qu'il m'aime, & que je l'aime aussi, sçait qu'il veut m'épouser ; &, malgré mes malheurs, consent elle-même à notre mariage, qui doit se faire au prémier jour, qui a été retardé par hazard, & qui peut-être ne se fera plus : j'ai du moins lieu d'en desespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baissoit la tête, & même ne me regardoit pas : je ne la voyois que de côté ; & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous ſçavez de quel danger je ſors, continuai-je. Je viens d'échaper à la mort. Avant ma maladie, jamais ſa mere ne m'écrivoit le moindre billet, qu'il n'en joignît un au ſien, ou qu'il ne m'écrivit quelque choſe dans ſa lettre. Et ce même homme, qui m'a accoutimée à le voir ſi tendre, & ſi attentif; lui, qui a penſé me perdre, qui a du être ſi allarmé de l'état où j'étois; lui, qu'à peine j'aurois cru aſſez fort pour ſupporter ſes frayeurs ſur mon compte, qui a du être ſi tranſporté de joye de me voir hors de péril: croiriez-vous, Mademoiſelle, que je ſuis encore à recevoir de ſes nouvelles, qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot; lui, qui m'aimoit tant, pas un billet! Cela eſt-il naturel? Que veut-il que j'en penſe, & que penſeriez vous à ma place?

Je m'arrêtai là-deſſus un moment: Mademoiſelle Varthon auſſi; mais, elle me laiſſoit toujours un peu derriere elle, reſtoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre! répétois-je; lui, qui m'en a tant prodigué dans des occaſions moins preſſantes: encore une fois, le croiriez-vous? Eſt-ce que ſa tendreſſe diminuë, eſt-il inconſtant, eſt-ce que je perds ſon cœur, au lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perduë? Mon Dieu! que je ſuis agitée! Mais, dites-moi, Mademoi-

selle, il me vient une chose dans l'esprit : ne seroit il pas malade ? Madame de Miran, qui sçait que je l'aime, ne me le cacheroit-elle point ? Elle m'aime beaucoup aussi : elle peut avoir peur de m'affliger ; n'auriez-vous pas la même bonté qu'elle ? Cette visite, que vous dites avoir reçuë de Monsieur de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la vérité ? Car, il me paroît impossible, qu'il soit si négligent ; & je vous assure, que je serai moins affligée de le sçavoir malade. Il est jeune : il en reviendra, Mademoiselle ; au lieu, que s'il étoit inconstant, il n'y auroit plus de remede. Ainsi, ce dernier motif d'inquiétude est pour moi bien plus cruel que l'autre. Avoüez-moi donc sa maladie, je vous en conjure ; vous me tranquilliserez : avoüez-la de grace ; je serai discrete. Elle se taisoit.

Alors, impatientée de son silence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais, jugez de mon étonnement, quand, pour toute réponse, je n'entendis que des soupirs, & que je ne vis qu'un visage baigné de pleurs.

Ah ! Seigneur ! m'écriai-je, en pâlissant moi-même : vous pleurez, Mademoiselle ? Qu'est-ce que cela signifie ? Et je

lui demandois ce que mon cœur devinoit déja. Oui, j'en eus tout d'un coup un préssentiment: j'ouvris les yeux; tout ce qui s'étoit passé pendant son évanouïssement me revint dans l'esprit, & m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle se jetta: je me mis auprès d'elle, & je pleurois aussi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguisez rien: ce ne seroit pas la peine; je crois vous entendre. Où avez-vous vû Mr. de Valville? L'indigne! Est-il possible qu'il ne m'aime plus?

He'las! ma chere Marianne, me répondit elle, que n'ai-je sçû plutôt tout ce que vous venez de me dire!

Eh-bien? insistai-je: après; parlez franchement. Est-ce que vous m'avez ravi son cœur? Dites donc qu'il m'en coûte le mien, répondit-elle.

Quoi! m'écriai-je encore, il vous aime donc, & vous l'aimez! Que je suis malheureuse!

Nous sommes toutes deux à plaindre, me dit-elle. Il ne m'a point parlé de vous: je l'aime; & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondis-je, en versant à mon tour un torrent de larmes: il ne m'en aimera pas davantage. Ah! mon Dieu! Où en suis-je, & que ferai-je? Hélas, ma mere, je ne

ſerai donc point vôtre fille ! C'eſt donc en vain que vous avez été ſi généreuſe ! Quoi ! vous, Mr. de Valville, vous, infidelle pour Marianne après tant d'Amour ! Vous l'abandonnez ! Et c'eſt vous, Mademoiſelle, qui me l'ôtez ; vous, qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir. Hé ! que ne me laiſſiez-vous mourir ? Comment voulez-vous que je vive ? Je vous ai donné mon cœur à tous deux ; & tous deux vous me donnez la mort. Ah ! Je ne ſurvivrai pas à ce tourment là. Je l'eſpere : Dieu m'en fera la grace ; & je ſens que je me meurs.

NE me reprochez rien, me dit-elle, d'un ton plein de douleur. Je ne ſuis pas capable d'une perfidie : je vous conterai tout ; il m'a trompée.

IL vous a trompée ! repartis-je. Eh ! pourquoi l'écoutiez-vous, Mademoiſelle ? Pourquoi l'aimer ? Pourquoi ſouffrir qu'il vous aimât ? Votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer ! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere ; vous le ſçaviez ; vous nous aviez trouvez enſemble. Il eſt aimable, & je ſuis jeune. Etoit-il ſi difficile de ſoupçonner, que nous nous aimions peut-être : & quelle excuſe avez-vous ? Mais, encore une fois, où l'avez-vous vû ? Vous vous connoiſſiez donc ? Comment avez-vous fait pour m'arracher ſa tendreſſe ?

On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit ; & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera : mais, je n'y serai plus. Il se ressouviendra combien je l'aimois : il pleurera ma mort. Vous aurez la douleur de le voir : vous vous reprocherez de m'avoir trahie ; & jamais vous ne serez heureuse.

Moi ! vous avoir trahie ! me répondit-elle. Eh ! ma chere Marianne, vous avouërois-je que je l'aime, si je n'avois pas moi-même été surprise : & ne vais-je pas être la victime de tout ceci ? Tachez de vous calmer un moment pour m'entendre. Vous avez le cœur trop bon, pour être injuste ; & vous l'êtes : vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avois jamais vû Valville avant la foiblesse dans laquelle je tombai au départ de ma mere : vous sçavez qu'il me secourut avec empressement.

Dés que je fus revenuë à moi, le premier objet qui me frapa, ce fut lui, qui étoit à mes genoux. Il me tenoit la main : je ne sçais si vous remarquâtes les regards qu'il jettoit sur moi. Toute foible que j'étois, j'y pris garde. Il est aimable ; vous en convenez : je le trouvai de même. Il ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi, jusqu'au moment où je

m'enfermai ; &, par malheur, rien de tout cela ne m'échapa.

J'IGNOROIS qui il étoit : ce que vous me contâtes de votre Histoire ne me l'apprit point. Il est vrai, que je pensois quelquefois à lui, mais comme à quelqu'un que je ne croyois pas revoir. On vint quelques jours après m'avertir qu'une personne, qu'on ne nommoit pas, souhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors : je descendis ; & c'étoit lui qui m'attendoit.

JE rougis en le voyant : il me parut embarassé ; & son embaras me rendit honteuse. Il me demanda en souriant, si je le reconnoissois, si je n'avois pas oublié que je l'avois vû ? Il me dit, que mon évanouïssement l'avoit fait trembler ; que de sa vie il n'avoit été si attendri, que de l'état où il m'avoit vûë ; qu'il l'avoit toûjours présent ; que son cœur en avoit été frapé : &, tout de suite, il me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquoit là-dessus.

PENDANT qu'elle me parloit ainsi, elle ne s'appercevoit point que son récit me tuoit. Elle n'entendoit, ni mes soupirs, ni mes sanglots : elle pleuroit trop elle-même, pour y faire attention ; &, tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y at-

tachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émûë de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter. Il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit; mais, je sentois bien que ce n'étoit que cela qu'il me voulut dire; & il me le disoit d'une façon dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois, dans les miennes, ajouta-t-il encore; je l'ai tenuë. Vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençates à ouvrir les yeux; j'eus bien de la peine à m'en ôter; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah! Seigneur! il s'y jette! m'écriai-je ici: il s'y jettoit pendant que je me mourois! Hélas! je suis donc bien effacée de son cœur; il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit-elle: tout ce que je sçais, c'est que je finis par lui dire, que je me retirois; qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré & il s'excusa avec un air de soumission & de respect, qui m'appaisa.

Je m'étois déja levée, il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la sienne avoit

de me voir chez elle : il me parla encore de Madame la Marquise de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connusse, & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi : & cette Dame est celle, chez qui j'ai été trois ou quatre fois depuis votre convalescence. Il ajoûta, qu'il voyoit assez souvent un de ses Parens, & qu'ils devoient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin, lorsque j'allois le quitter : J'oubliois, me dit-il, une Lettre que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part, Mademoiselle. Il rougit en me la présentant : je la pris, croyant de bonne-foi qu'elle étoit de Madame de Miran ; &, point du tout. Dès qu'il fut sorti, je vis qu'elle étoit de lui : je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter. Je n'en fis pourtant rien ; & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna toute ouverte, & me dit, lisez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'osois en regarder le caractère. A la fin pourtant, je jettai les yeux dessus ; &, la mouillant de mes larmes, il écrit, mais ce n'est plus à moi, dis-je, mais ce n'est plus à moi !

Je fus si pénétrée de cette reflection, j'en eus le cœur si serré, que je fus longtems comme étouffée par mes soupirs, &

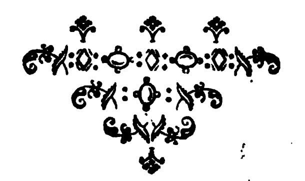
ſans pouvoir commencer la lecture de cette Lettre, qui étoit courte, & dont voici les termes :

„ Depuis le jour de votre accident, „ Mademoiſelle, je ne ſuis plus à moi. „ En venant ici aujourd'hui, j'ai prévu que „ mon reſpect m'empecheroit de vous le „ dire ; mais, j'ai prévu auſſi que mon „ trouble & mes régards timides vous le „ diroient : vous m'avez vû en effet „ trembler devant vous, & vous avez „ voulu vous retirer ſur le champ. Je „ crains que cette Lettre-ci ne vous irrite „ auſſi : cependant, mon cœur n'y ſera „ pas plus hardi qu'il l'a été tantôt : il y „ tremble encore ; & voici ſimplement de „ quoi il eſt queſtion. Vous aurez ſans „ doute accordé votre amitié à Mademoi- „ ſelle Marianne : & il y a quelque appa- „ rence, qu'au ſortir du parloir, vous irez „ lui confier votre étonnement, hélas ! „ peut-être votre indignation ſur mon „ compte ; & vous me nuirez auprès de „ ma mere, que j'inſtruirois moi-même „ dans un autre tems, mais qu'il ne ſeroit „ pas à propos qu'on inſtruiſit aujour- „ d'hui, & à qui pourtant Mademoiſelle „ Marianne conteroit tout. J'ai cru de- „ voir vous en avertir. Mon ſecret m'eſt „ échapé. Je vous adore : je n'ai pas oſé „ vous le dire ; mais, vous le ſçavez. Il

„ ne seroit pas tems qu'on le sçut; & vo
„ êtes généreuse. „

REMETTONS la suite de cet évenem à la huitieme Partie, Madame. Je vo en ôterois l'intérêt, si j'allois plus loin sa achever. Mais, l'Histoire de cette Re gieuse, que vous m'avez tant de fois pro mise, quand viendra-t-elle, me dite vous? Oh! pour cette fois-ci, voilà place; je ne pourrai plus m'y tromper c'est ici, que Marianne va lui confier so affliction; & c'est ici, qu'à son tour ell essayera de lui donner quelques motifs de consolation, en lui racontant ses Avantures.

Fin de la septiéme Partie.



E.

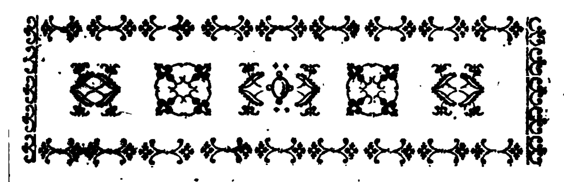
& a

enem
Je v
oin
e R
is p
dir
oik
npa
r fe
e
fs
ure

VII. Part



J.J. Eberspach sc. A.V.



LA VIE DE MARIANNE, OU, LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***

HUITIÉME PARTIE.

J'AI rie de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon Infidele. Vous me demandez quand viendra la suite de mon Histoire; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc me direz vous, je l'attens; mais, de grace, qu'il n'y soit plus question de Valville; passez tout ce qui le regarde; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, Marquise; mais, que cela ne vous inquiéte pas; je vais d'un seul mot faire tomber votre colére, & vous rendre cet endroit

de mes Avantures le plus supportable du monde.

VALVILLE n'est point un monstre, comme vous vous le figurez. Non, c'est un homme fort ordinaire, Madame; tout est plein de gens qui lui ressemblent; & ce n'est que par méprise, que vous êtes si indignée contre lui, par pure méprise.

C'EST qu'au lieu d'une Histoire véritable, vous avez cru lire un Roman. Vous avez oubliée que c'étoit ma vie, que je vous racontois: voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplû; &, dans ce sens-là, vous avez eu raison de me dire, ne m'en parlez plus. Un Héros de Roman infidéle! on n'auroit jamais rien vû de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constans; on ne s'interesse à eux que sur ce pied-là; & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels; il n'en coute rien à la nature, c'est la fiction qui en fait les frais.

OUI, d'accord. Mais, encore une fois, calmez-vous; revenez à mon objet; vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits, qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines, & non pas des avantures d'imagination, qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un Homme, d'un François, qui a réellement existé de nos jours.

HOMME, François, & contemporain des Amans de notre tems: voilà ce qu'il étoit. Il n'avoit, pour être constant, que ces trois petites difficultez à vaincre: entendez-vous, Madame? Ne perdez point cela de vûe. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été, c'est-à-dire, avec ce qu'il à eu de bon & de mauvais: vous l'avez d'abord trouvé charmant; à présent vous le trouvez haïssable; & bien-tôt vous ne sçaurez plus comment le trouver: car, ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

VALVILLE, qui m'aime dès le prémier instant avec une tendresse aussi vive que subite, (tendresse ordinairement de peu de durée: il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vîte, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure.)

VALVILLE, dis-je, à sa volage humeur près, fort honnête homme; mais né extrêmement susceptible d'impression, qui rencontre une beauté mourante, qui le touche, & qui me l'enleve: ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours; ce n'est pas-là son dernier mot; son cœur n'est pas usé pour moi: il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

MAIS, le goût lui en reviendra: c'est pour se reposer, qu'il s'écarte; il reprend

haleine, il court après une nouveauté, & j'en redeviendrai une pour lui plus piquante que jamais : il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoit pas encore ; ma douleur, & les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres graces ; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sçais pas comment j'y resistai alors. Continuons, & rentrons dans tout le pathetique de mon Avanture.

Nous en sommes à la lettre de Valville, que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroissoit rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la fin, je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon : Ne vous affligez pas, Mademoiselle, lui dis-je, vous serez bien-tôt libres de vous aimer tous deux ; je ne vivrai pas long tems : voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cette jeune personne, sortant tout d'un coup de sa réverie, & m'apostrophant d'un air assuré ;

EH! pourquoi voulez-vous mourir? me dit-elle : pour qui êtes-vous si désolée? Est ce-là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes? Est-ce-là celui que vous avez prétendu aimer? Est-il tel que vous le pensiez? Auriez-vous fait cas de lui, si vous l'aviez connu? Vous y seriez-vous attachée? Auriez-vous voulu de son cœur? Il est vrai, que vous l'avez crû aimable; j'ai crû aussi qu'il l'étoit; & vous vous trompiez, je me trompois. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractére, il n'a pas même un cœur, on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville est méprisable. Ah! l'indigne! Il vous aime, il va vous épouser, vous tombez malade, on lui dit que votre vie est en danger; qu'en arrive-t-il? qu'il vous oublie: c'est ce tems-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi, qu'il n'avoit jamais vûe qu'un instant, qui ne lui avois pas dit deux mots. Eh! qu'est-ce que c'est donc que cet amour qu'il avoit pour vous? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi? D'où lui est venue cette fantaisie de m'aimer dans de pareilles circonstances? Helas! je vais vous le dire: c'est qu'il m'a vûe mourante: cela a remué cette petite ame foible, qui ne tient à rien, qui est le jouët de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier. Si j'avois été en bonne san-

té, il n'auroit pas pris garde à moi; c'eſt mon évanouïſſement, qui en a fait un infidéle: & vous, qui êtes ſi aimable, ſi capable de faire des paſſions, peut-être avez-vous eu beſoin d'être infortunée, & d'être dangereuſement tombée à ſa porte, pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous, qu'il vous a regardée beaucoup à l'Egliſe; mais, c'eſt à cauſe que vous êtes belle; & il ne vous auroit peut-être pas aimée ſans votre ſituation & ſans votre chûte.

HE'LAS! n'importe; il m'aimoit, m'écriai-je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté; je n'avois peut-être que vous ſeule à craindre dans le monde.

LAISSEZ-MOI achever, me répondit-elle; je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué, qu'il m'ai plu; mais, ne vous imaginez pas, qu'il le ſçache: il n'en a pas le moindre ſoupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en inſtruire; il ne mérite pas de le ſçavoir; &, toute indiſpoſée que vous êtes ſans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiſelle, gardez-moi le ſecret là-deſſus; ſi ce n'eſt par amitié, du moins par généroſité. Une fille d'un auſſi bon caractére que vous n'a que faire d'aimer les gens pour en uſer bien avec eux, ſurtout quand elle n'a pas un juſte ſujet d'en être mécontente. Adieu, Marianne, a-

jouta-t-elle en se levant, je vous laisse la lettre de Valville; faites-en l'usage qui vous plaira. Montrez-la à Madame de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens: ce qu'il a osé m'y écrire ne me compromet en rien; & si par hazard mon témoignage vous est nécessaire, si vous souhaitez que je paroisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le ménager, je le dédaigne tant, lui & son ridicule amour, que je m'associe de bon cœur à votre vengence. Au surplus, mon parti est pris; je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiés: j'oublierai même que je l'ai vû; ou, s'il arrive que je le revoïe, je ne le reconnoîtrai pas: car, de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois, ni ambitieuse, ni intéressée; & si vous n'êtes que tendre & raisonnable, en vérité, vous ne perdez rien; le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut; il n'est point fait pour païer le vôtre; & ce n'est pas sur lui que doit tomber votre tendresse: c'est comme si vous n'aviez point eu d'Amant. Ce n'est point en avoir eu, que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre; il est aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit; il sera demain celui d'une autre, & ne sera jamais celui de personne. Laissez-le donc à tout le monde, à qui il appar-

tient, & réservez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien, & ne le donner jamais qu'à vous.

APRÈS ces mots, elle vint m'embrasser, sans que je fisse aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout; je jettai des yeux égarés sur elle: elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes. Je la laissai faire, & n'eus la force, ni de lui répondre, ni de lui rendre ses caresses; je ne sçavois si je devois l'aimer ou la haïr, la traiter de rivalle ou d'amie.

IL me semble cependant, que dans le fond de mon ame je lui sçus quelque gré de ces témoignages de franchise & d'amitié que je reçus d'elle, aussi-bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

JE l'entendis soupirer en me quittant: Je ne vous reverrai que demain; me dit-elle, & j'espere vous retrouver plus tranquille, & plus sensible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponse de ma part; je la suivis seulement des yeux jusqu'a ce qu'elle fût sortie.

ME voilà donc seule, immobile, & toujours renversée dans mon fauteuil, où je restai bien encore une demie heure, dans une si grande confusion de pensées & de mouvemens, que j'en étois comme stupide.

LA

La Religieuse, dont je vous ai quelquefois parlé, qui m'aimoit, & que j'aimois, entra, & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la communauté seroit entrée que ç'auroit été de même.

Il y a des afflictions, où l'on s'oublie, où l'ame n'a plus la discrétion de faire aucun mystere de l'état où elle est, vienne qui voudra, on ne s'embarrasse guére de servir de spéctacle, on est dans un entier abandon de soi-même; c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse, étonnée de mon immobilité, de mon silence, & de mes regards stupides, s'avança avec une espece d'effroi.

Eh! mon Dieu, ma fille, qu'est ce que c'est? Qu'avez-vous? me dit-elle venez-vous de vous trouver mal?

Non, lui répondis-je. Et j'en restai-là.

Mais, de quoi s'agit-il? Vous voilà pâle, abbatue, & vous pleurez, je pense: avez vous reçu quelque mauvaise nouvelle?

Oui, lui repartis-je encore: & puis je me tûs.

Elle ne sçavoit que penser de mes monosyllabes, & de l'air imbecille dont je les prononçois.

ALORS, elle apperçut cette lettre, qui étoit sur moi, que je tenois encore d'une main foible, & que j'avois trempée de mes larmes.

EST-CE-LA' le sujet de votre affliction, ma chere enfant, ajouta-t-elle en la prenant? & me permettez-vous de voir ce que c'est?

OUI. (c'est encore moi qui répond) Eh! de qui est-elle? Helas! de qui elle est? Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me couperent la parole.

ELLE en fut touchée, je vis qu'elle s'essuïoit les yeux; ensuite elle lut la lettre: il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit: elle sçavoit mes affaires: elle voïoit dans cette lettre une déclaration d'amour, on prioit la personne à qui on l'adressoit de ne m'en rien dire; on y parloit de Madame de Miran, qui devoit l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois, tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre, & que je venois en ce moment d'apprendre son infidélité.

ALLONS, Mademoiselle, je suis au fait, me dit-elle: vous pleurez, vous êtes consternée, ce coup-ci vous accable; & j'entre dans votre douleur: vous êtes jeune, & vous manquez d'expérience: vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur simple & sans artifice; le moïen que vous ne

soiez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive! Oui, Mademoiselle, plaignez-vous, soupirez, repandez des larmes, dans ce premier instant ci: moi, qui vous parle, je connois votre situation, je l'ai éprouvée, je m'y suis vûe, & je fus d'abord aussi affligée que vous: mais, une amie que j'avois, qui étoit à peu près de l'âge que j'ai à présent, & qui me surprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me consoler; elle me parla raison, me dit des choses sensibles; je l'écoutai, & elle me consola.

Elle vous consola! m'écriai je en levant les yeux au Ciel! elle vous consola, Madame?

Oui, me repondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela se puisse, & je pensois comme vous.

Voïons, me dit cette amie. De quoi vous desesperez-vous? De l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme, qui vous aimoit, & qui vous quitte, qui s'attache ailleurs: & vous appellez cela un grand malheur? Mais, est-il bien vrai, que c'en soit un? & ne se pourroit-il pas, que ce fût le contraire? Que sçavez-vous s'il n'est pas avantageux pour vous, que cet homme-là ait cessé de vous aimer; si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé; si sa jalousie, son hu-

meur, ſon libertinage; ſi mille défauts eſſentiels, qu'il peut avoir, & que vous ne connoiſſez point, ne vous auroient pas fait gémir le reſte de votre vie? Vous ne regardez que le moment préſent: jettez votre vûe un peu plus loin. Son infidélité eſt peut-être une grace que le Ciel vous a faite: la Providence qui nous gouverne eſt plus ſage que nous, voit mieux ce qu'il nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui ſera peut-être dans peu de tems le ſujet de votre joie. Mettez-vous bien dans l'eſprit, que vous ne deviez pas épouſer celui dont il eſt queſtion, & qu'aſſurément ce n'étoit pas votre deſtiné; qu'il eſt très poſſible que vous y gagniez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-t-elle, à ne pas épouſer un jeune homme riche, à qui j'étois chere, qui me l'étoit, & qui me laiſſa auſſi pour en aimer une autre, qui eſt devenue ſa femme, qui eſt malheureuſe à ma place, & qui, avant que d'être à lui, auroit eu l'aveugle folie de ſe conſumer en regrets, s'il l'avoit quittée à ſon tour. Vous m'allez dire, que vous l'aimez, que vous n'avez point de bien, & qu'il auroit fait votre fortune: ſoit; mais, n'avez-vous que ſon infidélité à craindre? Etoit-il à l'abri d'une maladie? Ne pouvoit-il pas mourir

& en ce cas, tout étoit-il perdu? N'y avoit-il plus de ressources pour vous? & celles qui vous seroient restées, son inconstance vous les ôte-t'elle? Ne les avez-vous pas aujourd'hui? Vous l'aimez: pensez-vous, que vous ne pourrez jamais aimer que lui, & qu'à cet égard tout est terminé pour vous? Eh! mon Dieu, Mademoiselle, est-ce qu'il n'y a plus d'hommes sur la terre, & de plus aimables que lui, d'aussi riches, de plus riches même, de plus grande distinction, qui vous aimeront davantage, & parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre? Que signifie votre désolation? Quoi! Mademoiselle, à votre âge? Eh! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit. Dieu vous a donné de l'esprit, du caractere, de la figure: vous avez mille heureux hazards à attendre, & vous vous desesperez, à cause qu'un homme, qui reviendra peut-être, & dont vous ne voudrez plus, vous a manqué de parole.

Voila' ce que mon Amie me dit dans les premiers momens de ma douleur, ajoûta ma Religieuse; & je vous le dirai aussi, quand vous pourriez m'entendre.

Ici, je fis un soupir; mais, de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous

dit quelque-chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en apperçut. Ces motifs de consolation me toucherent, me dit-elle tout de suite; & ils doivent vous toucher encore davantage; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon Amie me parloit de mes ressources; vous en avez plus que je n'en avois; je ne vous le dis pas pour vous flatter: j'étois assez passable, mais ce n'étoit, ni votre figure, ni vos graces, ni votre physionomie: il n'y a pas de comparaison. A l'égard de l'esprit & des qualitez de l'ame, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-là: vous voïez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous: je ne sache dans notre maison personne de raisonnable qui ne soit prévenu en votre faveur. Madame Dorsin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez: vous avez plû à tous ceux qui vous ont vûe chez elle: par tout où vous avez paru, c'est de même; nous en sçavons quelque chose: je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément; j'y suis difficile, & je me suis tout d'un coup intéressée à vous. Eh! qui est-ce, qui ne s'y intéressera pas? Qu'est-ce pour vous qu'un

Amant de moins, qui se deshonnore en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui se présenteront n'est pas à mon gré le plus considérable?

Ainsi, soïez tranquille, Marianne; mais, je dis absolument tranquille: il n'est pas question ici d'un grand effort de raison pour l'être; & le moindre petit sentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors, moitié vaincue par ses raisons, & moitié attendrie de reconnoissance pour toute la peine que je lui voïois prendre, afin de me persuader; & je laissai même tomber amicablement mon bras sur elle, d'un air qui signifioit: Je vous remercie, il est bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je sentois; ce qui marquoit, que ma douleur se relâchoit. Nous sommes bien prêts de nous consoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heure avec moi, toujours à me dire les choses du monde les plus insinuantes, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver sensées. Il est vrai, qu'elles l'étoient, je pense; mais, pour m'y rendre attentive, il

falloit encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur, avec laquelle elle me les disoit.

La cloche l'appella pour souper; quant à moi, ont m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah ça, me dit-elle en riant, je vous laisse. Mais, ce n'est plus un enfant sans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée; c'est une fille raisonnable, qui se connoit, & qui se rend justice. Eh! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs & votre accablement? ajouta-t-elle. Oh! je ne vous le pardonnerai pas si-tôt, & je prétens vous appeller petite-fille encore long-tems à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma tristesse, m'empêcher de sourire à ce discours badin, qui ne laissoit pas que d'avoir sa force, & qui me disposoit tout doucement à penser, qu'en effet je m'exagerois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton là avec nous, si le motif de notre affliction étoit si grave? Voilà à peu près ce qui s'insinue dans notre esprit, quand nous voions nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

Là-dessus, elle partit. Une Sœur converse m'apporta à souper; elle rangea quelque chose dans ma chambre; cette

bonne fille étoit naturellement gaïe. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déja presque aussi vermeille qu'une rose, notre maladie est bien loin, il n'y paroît plus; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper?

Non, lui dis-je. Je me sens fatiguée, & je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Eh bien! à la bonne heure, pourvû que vous dormiez, me répondit-elle; ceux qui dorment valent bien ceux qui se promenent. Aussi-tôt elle s'en alla.

Vous jugez bien, que je fis un souper leger; &, quoique ma Religieuse eût un peu ramené mon esprit, & m'eût mise en état de me calmer moi-même, il me restoit toujours un grand fond de tristesse.

Je repassois sur tous ses discours. Vous ne faites que commencer à vivre, m'avoit-elle dit: & elle a raison, me répondois-je, ceci ne décide encore de rien; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à estimer mon cœur. Et c'est en effet ce qui arrive souvent: soit dit en passant.

Un volage est un homme, qui croit vous laisser comme solitaire: se voit-il ensuite remplacé par d'autres; ce n'est plus-là son compte, il ne l'entendoit pas ainsi, c'est

un accident qu'il n'avoit pas prévû: il diroit volontiers, est-ce bien elle? il ne sçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succedoient à celles-là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en retrouverai point comme lui; faut-il que je le perde? Ah! Monsieur de Valville, les graces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas; & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurois, & je me couchai.

Parmi tant de pensées, qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Eh quoi! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractére & des sentimens qu'on estime, avec ma jeunesse, & les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être interessée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement!

Cette derniere réflexion releva mon courage: elle avoit quelque chose de noble, qui m'y attacha, & qui m'inspira des resolutions qui me tranquilliserent. Je m'arrangeai sur la maniere dont j'en agirois avec Valville, & dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurrence,

En un mot, je me propoſai une conduite, qui étoit fière, modeſte, décente, digne de cette Marianne dont on faiſoit tant de cas; enfin, une conduite, qui, à mon gré, ſerviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui reſtoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pû répandre, qui ſouvent nous degradent aux yeux même de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jetter du moins un air de diſgrace ſur nos charmes.

De ſorte qu'enthouſiaſmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'aſſoupis inſenſiblement, & ne me réveillai qu'aſſez tard; mais auſſi ne me réveillai-je que pour ſoupirer.

Dans une ſituation comme la mienne, avec quelque induſtrie qu'on ſe ſecoure, on eſt ſujette à de fréquentes rechûtes; & tous ces petits repos, qu'on ſe procure, ſont bien fragiles. L'ame n'en jouït qu'en paſſant, & ſçait bien qu'elle n'eſt tranquille que par un tour d'imagination qu'il faudroit qu'elle conſervât, mais qui la gene trop; de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui eſt le plus commode, qui eſt d'être agité.

Et c'eſt auſſi ce qui m'arriva. Je ſongeai, que non-ſeulement Valville étoit un infidele, mais que Madame de Miran ne ſeroit plus ma Mere. Ah! Seigneur, n'être

point sa fille, ne point occuper cêt appartement qu'elle m'avoit montré chez elle!

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois passé dans le sien; quelle douceur! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois; &, il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît; &, dans mon petit arrangement de la veille, je n'avois point songé à cet article-là.

Et ce portrait de ma Mere, Madame, que deviendra-t-il? ce portrait, que j'avois demandé, qu'elle m'avoit assuré qu'on mettroit dans ma chambre, qui y étoit peut-être déja, & qui y étoit inutilement pour moi? Que de douleurs! Il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là; mais, je ne l'attendois que l'après-midi, & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuse, qui étoit venue chez moi quelques instans après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore soulagée; cette Religieuse, dis-je, étoit à peine sortie, que je vis entrer Mademoiselle Varthon:

Il n'étoit qu'onze heures du matin: elle me parut abattue, mais moins triste que la veille. Je lui fis un accueil, qu'on ne pouvoit appeller ni froid ni prévenant, qui

étoit mêlé de beaucoup de langueur: &, franchement, malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne sçais si elle y prit garde; mais, sans témoigner y faire attention.

J'AI crû devoir vous apprendre une chose, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apperçus de l'embarras; c'est que je sors d'avec Monsieur de Valville.

ELLE s'arrêta-là, comme honteuse elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début si étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je soupirai d'abord. Ensuite, je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute consternée.

N'ALLEZ pas me condamner sans m'entendre, reprit-elle aussi-tôt; je vous avois assurée, que je ne le verrois plus, & c'étoit mon intention; mais, je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas; (& là-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçu depuis.)

ON est venu m'avertir, qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t-elle, & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître; il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la malhonnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi, il a fallu me montrer, quoiqu'avec repugnan-

ce; car, j'ai hésité d'abord: il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsieur de Valville au Parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante? Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais, dès que je l'ai vû, je n'ai pû resister à un mouvement de colere, qui m'a prise, & qui étoit bien naturel. N'auriez-vous pas été comme moi? Non, lui dis-je: il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle; mais, mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur, il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui ai je dit, (c'est elle qui parle) de venir encore me surprendre, après la Lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponse? La voici, Monsieur: c'est que votre Lettre, & que vos visites, m'offensent; & que le petit service, que vous m'avez rendu, dont je vous sçavois gré, ne vous dispensoit pas d'oublier les égards que vous me devez, sur-tout dans les circonstances de l'engage-

ment où vous êtes avec une jeune personne que vous ne pouvez quitter sans perfidie. C'est elle, que vous avez à voir ici, Monsieur, & non pas moi, qui ne suis point faite pour être l'objet d'une galanterie aussi injurieuse.

Voila' ce que j'étois bien-aise de lui dire avant que de le quitter, ajouta-t-elle; après quoi, j'ai fait quelques pas pour le laisser là, sans digner l'écouter: & j'allois sortir, quand je lui ai entendu dire: Ah! Mademoiselle, vous me desesperez; & cela avec un cri si douloureux & si emporté, que j'ai crû devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne fit une scéne; ce qui auroit été fort desagréable.

Oh! non, lui dis-je: il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être si prudente.

Vous m'excuserez, me répondit-elle un peu confuse: vous m'excuserez. La Tourriere, ou quelqu'un de la Cour, n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois sçû que dire. Ainsi, il étoit plus sage de rester pour un moment: car, je ne croïois pas que ce fut pour davantage.

Eh bien, Monsieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton? Je n'ai rien à sçavoir de vous.

He'las! Mademoiselle, je n'ai, je vous jure, qu'un seul mot à vous dire. Qu'un

seul mot? Revenez, je vous prie, m'a-t-il répondu avec un air si effaré, si ému, qu'il n'y a pas eu moïen de poursuivre mon chemin; c'étoit trop risquer.

Je me suis donc avancée. Voïons donc, Monsieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a-t-il repris, que ma Mere passera ici entre midi & onze heures, dans le dessein de vous emmener dîner avec Marianne: elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre; mais, je me suis imaginé, que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monsieur, lui ai-je dit. Madame de Miran, me fait beaucoup d'honneur, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Est-ce-là tout?

Quoi! lui demander encore si c'est-là tout? Vous ne finirez donc jamais? dis-je à Mademoiselle Varthon.

Eh! mais, au contraire, reprit-elle. Est-ce-là tout, signifioit seulement qu'il m'impatientoit. Je ne le disois qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver; car, j'appréhendois toujours son air ému: on ne sçait comment faire avec des esprits si peu maitres d'eux. Et, alors, en m'assurant qu'il alloit finir, il a entamé un discours, que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'étoit sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avois parlé de

per-

perfidie; & vous jugez bien, que ses raisons ne m'ont pas persuadée, qu'il fût aussi excusable qu'il croit l'être: mais, je vous avoue, que je ne l'ai pas trouvé non plus tout-à-fait si coupable que je le pensois.

Ah! Seigneur, m'ecriai-je ici, sans lever la tête que j'avois toujours tenue baissée par ménagement pour elle (c'est-à dire, pour lui épargner des regards qui lui auroient dit: Vous n'êtes qu'une hypocrite.) Ah! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable! Eh! vous le méprisiés tant hier! ajoutai-je.

Eh! mais, vraiment oui, reprit-elle, je le méprisois: il me paroissoit le plus indigne homme du monde; & je ne prétens pas, qu'il n'ait point de tort: je dis seulement, qu'il en a moins, que nous ne nous l'imaginons; & je ne le dis même, que pour diminuer l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre son procédé moins facheux. Ce n'est que par amitié que je vous parle: écoutez jusqu'au bout. Vous l'avez regardé comme un volage, comme, un perfide, qui a subitement changé; &, point du tout, cela vient de plus loin; il y avoit déja quelque tems, qu'il tâchoit d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil; c'étoit même un peu avant votre maladie, qu'il combattoit son amour qu'on lui reprochoit: il

cherchoit à se dissiper, à aimer ailleurs : il ne vouloit qu'un objet, il m'a vûe, je ne lui ai point déplû, il a senti cette légere préférence qu'il me donnoit sur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi : voilà tout.

Eh! mon Dieu, Mademoiselle, lui dis-je en l'interrompant, est-ce donc-là ce que vous voulez que j'écoute? est-ce-là la consolation que vous m'apportez?

Eh! mais oui, reprit-elle, je me suis figuré que c'en étoit une. N'est-il par plus doux pour vous de penser, que ce n'est point par inconstance, ou faute d'amour qu'il vous a laissée; que même il s'est fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raisonnables : & qui, si je ne me trompe, vous le paroîtront assez, si vous voulez que je vous les dise; pour vous ôter la désagréable opinion que vous avez de lui; & je ne tâche pas à autre chose.

Ah ça, voïons : vous m'avez conté votre Histoire, ma chere Marianne; mais, il y a bien de petits articles, que vous ne m'avez dit qu'en passant, & qui sont extrémement importans, qui ont pû vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'y est point arrêté il ne s'en est point soucié; & il a bien fait. Mais, votre Histoire a éclaté; ces petits articles ont été sçûs de tout le monde & tout

le monde n'eſt pas Valville; n'eſt pas Madame de Miran: les gens qui penſent bien ſont rares. Cette Marchande de Linge, chez qui vous avez été en boutique; ce bon Religieux qui a été vous chercher du ſecours chez un parent de Valville; ce Couvent où vous avez été vous préſenter pour être reçûe par charité; cette Avanture de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appellée Madame de Fare; votre Enlevement d'ici; votre Apparition chez le Miniſtre en ſi grande compagnie; ce petit Commis qu'on vous deſtinoit à la place de Valville; & cent autres choſes, qui font, à la vérité, qu'on loue votre caractére, qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus eſtimable que vous, mais qui ſont humiliantes, qui vous rabaiſſent quoiqu'injuſtement, & qu'il eſt cruel qu'on ſache, à cauſe de la vanité qu'on a dans le monde; tout cela, dis-je, dont Valville m'a rendu compte, lui a été répréſenté. Vous ne ſçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-deſſus, ni combien on condamne ſa mere, combien on perſécute ce jeune homme ſur le deſſein qu'il a de vous épouſer: ce ſont des amis qui rompent avec lui, ce ſont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à ſon projet; il n'y a pas juſqu'aux indifferens qui le raillent: en un mot, c'eſt tout ce qu'il y a de plus morti-

fiant qu'il faut qu'il essuïe, ce sont des avanies sans fin: je ne vous en répéte pas la moitié. Quoi! une fille qui n'a rien, dit-on; quoi! une fille qui ne sçait qui elle est? Eh! comment oserez - vous la montrer Monsieur? Elle a de la vertu. Eh! n'y a-t-il que les filles de ce genre-là, qui en ont? N'y a-t-il que votre Orpheline d'aimable? Elle vous aime. Eh! que peut-elle faire de mieux? Est-ce-là un amour si flateur? Pouvez-vous être sûr, qu'elle vous auroit aimé, si elle avoit été votre égale? A-t-elle eu la liberté du choix? Que sçavez-vous si la nécessité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'esprit, ajoute-t-on malignement & sottement, vous sentirez l'affront que vous vous faites à présent, vous le sentirez; & du moins allez vivre ailleurs, sortez de votre païs, allez - vous cacher avec votre femme, pour éviter le mépris où vous tomberez ici: mais, n'esperez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la haïr, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh! je n'en pûs écouter davantage: je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données; j'avois enduré le récit de mes misères. A quoi m'eut servi de me défendre ou de me plaindre? Il n'é-

toit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à ſuivre ſon penchant: je voïois bien que Valville s'étoit juſtifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le diſculper auprès de moi, que pour ſe diſpenſer elle-même de le mépriſer autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voïois bien, & mes reproches n'euſſent abouti à rien.

Mais, cette haine, dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédiſoit à Valville qu'il auroit pour moi, ces malédictions qu'il donneroit au jour de notre connoiſſance, me percerent le cœur, & pouſſerent ma patience à bout.

Ah! c'en eſt trop, Mademoiſelle, m'écriai je, c'en eſt trop. Lui, me déteſter! lui, maudire le tems où il m'a vûe! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée auſſi affreuſe, & de m'en entretenir ſous prétexte d'amitié, pour me conſoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction; & vous croïez que je ne vous entens pas; que je ne vois pas le fond de votre cœur? Ah! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites? Eh! ne ſçauriez-vous l'aimer, ſans achever de m'ôter la vie? Vous voulez qu'il ſoit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien, Mademoiſelle, il l'eſt, rendez-lui votre eſtime: il a bien

fait, il devoit rougir de m'aimer: je vous l'accorde, je vous passe l'énumeration de tous les opprobres dont notre mariage le couvriroit. Oui, je ne suis plus rien; la moindre des créatures est plus que moi: je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité, on le sçait, on me le reproche: vous me le répétez, vous m'écrasez, & en voilà assez; je suis assez avilie, assez convaincue, que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pû le faire sans en être moins honnête homme; mais, vous me menacez de sa haine & de ses malédictions, moi qui ne vous répons rien, moi qui me meurs. Ah! c'en est trop, vous dis-je; & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez: vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blamable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte; & c'est peut-être vous, qu'il haïra, Mademoiselle; c'est peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

CETTE violente sortie l'étourdit: elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée; & je la vis pâlir & rougir successivement.

VOUS interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah! Seigneur, quel emportement! Je vous écrase, je vous dechire, & Dieu me punira: voilà qui est étrangé! Eh! de quoi me

puniroit-il, Mademoiselle: ai-je quelque part à vos chagrins? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme? Est-ce ma faute à moi, s'il en est frappé? Et, dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout; il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse; il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui; & il est certain que ce n'est pas-là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai crû vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voilà toute la finesse que j'y entens. Voilà tout, Mademoiselle; je souhaiterois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en seroit plus louable: mais, de dire, que ni vous, ni moi, ni personne, aions droit de le mépriser; non: toute la terre excusera la faute qu'il a faite; elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit: c'est mon sentiment; & si vous êtes équitable, ce doit être aussi le votre, pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille, si cet entretien-ci finissoit, lui dis-je en pleurant.

Ah! comme il vous plaira, il n'ira pas plus loin, me repondit-elle, & je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu, Mademoiselle, ajouta-t'elle en se retirant. Je

ne fis que baiſſer beaucoup la tête, & la laiſſai partir.

VOUS allez croire, que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais: du moins, comme vous voïez, m'arrive-t-il un nouveau ſujet de chagrin aſſez conſidérable.

AVANT cet entretien, tout infidéle qu'étoit Valville, je ne pouvois pas abſolument dire que j'euſſe une rivale. Il eſt vrai, qu'il aimoit Mademoiſelle Varthon; mais, elle n'en étoit pas moins mon amie; elle ne vouloit point de lui, elle le mépriſoit, elle m'exhortoit à le mépriſer auſſi; & encore une fois ce n'étoit pas là une vraie rivale, au lieu qu'à préſent c'en eſt une bien complette. Mademoiſelle Varthon aime Valville, & l'aimera; elle y eſt réſolue, ſes diſcours me l'annoncent, & ſuivant toute apparence, ce doit être-là un renouvellement de deſeſpoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer ſans fin: n'eſt-ce pas? Point du tout.

UN moment après qu'elle fut ſortie de ma chambre, inſenſiblement mes larmes ceſſerent: cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verſer.

QUAND un malheur, qu'on a crû extrême, & qui nous deſeſpére, devient encore plus grand, il ſemble que notre ame renonce à s'en affliger; l'excès qu'elle y

voit la met à la raiſon: ce n'eſt plus la peine qu'elle s'en déſole, elle lui céde, & ſe tait. Il n'y a plus que ce parti là pour elle: & ce fut celui que je pris ſans m'en appercevoir.

Ce fut dans cette eſpéce d'état de ſens froid, que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit; que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede; & que je conſentis à endurer patiemment mon Avanture.

De façon que je ſortis de là avec une triſteſſe profonde, mais paiſible & docile, ce qui eſt un état moins cruel que le deſeſpoir.

Voila' donc à quoi j'en étois avec moimême, quand cette Sœur converſe, qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran eſt ici, me dit-elle; à quoi elle ajouta: Et on vous attend au parloir; ce qui ne vouloit pas dire que ce fût Madame de Miran qui m'y attendoit.

Mais, je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiſelle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je deſcendis donc; &, malgré ce triſte calme où je vous ai dit que j'étois, je deſcendis un peu émûe, mes yeux ſe mouillerent en chemin.

Cette mere ſi tendre croit venir voir

sa fille, me dis-je, & elle ne sçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien ; j'avois mes desseins, & ce n'étoit pas là le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir : Là, j'essuïai mes pleurs ; je tâchai de prendre un visage serain ; &, après deux ou trois soupirs que je fis de suite, pour me mettre le cœur plus à l'aise, j'entrai.

Un rideau, tiré de mon côté sur la grille du parloir, me cachoit encore la personne à qui j'allois parler : mais, prévenue que c'étoit Madame de Miran ;

Ah ! ma chere mere, est ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, & qui, au lieu de Madame de Miran, me présenta Valville.

Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je encore tout-à-coup, saisie en le voïant, & si saisie, que je restai long-tems la tête baissée, interdite, & sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit-il ? Oui, c'est moi ? Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit ! Que je suis charmé de vous voir ? Hélas ! vous me paroissez encore bien foible : ma mere est

dans un parloir ici près, qui parle avec Madame Dorsin à une Religieuse, à qui elle avoit quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, & qu'elle avoit dessein de vous emmener avec votre amie Mademoiselle Varthon; mais, j'ai bien peur que vous ne soïez pas encore en état de sortir: voïez, cependant, voulez-vous aller vous habiller?

NON, Monsieur, lui dis-je, en reprenant mes esprits, & avec une respiration un peu embarrassée, non, je ne m'habillerai point; je suis une convalescente; & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

AH! sans difficulté, reprit-il. Eh bien! vous nous avez jetté dans de terribles allarmes, ajouta-t'il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empressé, qui veut parler, & qui ne sçait que dire. Comment vous trouvez-vous? Je ne sçais si je me trompe; mais, on diroit que vous êtes triste: c'est peut-être un reste de foiblesse qui vous donne cet air-là; car apparemment rien ne vous chagrine.

CE que je sentois bien qu'il me disoit, à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

CE n'est pas qu'il crut que Mademoi-

ſelle Varthon m'avoit révélé ſon ſecret : elle lui avoit caché ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi là-deſſus, & lui avoit fait entendre, qu'elle ne ſçavoit nos engagemens, que par une confidence d'amitié que je lui avois faite : mais, n'importe ; tout eſt ſuſpect à un coupable. Et Mademoiſelle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres, & c'eſt ce qu'il craignoit.

JUSQUES-LA, je n'avois oſé l'enviſager ; je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois inſtruite, & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui diſſimuler.

A la fin, il me ſembla que je pouvois compter ſur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

AU ſortir d'une auſſi grande maladie que la mienne, on eſt ſi languiſſante, qu'on en paroît triſte, repartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

AH ! Madame, qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie ! Il faut que l'ame ſe ſente bien deshonorée par ce crime-là, il faut qu'elle ait une furieuſe vocation pour être vraye, puiſqu'elle ſurmonte ſi difficilement la confuſion qu'elle a d'être fauſſe.

FIGUREZ-vous, que Valville ne put

jamais ſoutenir mes regards, que jamais il n'oſa fixer les ſiens ſur moi, malgré toute l'aſſurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus, ce n'étoit plus le même homme; il n'y avoit plus de franchiſe, plus de naïveté, plus de joïe de me voir, dans cette phiſionomie autrefois ſi pénétrée & ſi attendrie quand j'étois préſente. Tout l'amour en étoit effacé; je n'y vis plus qu'embarras & qu'impoſture; je ne trouvai plus qu'un viſage froid & contraint, qu'il tâchoit d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indifférence, & la ſéchereſſe. Hélas! je n'y pûs tenir, Madame; & j'eus bientôt baiſſé les yeux pour ne le plus voir.

En les baiſſant, je ſoupirai, il n'y eut pas moïen de m'en empêcher. Il le remarqua, & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à reſpirer, Marianne, me dit-il? Non, lui répondis-je, tout cela vient de langueur: & puis nous fûmes l'un & l'autre un petit intervale de tems ſans rien dire; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauſes avoient quelque choſe de ſingulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens paſſés; & plus elles déconcertoient mon infidéle, plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étois en

état de prendre ſur moi, c'étoit de me taire ſur le ſujet de ma douleur ; & le reſte alloit comme il pouvoit.

CETTE langueur, que vous avez, m'attriſte moi-même, me dit-il : on nous avoit aſſuré que vous étiez plus rétablie (voïez, je vous prie, quels diſcours glacés !) vous diſſipez-vous un peu dans votre couvent ? vous y avez des amies.

OUI, repris-je, j'y ai une Religieuſe qui m'aime beaucoup ; & puis j'y vois Mademoiſelle Varthon, qui eſt très-aimable. Elle le paroit, me dit-il, & vous devez en juger mieux que moi.

L'AVEZ-vous fait avertir, lui dis-je ? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre ? Oui. Je penſe que ma mere a dit qu'on lui parle, repondit-il.

VOUS ſerez bien aiſe de la mieux connoitre, lui dis-je.

EH ! mais, je l'ai vûe ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il. Ne le ſçavez vous pas ? Elle doit vous l'avoir dit.

OUI, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes ; lui, toujours par embarras ; & moi, moitié par triſteſſe & par diſcrétion.

AH ça ! tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, Mademoiſelle, me dit-il : &

ensuite : il me semble que j'entens ma mere dans la cour : voïons si je me trompe, ajouta-t-il, pour aller regarder aux fénêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques discours qu'il auroit fallu qu'il me tint pour entretenir la conversation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin sur ce qu'il verroit dans cette cour, & sur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'est elle-même, avec Madame Dorsin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, sans que je lui disse un mot. J'étouffois mes soupirs pendant qu'il se sauvoit ainsi de moi : il descendit même quelques degrès de l'escalier, pour donner la main à Madame Dorsin qui montoit la premiere.

La voilà donc, cette chere enfant, me dit-elle en entrant, & en me tendant la main : Graces au Ciel, nous la conserverons. Nous ne devions venir que cette après midi, Mademoiselle; mais, j'ai dit à votre mere, que je voulois absolument dîner avec vous, pour vous voir plus long-tems. Madame, (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'addressoit) elle est mieux que je ne croïois, elle se remet à merveille, & n'est presque pas changée.

Je ne sçais plus ce que je répondis.

Valville étoit à côté de Madame Dorſin & ſourioit en me regardant, comme s'il avoit eu beaucoup de plaiſir à me voir auſſi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'és donc point habillée? J'avois envoïé Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce diſcours, qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux, à ce nom de ma fille qu'elle me donnoit de ſi bonne-foi, je laiſſai tomber quelques larmes, & en même tems, je m'apperçus que Valville rougiſſoit, je ne ſçais pourquoi; peut-être eut-il honte de me voir ſi inutilement attendrie, & de penſer que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, vôtre fille vous aime trop pour l'état de convaleſcence où elle eſt, dit alors Madame Dorſin; elle n'a beſoin, ni de ces petits mouvemens, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui nuiſe; laiſſez-là ſe rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joïe de vous voir; mais, juſques-là, point d'attendriſſement, s'il vous plait. Allons, Mademoiſelle, tâchez de vous réjouïr, & partons; car il ſe fait tard.

J'attens Mademoiſelle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t-elle, nous t'emmenerons comme tu ès; il n'eſt pas néceſſaire que tu remonte chez toi, n'eſt-ce pas? Helas!

HE'LAS! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puisse venir, dit promptement Valville, qui, sous prétexte de s'intéresser à ma santé, ne vouloit apparemment que me fournir une excuse dont il espéroit que je profiterois; mais, il se trompa.

VOUS m'excuserez, Monsieur, répondis-je, je ne me porte point mal; &, puisque Madame veut bien me dispenser de m'habiller, (notez que ce *Madame* étoit pour ma Mere) je serai charmée d'aller avec elle.

QU'EST-CE que c'est que *Madame*, reprit en riant Madame de Miran, à qui parles-tu? Ta maladie t'a rendue bien grave! Dites *respectueuse*, ma Mere; & je ne sçaurois trop l'être, repartis-je avec un soupir, que je ne pus retenir, qui n'échapa point à Madame Dorsin, & qui confondit l'inquiet & coupable Valville: il en perdit toute contenance; &, en effet, il y avoit de quoi. Ce soupir, avec ce respect dans lequel je me retranchois, n'avoit point l'air d'être-là pour rien. Madame Dorsin remarqua aussi, qu'il en avoit été troublé: je le vis à la façon dont elle nous observoit tous deux.

MADAME de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque chose, quand

Mademoiselle Varthon entra dans un négligé fort decent & fort bien entendu.

COMME elle avoit prévû, que, malgré mes chagrins, je pourrois être de la partie du dîner, elle s'étoit sans doute abstenue, à cause de moi, de se parer davantage, & s'étoit contentée d'un ajustement fort simple, qui sembloit exclure tout dessein de plaire, ou qui, raisonnablement parlant, ne me laissoit aucun sujet de l'accuser de ce dessein.

JE devinai tout d'un coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi; mais, je n'en fus pas la dupe.

EN pareil cas, une Amante jalouse & trahie en sçait encore plus qu'une Amante aimé. Ainsi, son négligé ne m'en imposa pas. Je vis au premier coup d'œil, qu'il n'étoit pas de bonne-foi, & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre. La petite personne avoit bien voulu se priver de magnificence, mais non pas s'épargner les graces.

ET moi, qui m'étois laissée comme je m'étois mise en me levant, qui n'avois précisément songé qu'à jetter sur moi une mauvaise robbe, moi, si changée, si maigre, avec des yeux éteins, avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie, tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voiez que d'accidens à la fois contre le mien!) je

me sentis mortifiée, je vous l'avoue, de paroître avec tant de desavantage auprès d'elle, & par-là d'aider moi-même à justifier Valville.

Qu'un Amant nous quitte & nous en préfére une autre: eh bien! soit; mais, du moins, qu'il ait tort de nous la préférer; que ce soit la faute de son inconstance, & non pas de nos charmes; enfin, que ce soit une injustice qu'il nous fasse: c'est bien la moindre chose; & il me sembloit que je ne pourrois pas dire que Valville fût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à diner chez Madame de Miran: mais, il n'y avoit plus moïen de s'en dédire.

Et puis, dans le fond, il y avoit bien des choses à alléguer en ma faveur, ma rivale, après tout, n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable, c'est seulement qu'elle se portoit bien, & que j'avois été malade. J'étois dispensée d'avoir mes graces, & elle étoit obligée d'avoir les siennes: aussi les avoit-elle, & voilà jusqu'où elles alloient, pas davantage, au lieu qu'on ne sçavoit pas jusqu'où iroient les miennes quand elles seroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les com-

plimens que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir, & nous sortîmes toutes deux du Couvent pour monter en carosse.

Nous voici arrivées, on servit quelques momens après.

J'apprehende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit Madame de Miran, en me regardant après le repas; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point: étoit-elle de même dans votre Couvent, Mademoiselle? (elle parloit à Mademoiselle Varthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, Madame, à peu près, répondit-elle; elle a de la peine à revenir: il y a pourtant des momens où cela se passe; sa maladie a été longue & violente.

Madame Dorsin ne disoit mot, & nous avoit toujours examinez Valville & moi. Le repas finit, il faisoit beau, & on fut se promener sur la terrasse du jardin. La conversation fut d'abord générale; ensuite, on demanda à Mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mere; on parla de son voïage, de son retour, & de ses affaires.

Pendant qu'on étoit là-dessus, je feignis quelque curiosité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bout de la terrasse: il me paroît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh! non, me répondit-il, c'est fort

peu de chose. Mais, comme je me levai, il ne put se dispenser de me suivre, & je le séparai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant : on s'entretient de choses, qui vous intéressent peut-être; mais, nous ne serons qu'un instant.

Vous vous mocquez, me dit-il d'un air forcé : ne sçavez-vous pas le plaisir que j'ai d'être avec vous ?

Je ne lui répondis rien; nous entrions alors dans le cabinet, & le cœur me battoit; je ne sçavois par où commencer ce que j'avoit à lui dire.

A propos, commença-t-il lui-même, (& vous allez voir si c'étoit par un à propos qu'il devoit m'entretenir de ce dont il s'agissoit) vous souvenez-vous de cette charge que je veux avoir ?

Si je m'en ressouviens, Monsieur ? Sans doute, repartis-je ; c'est cette affaire-là, qui a différé notre mariage : est-elle terminée, Monsieur, ou va-t-elle bien-tôt l'être ?

He'las! non, il n'y a encore rien de fini, reprit-il : nous sommes un peu moins avancés que le premier jour : ma mere vous en parlera sans doute ; il est survenu des oppositions, des difficultez, qui retardent la conclusion, & qui, malheureusement, pourront la retarder encore long-tems.

NOTEZ, que c'étoit des difficultez faites à plaisir, qui venoient de son intrigue, & de celle de ses amis, sans que Madame de Miran en sçut rien, comme la suite va le prouver.

CE sont des créanciers, continua-t-il, des héritiers, qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, &, qui suivant toute apparence, ne le feront pas si-tôt. J'en suis au désespoir: cela me chagrine extrêmement, ajouta-t-il, en faisant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

UN moment, Monsieur, lui dis-je, je suis un peu lasse; assoïons-nous. Dites-moi, je vous prie; pourquoi ces difficultez vous chagrinent elles?

EH! mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas? Eh! ce mariage qu'elles retardent; vous jugez bien que je serois charmé qu'on pût le conclure: j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mere de le terminer toujours en attendant la charge; mais, j'ai crû qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser, n'est-il pas vrai?

AH! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je: ce ne sera jamais par elle, que ce mariage manquera.

NON, certes, dit-il, ni par moi non plus; je crois que vous en êtes bien persuadée: mais, cela n'empêche pas que ce

retardement ne m'impatiente; & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas le remettre; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh! de quel amour parlez vous donc, Monsieur, repris-je, seulement pour entamer la matiere?

Duquel? me dit-il. Eh! mais du mien, Mademoiselle; de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau, que je vous aime? & vous en prenez-vous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je desire encore plus que vous?

Pour toute réponse, je tirai sur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai: c'étoit la Lettre qu'il avoit écrite à Mademoiselle Varthon, & qui m'étoit restée, (vous le sçavez)

Comme je la lui présentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba: cela n'est point exprimable; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi: il essaïa cependant de se remettre.

Eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier? Que voulez-vous que j'en fasse, me dit-il en le tenant d'une main tremblante? Ah! oui, ajouta-t-il ensuite en feignant de rire, & sans trop sçavoir ce qu'il disoit; je vois bien, oui, c'est de moi, c'est ma lettre, j'oubliois de vous en par-

ler; c'est une bagatelle. Vous étiez malade, la conversation rouloit sur l'amour, & à l'occasion de cela, j'ai plaisanté; voilà tout. Je n'y songeois plus. C'est que nous nous sommes rencontrés ailleurs Mademoiselle Varthon & moi, je l'ai vûe chez Madame de Kilnare: hélas! mon Dieu, tout le monde le sçait, il n'y a pas de mystére; je ne vous voïois pas, & on s'amuse. A propos de Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoissiez; je crois même lui avoir parlé de vous: c'est une femme de mérite.

Je le laissai achever tout ce discours, qui n'avoit ni suite ni raison, & qui marquoit si bien le desordre de son esprit; je me taisois les yeux baissés.

Quand il eut fini: Monsieur, lui dis-je, sans lui faire aucun reproche, & sans relever un seul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre justice à Mademoiselle Varthon; ne l'accusez pas d'avoir sacrifié votre Lettre, elle ne me l'a donnée, ni par mépris, ni par dédain pour vous; je ne l'ai eue qu'à la suite d'un entretien que nous eûmes hier ensemble, & elle ne sçavoit, ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi; je vous assure.

Mais, la vanité, reprit il, avec une physionomie toute renversée, la vanité!

Mais, il n'y en a point là-dedans, c'est un fait, Mademoiselle.

MONSIEUR, lui répondis-je d'un ton modeste, aïez, je vous prie, la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

MADEMOISELLE Varthon, à qui vous rendîtes une visite, il y a quelques jours, me dit, quand elle vous eut quitté, qu'elle sortoit d'avec le fils de Madame de Miran, qui étoit venu de sa part lui demander de ses nouvelles & des miennes; & de la Lettre, que vous veniez de lui donner en même tems, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage étoit conclu, elle demeura interdite.

HA, ha! interdite, s'écria-t-il? Eh! d'où vient? Vous me surprenez; que lui importe?

JE n'en sçais rien, répondis-je. Mais, quoi qu'il en soit, je m'en apperçus; je lui en demandai la raison, je la pressai, l'aveu de la Lettre lui échappa, & elle me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore, elle étoit fort la maîtresse, & ce n'étoit pas-là vous montrer quelque chose de bien important: qu'est-ce que c'est que cette Lettre? Elle en sçait bien la valeur; & je ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

VOUS m'excuserez, Monsieur: vous ne vous en ressouvenez pas, & vous l'en

priez dans la Lettre même, repartis-je doucement: mais, achevons; je ne vous ai fait cette petite explication, qu'afin que Mademoiselle Varthon, supposé qu'elle vous aime, comme assurément vous avez lieu de l'espérer, ne dise point que j'ai parlé en jalousie, ce qui ne me conviendroit pas avec une fille comme elle.

Mais, qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce que c'est que des explications, des jalousies, s'écria-t-il? Que voulez vous dire? En vérité, Mademoiselle Marianne, y songez-vous? Que je meure si je vous comprends; non, je n'y entens rien.

Eh! Monsieur, lui dis-je, laissez-moi finir: avec qui vous abbaissez vous à feindre? Avez-vous oublié à qui vous parlez? Ne suis-je pas cette Marianne, cette petite fille, qui doit tout à votre famille, qui n'auroit sçû que devenir sans ses bontez? Et méritai-je que vous vous embarassiez dans des explications? Non, Monsieur, ne m'interrompez plus, le tems nous presse; il faut convenir de quelque chose: vous sçavez les dispositions de votre cœur; mais, songez donc que Madame de Miran les ignore; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers sentimens, que d'ailleurs elle m'honore d'une tendresse infinie; qu'elle se figure, que je serai sa fille; qu'il lui tarde que je la sois; & qu'elle pourra fort bien

se résoudre à ne pas attendre que vous aïez votre charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous même, il n'y a pas long tems, fort pressée pour ce mariage; qu'elle croira vous combler de joïe en l'avançant. Oh! je vous demande, irez-vous tout d'un coup lui dire; que vous ne voulez plus qu'il en soit question? Je la connois, Monsieur, Madame votre mere à un cœur plein de droiture & de vertu; &, sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuiroit peut-être dans son esprit, & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette Avanture-ci: une mere comme elle est bien digne d'être bien ménagée; & moi-même pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran; moi, qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ait reçûs? Ah! mon Dieu, ce seroit bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette malheureuse orpheline: mais, c'est à quoi je ne donnerai pas lieu, si je puis. Ainsi, Monsieur, voïez comment vous souhaitez que je me conduise, & quel arrangement nous prendrons, afin

de vous épargner les inconveniens dont je parle. Je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'est pas encore vrai; & ce qu'après tout ce qui s'est passé, je n'aurois pas même la hardiesse de dire, quand ce seroit une vérité. Mais, à l'exception de ce discours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tienne: vous êtes le maître; & ce n'est que dans le dessein de vous servir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier: ainsi, expliquez-vous, Monsieur.

JUSQUES-LA', Valville s'étoit défendu du mieux qu'il avoit pû, & avoit eu, je ne sçais comment, le courage de ne convenir de rien; mais, ce que je venois de dire le mit hors d'état de resister davantage: ma générosité le terrassa, l'anéantit devant moi; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne faisoit plus mystere de sa honte, qui s'y laissoit aller sans réserve, & qui se mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas semblant de voir sa confusion; mais, comme il restoit muet: Aïez donc la bonté de me répondre, Monsieur, lui dis-je; que me prescrivez-vous?

MADEMOISELLE, comme il vous plaira; j'ai tort je ne sçaurois parler: ce fut-là toute sa réponse,

Il auroit cependant été necessaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc & pressant; mais, il se tût; il n'y eut plus moïen d'en tirer un mot.

Mademoiselle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles se promenoient.

Monsieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible; & il ne tiendra pas à moi, que tout ceci ne réüssisse au gré de vos desirs.

Comme il restoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiselle Varthon, qui étoit déja à l'entré du cabinet, feignit d'être surprise de nous trouver-là, & en même-tems de n'oser nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en se retirant: je ne sçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croïois descendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtresse d'entrer, Mademoiselle, lui dis-je; voilà notre entretien fini, & vous auriez pû en être: Monsieur est témoin qu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appellez vous contre moi? répondit-elle. Eh! mais vraiment, Mademoiselle, je n'en doute pas; quel rap-

port y a-t-il de vos ſecrets à ce qui me regarde?

JE ne repliquai rien, & je ſortis du cabinet, pour retourner auprès de ces Dames, qui, de leur côté, venoient à nous; de façon que nos deux Amans que je laiſſois ne pûrent tout-au-plus demeurer qu'un moment enſemble.

JE ne ſçais ce qu'ils ſe dirent; mais, je les entendis qui me ſuivoient: &, en prêtant l'oreille, il me ſembla que Mademoiſelle Varthon parloit aſſez bas à Valville.

Pour moi, je revenois toute émûe de ma petite expédition; mais, je dis agréablement émûe: cette dignité de ſentimens que je venois de montrer à mon Infidéle, cette honte & cette humiliation que je laiſſois dans ſon cœur, cet étonnement où il devoit être de la nobleſſe de mon procédé, enfin cette ſupériorité que mon ame venoit de prendre ſur la ſienne; ſupériorité, plus attendriſſante que fâcheuſe, plus aimable que ſuperbe: tout cela me remuoit interieurement d'un ſentiment doux & flateur; je me trouvois trop reſpectable pour n'être pas regrettée.

VOILA' qui étoit fini: il ne lui étoit plus poſſible, à mon avis, d'aimer Mademoiſelle Varthon d'auſſi bon cœur qu'il auroit fait. Je le défiois de m'oublier, d'avoir la paix avec lui même; ſans compter, que

j'avois dessein de ne le plus voir, ce qui seroit encore une punition pour lui: de sorte que, tout bien examiné, je crois qu'en vérité je me le figurois encore plus à plaindre que moi, mais qu'au surplus c'étoit sa faute; pourquoi étoit-il infidéle?

Et c'étoient-là les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran: & je ne sçaurois vous dire le charme qu'elles avoient pour moi, ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés; il leur en faut une; il n'y a que cela qui les soulage: les uns l'aiment cruelle, les autres généreuse; &, comme vous voïez, mon cœur étoit de ces derniers: car, ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville, que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déja dit, que Mademoiselle Varthon & lui me suivoient, & ils nous eurent bien-tôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent assez incommode: rentrons, dit Madame de Miran, & nous marchâmes du côté de la salle.

Je m'apperçus que Madame Dorsin, qui avoit la bonté de s'intéresser réellement à moi, & qui, dans de certains soupçons qui lui étoient venus, avoit pris garde à toutes nos démarches; je m'apperçus, dis-je, qu'elle fixoit les yeux sur Valville, qui,

de ſon côté, détournoit la tête: ſa phyſionomie n'étoit pas encore bien remiſe de tous les mouvemens qu'il avoit eſſuïés.

MADAME de Miran même, qui ne ſe doutoit de rien, lui trouva apparemment quelque choſe de ſi dérangé dans l'air de ſon viſage, que, s'approchant de moi:

MA fille, me dit-elle en baiſſant le ton, Valville me paroit triſte & rêveur. Que s'eſt-il paſſé entre vous deux? Que lui as tu dit?

RIEN dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-je; & j'avois raiſon, il n'avoit en effet qu'à ſe louër de moi. Je vais lui rendre ſa gaïeté; j'y ſuis déterminée, me repartit-elle ſans s'expliquer davantage: & en ce moment nous rentrâmes tous.

QUAND nous fûmes aſſis, Mademoiſelle, me dit Madame de Miran, Mademoiſelle Varthon eſt une amie devant qui on peut parler, je penſe, du mariage qui eſt arrêté entre vous & mon fils; j'eſpere même, qu'elle nous fera l'honneur d'y être préſente: ainſi, je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune perſonne changea de couleur: elle en prévit une ſcéne où elle craignoit d'être impliquée elle-même: elle fit cependant une petite inclination de

tête,

tête, en remerciment de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la derniere, vous rêvez à votre charge; & j'avois résolu de ne vous marier, qu'après que vous l'auriez: mais, je ne m'attendois pas à toutes les difficultez qui vous empêchent de l'avoir; & puisqu'elles ne finissent point, qu'on ne sçait pas quand elles finiront, & qu'elles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessus, & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque tems. J'ai déja pris des mesures, sans vous les avoir dites: il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir, pour aller coucher à la campagne: Madame, ajoûta-t-elle, en montrant Madame Dorsin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain c'en sera fait.

Ici, Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant. Mademoiselle Varthon rougissoit, & ne sçavoit quelle figure faire. De mon côté, je me taisois, d'un air plus triste que satisfait, & il n'y avoit point de malice à mon silence: mais, c'est que ma tendresse & mon respect pour Madame de Miran, & peut-être aussi mon amour pour

Valville, m'ôtoient la force de parler, me lioient la langue.

Ainsi, il se passa un petit intervalle de tems, sans que nous ouvrissions la bouche Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier son parti, bien moins pour répondre, que pour prononcer quelques mots qui figurassent, qui tinssent lieu d'une réponse; car, il n'en avoit point de déterminée, & ne sçavoit ce qu'il alloit dire: mais, il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que faisoit notre silence.

Oui da, ma mere, il est vrai, vous avez raison; il n'y a rien de plus aisé: oui, à la campagne; quand on voudra; il n'y aura qu'à voir.

Comment? que dites-vous? Il n'y aura qu'à voir! reprit Madame de Miran, d'un ton qui signifioit: Où sommes-nous, Valville? Etes-vous distrait? Avez-vous entendu ce que j'ai dit? Que faut-il donc voir? Est-ce que tous n'est pas vû?

Non, Madame, répondis-je alors à mon tour, en soupirant, non: la bonté, que vous avez de m'aimer, vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage; & je vous conjure, par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnoissance éternelle

que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus, & d'abandonner ce projet.

Eh! d'où vient donc, petite fille? s'écria-t-elle avec colere; car, il s'en fallut peu alors, qu'elle ne me dît des injures; & le tout par tendresse irritée. D'où vient donc? Qu'est-ce que cela signifie?

Non, ma mere: vous ne devez plus y penser, ajoutai-je, en me jettant subitement à ses genoux. J'y perds des biens & des honneurs; mais, je n'en ai que faire: ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi. Monsieur de Valville ne pourroit m'en faire part, sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh! quel malheur ne seroit-ce pas, qu'un jeune homme comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une famille illustre, fût peut-être obligé de deserter de sa patrie, pour avoir épousé une fille que personne ne connoit: une fille que vous avez tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charitez! S'accoutumeroit-on à un pareil mariage?

Mais, que veut-elle dire avec ces réflexions? De quoi s'avise-t-elle? Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit-là? s'écria en-

core Madame de Miran en m'interrompant?

De grace, écoutez-moi, Madame, insistai-je. Dans le fond, ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes, assurément c'est ma misere. Eh bien! ma mere, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore, vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit; cela n'est-il pas admirable! Y a-t-il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites? Et n'est-ce pas-là une misere assez honorée? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils? Et cette misere est-elle une dot? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille: c'est un présent, que je puis recevoir de lui, sans que personne y trouve à redire; mais, je ne dois pas le recevoir par les loix: je ne suis point faite pour cela. Il est vrai, que je m'étois rendue à vos bontez; je croïois tout surmonté, tout paisible; l'excès de mon bonheur m'empêchoit de penser, m'avoit ôté tous mes scrupules; mais, il n'y a plus moïen: c'est tout le monde qui crie, qui se souleve; & je vous parle d'après tous les discours qu'on tient à Monsieur de Valville, d'après

les perſécutions & les railleries qu'il eſſuïe, & qu'il trouve par-tout, de quelque côté qu'il aille. Quoiqu'il me le cache, & qu'il n'oſe vous le dire, elles l'étonnent, il en eſt effraïé lui-même; il a raiſon de l'être; &, quand il ne s'en ſoucieroit pas, ce ſeroit à moi à m'en ſoucier pour lui, & même pour moi: car, enfin, vous m'aimez, votre intention eſt que je ſois heureuſe; & ce ſeroit moi, cependant, qui trahirois les deſſeins de votre tendreſſe, des deſſeins que je dois tant reſpecter, qui méritent ſi bien de réuſſir, je les trahirois en conſentant d'épouſer Monſieur. Comment ſerois-je heureuſe, s'il ne l'étoit pas lui même, ſi je m'en voïois mépriſée, ſi je m'en voïois haïe, comme on le menace que cela arriveroit? Ah! Seigneur, moi haïe!

A cet endroit de mon diſcours, un torrent de larmes m'arrêta.

VALVILLE, qui, pendant que j'avois parlé, avoit fait de tems en tems comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laiſſe pas dire, ſe leva tout d'un coup d'un air extrémement agité, & ſortit de la ſalle, ſans que perſonne le retînt, on lui demandât compte de ſa ſortie.

DE ſon côté, Madame de Miran étoit reſtée comme immobile. Madame Dorſin, morne & penſive, regardoit à terre.

Mademoiſelle Varthon, plus inquiete que jamais de ce que je pourrois dire, ne ſongeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accuſât de rien. De ſorte que nous étions toutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

QUANT à moi, affoiblie par l'effort que je venois de faire, je m'étois laiſſée aller ſur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

CES deux Dames, après la ſortie de Valville, furent quelques inſtans ſans rompre le ſilence. Ma fille, me dit à la fin Madame de Miran d'un air conſterné, eſt-ce qu'il ne t'aime plus?

JE ne lui répondis que par des pleurs, & puis elle en verſa elle-même. Madame Dorſin n'en fut pas exempte: elle me parut extrémement touchée. J'entendis Mademoiſelle Varthon, qui ſoupira un peu; on étoit ſur ce ton là, & elle s'y conforma: enſuite, on continua de ſe taire.

MAIS, Madame de Miran, fondant en larmes, & me ſerrant entre ſes bras, m'attendrit & me remua tant, que mes ſanglots penſerent me ſuffoquer, & qu'il fallut me jetter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, conſole-toi, me dit-elle. Va, ma chere enfant: il te reſte une mere: eſt-ce que tu la comptes pour rien?

Hélas! c'eſt elle que je regrette, répondis-je, je ne ſçais comment, & d'une parole entrecoupée. Eh! pourquoi la regretter? me dit-elle: elle eſt plus ta mere que jamais? Et moi, mille fois plus encore ſon amie que je ne l'étois, reprit Madame Dorſin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme: &, en vérité, ce n'eſt pas elle que je plains, Madame, c'eſt Monſieur de Valville; il fait une perte infiniment plus grande.

Ah! voilà qui eſt fini, je ne l'eſtimerai de ma vie, reprit Madame de Miran: Mais, Marianne, comment ſçais-tu qu'il aime ailleurs, ajouta-t-elle? Par qui en es-tu informée, puiſque ce n'eſt pas lui qui te l'a avoué? La connoît-on, cette perſonne, pour qui il rompt ſes engagemens? Qui eſt-ce qui eſt digne de t'être préferée? Peut-elle te valoir? Eſpere-t'elle de le retenir? Di-moi, t'a-t'on dit qui elle eſt?

Vous le ſçaurez ſans doute, ma mere: il faudra bien qu'il vous le diſe lui-même, répondis-je; diſpenſez moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiſelle, reprit encore Madame de Miran en s'addreſſant à ma rivale, ma fille eſt votre amie: je ſuis perſuadée que vous êtes inſtruite. Elle vous a apparemment tout confiée; ne ſe tromperoit-elle point?

Cette nouvelle inclination est-elle bien prouvée ? J'ai quelquefois envoïé Valville à votre Couvent : seroit-ce-là, qu'il auroit vû celle dont il s'agit ?

DANS le cas où se trouvoit Mademoiselle Varthon, il auroit fallu plus d'âge, & plus d'usage du monde, qu'elle n'en avoit, pour être à l'épreuve d'une pareille question. Aussi ne peut-elle la soutenir, & rougit-elle d'une maniere si sensible, que ces Dames furent tout d'un coup au fait.

JE vous entens, Mademoiselle, lui dit Madame de Miran : vous êtes assûrement fort aimable ; mais, après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conseille pas de compter sur le cœur de mon fils.

JE ne me serois attendue, ni à votre comparaison, ni à votre conseil, Madame, répondit Mademoiselle Varthon avec une fierté qui fit cesser son embarras. A l'égard de Monsieur votre fils, tout ce que je pense de son amour en cette occasion ci, c'est qu'il m'offense : & j'aurois crû, que c'étoit-là tout ce que vous en auriez pensé aussi. Mais, Madame, il se fait tard : voici l'heure de rentrer dans le Couvent ; voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoïer.

VOUS jugez bien, Mademoiselle, que



je vous y reconduirai moi-même, repartit Madame de Miran. Et puis, s'addressant à Madame Dorsin : Vous ne nous quitterez pas si-tôt, lui dit-elle. Je vais faire mettre les chevaux au carosse : je serai de retour dans un quart d'heure ; & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

VOLONTIERS, dit Madame Dorsin ; mais je ne fus pas de leur avis.

MA mere, lui dis-je d'une voix encore fort foible, je ne connoîtrai jamais de plus grand plaisir que celui d'être avec vous : j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai besoin que de celui-là ; mais, Monsieur de Valville reviendra ce soir : &, si vous ne voulez pas que je meure, ne m'exposez pas à le revoir, du moins si tôt. Vous seriez vous-même fâchée de m'avoir gardée : vous n'en auriez que du chagrin. Je sçais combien vous m'aimez, ma mere ; & c'est votre tendresse que je ménage, c'est votre cœur que j'épargne : & il faut que ce que je dis-là soit bien vrai, puisque je vous en avertis aux dépens de la consolation que j'y perdrai ; mais aussi, quand Monsieur de Valville aura pris un parti, quand il sera marié, je ne prens plus d'intérêt à la vie, que pour être avec ma mere.

ELLE a raison. Cette Avanture-ci est

encore trop fraîche, & je pense comme elle. Remettons-là dans son Couvent, dit Madame Dorsin, pendant que Madame de Miran s'essuïoit les yeux.

Et, en effet, cette derniere alla donner ses ordres, & un instant après nous partîmes.

Jamais, peut-être quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses & plus taciturnes que nous le fûmes; &, quoique le trajet de chez ma mere au Couvent fût assez long, à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura: & il est vrai, que les circonstances, où nous étions Mademoiselle Varthon & moi, ne donnoient pas matiere à une conversation bien animée; il n'y eut de vif, que des regards de Madame de Miran sur moi, & que les miens sur elle.

Enfin, nous arrivâmes; ma rivale descendit la premiere; nous la suivimes Madame de Miran & moi; & Madame Dorsin, qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de caresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tardoit d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remerciment aussi froid que poli à ma mere: la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

JE me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je reſtai quelques inſtans ſans force & ſans parole.

CACHE tes pleurs, me dit-elle tout bas, j'ai de la peine à retenir les miennes. Adieu : ſonge, que tu és pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur : je te viendrai voir demain; diſcours, qu'elle me tint de l'air du monde le plus abbatu : après quoi, je rentrai moi-même; & pour vous rendre un compte bien exact de la diſpoſition d'eſprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

ET, dans le fond, c'étoit aſſez-là comme je devois être. Je laiſſois Madame de Miran dans la douleur; Madame Dorſin venoit de m'embraſſer les larmes aux yeux; mon Infidele lui même étoit troublé, il en avoit donné des marques ſenſibles en nous quittant. Mon Avanture remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers, aux quels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus conſolant d'inquiéter. Vous voïez, que mon affaire devenoit la leur; & ce n'étoit point-là être ſi à plaindre : je n'étois donc pas ſans ſecours ſur la terre, on ne m'y faiſoit point verſer de larmes ſans conſéquence; j'y voiois du moins des ames qui honoroient aſſez la

mienne, pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur; elles en avoient tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

AVANÇONS: J'achevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'Histoire.

VOUS concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa reconnoissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une Sœur converse m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ouvris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenoit; mais, ce n'étoit qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille, & le voici à peu près.

„ CE que vous fites hier pour moi est
„ si obligeant, que je me reprocherois de
„ ne vous en pas remercier. Il ne tint
„ pas à vous qu'on ignorât la part que
„ j'ai à vos chagrins; &, malgré les mou-

„ vemens où vous étiez, il ne vous échap-
„ pa rien qui pût me compromettre.
„ Cela est bien généreux, & les suites de
„ cette Avanture vous prouveront com-
„ bien cette attention m'a touchée. Ad-
„ ieu, Mademoiselle. „ Vous allez voir dans un instant ce que c'étoit que cette preuve qu'elle s'engageoit à me donner.

Je répondis sur le champ à son billet, & ce fut la même Converse qui lui remit ma réponse; elle étoit fort conrte, je m'en ressouviens aussi.

„ Je vous suis obligée de votre com-
„ pliment, Mademoiselle; mais, vous ne
„ m'en déviez point: je ne m'en crois pas
„ plus louable, pour n'avoir pas été mé-
„ chante. J'ai suivi mon caractère dans
„ ce que j'ai fait. Voilà tout, & je n'en
„ demande point de recompense. „

Madame de Miran m'avoit promis la veille de me venir voir, & elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la Conversation que nous eûmes ensemble: nous nous entretinmes de Mademoiselle Varthon; & comme tous mes menagemens pour Valville n'avoient servi à rien, je ne fis plus difficulté de lui dire par quel hazard j'avois sçû son infidelité, & le tout à l'avantage de ma rivale, dont je ne lui confiai point les dispositions. Je

pleurai dans mon Récit, elle pleura à ſon tour : ce qu'elle me témoigna de tendreſſe eſt au-deſſus de toute expreſſion, & ce que j'en ſentis pour elle fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point à m'en dire : il ne s'étoit point montré depuis l'inſtant qu'il nous avoit quitté. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard ; &, ce matin même, il en étoit parti, ou pour la Campagne, ou pour Verſailles.

C'est moi qu'il fuit ſans doute, ajouta-t'elle : je ſuis perſuadée, qu'il a honte de paroître devant moi.

Et, la deſſus, elle ſe levoit pour s'en aller, lorſque Mademoiſelle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra ſubitement.

J'avois deſſein de vous écrire, Madame, dit-elle à ma mere, après l'avoir ſaluée ; mais, puiſque vous êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut mieux vous épargner ma Lettre, & vous dire moi même ce dont il s'agit. Il n'eſt queſtion que de deux mots. Monſieur de Valville a changé : vous croïez que j'en ſuis cauſe, j'ai lieu de le croire auſſi ; mais, comment le ſuis-je ? c'eſt ce qu'il eſt eſſentiel que vous ſçachiez, & que tout le monde ſçache. Madame, il ne me

conviendroit pas, qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monsieur de Valville, pour la premiere fois de sa vie, me vit ici le jour où je m'évanouïs en faisant mes adieux à ma mere : vous eûtes la bonté de me secourir, il vous y aida lui même, & j'entrai dans le couvent avec Mademoiselle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla, ni de vous, ni de Monsieur de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le sçais, Mademoiselle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant. Marianne vient de m'instruire, & vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir, vous fit des complimens de ma part, vous laissa une Lettre en vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre : vous ne pouviez pas deviner ; toute autre que vous l'auroit prise : & puis, vous n'en avez pas fait un mystére, vous l'avez montrée à Mademoiselle dès que vous avez sçû qu'elle y étoit intéressée : ainsi, je ne vois rien, qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable, & s'il a osé vous le dire, ce n'est pas votre faute : vous n'y avez contribué que

par les graces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir ; & vous n'êtes pour rien dans tout cela, ſuivant le rapport même de Marianne.

CE rapport-là lui fait bien de l'honneur : toute autre à ſa place ne m'auroit peut-être pas traitée ſi doucement, repartit alors Mademoiſelle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré qu'elle en eût ; & ce qui me reſte à vous dire, c'eſt que vous aïez la bonté d'engager Monſieur de Valville à ne plus eſſaïer de me revoir ; il le tentéroit inutilement ; & ce ſeroit me manquer d'égard.

VOUS avez raiſon, Mademoiſelle, reprit ma mere : il ne ſeroit pas excuſable ; & je l'avertirai. Ce n'eſt pas que dans la conjoncture préſente je ne fuſſe la premiere à ſouhaiter une alliance comme la vôtre : elle nous honoreroit beaucoup, aſſurément ; mais, mon fils ne la mérite pas : ſon caractere inconſtant m'épouvanteroit ; & quand il ſeroit aſſez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant, de vous faire un très-mauvais préſent. Raſſurez-vous ſur ſes viſites : au reſte, il ſçaura combien elles vous offenſeroient ; & j'eſpere que vous n'aurez point à vous plaindre.

POUR toute réponſe, Mademoiſelle

Var-

Varthon fit une révérence, & se retira.

Elle s'imagina peut-être, que j'estimerois beaucoup cette résolution qu'elle paroissoit prendre de ne plus voir Valville; & que je la regarderois comme une preuve de la reconnoissance qu'elle m'avoit promise; mais, point du tout, je ne m'y trompai point: ce n'étoit-là, que feindre de la reconnoissance, & non pas en prouver.

Que risquoit-elle à refuser de voir Valville au Couvent? N'avoit-elle là maison de Madame de Kilnare pour ressource? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame? N'alloit-il pas très-souvent chez elle? Et Mademoiselle Varthon renonçoit-elle à y aller aussi? Tout cet étalage de fierté, & de noblesse dans le procédé, n'étoit donc qu'une vaine démonstration, qui ne signifioit rien: & vous verrez dans la suite, que je raisonnois fort juste; mais il n'est pas tems d'en dire davantage là-dessus. Revenons à moi.

Je suis née pour avoir des Avantures, & mon étoile ne m'en laissera pas manquer: me voici un peu oisive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir. Valville, toujours absent, ne pa-

roissoit point. Nous nous rencontrions Mademoiselle Varthon & moi dans le Couvent; mais, nous ne faisions que nous saluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore passé que quatre ou cinq jours depuis notre diné chez Madame de Miran, quand il me vint le matin une visite assez singuliere, & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorsin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran: elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, Homme de qualité, d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon Avanture chez le Ministre, & ne voïoit jamais ma mere, qu'il ne lui demandât des Nouvelles de Marianne, dont il faisoit des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrace s'étoit déja repandu: on sçavoit déja l'infidélité de Valville; peut-être lui-même, depuis que sa mere ne l'avoit vû, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui, de leur côté, l'avoient confié à d'autres: & cet homme de qualité, qui l'avoit apprise, n'étoit venu chez Madame de Miran, que pour être sûrement informé de ce qui en étoit.

MADAME, lui dit-il, ce qu'on a publié de Monsieur de Valville est-il vrai? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi! Madame, cette Marianne si cherie si digne de l'être, il ne l'aimeroit plus! Je n'ai pas voulu le croire: ce n'est apparemment qu'une calomnie.

HÉLAS! Monsieur, c'est une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur; & je ne sçaurois m'en consoler.

MA foi, reprit-il, (car Madame de Miran me l'a conté elle-même) ma foi, vous avez raison: il y auroit eu grand plaisir à être la belle-mere de cet enfant-là. C'étoit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc Monsieur de Valville? A-t-il peur d'être trop heureux? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit dîner chez Madame Dorsin: cette derniere engagea l'Officier à être de la partie; & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

MAIS, comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse prévenue: Je vais donc envo-

ïer à ſon Couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en paſſant, dit ma mere.

Il eſt inutile d'envoïer, reprit cet Officier. J'ai affaire de ce côté-là; &, ſi vous voulez, je ferai votre commiſſion moi-même. Donnez-moi ſeulement un petit billet pour elle : il n'y a rien de plus ſimple ; on ne me renverra peut-être pas. Non certes; dit ma mere, qui ſur le champ m'écrivit:

„ Ma fille, je t'irai prendre à une heu-
„ re; nous dînons chez Madame Dor-
„ ſin. „

Ce fut donc avec ce petit paſſeport, que cet Officier arriva à mon Couvent. Il me demande, on vient me le dire, c'eſt de la part de Madame de Miran, & je deſcens.

Quelques penſionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hazard qu'elles viendroient l'après-dîné me tenir compagnie dans ma chambre; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce ſont-là de petites attentions chez nous, qui ne coutent pas la moindre réflexion : elles vont toutes ſeules ; nous les avons ſans le ſçavoir. Il eſt vrai que j'étois affligée ; mais, qu'importe, notre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins ſes fonctions : elle eſt faite pour

réparer d'un côté ce que nos afflictions détruisent de l'autre; & enfin on ne veut pas tout perdre.

ME voici donc entrée dans le parloir. Je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air distingué, très-bien mis, quoique simplement, & de la physionomie du monde la plus franche, & la plus ouverte.

QUELQUE politesse naturelle qu'on ait, dès que nous voïons de gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque chose de plus obligeant pour eux que pour d'autres. Avec ces autres, nous ne sommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le sommes jusqu'à être affables; cela va si vite, qu'on ne s'en apperçoit pas: & c'est-ce qui m'arriva en saluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat: il n'auroit pû, à moins que de s'écrier, se montrer plus satisfait qu'il le parut de ma petite personne.

J'ATTENDIS qu'il me parlât. Mademoiselle, me dit-il après quelques révérences, & en me présentant le billet de ma mere: voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre: il étoit question de vous envoïer quelqu'un, j'ai demandé la préférence.

VOUS m'avez fait bien de l'honneur,

Monſieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que j'eus bien-tôt lû. Oui, Monſieur, ajoutai-je enſuite Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille graces de la peine que vous avez bien voulû prendre.

C'EST à moi à remercier Madame de Miran de m'avoir permis de venir, me repartit-il; mais, Mademoiſelle, il n'eſt point tard, ces Dames n'arriveront pas ſitôt. Pourrois-je, à la faveur de la commiſſion que j'ai obtenue, eſpérer de vous un petit quart d'heure d'entretien? Il y a long-tems que je ſuis des amis de Madame de Miran, & de toute la famille: je dois dîner aujourd'hui avec vous; ainſi, vous pouvez d'avance me regarder déja comme un homme de votre connoiſſance: dans deux heures, je ne ſerai plus un étranger pour vous.

VOUS êtes le maître, Monſieur, lui répondis-je, aſſez ſurpriſe de ce diſcours: parlez, je vous écoute.

JE ne vous laiſſerai pas long-tems inquiéte de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiſelle.

JE ſuis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc, uni, de bon commerce: depuis que j'entens parler de

vous, vôtre caractére est l'objet de mon estime & de mon respect, de mon admiration, & je vous dis vrai. Je suis au fait de vos affaires. Monsieur de Valville, malheureusement pour lui, est un inconstant. Je ne depens de personne, j'ai vint-cinq mille livres de rente, & je vous les offre, Mademoiselle: ils sont à vous quand vous voudrez; sauf l'avis de Madame de Miran, que vous pouvez consulter là-dessus.

Ce qui me surprit le plus dans sa proposition, ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit, & cette franchise obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vû personne si digne qu'on l'écoutât que ce galant homme: c'étoit son ame qui me parloit; je la voïois, elle s'adressoit à la mienne, & lui demandoit un réponse qui fût simple & naturelle, comme l'étoit la question qu'il venoit de me faire. Aussi, laissant-là toutes les façons, conformai-je mon procédé au sien; &, sans m'amuser à le remercier.

Monsieur, lui dis-je, sçavez-vous mon Histoire?

Oui, Mademoiselle, reprit-il, je la sçais: voilà pourquoi vous me voïez ici: c'est elle, qui m'a appris que vous vallez mieux que tout ce que je connois dans lè monde; c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monsieur, lui répondis-je, Votre façon de penser est bien rare : je ne sçaurois la louër à cause qu'elle est trop à mon avantage ; mais, vous êtes un homme de condition, apparemment?

Oui, me repartit-il : j'oubliois de vous le dire, d'autant plus qu'à mon avis ce n'est pas-là l'essentiel. C'est sur-tout l'honnête homme, ce me semble, & non pas l'homme de condition, qui peut mériter d'être à vous, Mademoiselle : & comme je suis honnête homme, je pense, autant qu'on peut l'être, j'ai crû que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai & qui nous suffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire. Elles sont d'une générosité infinie, lui répondis-je; mais, souffrez que je vous les dise encore: Y avez-vous bien réflêchi? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers, j'ai vû plusieurs fois l'instant où j'allois devenir l'objet de la charité publique : & tout cela a rebuté Monsieur de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi, Monsieur; prenez-y garde.

Ma foi, Mademoiselle, tant-pis pour

lui, me répondit-il: ce ne sera jamais-là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus, vous ne risquez rien avec moi de pareil à ce qui vous est arrivé avec lui. Monsieur de Valville vous aimoit; & moi, Mademoiselle, ce n'est point l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire, que vous étiez belle; mais, on n'est pas sensible à des charmes qu'on n'a jamais vûs, & qu'on ne sçait que par relation. Ainsi, ce n'est pas un Amant, qui est venu vous trouver: c'est quelque chose de mieux; car, qu'est-ce que c'est qu'un Amant? C'est bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cœur? Est-ce qu'une personne comme vous est faite pour être le jouët d'une passion aussi folle, aussi inconstante? Non, Mademoiselle, non. Qu'on prenne de l'Amour pour vous quand on vous voit, qu'on vous aime de tout son cœur, à la bonne heure, on ne sçauroit s'en dispenser. Moi, qui vous parle, je fais comme les autres: je sens, qu'actuellement je vous aime aussi, je vous l'avoue; mais, je n'ai pas eu besoin d'Amour pour être charmé de vous, je n'ai eu besoin que de sçavoir les qualitez de votre ame; de sorte que votre beauté est de trop: non pas qu'elle me fâche, je suis bien-aise qu'elle y soit assurément; un excés de bonheur

ne m'empêchera pas d'être heureux; mais enfin, ce n'eſt pas à cauſe de cette beauté que je vous ai aimée d'abord; c'eſt à cauſe que je ſuis homme de bon ſens; c'eſt ma raiſon qui vous a donné mon cœur; je n'ai pas apporté ici d'autre paſſion. Ainſi, mon attachement ne dependra pas d'un tranſport de plus ou de moins; & ma raiſon ne s'embarraſſe pas que vous aïez du bien, pourvû que j'en aïe aſſez pour nous deux, ni que vous aïez des parens dont je n'ai que faire. Que m'importe, à moi, votre famille: quand on la connoîtroit, fût-elle Roïale, ajouteroit-elle quelque choſe au mérite perſonnel que vous avez? Et puis, les ames ont-elles des parens? Ne ſont-elles pas toutes d'une condition égale? Eh bien! ce n'eſt qu'à votre ame à qui j'en veux, ce n'eſt qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je vous devrois bien du retour. C'eſt à moi, Mademoiſelle, ſi vous m'épouſez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grace: voilà tout ce que j'y ſçais. Au reſte, quelque amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous propoſerai pas d'en avoir pour moi: vous n'avez pas vingt ans; j'en ai près de cinquante; & ce ſeroit radoter, que de vous dire, aimez-moi. Quant à votre amitié, & même à votre eſtime, je n'y renonce

pas: j'eſpére que j'obtiendrai l'une & l'autre; c'eſt mon affaire: vous êtes raiſonnable & généreuſe, & il eſt impoſſible que je ne réuſſiſſe pas. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que j'avois à vous dire; il ne me reſte plus qu'à ſçavoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, ſi je ne conſultois que l'honneur que vous me faites dans la ſituation où je ſuis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-à l'heure vos offres: mais, je vous demande huit jours, pour y penſer, autant pour vous que pour moi. J'y penſerai pour vous, à cauſe que vous épouſez une perſonne qui n'eſt rien, & qui n'a rien; j'y penſerai pour moi, à cauſe des mêmes raiſons: elles nous regardent également tous deux; & je vous conjure d'emploïer ces huit jours à examiner de votre côté la choſe encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'eſtimez beaucoup, dites vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon eſprit que vous avez: mais, il faut regarder, que je ne ſuis pas encore à vous, Monſieur; & nous ne ſerons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries ſur ma naiſſance inconnue, & ſur mon peu de fortune. Serez,

vous infenfible à ce qu'ils diront? Ne ferez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse : c'eft à quoi il eft néceffaire que vous fongiéz mûrement, de même que je fongerai à ce qui m'en arriveroit à moi, fi vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, Monfieur, quand tous ces motifs de réflexion ne m'arréteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma réconnoiffance, & ne pourrois prendre mon parti fans fçavoir la volonté de Madame de Miran. Je fuis fa fille, & même encore plus que fa fille: car c'eft à fon bon cœur à qui j'ai obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la nature: c'eft ce bon cœur qui a tout fait; de forte que le mien doit lui donner tout pouvoir fur moi, & je fuis perfuadée que vous êtes de mon avis. Ainfi, Monfieur, je l'informerai de la générofité de vos offres, fans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettez de vous faire connoître.

Oh! vous en êtes la Maîtreffe, Mademoifelle, répondit-il. Je me foucie fi peu que vous me gardiez le fecret, que je ferai le premier à me vanter du deffein que j'ai de vous époufer: & je prétens bien que les

gens raisonnables ne feront que m'en estimer davantage, quand même vous me refuseriez; ce qui ne me feroit aucun tort, & ne signifieroit rien; si non que vous valez mieux que moi: mais, il est tems de vous quitter; dans une heure au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre: vous n'êtes point habillée, & je vous laisse, en attendant de vous revoir, chez Madame Dorsin. Adieu, Mademoiselle, je ferai des réflexions, puisque vous le voulez, & seulement pour vous contenter: mais; je ne suis pas en peine de celles qui me viendront: je ne m'inquiéte que des vôtres: &, d'aujourd'hui en huit, je suis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le résultat, & de celles de Madame de Miran qui me seront peut-être favorables.

Et là-dessus il se retira; sans que je lui répondisse autrement qu'en le saluant de l'air le plus affable & le plus reconnoissant qu'il me fût possible.

Je rentrai dans ma chambre, où je me hâtai de m'habiller. Ces Dames arriverent, & je montai en carosse pour aller diner chez Madame Dorsin, de chez qui je revins assez tard, sans avoir encore rien appris à Madame de Miran de mon Avanture avec l'Officier. Ma mere, vous re-

verrai-je bien-tôt, lui dis-je? Demain dans l'après-dîné, me répondit-elle en m'embrassant; & nous nous quittames. Je ne parlai ce soir-là qu'à ma Religieuse, que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je voulois lui confier, & la visite de l'Officier, & une certaine pensée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours, & qui m'occupoit.

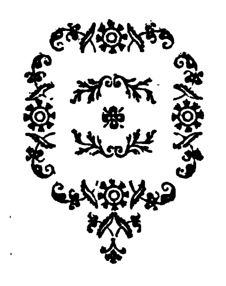
Elle ne manqua pas au rendez-vous; je débutai par l'instruire du nouveau parti qui s'offroit, qui étoit digne d'attention, mais sur lequel j'étois combattue par cette pensée que je viens de dire, qui étoit de renoncer au monde, & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embrassé elle-même.

Quoi! vous faire Religieuse! s'écria-t'elle. Oui, lui répondis-je: ma vie est sujette à trop d'événemens; cela me fait peur. L'Infidélité de Valville m'a dégoutée du monde. La Providence m'a fourni dequoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être; (je parlois de mon Contrat:) du moins je vivrois ici en repos, & n'y serois à charge à personne.

Une autre que moi, reprit-elle, applaudiroit tout d'un coup à votre idée; mais, comme je puis encore passer une

heure avec vous, je ſuis d'avis, avant que de vous répondre, de vous faire un petit Récit des Accidens de ma Vie : Vous en ſerez plus éclairée ſur votre ſituation ; & ſi vous perſiſtez à vouloir être Religieuſe, du moins ſçaurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt, voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

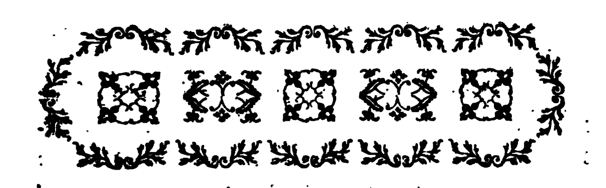
Fin de la huitiéme Partie.



LA

IX Part.





LA VIE DE MARIANNE, OU, LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***

NEUVIÉME PARTIE.

Il y a si long-tems, Madame, que vous attendez cette Suite de ma Vie, que j'entrerai d'abord en matière; point de préambule, je vous l'épargne. Pas tout-à-fait, me direz-vous, puisque vous en faites un, même en disant que vous n'en ferez point. Eh bien, je ne dis plus mot.

Vous vous souvenez, quoique ce soit du plus loin qu'il vous souvienne, que c'est la Religieuse qui parle.

Vous croyez, ma chere Marianne, être née la personne du monde la plus malheureuse, & je voudrois bien vous ôter cette pensée, qui est encore un autre malheur qu'on se fait à soi-même: non pas que vos infortunes n'aient été très-grandes, assurément; mais il y en a de tant de sortes que vous ne connoissez pas, ma fille! Du moins une partie de ce qui vous est arrivé, s'est-il passé dans votre enfance. Quand vous étiez le plus à plaindre, vous ne le saviez pas: vous n'avez jamais joui de ce que vous avez perdu; & l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes, que vous ne les avez senties. J'ignore à qui je dois le jour, dites-vous; je n'ai point de parens, & les autres en ont. J'en conviens; mais, comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire: Les autres ont un avantage qui me manque; & ne vous dites point: J'ai une affliction de plus qu'eux. Songez d'ailleurs aux motifs de consolation que vous avez: un caractére excellent, un esprit raisonnable & une ame vertueuse valent bien des parens, Marianne; & voilà ce que n'ont pas une infinité de personnes de votre sexe dont vous enviez le sort, & qui seroient bien mieux fondées à envier le vôtre. Voilà votre partage, avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs,

& qui vous a déja trouvé une mere pour le moins aussi tendre que l'eût été celle que vous avez perdue. Et puis, quand vous auriez vos parens, que savez-vous si vous en seriez plus heureuse? Hélas! ma chere enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puisse lui servir de matiére! Pour être le jouët des événemens les plus terribles, il n'est seulement question que d'être au monde: je n'ai point été orpheline comme vous, en ai-je été mieux que vous? Vous verrez que non, dans le recit que je vous ferai de ma vie, si vous voulez, & que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

Non pas, lui dis-je, n'abrégez rien, je vous en conjure, je vous demande jusqu'au moindre détail: plus je passerai de momens à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige; & s'il est vrai que vous n'ayiez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritiez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon recit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle, je n'hésiterai point à lui donner toute son étenduë; & je vous promets d'avance qu'il sera long.

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du

mariage de mon pere & de ma mere, puisque c'est la manière dont il se fit, qui vraisemblablement a décidé de mon sort.

Je suis la fille d'un Gentilhomme d'ancienne race, très-distinguée dans le pays, mais peu connue dans le monde. Son pere, quoiqu'assez riche, étoit un de ces Gentilshommes de Province qui vivent à la campagne, & n'ont jamais quitté leur Château.

Monsieur de Tervire, c'étoit son nom, avoit deux fils; c'est à l'aîné à qui je dois le jour.

Mademoiselle de Tresle, c'est ainsi que s'appelloit ma mere, d'aussi bonne Maison que lui, & qui étoit pensionnaire d'un Couvent où elle avoit été élevée, en sortit à l'âge de dix-neuf à vingt ans pour assister au mariage d'un de ses parens; & ce fut en cette occasion que mon pere, Jeune-homme de vingt-six à vingt-sept ans, la vit, & se donna pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté, elle se sentit à son tour beaucoup de penchant pour lui. Mais Madame de Tresle qui étoit veuve, crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque. Il y avoit peu de bien dans sa Maison: ma mere étoit la dernière de cinq enfans, c'est-à-dire, de deux garçons & de trois filles; les deux premiers étoient au Service, ses revenus suffisoient à peine

pour les y soutenir; & il n'y avoit pas d'apparence qu'on permît à Tervire, qui étoit un assez riche héritier, d'épouser une cadette sans fortune, & qui pour toute dote n'avoit presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le pere ne consentiroit point à une pareille alliance; il n'étoit pas raisonnable de l'espérer, ni de laisser continuer un amour inutile, & par conséquent indécent.

VOILA' ce que Madame de Tresle disoit à Tervire le fils; mais il combattit avec tant de forces les difficultez qu'elle alléguoit, lui dit que son pere l'aimoit tant, qu'il étoit si sûr de le gagner, il passoit d'ailleurs pour un jeune-homme si plein d'honneur, qu'à la fin elle se rendit, & souffrit que ces Amans qui ne demeuroient qu'à une lieuë l'un de l'autre, se vissent.

SIX semaines après, Tervire parla à son pere, le supplia d'agréer un mariage dont dépendoit tout le bonheur de sa vie.

SON pere qui avoit d'autres vûës, qui aimoit tendrement ce fils, & qui, sans lui en rien dire, lui avoit trouvé depuis quelques jours un très-bon parti, se moqua de sa prière, traita sa passion d'amourette frivole, de fantaisie de jeunesse, & voulut sur le champ l'emmener chez celle qu'il lui avoit destinée.

SON fils qui croyoit que cette démarche auroit été une espéce d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Son pere ne parut point offensé de son refus; c'étoit un de ces hommes froids & tranquilles, mais qui ont l'esprit entier.

JE ne vous forcerai jamais à aucun mariage; mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit-il: vous n'avez point assez de bien pour vous charcher d'une femme qui n'en a point; & si malgré ce que je vous dis-là, Mademoiselle de Tresle devient la vôtre, je vous avertis que vous vous en repentirez.

CE fut là tout ce qu'il put tirer de son pere, qui dans la suite ne lui en dit pas davantage, & qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

MADAME de Tresle à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, défendit à sa fille de revoir Tervire, & se préparoit à la renvoyer dans son Couvent, quand cet Amant desespéré de songer qu'il ne la verroit plus, proposa de l'épouser en secret, & de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son pere, ou qu'après l'avoir disposé lui-même à ne s'y opposer plus. Madame de Tresle s'offensa de la proposition, & n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

DANS cette occurrence, ses deux fils

revinrent de l'Armée, ils apprirent ce qui ſe paſſoit: ils connoiſſoient Tervire, ils l'eſtimoient; ils aimoient leur ſœur, ils la voyoient affligée. A leur avis, il n'étoit queſtion que de ſe taire quand elle ſeroit mariée. M. de Tervire le pere pouvoit être gagné; il étoit d'ailleurs infirme & très-âgé. Au pis aller, le caractére du fils ne laiſſoit rien à craindre pour leur ſœur; & ſur tout cela, ils appuyérent les inſtances de leur ami d'une manière ſi preſſante, ils importunérent tant Madame de Tresle, qu'elle leur abandonna le ſort de ſa fille, & ſon Amant l'épouſa.

SEIZE ou dix-ſept mois après, M. de Tervire le pere ſoupçonna ce mariage ſur bien des choſes qu'il eſt inutile de vous dire; & pour ſavoir à quoi s'en tenir, il n'y fût que s'adreſſer à ſon fils, qui n'oſa lui avouer la vérité, mais qui ne la nia pas non plus avec cette aſſurance qu'on a quand on dit vrai.

VOILA' qui eſt bien, lui répondit le pere, je ſouhaite qu'il n'en ſoit rien; mais, ſi vous me trompez, vous ſavez ce que je vous ai dit là-deſſus, & je vous tiendrai parole.

LE bruit court que Tervire eſt marié avec votre cadette, dit-il à Madame de Tresle qu'il rencontra le lendemain, & ſuppoſons que cela ſoit, je n'en ſerois pas

fâché si j'étois plus riche; mais ce que je puis lui laisser, ne suffiroit plus pour soutenir son nom, & il faudroit prendre d'autres mesures.

L'AIR déconcerté qu'elle avoit en l'écoutant, acheva sans doute de lui confirmer ce mariage, & il la quitta sans attendre de réponse.

DANS le tems qu'il tenoit ces discours, & qu'avec la froideur dont je vous parle, il menaçoit mon pere d'un ressentiment qui n'eut que trop de suites, ma mere n'attendoit que l'instant de me mettre au monde; & vous voyez à présent, Marianne, pourquoi j'ai fait remonter mon histoire jusqu'à la leur: c'étoit pour vous montrer que mes malheurs se préparoient avant que je visse le jour, & qu'ils ont pour ainsi dire dévancé ma naissance.

IL n'y avoit que quatre mois que ceci s'étoit passé, & je n'en avois encore que trois & demi, quand M. de Tervire le pere, dont la santé depuis quelque tems étoit considérablement altérée, & qui sortoit rarement de chez lui, voulut pour dissiper une langueur qu'il sentoit, aller dîner chez un Gentilhomme de ses amis qui l'avoit invité, & qui ne demeuroit qu'à deux lieuës de son Château.

IL étoit à cheval, suivi de deux valets. A peine avoit-il fait une lieuë, qu'un

étourdiſſement qui lui prit, & auquel il étoit ſujet, l'obligea de mettre pied à terre, & de s'arrêter un inſtant près de la maiſon d'un Payſan dont la femme étoit ma nourrice.

M. de Tervire qui connoiſſoit cet homme, & qui entra chez lui pour s'aſſeoir, vit qu'il tâchoit de faire avaler un peu de lait à un enfant qui paroiſſoit fort foible, qui avoit l'air pâle & comme mourant. Cet enfant, c'étoit moi.

Ce que vous lui donnez-là, ne lui vaut rien, dit Monſieur de Tervire ſurpris de ſon action; dans l'état de foibleſſe où il eſt, c'eſt de ſa nourrice dont il a beſoin: eſt-ce qu'elle n'y eſt pas? Vous m'excuſerez, lui dit le Payſan, la voilà, c'eſt ma femme; mais elle eſt, comme vous voyez, au lit avec une groſſe fiévre qui l'a empêché de nourrir l'enfant depuis hier au ſoir que nous lui avons cherché une nourrice, & voici même mon fils qui a été de grand matin avertir le pere & la mere d'en amener une. Cependant perſonne ne vient, la petite fille eſt fort mal, & je tâche, en attendant, de la ſoutenir le mieux que je puis; mais il n'y eſt pas moyen de la ſauver, ſi on la laiſſe languir plus long-tems.

Vous avez raiſon, le danger eſt preſſant, dit Monſieur de Tervire; eſt-ce qu'il n'y auroit point de femme aux envi-

rons qu'on puisse faire venir? elle me fait une vraie pitié. Elle vous en feroit encore bien davantage si vous saviez qui elle est, Monsieur, lui dit de son lit ma nourrice, Eh! à qui apartient-t-elle donc? lui répondit-t-il avec quelque surprise. Hélas! Monsieur, reprit le Paysan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher, car je sais bien que ce n'est pas de votre gré que votre fils s'est marié; mais, puisque ma femme s'est tant avancée, il vaut autant vous dire que c'est la fille de Monsieur de Tervire.

Le pere à ce discours fut un instant sans répondre; & puis me regardant d'un air pensif & attendri: La pauvre enfant, dit-il, ce n'est pas elle qui a tort avec moi. Et aussi-tôt il appella un de ses gens: Hâtez-vous, lui dit-il, de retourner au Château; je me ressouviens que la femme de mon Jardinier perdit avant-hier son fils qui n'avoit que cinq mois, & qu'elle le nourroissoit: dites lui de ma part qu'elle vienne sur le champ prendre cette enfant-ci, & que c'est moi qui la payerai. Courez vîte, & recommandez-lui qu'elle se hâte.

L'étourdissement qui l'avoit pris, s'étoit alors entiérement passé: il me fit, dit-on, quelques caresses, remonta à cheval, & poursuivit son chemin.

Il n'étoit pas encore à cent pas de la maison, que son fils arriva avec une nourrice qu'il n'avoit pu trouver plutôt. Le Paysan lui conta ce qui venoit de se passer; & le fils pénétré de la bonté d'un pere si tendre quoiqu'offensé, remonta à son tour à cheval, & courut à toute bride pour aller lui en marquer sa reconnoissance.

Monsieur de Tervire qui le vit venir, & qui se doutoit bien de quoi il étoit question, s'arrêta; & son fils, après avoir mis pied à terre à quelques pas de lui, vint se jetter à ses genoux les larmes aux yeux, & sans pouvoir prononcer un mot.

Je sais ce qui vous améne, lui dit Monsieur de Tervire émû lui-même de l'action de son fils. Votre fille a besoin de secours, je viens de lui en envoyer chercher: s'il arrive assez-tôt pour elle, je ne laisserai point imparfait le service que j'ai voulu lui rendre, & je ne lui aurai point sauvé la vie pour l'exposer à ne pas vivre heureuse. Allez, Tervire, votre fille vient tout-à-l'heure de devenir la mienne; qu'on la porte chez moi; menez-y votre femme; faites-vous dès aujourd'hui donner au Château l'appartement qu'occupoit votre mere, & que je vous y trouve logez tous deux quand je reviendrai ce soir. Si Madame de Tresle veut bien venir souper avec moi, elle me fera plaisir. Il me tarde d'ê-

tre déja de retour pour changer des dispositions qui ne vous étoient pas favorables; adieu, je reviendrai de bonne heure: rejoignez votre fille, & prenez-en soin.

MON pere qui étoit toujours resté à ses genoux, & à qui son attendrissement & sa joye ôtoient la force de parler, ne put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avoit tendue, & qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

IL revint à moi, qu'on avoit mise entre les mains de la nourrice qu'il avoit amenée, nous conduisit tous deux au Château où la Jardinière qui alloit partir, me prit; nous quitta ensuite pour informer sa femme & sa belle-mere d'un événement si consolant, les amena toutes deux chez son pere, au-devant de qui son impatience le fit aller sur la fin du jour, & à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépêchoit pour le faire venir, & pour l'avertir que Monsieur de Tervire étoit subitement tombé dans une si grande défaillance qu'il ne parloit plus, & où enfin il expira avant que son fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon pere & pour ma mere, & quelle différence de sort pour moi!

IL avoit fait un testament qu'on trouva parmi ses papiers, & dans lequel il laissoit tout le bien à son second fils, & réduisoit

mon pere à une ſimple légitime; voilà ce que c'étoit que ces diſpoſitions qu'il avoit eu deſſein de changer, & au moyen deſquelles mon pere ſe vit à peine de quoi vivre.

Il n'avoit rien à eſpérer de ce cadet qu'on mettoit à ſa place: c'étoit un de ces hommes ordinaires qui ſont incapables de s'élever à rien de généreux, qui ne ſont ni bons ni méchans, de ces petites ames qui ne vous font jamais d'autre juſtice que celle que les Loix vous accordent, qui ſe font un devoir de ne vous rien laiſſer quand elles ont droit de vous dépouiller de tout, & qui, ſi elles vous voyent faire une action généreuſe, la regardent comme une étourderie dont elles s'applaudiſſent de n'être pas capables, & vous diroient volontiers: J'aime mieux que vous la faſſiez que moi.

Voila' à quel homme mon pere avoit affaire; de ſorte qu'il fallut s'en tenir à ſa légitime qui étoit très-peu de choſe, à ce que lui avoit apporté ma mere, qui n'étoit preſque rien; & le tout ſans reſſource du côté de ſa belle-mere, qui n'avoit qu'un bien médiocre, qui depuis un an s'étoit épuiſée pour marier ſon fils aîné, & qui étoit encore chargée de trois enfans avec qui elle ne ſubſiſtoit que par une extrême économie.

Ainsi, vous voyez bien, Marianne,

que jusqu'ici je n'en étois guéres plus avancée, d'avoir un pere & une mere. Le premier ne vécut pas long-tems. Un jeune Gentilhomme de son âge qui alloit à Paris, d'où il devoit joindre son Régiment, l'emmena avec lui; & en fit un Officier de sa Compagnie.

C'EST-ici où finit son histoire, aussi-bien que sa vie, qu'il perdit dès sa premiere Campagne.

IL me reste encore une mere, j'ai encore une famille & des parens, & vous allez savoir à quoi ils me serviront.

MA mere est donc veuve. Je ne sais si je vous ai dit qu'elle étoit belle, & ce qui vaut encore mieux, que c'étoit une des plus aimables femmes de la Province; si aimable, que malgré son peu de fortune, & l'enfant dont elle étoit chargée, (je parle de moi) il n'avoit tenu qu'à elle de se remarier, & même assez avantageusement. Mais mon pere alors lui étoit encore trop cher, elle en gardoit un ressouvenir trop tendre, & elle n'avoit pu se résoudre à vivre pour un autre.

CEPENDANT un Grand Seigneur de la Cour, qui avoit une Terre considérable dans notre voisinage, vint y passer quelque tems; il vit ma mere, il l'aima: c'étoit un homme de quarante ans, de très-bonne mine; & cet Amant bien plus distingué

que tous ceux qui s'étoient préſentez, & dont l'amour avoit quelque choſe de bien flateur, commença d'abord par amuſer ſa vanité, la fit reſſouvenir qu'elle étoit belle, & finit inſenſiblement par lui faire oublier ſon premier mari, & par obtenir ſon cœur.

Il lui offrit ſa main, & elle l'épouſa. Je n'avois encore qu'un an & demi tout au plus.

Voila donc la ſituation de ma mere bien changée; la voilà devenue une des plus grandes Dames du Royaume; mais auſſi la voilà perdue pour moi. Trois ſemaines après ſon mariage, je n'eus plus de mere; les honneurs & le faſte qui l'environnoient, me dérobérent ſa tendreſſe, ne laiſſérent plus de place pour moi dans ſon cœur; & cette petite fille auparavant ſi chérie, qui lui repréſentoit mon pere à qui je reſſemblois; cette enfant qui lui adouciſſoit l'idée de ſa mort, qui quelquefois, diſoit-t-elle, le rendoit comme préſent à ſes yeux, & lui aidoit à ſe faire accroire qu'il vivoit encore, (car c'étoit-là ce qu'elle avoit dit cent fois,) cette enfant ne fut preſque pas moins oubliée qu'il l'étoit lui-même, & devint à peu près comme une orpheline.

Une groſſeſſe vint encore me nuire, & acheva de diſtraire ma mere de l'attention qu'elle me devoit.

Elle m'abandonna aux ſoins de la Concierge du Château : il ſe paſſoit des quinze jours entiers ſans qu'elle demandât de mes nouvelles ; & vous penſez bien que mon beau-pere ne ſongeoit pas à la tirer de ſon indifférence à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette Concierge avoit de petites filles à peu près de mon âge, à qui elle partageoit, ou plutôt à qui elle donnoit ce qu'elle demandoit pour moi au Château ; & comme elle ſe voyoit là-deſſus à ſa diſcrétion, qu'on ne veilloit point ſur ſa conduite, il lui auroit fallu des ſentimens bien nobles & bien au-deſſus de ſon état, pour me traiter auſſi-bien que ſes enfans, & pour ne pas abuſer en leur faveur du peu de ſouci qu'on avoit de moi.

Madame de Tresle (je parle de ma grande-mere) qui ne demeuroit qu'à trois lieuës de nous, & qui ne ſe doutoit pas que cette chere enfant, que cette petite de Tervire fût ſi délaiſſée, qui quelque tems auparavant m'avoit vûe les délices de ſa fille, & qui m'aimoit en véritable grande-mere, vint un jour pour dîner avec Monſieur le Marquis de..... ſon gendre, & il y avoit deux mois qu'elle n'étoit venue.

Quand elle arriva, j'étois à l'entrée

de la cour du Château, assise à terre où l'on m'avoit mise en fort mauvais ordre.

Au linge que je portois, à ma chaussure, au reste de mes vêtemens délabrez, & peut-être changez, il étoit difficile de me reconnoître pour la fille de la Marquise.

Aussi Madame de Tresle ne jetta-t-elle qu'un regard indifférent sur moi; & voyant à quelques pas de-là une autre petite fille mieux habillée & plus soignée, qu'on avoit assise dans une de ces chaises basses qui servent aux enfans: C'est donc-là Mademoiselle de Tervire? dit-elle à une servante de la Concierge qui étoit près de nous. Non, Madame, lui répondit cette fille; la voilà qui se porte bien, ajouta-t-elle en me montrant.

Et en effet, toute mal arrangée que j'étois, avec un bonnet déchiré, & des cheveux épars, j'avois l'air du monde le plus frais & le plus sain; mais aussi je n'étois parée que de ma santé, elle faisoit toutes mes graces.

Quoi! c'est-là ma fille! c'est dans cet état-là qu'on la laisse! s'écria Madame de Tresle avec une tendresse indignée de l'abandon où elle me voyoit. Allons, venez, qu'on me suive tout-à-l'heure, prenez cette enfant dans vos bras, & montez avec moi au Château?

Il fallut que la servante obéît, & me

portât jusqu'à l'appartement de ma mere, que ses femmes alloient coëffer quand nous entrâmes.

Ma fille, lui dit en entrant Madame de Tresle, on veut me persuader que cette enfant-ci est Mademoiselle de Tervire ? & cela ne sauroit être ! On ne ramasseroit pas les hardes qu'elle a ! & ce n'est, sans doute, que quelque misérable orpheline que la femme de votre Concierge a retirée par charité, n'est-ce pas ?

Ma mere rougit ; cette façon de lui reprocher sa conduite à mon égard, avoit quelque chose de si vif ; c'étoit lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitoit en marâtre, & qu'elle manquoit d'entrailles, que l'apostrophe la déconcerta d'abord, & puis la fâcha.

Il y a trois jours, dit-elle, que je suis indisposée, & que je ne vois rien de ce qui se passe : retirez-vous, & que cette impertinent de Concierge vienne me parler tantôt, ajouta-t-elle à cette servante d'un ton qui marquoit plus de colére contre moi, que contre celle qu'elle appelloit impertinente.

Madame de Tresle, à qui mon attirail tenoit au cœur, ne fut pas plutôt tête-à-tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisois : elle ne lui parla plus qu'avec larmes

de l'état où elle me trouvoit, & qu'avec effroi de celui où elle prévoyoit que je tomberois infailliblement dans les suites.

Ma grande-mere étoit naturellement vive; il n'y avoit point de femme qui fût plus au fait de la matière dont il étoit question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentimens.

C'étoit de ces meres de famille qui n'ont de plaisir & d'occupation que leurs devoirs, qui les respectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatique & l'austérité, & qui dans leur maison ne se délassent d'un soin que par un autre. Jugez si avec ce caractére-là elle devoit être contente de ma mere?

Je ne sais comment elle s'expliqua; mais rarement on sert bien ceux qu'on aime trop. Elle s'emporta peut-être, & les reproches durs ne réussissent point; ce sont des affronts qui ne corrigent personne, & nos torts disparoissent dès qu'on nous offense. Aussi ma mere trouva-t-elle Madame de Tresle fort injuste: il est vrai que je n'aurois pas dû être si mal habillée; mais c'est que la Concierge qui étoit ma gouvernante, avoit différé ce matin-là de m'ajuster comme à l'ordinaire, & il n'y avoit pas là de quoi faire tant de bruit.

Quoi qu'il en soit, Madame de Tres-

le, qui depuis raconta ce fait-là à plusieurs personnes de qui je le tiens, s'apperçut bien qu'elle m'avoit nui, & que ma mere nous en vouloit à elle & à moi de ce qui s'étoit passé.

TROIS semaines après, le Marquis qui avoit dessein d'emmener sa femme à Paris, avant que sa grossesse fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâtérent son voyage. Et comme dans un départ si brusque, ma mere n'avoit pas eu le tems de s'arranger, qu'elle n'emmenoit qu'une de ses femmes avec elle, il avoit été conclu que trois jours après je viendrois plus à l'aise & dans un bon équipage avec ses autres femmes; & il n'y avoit rien à redire à cela. Madame de Tresle à qui on avoit promis de me porter chez elle la veille de notre départ, & qui vit qu'on n'en avoit rien fait, alloit envoyer au Château pour savoir ce qui avoit empêché qu'on ne lui eût tenu parole, quand on lui annonça la Concierge, qui lui dit que j'étois restée, que les femmes de ma mere m'avoient trouvée si malade, qu'elles n'avoient pas osé me mettre en voyage, & m'avoient laissée chez elle, conformément aux ordres de Madame la Marquise, qui avoit expressément défendu qu'on risquât de me faire partir au cas de quelque indisposition, & que j'étois actuellement au

lit avec un grand rhume & une toux très-violente.

Et c'est à vous à qui on l'a confiée! répondit Madame de Tresle qui lui tourna le dos, & qui dès le soir même me fit transporter chez elle, où j'arrivai parfaitement guérie de ce rhume & de cette toux qu'on avoit alléguez, & que ma mere avoit, dit-on, imaginé pour n'avoir pas l'embaras de me mener avec elle; bien persuadée d'ailleurs que Madame de Tresle ne souffriroit pas que je fisse un long séjour chez la Concierge, & ne manqueroit pas de m'en retirer. Aussi cette Dame lui en écrivit-elle dans ce sens-là de la manière du monde la plus vive.

Vous avez tant aimé Monsieur de Tervire, vous l'avez tant pleuré, lui disoit-elle, & vous l'outragez aujourd'hui dans le seul gage qui vous reste de son amour. Il ne vous a laissé qu'une fille, & vous refusez d'être sa mere. C'est à présent, par ma tendresse, que vous vous délivrez d'elle: quand je n'y serai plus, vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mere qui étoit parvenue à ses fins, souffrit patiemment l'injure qu'on faisoit à son cœur, se contenta de nier qu'elle eût eu le moindre dessein de me tenir loin d'elle, envoya du linge pour moi avec des étoffes pour m'habiller, assura Madame de

Tresle qu'elle me feroit venir à Paris dès qu'elle feroit accouchée.

MAIS elle ne s'y engageoit apparemment que pour gagner du tems; du moins après fes couches ne fut-il plus mention de fa promeffe, qu'elle éluda dans fes lettres, par fe plaindre d'une fanté toujours infirme qui lui étoit reftée, qui la retenoit le plus fouvent au lit, & qui la rendoit incapable de la plus légére attention à tous égards.

JE n'ai pas la force de penfer, difoit-elle; & vous jugez bien que dans cet état-là, avec une tête auffi foible qu'elle difoit l'avoir, il n'y avoit pas moyen de lui propofer la fatigue de me voir auprès d'elle. Mais heureufement le cœur de Madame de Tresle s'échaufoit pour moi, à mefure que celui de ma mere m'abandonnoit.

ELLE acheva fi bien de m'oublier, qu'elle n'écrivit plus que rarement, qu'elle ceffa même de parler de moi dans fes lettres, qu'à la fin elle ne donna plus de fes nouvelles, qu'elle ne m'envoya plus rien, & qu'au bout de deux ans & demi, il ne fut pas plus queftion de moi dans fa mémoire, que fi je n'avois jamais été au monde.

DE forte que je n'y étois plus que pour Madame de Tresle; fon cœur étoit la feule fortune qui me reftât. Indifférente aux parens que j'avois dans le Pays, inconnue

à ceux que j'avois dans d'autres Provinces, incommode à mes deux tantes, avec qui je demeurois, (j'entens les deux filles de Madame de Tresle) & même haïe d'elles, en conséquence des attentions que leur mere avoit pour moi; vous sentez qu'en de pareilles circonstances, & dans ce petit coin de campagne où j'étois comme enterrée, ma vie ne devoit intéresser personne.

Ce fut ainsi que je passai mon enfance, dont je ne vous dirai plus rien, & que j'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans & quelques mois.

Dans l'intervalle, ces tantes dont je viens de parler, quoiqu'assez laides, & toutes deux les sujets du monde les plus minces du côté de l'esprit & du caractére, trouvérent cependant deux Gentilshommes des environs, qui étoient en hommes ce qu'elles étoient en femmes, qui avoient dequoi vivre, tantôt bien, tantôt mal, & qui les épousérent avec ce qu'on appelloit leur légitime, qui consistoit en quelques parts de vignes, de prez, & d'autres terres; desorte que je restai seule dans la maison avec Madame de Tresle, dont le fils aîné demeuroit à plus de quinze lieuës de nous depuis qu'il étoit marié, & dont le cadet attaché au jeune Duc de ..... son Colonel, ne le quittoit point, & ne revenoit presque jamais au Pays.

Et pendant tout ce tems là, que disoit ma mere ? Rien ; nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'est pas que je ne demandasse quelquefois ce qu'elle faisoit, & si elle ne viendroit pas nous voir ; mais, comme ces questions-là m'échapoient en passant, que je les faisois étourdiment & à la légére, Madame de Tresle n'y répondoit qu'un mot dont je me contentois, & qui ne me mettoit point au fait de ses dispositions pour moi.

Enfin arriva le tems qui me dévoila ce que l'on me cachoit. Madame de Tresle qui étoit fort âgée, tomba malade, se rétablit un peu, & n'étoit plus que languissante ; mais six semaines après elle eut une rechûte qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernier accident, me rendit sérieuse, j'en perdis mon étourderie, ma dissipation ordinaire, & cet esprit de petite fille que j'avois encore. En un mot, je m'inquiétai, je pensai, & ma premiére pensée fut de la tristesse, ou du chagrin.

Je pleurois quelquefois par des motifs confus d'inquiétude. Je voyois Madame de Tresle mal servie par les domestiques qui la regardoient comme une femme morte : j'avois beau les presser d'agir, d'être attentifs, ils ne m'écoutoient point, ils ne se soucioient plus de moi, & je n'osois

moi-même me révolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant; ma confiance baissoit; je ne sais pourquoi.

Mes deux tantes venoient de tems en tems à la maison, & elles y dînoient sans me faire aucune amitié, sans prendre garde à mes pleurs, sans me consoler; & si elles me parloient, c'étoit d'un ton distrait & sec.

Madame de Tresle même s'en appercevoit; elle en étoit touchée, & les en reprenoit avec une douceur que je remarquois aussi, qui me contristoit, & qu'elle n'auroit pas eue autrefois. Il sembloit qu'elle voulût les gagner, qu'elle leur demandoit grace pour moi; & tout cela me frappoit comme une chose de mauvais augure, comme une nouveauté qui me menaçoit de quelque disgrace à venir, de quelque situation fâcheuse; & si je ne raisonnois pas là-dessus aussi distinctement que je vous le dis, du moins en prenois-je une certaine épouvante qui me rendoit muette, humble & timide. Vous savez bien qu'on a du sentiment avant que d'avoir de l'esprit; sans compter que Madame de Tresle, quand ses filles étoient parties, m'éclairoit encore par ses manières.

Elle m'appelloit, me faisoit avancer, me prenoit les mains, me parloit avec une

tendresse plus marquée que de coutume : on eût dit qu'elle vouloit me rassurer, m'ôter mes allarmes, & me tirer de cette humiliation d'esprit dans laquelle elle sentoit bien que j'étois tombée.

Quelques jours auparavant, il étoit venu une Dame de ses voisines, son intime amie, à qui elle voulut parler en particulier. Il y avoit dans sa chambre un petit cabinet où je passai, & je ne sais par quelle curiosité tendre & inquiéte je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cette enfant m'afflige, lui disoit Madame de Tresle : ce ne seroit que pour elle que je souhaiterois de vivre encore quelque tems ; mais Dieu est le maître, il est le pere des orphelins. Avez-vous eu la bonté, ajouta t-elle, de parler à Monsieur Villot ? (C'étoit un riche habitant du Bourg voisin, qui avoit été plus de trente ans Fermier de feu Monsieur de Tervire, mon grand pere-que son maître avoit toujours estimé, & qui avoit gagné la meilleure partie de son bien à son service.)

Oui, lui dit son amie, j'ai été chez lui ce matin, il s'en alloit à la Ville où il a affaire pour un jour ou deux ; il se conformera à ce que vous lui demandez, & viendra vous en assurer à son retour : tranquillisez-vous. Mademoiselle de Tervire n'est point orpheline comme vous le pen-

ſez ; eſpérez mieux de ſa mere. Il eſt vrai qu'elle l'a négligée; mais elle ne la connoît point, & elle l'aimera dès qu'elle l'aura vûe.

QUELQUE bas qu'elles parlaſſent, je les entendis, & le terme d'orpheline m'avoit d'abord extrêmement ſurpriſe. Que pouvoit-il ſignifier, puiſque j'avois une mere, & que même on parloit d'elle? Mais ce qu'avoit répondu l'amie de Madame de Tresle, me mit au fait, & m'apprit qu'apparemment cette mere que je ne connoiſſois pas, ne ſe ſoucioit point de ſa fille. Ce fut là les premières nouvelles que j'eus de ſon indifférence pour moi, & j'en pleurai amérement, j'en demeurai conſternée, toute petite fille que j'étois encore.

SIX jours après ce que je vous dis-là, Madame de Tresle baiſſa tant, qu'on fit partir un domeſtique pour avertir ſes filles, qui la trouvérent morte quand elles arrivérent.

LE fils aîné, celui que j'ai dit qui demeuroit à quinze lieuës de-là, dans la Terre de ſa femme, étoit alors avec elle à Paris, où une affaire l'avoit obligé d'aller; & le cadet étoit dans je ne ſais quelle Province avec ſon Régiment; ainſi dans cette occurrence, il n'y eut que leurs ſœurs de préſentes, & je dépendis d'elles.

ELLES reſtérent quatre ou cinq jours à

la maiſon, tant pour rendre les derniers devoirs à leur mere, que pour mettre tout en ordre dans l'abſence de leurs freres. Je crois qu'il y eut un inventaire; du moins des gens de Juſtice y furent-ils appellez. Madame de Tresle avoit fait un teſtament. Il y avoit quelques petits legs à acquiter; & mes tantes prétendoient d'ailleurs avoir des repriſes ſur le bien.

FIGUREZ-VOUS des diſcuſſions, des bats entre les ſœurs, qui tantôt ſe querellent, & tantôt ſe réuniſſent contre un homme à qui leur frere aîné, informé de la maladie de ſa mere, avoit envoyé ſa procuration de Paris.

IMAGINEZ-VOUS enfin tout ce que l'avarice & l'amour du butin peuvent exciter de criailleries & d'agitations indécentes entre des enfans qui n'ont point de ſentiment, & à qui la mort de leur mere ne laiſſe, au lieu d'affliction, que de l'avidité pour ſa dépouille? Voilà l'image de ce qui arriva alors.

OU' étois-je pendant tout ce fracas? Dans une petite chambre où l'on m'avoit reléguée à cauſe de mes pleurs & de mes gémiſſemens, qui étourdiſſoient les deux filles, & que je n'oſai en effet continuer longtems. L'excés de ma douleur la rendit bien-tôt ſolitaire & muette, ſur-tout depuis qu'elles ſûrent que Madame de Tresle m'a-

voit laissé un diamant d'environ deux mille francs, qu'une de ses amies lui avoit autrefois donné en mourant, & qu'elles furent obligées de délivrer au Confesseur de leur mere, qui devoit me le remettre: ce diamant les avoit outrées contre moi, elles ne pouvoient pas me voir.

COMMENT est-il possible, disoient-elles, que notre mere nous ait moins aimées que cette petite fille! N'est-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée, n'aient pas redressé ses sentimens, ni travaillé à lui en inspirer de plus naturels & de plus légitimes? Jugez si cette petite fille auroit bien fait de se montrer? Aussi ne les ai-je jamais oubliez, ces quatre jours que je passai avec elles, & que j'y passai dans les larmes.

OUI, Marianne, croiriez-vous que je n'y songe encore qu'en frémissant, à cette maison si désolée, où je n'étois plus rien pour qui que ce soit, où je me trouvois seule au milieu de tant de personnes, où je ne voyois plus que des visages la plupart ennemis, quelques-uns indifférens, & tous alors plus étrangers pour moi que si je ne les eusse jamais vûs? car voilà l'impression qu'ils me faisoient. Considérez-moi dans cette chambre où l'on m'avoit mise à l'écart, où je me sauvois de la rudesse & de l'aversion de mes tantes, où me retenoit l'effroi

de paroître à leurs yeux, & où je tremblois ſeulement en attendant leur voix.

Je croyois dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde, il n'y avoit perſonne dans la maiſon, pas un domeſtique, à qui je ne m'imaginaſſe avoir obligation de ce qu'il ne me mépriſoit ou ne me rebutoit pas; & vous devez, ma chere Marianne, juger mieux qu'une autre, combien je ſouffris, moi que rien n'avoit préparée à cette étrange ſorte de miſére, moi qui n'avois pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'eſprit, & qui ſortois d'entre les mains d'une grand-mere qui m'avoit amolli le cœur par ſes tendreſſes.

Ce ne ſont pas-là de ces chagrins violens où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de ſe déſeſpérer; c'eſt encore pis que cela, ce ſont de ces triſteſſes retirées dans le fond de l'ame, qui la flêtriſſent, & qui la laiſſent comme morte: on n'eſt qu'épouvantée de n'appartenir à perſonne; mais on ſe ſent comme anéantie en préſence de tels parens.

Enfin, ma ſituation changea, il n'y avoit plus rien à diſcuter, & le quatrième jour de la mort de Madame de Tresle, mes tantes ſongérent à s'en retourner chez elles avec leurs maris qui les étoient venus prendre.

Un vieux & ancien domeſtique qui s'é-

roit marié chez Madame de Tresle, & qui logeoit dans la basse-cour avec toute sa famille, de Vigneron qu'il étoit, fut établi Concierge de la maison, en attendant qu'on eût levé les scellez.

Cet homme se ressouvint que j'étois enfermée dans cette petite chambre. Vous ne pouvez pas demeurer ici, puisqu'il n'y demeurera plus personne, me dit-il; allons, venez dans la salle où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, & sans savoir ce que j'allois devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée, avec un visage pâle & déja maigri, avec du linge & des habits froissez, pour avoir passé deux nuits sur mon lit sans m'être deshabillée, & cela par pur découragement, & parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisoit le soir de venir voir ce que je faisois.

Je n'osois lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs, j'étois à leur merci, je n'avois la protection de personne; & depuis que j'avois perdu Madame de Tresle, je ne m'étois pas encore sentie si privée d'elle, que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos, nous n'avons point encore songé à cette petite fille, dit alors la cadette du plus loin qu'elle m'apperçut: qu'en ferons-nous donc, ma sœur? Car pour moi, je vous dirai naturellement que je ne

ſaurois me charger d'elle: ma belle-ſœur & ſes deux enfans ſont actuellement chez moi, & j'ai aſſez de mes autres embaras ſans celui-là.

Moi, aſſez des miens, repartit l'aînée: on rebâtit ma maiſon, il y en a une partie d'abattue, où la mettrois-je? Eh bien, répondit l'autre, où eſt la difficulté? Il n'y a qu'à la laiſſer chez ce bon-homme (c'étoit le Vigneron qu'elle vouloit dire) dont la femme en aura ſoin, & qui la gardera en attendant qu'on ait réponſe de ſa mere, à qui nous écrirons, qui enverra apparemment de l'argent, quoiqu'il n'en ſoit jamais venu de chez elle, & qui diſpoſera de ſa fille comme il lui plaira: je ne vois point d'autre arrangement, dès que nous ne pouvons pas l'emmener, & qu'il n'y a point d'autres parens ici. Je ne ſuis pas d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mere, à qui la Marquiſe, toute grande Dame & toute riche qu'elle eſt, n'a pas eu honte de la laiſſer pendant dix ans entiers, qui pour ſurcroît de ridicule, ont fini par un legs de mille Ecus (elle parloit du diamant.) Jugez-en, Marianne; voyez ſi l'on pouvoit, moi préſente, me rejetter avec plus d'inſulte, ni traiter de ma ſituation avec moins d'humanité, ni me la montrer avec moins d'égard pour la foibleſſe de mon âge.

Aussi en eus-je l'eſprit troublé. Cet

azyle

azyle qu'on me refusoit, celui qu'on me reprochoit d'avoir trouvé chez Madame de Tresle; ce misérable gîte qu'on me destinoit dans le lieu même où j'avois été si heureuse, où Madame de Tresle m'avoit tant aimée, où je me dirois sans cesse: Où est-elle; où je croirois toujours la voir, & toujours avec la douleur de ne la voir jamais; enfin ce recit qu'on me faisoit en passant du peu d'intérêt que ma mere prenoit à moi; tout cela me pénétra si fort qu'en m'écriant: Ah! mon Dieu! mon visage à l'instant fut couvert de larmes.

PENDANT qu'on délibéroit ainsi sur ce qu'on feroit de moi, Monsieur Villot, cet ancien Fermier de mon grand-pere, & à qui Madame de Tresle avoit écrit, entra dans la salle. Je le connoissois, je l'avois vû venir souvent à la maison pour des achats de bled; & l'air plein de zéle & de bonne volonté avec lequel il jetta d'abord les yeux sur moi, m'engagea subitement & sans réflexion à avoir recours à lui.

HE'LAS! lui dis-je, Monsieur Villot, vous qui étiez notre ami, menez-moi chez vous pour quelques jours: souvenez-vous de Madame de Tresle, & ne me laissez pas ici, je vous en conjure.

EH vraiment, Mademoiselle, je n'arrive ici que pour vous emmener: c'est Madame de Tresle qui m'en a chargé en mou-

rant, par la lettre que voici ; & que je n'ai reçu que ce matin en revenant de la Ville; ainsi je vous conduirai tout-à-l'heure à notre Bourg, si ces Dames y consentent, & ce sera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit service, après les obligations que j'ai à feu Monsieur de Tervire, mon bon maître ; & à votre grand-pere, que nous avons bien pleuré ma femme & moi, & pour qui nous prions Dieu encore tous les jours. Il n'y a qu'à venir, Mademoiselle; nous nous estimerons bien heureux de vous avoir à la maison, & nous vous y porterons autant de respect que si vous étiez chez vous, ainsi qu'il est juste.

VOLONTIERS, dit alors une de mes tantes, n'est-ce pas ma sœur? elle sera là chez de fort honnêtes-gens, & nous pouvons la leur confier en toute sûreté. Oui, Monsieur Villot ; on vous la laisse avec plaisir, emmenez-là : j'écrirai dès aujourd'hui à sa mere la bonne volonté que vous avez marquée, afin que vous n'y perdiez pas, & qu'elle se hâte de vous débarasser de sa fille.

AH! Madame, lui répondit ce galant-homme, ce n'est pas le gain que j'y prétens faire qui me méne ; je n'y songe pas. Pour ce qui est de l'embaras, il n'y en aura point: ma femme ne quitte jamais son ménage, & nous avons une chambre fort

propre, qui est toujours vuide, excepté quand mon gendre vient au Bourg; mais il couchera ailleurs: il n'est que mon gendre; & la jeune Demoiselle sera la maîtresse du logis, jusqu'à ce que sa mere la reprenne.

Je m'approchai alors de Monsieur Villot, pour lui témoigner combien j'étois sensible à ce qu'il disoit; & de son côté, il me fit une révérence à laquelle on reconnoissoit le Fermier de mon grand-pere.

Allons, voilà qui est décidé, dit alors la cadette, adieu, Monsieur Villot; qu'on aille chercher la cassette de cette petite fille, il se fait tard, nos équipages sont prêts, il n'y a qu'à partir. Tervire, (c'étoit à moi à qui elle s'adressoit) donnez demain de vos nouvelles à votre mere. On vous reverra un de ces jours, entendez-vous? Soyez-bien raisonnable, ma fille. Nous vous la recommandons, Monsieur Villot.

Là-dessus elles prirent congé de tout le monde, passérent dans la cour, se mirent chacune dans leur voiture, & partirent sans m'embrasser: elles venoient de s'épuiser d'amitié pour moi dans les dernieres paroles que venoit de me dire la cadette, & que l'aînée étoit censée avoir dites aussi.

Je fus un peu soulagée dès que je ne les vis plus, je respirai, je sentis une affliction

de moins. On chargea un Payſan de mon petit bagage, & nous partîmes à notre tour Monſieur Villot & moi.

NON, Marianne, quelque choſe que je vous aie dit juſqu'ici de mes détreſſes, je ne me ſouviens point d'avoir rien éprouvé de plus triſte que ce qui ſe paſſa dans mon cœur en cet inſtant.

NOUS qui ſommes bornées en tout, comment le ſommes-nous ſi peu quand il s'agit de ſouffrir? Cette maiſon où je croyois ne pouvoir demeurer ſans mourir, je ne pus la quitter ſans me ſentir arracher l'ame: il me ſembla que j'y laiſſois ma vie; j'expirois à chaque pas que je faiſois pour m'éloigner d'elle; je ne reſpirois qu'en ſoupirant. J'étois cependant bien jeune; mais quatre jours d'une ſituation comme étoit la mienne, avancent bien le ſentiment, ils valent des années.

MADEMOISELLE, me diſoit le Fermier, qui avoit preſqu'envie de pleurer lui-même, marchons, ne retournez point la tête, & gagnons vîte le logis; votre grand-mere nous aimoit, c'eſt comme ſi c'étoit elle.

ET pendant qu'il me parloit, nous avancions. Je me retournois encore, & à force d'avancer, elle diſparut à mes yeux, cette maiſon que je n'aurois voulu, ni habiter, ni perdre de vûë.

ENFIN, nous entrâmes dans le Bourg, & me voici chez Monſieur Villot avec ſa femme, que je ne connoiſſois point, & qui me reçut avec l'air & les façons dont j'avois beſoin dans l'état où j'étois. Je ne me trouvai point étrangere avec elle, on eſt tout d'un coup lié avec les gens qui ont le cœur bon, quels qu'ils ſoient; ce ſont comme des amis que vous avez dans tous les états.

CE fut ainſi que je fus accueillie, & le premier avantage que j'en retirai, fut d'être délivrée de cette crainte ſtupide, de cet abattement d'eſprit où j'avois langui juſques-là; j'oſai du moins alors pleurer & ſoupirer à mon aiſe.

MES tantes avoient réduit ma douleur à ſe taire, le zéle & les careſſes de ces gens-ci la mirent en liberté; cela la rendit plus tendre, par conſéquent plus douce, & puis la diſſipa inſenſiblement, à l'attendriſſement près qui me reſta en ſongeant à Madame de Tresle, & que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'AVOIS écrit à ma mere, & il y avoit toute apparence que Monſieur Villot ne me garderoit que dix ou douze jours, & point du tout; ma mere m'écrivit en quatre lignes de reſter chez lui, ſous prétexte d'avoir un voyage à faire avec ſon mari, & de m'emmener enſuite à Paris avec elle.

MAIS ce voyage qu'elle remettoit de mois en mois, ne se fit point, & le tout se termina par me marquer bien franchement, qu'elle ne savoit plus quand elle viendroit, mais qu'elle alloit prendre des arrangemens pour me faire venir à Paris. Ce qui n'eut aucun effet non plus, malgré la quantité de lettres dont je la fatiguai depuis, & auxquelles elle ne répondit point; de façon que je me laissai moi-même de lui écrire, & que je restai chez ce Fermier aussi abandonnée que si je n'avois point eu de famille, à quelque argent près qu'on envoyoit rarement pour m'habiller, avec une petite pension qu'on payoit pour moi, & dont la médiocrité n'empêchoit pas mes généreux hôtes de m'aimer de tout leur cœur, & de me respecter en m'aimant.

DE mes tantes, je ne vous en parle point, je ne les voyois, tout au plus, que deux fois par an.

J'AVOIS quatre ou cinq compagnes dans le Bourg & aux environs; c'étoit des filles de Bourgeois du lieu, avec qui je passois une partie de la journée, ou les filles de quelques Gentils-hommes voisins, & dont les meres m'emmenoient quelquefois dîner chez elles, quand le Fermier qui avoit affaire à leurs maris, devoit venir me reprendre.

LES Demoiselles (j'entens les filles no-

bles) en qualité de mes égales, m'appelloient Tervire, & me tutoyoient, & s'honoroient un peu, ce me ſemble, de cette familiarité, à cauſe de Madame la Marquiſe ma mere.

LES Bourgeoiſes un peu moins hardies, malgré qu'elles en euſſent, uſoient de fineſſe pour ſauver leur petite vanité, & me donnoient un nom qui paroiſſoit les mettre au pair; j'étois ma chere amie pour elles. C'eſt une remarque que je fais en paſſant pour vous amuſer.

VOILA' comment je vecus juſqu'à l'âge de près de dix-ſept ans.

IL y avoit alors à un petit demi-quart de lieuë de notre Bourg, un Château où j'allois âſſez ſouvent. Il appartenoit à la veuve d'un Gentil-homme qui étoit mort depuis dix ou douze ans. Elle avoit été autrefois une des compagnes de ma mere & ſa meilleure amie: je penſe auſſi qu'elles avoient été mariées à peu près dans le même tems, & qu'elles s'écrivoient quelquefois.

CETTE veuve pouvoit avoir alors environ quarante ans, femme bien faite & de bonne mine, & à qui ſa fraîcheur & ſon embonpoint laiſſoient encore un aſſez grand air de beauté; ce qui joint à la vie réguliére qu'elle menoit, à des mœurs qui paroiſſoient auſtéres, & à ſes liaiſons avec

tous les dévôts de Pays, lui attiroit l'estime & la vénération de tout le monde, d'autant plus qu'une belle femme édifie plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

Il y avoit bien quelques personnes dans nos cantons qui n'étoient pas absolument sûres de cette grande piété qu'on lui croyoit.

Parmi les dévots qui alloient souvent chez elle, on remarquoit qu'il y avoit toujours eu quelques jeunes-gens, soit séculiers, soit Ecclesiastiques ou Abbez, & toujours bien faits. Elle avoit d'ailleurs de grands yeux assez tendres: sa façon de se mettre, quoique simple & modeste, avoit un peu trop bonne grace, & les gens dont je viens de parler, se défioient de tout cela; mais à peine osoient-ils montrer leur défiance, dans la crainte de passer pour de mauvais esprits.

Cette veuve avoit écrit à ma mere que je la voyois souvent, & il est vrai que j'aimois sa douceur & ses manieres affectueuses.

Vous vous ressouvenez que je n'avois pas de bien. Ma mere qui ne savoit que faire de moi, & qui auroit souhaité que je ne vinsse jamais à Paris, où je n'aurois pu prendre les airs d'une fille de condition,

ni vivre convenablement à sa vanité, & au rang qu'elle y tenoit, lui témoigna combien elle lui seroit obligée, si elle pouvoit adroitement m'inspirer l'envie d'être Religieuse. Là-dessus la veuve entreprend d'y réussir.

La voilà qui donne le mot à toute cette société de gens de bien, afin qu'ils concourent avec elle au succés de son entreprise: elle redouble de caresses & d'amitié pour moi; & il est vrai qu'une fille de mon âge, & d'une aussi jolie figure qu'on disoit que je l'étois, ne lui auroit pas fait peu d'honneur de s'aller jetter dans un Couvent au sortir de ses mains.

Elle me retenoit presque tous les jours à souper, & même à coucher chez elle; à peine pouvoit-elle se passer de me voir depuis le matin jusqu'au soir. Monsieur & Madame Villot étoient charmez de mon attachement pour elle, ils m'en louoient, ils m'en estimoient encore davantage, & tout le monde pensoit comme eux: je m'affectionnois moi-même aux éloges que je m'entendois donner: j'étois flatée de cet applaudissement général, ma dévotion m'augmentoit tous les jours, & ma mine en devenoit plus austére.

Cette femme m'associoit à tous ses pieux exercices, m'enfermoit avec elle pour de saintes lectures, m'emmenoit à l'Eglise

& à toutes les prédications qu'elle couroit; je paſſois fort bien une heure ou deux aſſiſe & toute ramaſſée dans le fond d'un Confeſſionnal, où je me recueillois comme elle, ou je croyois du moins me recueillir à ſon exemple, à cauſe que j'avois l'honneur d'imiter ſa poſture.

ELLE avoit ſû m'intéreſſer à toutes ces choſes par la façon inſinuante avec laquelle elle me conduiſoit.

MA prédeſtinée, me diſoit-elle ſouvent, (car elle & ſes amis ne me donnoient point d'autre nom) que la piété d'une fille comme vous eſt un touchant ſpectacle! Je ne ſaurois vous regarder ſans louer Dieu, ſans me ſentir excitée à l'aimer.

EH! mais ſans doute, répondoient nos amis, cette piété qui nous charme, & dont nous ſommes témoins, eſt une grace que Dieu nous fait auſſi-bien qu'à Mademoiſelle; & ce n'eſt pas pour en reſter là que vous êtes ſi pieuſe avec tant de jeuneſſe & tant d'agrémens, ajoutoit-on, cela ira encore plus loin; Dieu vous deſtine à un état plus ſaint, il vous voudra toute entiere, on le voit bien; il faut de grands exemples au monde, & vous en ſerez un du triomphe de la grace.

A ces diſcours qui m'animoient, on joignoit des égards preſque reſpectueux, on feignoit des étonnemens, on levoit les

yeux au Ciel, d'admiration. J'étois parmi eux une personne grave & vénérable, ma présence en imposoit; & à tout âge, sur-tout à celui où j'étois, on aime à se voir de la dignité avec ceux avec qui l'on vit: c'est de si bonne heure qu'on est sensible au plaisir d'être honoré! Aussi la veuve espéroit-elle bien par-là me mener tout doucement à ses fins.

SA maison n'étoit pas éloignée d'un Couvent de filles, où nous allions pour le moins une ou deux fois la semaine.

ELLE y avoit une parente qui étoit instruite de ses desseins, & qui s'y prêtoit avec toute l'adresse monachale, avec tout le zéle mal entendu dont elle étoit capable. Je dis mal entendu; car il n'y a rien de plus imprudent, & peut-être rien de moins pardonnable que ces petites séductions qu'on employe en pareil cas, pour faire venir, à une jeune fille l'envie d'être Religieuse: ce n'est pas en agir de bonne-foi avec elle; & il vaudroit encore mieux lui exagérer les conséquences de l'engagement qu'elle prendra, que de l'empêcher de les voir, ou que de les lui déguiser si bien qu'elle ne les connoît pas.

QUOI qu'il en soit, cette parente de ma veuve n'oublioit rien pour me gagner, & elle y réussissoit. Je l'aimois de tout mon cœur: c'étoit une vraie fête pour moi que

d'aller lui rendre visite; & on ne sauroit croire combien l'amitié d'une Religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vû, & qui n'a nulle expérience. On aime alors cette Religieuse autrement qu'on n'aimeroit une amie du monde: c'est une espéce de passion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle; & il est sûr que l'habit que nous portons, & qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie réposée qu'il nous donne, contribuent à cela, aussi-bien que cet air de paix qui semble répandu dans nos Maisons, & qui les fait imaginer comme un azyle doux & tranquille; enfin, il n'y a pas jusqu'au silence qui regne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une ame neuve & un peu vive.

J'ENTRE dans ce détail à cause de vous, à qui il peut servir, Marianne, & afin que vous examiniez en vous-même si l'envie que vous avez d'embrasser notre état, ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle, & qui ne durent pas long-tems.

POUR moi, je les sentois quand j'allois à ce Couvent, & il falloit voir comme ma Religieuse me serroit les mains dans les siennes, avec quelle sainte tendresse elle me parloit & jettoit les yeux sur moi. Après cela, venoient encore deux ou trois

de ses compagnes aussi caressantes qu'elle, & qui m'enchantoient par la douceur des petits noms qu'elles me donnoient, & par leurs graces simples & dévotes; desorte que je ne les quittois jamais que pénétrée d'attendrissement pour elles & pour leur Maison.

MON Dieu! que ces bonnes filles sont heureuses! me disoit la veuve quand nous retournions chez elle: que n'ai-je pris cet état-lâ! Nous venons de les laisser dans le sein du repos, & nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.

J'EN convenois avec elle; & dans les dispositions où j'étois, il ne me falloit peut-être plus qu'une visite ou deux à ce Couvent pour me déterminer à m'y jetter, sans un coup de hazard qui me changea tout d'un coup là-dessus.

UN jour que ma veuve étoit indisposée, & qu'il y avoit plus d'une semaine que nous n'avions été à ce Couvent, j'eus envie d'y aller passer une heure ou deux, & je priai la veuve de me donner sa femme de chambre pour me mener. J'avois un livre à rendre à ma bonne amie la Religieuse que je demandai, & que je ne pus voir; un rhumatisme auquel elle étoit sujette, la retenoit au lit. Ce fut ce qu'elle m'envoya dire par une de ses compagnes qui venoient ordinairement me trouver au Parloir avec elle.

CELLE qui me parla alors, étoit une perſonne de vingt-cinq à vingt-ſix ans, grande fille d'une figure aimable & intéreſſante, mais qui m'avoit toujours paru moins gaye, ou ſi vous voulez, plus ſérieuſe que les autres: elle avoit quelquefois un air de mélancolie ſur le viſage que l'on croyoit naturelle, & qui ne rebutoit point, qui devenoit même attendriſſant par je ne ſais quelle douceur qui s'y mêloit. Il me ſemble que je la vois encore avec ſes grands yeux languiſſans. Elle laiſſoit volontiers parler les autres, quand nous étions toutes enſemble. C'étoit la ſeule qui ne m'eût point donné de petits noms, & qui ſe contentoit de m'appeller Mademoiſelle, ſans que cela m'empêchât de la trouver auſſi affable que ſes compagnes.

CE jour-là, elle me parut encore plus mélancolique que de coutume; & comme je ne la ſoupçonnois point de triſteſſe, je m'imaginai qu'elle ne ſe portoit pas bien.

N'ÊTES-VOUS pas malade? lui dis-je, je vous trouve un peu pâle. Cela ſe peut bien, me répondit-elle, j'ai paſſé une aſſez mauvaiſe nuit; mais ce ne ſera rien. Souhaitez-vous, ajouta-t-elle, que j'aille avertir nos Sœurs que vous êtes ici? Non, lui dis-je, je n'ai qu'une heure à reſter avec vous, & je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre; auſſi-bien aurai-je in-

cessamment le tems de voir nos bonnes amies tout à mon aise, & sans être obligée de les quitter. Comment! sans les quitter? me dit-elle; auriez-vous dessein d'être des nôtres?

J'Y suis plus d'à moitié résolue, lui répondis-je; & je crois que dès demain je l'écrirai à ma mere: il y a long-tems que votre bonheur me fait envie, & je veux être aussi heureuse que vous.

JE passai alors ma main à travers le parloir pour prendre la sienne qu'elle me tendit, mais sans répondre à ce que je lui disois: je m'apperçus même que ses yeux se mouilloient, & qu'elle baissoit la tête, apparemment pour me le cacher.

J'EN demeurai dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelque instant muette.

DITES-MOI donc, m'écriai-je en la regardant, est-ce que vous pleurez? Est-ce que je me trompe sur votre bonheur?

A ce mot de bonheur, ses larmes redoublérent, & j'en fus touchée moi-même, sans savoir ce qui l'affligeoit.

ENFIN, après plusieurs soupirs qui sortirent comme malgré elle: Hélas! Mademoiselle, me répondit-elle, gardez-moi le secret sur ce que vous voyez, je vous en conjure; ne dites mes pleurs à personne, je n'ai pu les retenir, & je vous en confie-

rai la cauſe: il ne vous ſera peut-être pas inutile de la ſavoir, elle peut ſervir à votre inſtruction.

ELLE s'arrêta-là pour eſſuyer ſes larmes. Achevez, lui dis-je en pleurant moi-même, & ne me cachez rien, ma chere amie: je me ſens pénétrée de vos chagrins, & je regarde la confiance que vous me témoignez, comme un bienfait que je n'oublirai jamais.

VOUS voulez vous faire Religieuſe? me dit-elle alors, & les careſſes de nos Sœurs, l'accueil qu'elles vous font, les diſcours qu'elles vous tiennent, & autant qu'il me le ſemble, les inſinuations de Madame de Sainte-Hermières (c'étoit le nom de ma veuve,) tout vous y porte, & vous allez vous engager dans notre état ſur la foi d'une vocation que vous croyez avoir, & que vous n'auriez peut-être pas ſans tout cela? Prenez-y garde! J'avoue, ſi vous êtes bien appellée, que vous vivrez tranquille & contente; mais ne vous en fiez pas aux diſpoſitions où vous vous trouvez, elles ne ſont pas aſſez ſûres, je vous en avertis: peut-être ceſſeront-elles avec les circonſtances qui vous les inſpirent à préſent, mais qui ne font que vous les prêter; & je ne ſaurois vous dire quel malheur c'eſt pour une fille de votre âge de s'y être trompée, ni juſqu'où ce malheur-là peut deve-

devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, & il y en a sans doute; mais ce sont des douceurs particulières à notre état, & il faut être née pour les goûter. Nous avons aussi nos peines que le monde ne connoît point, & il faut être née pour les supporter. Il y a telle personne qui dans le monde auroit pu soutenir les plus grands malheurs, & qui ne trouve pas en elle de quoi soutenir les devoirs d'une Religieuse, tout simples qu'ils vous paroissent. Chacun a ses forces: celles dont on a besoin parmi nous, ne sont pas données à tout le monde, quoiqu'elles semblent devoir être bien médiocres: & j'en fais l'expérience. C'est à votre âge que je suis entrée ici. On m'y mena d'abord comme on vous y méne: je m'y attachai comme vous à une Religieuse dont je fis mon amie, ou pour mieux dire, caressée par toutes celles qui y étoient, je les aimai toutes; je ne pouvois pas m'en séparer. J'étois une cadette, toute ma famille aidoit au charme qui m'attiroit chez elles: je n'imaginois rien de si doux que d'être du nombre de ces bonnes filles qui m'aimoient tant, pour qui ma tendresse étoit une vertu, & avec qui Dieu me paroissoit si aimable, avec qui j'allois le servir dans une paix si délicieuse. Hélas! Mademoiselle, quelle enfance! je ne me

donnois pas à Dieu, ce n'étoit point lui que je cherchois dans cette Maiſon : je ne voulois que m'aſſurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, & de les chérir moi-même ; c'étoit là le puérile attrait qui me menoit, je n'avois point d'autre vocation. Perſonne n'eut la charité de m'avertir de la mépriſe que je pouvois faire ; & il n'étoit plus tems de me dédire quand je connus toute la mienne. J'eus cependant des ennuis & des dégoûts ſur la fin de mon Noviciat ; mais c'étoit des tentations, venoit-t-on me dire affectueuſement, & en me careſſant encore. A l'âge où j'étois, on n'a pas le courage de réſiſter à tout le monde, je crus ce qu'on me diſoit, tant par docilité que par perſuaſion. Le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laiſſai entraîner, je fis ce qu'on me diſoit : j'étois dans une émotion qui avoit arrêté toutes mes penſées ; les autres décidérent de mon ſort, & je ne fus moi-même qu'une ſpectatrice ſtupide de l'engagement éternel que je pris.

SES pleurs recommencérent ici, & elle n'acheva les derniers mots qu'avec une voix étouffée par ſes ſoupirs.

VOUS avez vû que ſa douleur n'avoit fait d'abord que m'attendrir ; elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avoit conduit à ce Couvent, reſſembloit

ſi fort à ce qui me donnoit envie d'y être; mes motifs venoient ſi exactement des mêmes cauſes, & je voyois ſi bien mon hiſtoire dans la ſienne, que je tremblai du péril où j'étois, ou plutôt de celui où j'avois été; car je crois que dans cet inſtant je ne me ſouciai plus de cette Maiſon, non plus que de celles qui y demeuroient, je me ſentis glacée pour elles, & je ne fis plus de cas de leurs façons.

DE-SORTE qu'après avoir quelques inſtans rêvé ſur ce que je venois d'entendre: Ah! mon Dieu, Madame, que de réflexions vous me faites faire! dis-je à cette Religieuſe qui pleuroit encore, & que vous m'apprenez de choſes que je ne ſavois pas!

Hélas! me répondit-elle, je vous l'ai déja dit, Mademoiſelle, & je vous le répéte, ne confiez notre converſation à perſonne; je ne ſuis déja que trop à plaindre, & je le ſerois encore davantage ſi vous parliez.

VOUS n'y ſongez pas, lui dis-je, moi révéler une confidence à qui je devrai peut-être tout le repos de ma vie, & que malheureuſement je ne puis payer par aucun ſervice, malgré le triſte état où vous êtes, & qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verſer! ajoutai-je avec un attendriſſement dont la douceur la gagna au point que le reſte de ſon ſecret lui échapa.

HE'LAS! vous ne voyez rien encore, & vous ne savez pas tout ce que je souffre, s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur ma main, que je lui avois passée, & qu'elle arrosa de ses larmes.

CHERE amie, lui répondis-je à mon tour, auriez-vous encore d'autres chagrins? Soulagez votre cœur en me les disant, donnez-vous du moins cette consolation-là avec une personne qui vous aime, & qui en soupirera avec vous.

EH bien, me dit-elle, je me fie à vous, j'ai besoin de secours, je vous en demande, & c'est contre moi-même.

ELLE tira alors de son sein un billet sans adresse, mais cacheté, qu'elle me donna d'une main tremblante. Puisque je vous fais pitié, ajouta-t-elle, défaites-moi de cela, je vous en conjure; ôtez-moi ce malheureux billet qui me tourmente; délivrez-moi du péril où il me jette, & que je ne le voye plus. Depuis deux heures que je l'ai reçu, je ne vis pas.

MAIS, lui dis-je, vous ne l'avez point lû, il n'est point ouvert? Non, me répondit-elle, à tout moment j'ai eu envie de le déchirer, à tout moment j'ai été tentée de l'ouvrir; & à la fin je l'ouvrirois, je n'y résisterois pas: je crois que j'allois le lire, quand par bonheur pour moi vous êtes venue. Hé quel bonheur! Helas! je

ſuis bien éloignée de ſentir que c'en eſt un; je ne ſais pas même ſi je le penſe: ce billet que je viens de vous donner, je le regrette, peu s'en faut que je ne vous le redemande, je voudrois le ravoir, mais ne m'écoutez point; & ſi vous le liſez, comme vous en étes la maîtreſſe, puiſque je ne vous cache rien, ne me dites jamais ce qu'il contient, je ne m'en doute que trop, & je ne ſais ce que je deviendrois ſi j'en étois mieux inſtruite.

Eh! de qui le tenez-vous, lui dis-je alors, émûe moi-même du trouble où je la voyois. De mon ennemi mortel, d'un homme qui eſt plus fort que moi, plus fort que ma religion, que mes réflexions, me répondit-elle, d'un homme qui m'aime, qui a perdu la raiſon, qui veut m'ôter la mienne, qui n'y a déja que trop réuſſi, à qui il faut que vous parliez, & qui s'appelle.....

Elle me le nomma alors tout de ſuite dans le deſordre des mouvemens qui l'agitoient; & jugez quelle fut ma ſurpriſe quand elle prononça le nom d'un homme que je voyois preſque tous les jours chez Madame de Sainte-Hermières, & qui étoit un jeune Abbé de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui à la vérité n'avoit encore aucun engagement bien ſérieux dans l'état Eccléſiaſtique, qui jouïſſoit cependant d'un pe-

tit bénéfice, qui paſſoit pour être très-pieux, qui avoit la conduite & l'air d'un homme qui l'eſt beaucoup, & que je croyois moi-même d'une ſageſſe de mœurs irréprochable? Auſſi en apprenant que c'étoit lui, ne pus-je m'empêcher de faire un cri.

Je ſais, ajouta-t-elle; que vous le voyez très-ſouvent. Nous ſommes alliez, & il m'a trompé dans ſes viſites; peut-être s'y eſt-il trompé lui-même. Il m'a, dit-il, aimée ſans qu'il l'ait ſû; & je crois que ma foibleſſe vient d'avoir ſû qu'il m'aimoit: depuis ce tems-là, il me perſécute, & je l'ai ſouffert. Mais montrez-lui ſa lettre: dites-lui que je ne l'ai point lûe; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laiſſe en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui; faites-lui peur de Dieu même qui me défend encore contre lui, qui ne me défendroit pas long-tems, & ſur qui il auroit le malheur de l'emporter s'il continue de me pourſuivre; dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je ſuis: je ne répons de rien ſi je le revois; je ſuis capable de le ſuivre, je ſuis capable d'abréger ma vie, je ſuis capable de tout; je ne prévois que des horreurs, je n'imagine que des abîmes, & il eſt ſûr que nous périrons tous deux.

Elle fondoit en larmes en me tenant

ce diſcours; elle avoit les yeux égarez; ſon viſage étoit à peine reconnoiſſable, il m'épouvanta. Nous gardâmes toutes deux un aſſez long ſilence; je le rompis enfin, je pleurai avec elle.

TRANQUILLISEZ-VOUS, lui dis-je, vous êtes née avec une ame douce & vertueuſe; ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera pas; vous lui appartenez, & il ne veut que vous inſtruire. Vous comparerez bien-tôt le bonheur qu'il y a d'être à lui, au miſérable plaiſir que vous trouvez à aimer un homme foible, corrompu, tôt ou tard ingrat, pour le moins infidéle, & qui ne peut occuper votre cœur qu'en l'égarant, qui ne vous donne le ſien que pour vous perdre: vous le ſavez bien, vous me le dites vous-même, c'eſt d'après vous que je parle; & tout ceci n'eſt qu'un trouble paſſager qui va ſe diſſiper, qu'il falloit que vous connuſſiez pour en être enſuite plus forte, plus éclairée, & plus contente de votre état.

JE m'arrêtai-là, une cloche ſonna qui l'appelloit à l'Egliſe. Revenez donc me voir, me dit-elle d'une voix preſque étouffée; & elle me quitta.

JE reſtai encore quelques momens aſſiſe. Tout ce que je venois d'entendre, avoit fait une ſi grande révolution dans mon eſprit, & je revenois de ſi loin, que

dans l'étonnement où j'étois de mes nouvelles idées, je ne songeois point à sortir de ce Parloir.

CEPENDANT le jour baissoit, je m'en apperçus à travers ma rêverie; & je rejoignis la femme de chambre qui m'avoit amenée, & que je trouvai qui venoit me chercher.

ME voilà donc, comme je vous l'ai déja dit, entièrement guérie de l'envie d'être Religieuse, guérie à un point que je tressaillois en réfléchissant que j'avois pensé l'être, & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'en eusse donné ma parole. Heureusement je n'avois pas été jusques-là, je n'avois encore paru que tentée d'embrasser cet état.

MADAME de Sainte-Hermières chez qui je revins pour quelques momens, voulut me retenir à coucher; mais sans compter que je désirois d'être seule pour me livrer toute à mon aise à la nouveauté de mes réflexions, c'est que je croyois avoir le visage aussi changé que l'esprit, & que j'appréhendois qu'elle ne s'apperçût à ma phisionomie, que je n'étois plus la même; de sorte que j'avois besoin d'un peu de tems pour me rassurer, & pour prendre une mine où l'on ne connût rien, je veux dire ma mine ordinaire.

JE ne me rendis donc point à ses instan-

ces, & m'en retournai chez Monsieur Villot, où j'achevai de me familiariser moi-même avec mon changement, & où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insensiblement aux autres ; car j'aurois été honteuse de les desabuser trop brusquement sur mon compte, je voulois m'épargner leur surprise. Mais apparemment que je m'y pris mal, & je ne m'épargnai rien.

J'OUBLIOIS une circonstance qu'il est nécessaire que vous sachiez ; c'est qu'en m'en retournant chez mon Fermier avec la femme de chambre qui m'avoit accompagnée au Couvent, je rencontrai ce jeune-homme dont m'avoit entretenu la Religieuse, cet Abbé qui lui faisoit répandre tant de larmes, & dont le billet que j'avois dans ma poche, l'avoit jettée dans un si grand trouble.

J'ALLOIS entrer chez Monsieur Villot, & je venois de renvoyer la femme de chambre. Ce jeune tartuffe, avec sa mine dévote, s'arrêta pour me saluer, & me faire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez Madame de Sainte-Hermieres où je vais souper, Mademoiselle ? me dit-il. Non, Monsieur, lui répondis-je ; mais en revanche, je puis vous donner des nouvelles de Madame de .... que je quitte, & qui m'a beaucoup

parlé de vous (je nommai la Religieuſe), & l'air froid dont je lui dis ce peu de mots, parut lui faire quelque impreſſion, du moins je le crus.

ELLE a bien de la bonté, reprit-il, je la vois quelquefois, comment ſe porte-t-elle? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'ayiez quittée, lui repartis-je (& auſſi-tôt il rougit), vous ne la reconnoîtriez pas, tant elle eſt abattue: je l'ai laiſſé baignée de ſes pleurs, & pénétrée juſqu'au deſeſpoir de l'égarement d'un homme qui lui a écrit il y a ſix ou ſept heures, dont elle déteſte les viſites paſſées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenteroit inutilement de la revoir encore, & à qui elle m'a prié de rendre ſon billet que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'étoit ouvert je ne ſais comment, apparemment que la Religieuſe en avoit déja à moitié rompu le cachet, dont la rupture dût lui perſuader, ſans doute, que je l'avois lû, & qu'ainſi je ſavois juſqu'où il étoit dégagé de ſcrupules en fait de religion & de bonnes mœurs, en fait de probité même; car je me doutois ſur tous les diſcours de la Religieuſe, qu'il ne s'étoit pas agi de moins que d'un enlévement, & il n'y avoit guéres qu'un malhonnête homme qui eût pu en avoir fait la propoſition.

Il prit le billet d'une main tremblante, & je le quittai ſur le champ. Adieu, Monſieur, lui dis-je, ne craignez rien de ma part, je vous promets un ſecret inviolable; mais craignez tout de mon amie, bien réſolue d'éclater à quelque prix que ce ſoit, ſi vous continuez à la pourſuivre.

Elle ne m'avoit pas chargée de lui faire cette menace; mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef; c'étoit encore un ſecours que je prêtois à cette fille dont le péril me touchoit, & je pris ſur moi d'aller juſques-là pour effrayer l'Abbé, & pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réuſſis en effet, il ne retourna pas au Couvent, & j'en débaraſſai la Religieuſe, ou pour mieux dire, j'en débaraſſai ſa vertu; car pour elle, il y avoit des momens où elle auroit donné ſa vie pour le revoir, à ce qu'elle me diſoit dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de prières, de combats & de gémiſſemens, ſes peines s'adoucirent, elle acquit de la tranquillité, inſenſiblement elle s'affectionna à ſes devoirs, & devint l'exemple de ſon Couvent par ſa piété.

Quant à l'Abbé, cette avanture ne le rendit pas meilleur; apparemment qu'il

ne méritoit pas d'en profiter. La Religieuse n'étoit qu'une égarée; l'Abbé étoit un perverti, un faux dévot en un mot, & Dieu qui distingue nos foiblesses de nos crimes, ne lui fit pas la même grace qu'à elle, comme vous l'allez voir par le recit d'un des plus tristes accidens de ma vie.

Je retournai le lendemain après midi chez Madame de Sainte-Hermiéres, qui étoit alors enfermée dans son Oratoire, & que deux ou trois de nos amis communs attendoient dans la salle.

Elle descendit un quart-d'heure après; & d'aussi loin qu'elle me vit; Vous voilà donc, petite? me cria-t-elle, comme en soupirant sur moi. Hélas! je songeois tout-à-l'heure à vous, vous m'avez distrait dans ma priére: voici le tems où je n'aurai plus le plaisir de vous voir parmi nous; mais vous n'en serez que mieux. Nous allons être séparez d'elle, Messieurs; c'est dans la Maison de Dieu qu'il faudra désormais chercher notre prédestinée.

D'ou' vient donc, Madame? lui dis-je avec un sourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne pus me défendre, en entendant parler de la Maison de Dieu.

He'las! Mademoiselle, me répondit-elle, c'est que je viens de recevoir une lettre de Madame la Marquise (elle parloit de ma mere) à qui j'écrivis ces jours passez,

que dans les diſpoſitions où je vous trouvois, elle pouvoit ſe préparer à vous voir bien-tôt Religieuſe, & elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y oppoſer, ſi vous êtes bien appellée, qu'elle changeroit bien ſon état contre celui que vous voulez prendre, qu'elle n'eſtime pas aſſez le monde pour vous y retenir malgré vous, & qu'elle vous permet d'entrer au Couvent quand il vous plaira; ce ſont ſes propres termes, & je prévois que vous profiterez peut-être, dès ces jours ci, de la permiſſion qu'on vous donne, ajouta-t-elle en me préſentant la lettre de ma mere.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponſe; mais c'étoit des larmes de triſteſſe & de repugnance: on ne pouvoit pas s'y méprendre à l'air de mon viſage.

Qu'est-ce que c'eſt donc, dit-elle? on croiroit que cette lettre vous afflige; eſt-ce que j'ai mal jugé de vous? tout le monde ici s'y eſt-il trompé, & n'êtes-vous plus dans les mêmes ſentimens, ma fille?

Que ne m'avez-vous conſultée avant que d'écrire à ma mere? lui repartis-je en ſanglotant? Vous achevez de me perdre auprès d'elle, Madame, je ne ſerai point Religieuſe; Dieu ne me veut pas dans cet état-là.

A ce diſcours, je vis Madame de Sainte-Hermières immobile & preſque pâliſſante ; ſes amis ſe regardoient & levoient les mains d'étonnement.

AH Seigneur ! vous ne ſerez point Religieuſe, s'écria-t-elle enſuite d'un ton douloureux qui ſignifioit : Où en ſuis-je ? Et il eſt vrai que je lui ôtois l'eſpérance d'une avanture bien édifiante pour le monde, & par conſéquent bien glorieuſe pour elle. Après toute la dévotion que je tenois d'elle, & de ſon exemple, il ne me manquoit plus qu'un voile pour être ſon chef-d'œuvre.

NE vous effrayez point, lui dit alors un de ceux qui étoient préſens, en ſouriant d'un air plein de foi, je m'y attendois ; ceci n'eſt qu'un dernier effort de l'Ennemi de Dieu contre elle : vous l'y verrez peut-être voler dès demain, à cette heureuſe & ſainte retraite, qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

NON, Monſieur, répondis je toujours la larme à l'œil, non, ce n'eſt point une tentation, mon parti eſt pris là-deſſus. En ce cas-là, je vous plains de toutes façons, Mademoiſelle, me repartit Madame de Sainte-Hermières avec une froideur qui m'annonçoit l'indifférence du commerce que nous aurions deſormais enſemble ; &

aussitôt elle se leva pour passer dans le jardin. Les autres la suivirent, j'en fis autant; mais aux manières qu'on eut avec moi dès cet instant, je ne reconnus plus personne de cette société: c'étoit comme si j'avois vécu avec d'autres gens; ce n'étoit plus eux, ce n'étoit plus moi.

De cette dignité où je m'étois vûe parmi eux, il n'en fut plus question, de ce respectueux étonnement pour mes vertus, de ces dévotes exclamations sur les graces dont Dieu favorisoit cette jeune & vénérable prédestinée, il n'en resta pas vestige, & je ne fus plus qu'une petite personne fort ordinaire, qui avoit d'abord promis quelque chose, mais à qui on s'étoit trompé, & qui n'avoit pour tout mérite que l'avantage profane d'être assez jolie; car je n'étois plus si belle depuis que je refusois d'être Religieuse, ce n'étoit plus si grand dommage que je ne le fusse pas, à ne regarder que l'édification que j'aurois donné au monde.

En un mot, je déchûs de toutes façons; & pour me punir de l'importance dont j'avois joui jusqu'alors, on porta si loin l'indifférence & l'inattention pour moi quand j'étois présente, qu'à peine paroissoit-on savoir que j'étois-là.

Aussi mes visites au Château devinrent-elles si rares, qu'à la fin je n'en ren-

elle m'avoit fait Religieuse, l'encouragea à suivre son dessein, résolut aussi-tôt avec lui de m'en instruire, & de me donner à dîner chez elle où je le trouvai.

VENEZ, ma fille, venez que je vous embrasse, me dit-elle dès qu'elle me vit; je n'ai jamais cessé de vous aimer, quoique j'aie un peu cessé de vous le dire. Mais laissons-là mon silence, & les raisons qui l'ont causé; il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux; ce qui se présente aujourd'hui pour vous, me console de ce que vous avez perdu, & vous saurez ce que c'est quand nous aurons dîné. Mettons-nous à table.

PENDANT qu'elle me parloit, je jettai par hazard les yeux sur le Gentil-homme en question, qui baissa gravement les siens d'un air doux, & discret pourtant, de l'air de quelqu'un qui étoit mêlé à ce qu'on avoit à me dire.

NOUS dînâmes donc. Ce fut lui qui me servit le plus souvent; il but à ma santé; tout cela d'une maniére qui m'annonçoit des vûës, & qui sentoit la déclaration muette & chrétienne: on devine mieux ces choses-là qu'on ne les explique; de-sorte que j'eus quelque soupçon de la vérité.

APRE'S le repas, il passa de la table où nous étions dans le jardin: Mademoiselle, me dit Madame de Sainte-Hermiéres, vous

n'avez point de bien, votre mere ne peut vous en donner, Monſieur le Baron de Sercour en a beaucoup (c'étoit le nom de notre dévot) c'eſt un homme plein de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur uſage de ſa richeſſe, que de la partager avec une fille de qualité auſſi eſtimable, auſſi vertueuſe que vous l'êtes, & dont le mérite a beſoin de fortune. Il vous offre ſa main; ce ſeroit un mariage terminé en très-peu de jours, & qui vous aſſureroit un établiſſement conſidérable: il n'eſt queſtion que d'en écrire à Madame votre mere, déterminez-vous; il n'y a pas à heſiter, ce me ſemble, pour peu que vous réflechiſſiez ſur la ſituation où vous êtes, & ſur celle où vous pouvez tomber à l'avenir. Je vous parle en amie. Le Baron de Sercour n'eſt pas d'un âge rebutant. Il n'a pas beaucoup de ſanté, j'en conviens; il eſt aſſez incertain qu'il vive long-tems, ajouta-t-elle en baiſſant le ton de ſa voix. Mais enfin, Dieu eſt le maître, Mademoiſelle: ſi vous veniez à perdre le Baron, du moins vous laiſſeroit-il de quoi chérir ſa mémoire; & l'état de jeune & riche veuve, quoiqu'affligée, eſt encore moins embaraſſant que celui d'une fille de condition qui eſt fort mal à ſon aiſe. Qu'en dites-vous? Acceptez-vous le parti?

Je reſtai quelques momens ſans répon-

dre ; ce mari qu'on m'offroit, cette figure de Pénitent, triste & langoureux, ne me revenoit guéres. C'étoit ainsi que je l'envisageois alors ; mais j'avois de la raison.

NÉE sans bien, presqu'abandonnée de ma mere comme je l'étois, je n'ignorois pas tout ce que ma condition avoit de fâcheux. J'en avois déja été effrayée plus d'une fois : c'étoit ici l'instant de penser à moi plus sérieusement que jamais, & il n'y avoit plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parloit, si j'épousois le Baron qui étoit riche.

CE mari me repugnoit, il est vrai ; mais je m'accoutumerois à lui, on s'accoutume à tout dans l'abondance, il n'y a guéres de dégoût dont elle ne console.

ET puis, vous l'avouerai-je, moins à la honte de mon cœur, qu'à la honte du cœur humain (car chacun a d'abord le sien, & puis un peu de celui de tout le monde) vous l'avouerai-je donc ? C'est que parmi mes réflexions, j'entrevis de bien loin celle-ci, qui étoit que ce mari n'avoit point de santé, comme le disoit Madame de Sainte-Hermières, & me laisseroit peut-être veuve de bonne heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légere dans mon esprit ; mais elle en fit une dont je ne voulus point m'appercevoir, & qui cependant

contribua sans doute un peu à me déterminer.

Eh bien, Madame, qu'on écrive donc à ma mere, dis-je tristement à Madame de Sainte-Hermières, je ferai ce qu'elle voudra.

Le Baron de Sercour rentra dans la chambre, le cœur me battit en le voyant. Je ne l'avois pas encore si bien vû, je tremblai en le regardant, & je le crus déja mon maître.

Je vous apprens que voici votre femme, Monsieur le Baron, lui dit Madame de Sainte-Hermières, & que je n'ai pas eu de peine à la résoudre.

La'-dessus je le saluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il en me rendant mon salut avec une satisfaction qu'il modéra tant qu'il put, de crainte qu'elle ne fût immodeste, mais qui malgré qu'il en eut, ranima ses yeux ordinairement éteints.

Il me tint ensuite quelques discours dont je ne me ressouviens plus, qui étoient fort mesurez & fort retenus, & cependant plus amoureux que galans, des discours d'un devot qui aime.

Enfin, il fut conclu que le Baron écriroit dès ce jour-là à ma mere, que Madame de Sainte-Hermières joindroit une lettre à la sienne, & que je mettrois deux

mots au bas de celle de cette Dame pour marquer que j'étois d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrette, & de ne la déclarer que le jour du mariage, parce que le Baron avoit un neveu qui étoit son héritier, & qu'il n'étoit pas nécessaire d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé qu'il étoit, disoit-on, dans la piété la plus profonde, avoit pu cependant compter tout doucement sur la succession de son oncle, d'autant plus que les contradictions qu'il avoit essuyées de la part de son Evêque, & que l'impossibilité où il s'étoit vû de s'avancer dans les Ordres, l'avoit obligé de quitter le petit collet, il n'y avoit que deux mois.

Et ce garçon si pieux que Monsieur le Baron ne nommoit pas, cet héritier qu'on craignoit de chagriner trop tôt, & que ce petit collet qu'on disoit qu'il n'avoit plus, m'avoit d'abord fait reconnoître; c'étoit cet Abbé dont j'avois délivré mon amie la Religieuse.

Vous observerez que depuis ce qui s'étoit passé entre lui & moi, il étoit venu assez souvent me voir chez Monsieur Villot, tant pour me remercier du silence que j'avois gardé sur son avanture, que pour me conjurer d'avoir toujours cette charité-là pour lui (c'étoit ainsi qu'il appelloit madi-

ſcrétion) & pour m'aſſurer qu'il ne ſongeoit plus à la Religieuſe; en quoi il ne me trompoit pas. Il venoit même me trouver quelquefois dans une grande allée qui étoit près de notre maiſon, où j'avois coutume de me promener en liſant: on nous y avoit vûs pluſieurs fois enſemble: on ſavoit qu'il venoit de tems en tems au logis; & cela ne tiroit à aucune conſéquence, au contraire, on ne m'en eſtimoit que davantage, on le croyoit preſqu'un Saint.

IL y avoit alors quelque tems que je ne l'avois vû, & il vint le ſurlendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire, avoit été arrêté chez Madame de Sainte-Hermières.

J'ETOIS dans notre jardin quand il arriva; & ſûr la connoiſſance que j'avois du caractére de l'Abbé, auſſi-bien que de la corruption de ſes mœurs, qui devoit lui faire ſouhaiter d'être riche, je penſois au chagrin que lui feroit mon mariage avec ſon oncle, quand on le déclareroit. Mais il le ſavoit déja.

IL falloit bien que Madame de Sainte-Hermières eût été indiſcrette, & qu'elle eût confié l'affaire à quelque bonne amie, qui en eût à ſon tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dit à l'Abbé.

BON-JOUR, Mademoiſelle, me dit-il en m'abordant; j'apprens que vous allez épou-

ser le Baron de Sercour, & je viens d'avance assurer ma tante de mes respects.

Je rougis de ce discours, comme si j'avois eu quelque chose à me reprocher à son égard. Je ne sais, lui répondis-je, qui vous a si bien instruit; mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai au-reste que ce n'a été qu'après m'être promise à Monsieur de Sercour, que j'ai sû que vous étiez son neveu, & que je ne vous aurois point fait un mystére de notre mariage, s'il ne l'avoit pas exigé lui-même: c'est lui qui a voulu qu'on l'ignorât; & le seul regret que j'aie dans cette affaire, c'est qu'elle vous prive d'une succession que je n'aurois pas songé à vous ôter. Mais mettez-vous à ma place? Je n'ai point de bien, vous le savez; & si j'avois refusé le Baron, ma mere qui voudroit être débarassée de moi, ne me l'auroit jamais pardonné.

Puisque j'avois à perdre le bien de mon oncle, me repartit-il avec un souris assez forcé, j'aime mieux que vous l'ayez qu'une autre.

Monsieur Villot qui étoit dans le jardin, & qui s'approcha de nous, interrompit notre conversation, en saluant l'Abbé qui resta encore un quart-d'heure, qui me quitta ensuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie, & qui, ce me semble, lui donnoit en cet instant l'air d'un fourbe.

Voilà du moins comment cela me frappa; & vous verrez que j'en jugeois bien.

Il continua de me voir, & même plus fréquemment qu'à l'ordinaire, si fréquemment que le Baron qui le sût, m'en demanda la raison. Je n'en sais aucune, lui dis-je, si ce n'est qu'il est mon voisin, & qu'il faut passer près du logis pour aller chez Madame de Sainte-Hermières, que depuis quelque tems il va voir plus souvent que de coutume; comme il étoit vrai.

J'oublie de remarquer que ce neveu, après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit sur mon mariage, dont il ne me parla plus, m'avoit prié de ne dire à personne qu'il en fût informé, & que je lui en avois donné ma parole; de-sorte que je n'en avertis, ni le Baron, ni Madame de Sainte-Hermières.

Vous observerez aussi que pendant le tems que j'étois comme brouillée avec cette Dame, il ne m'avoit jamais, dans nos conversations, paru faire grand cas de sa piété; non qu'il se fût expliqué là-dessus d'une manière ouverte, je n'avois démêlé ce que je dis-là que par ses mines, par de certains souris; & que par son silence, quand je lui montrois mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmois d'ailleurs du motif de son refroidissement pour moi.

Quoi qu'il en ſoit, cet Abbé dont la tranquillité m'avoit ſemblé ſi fauſſe, s'en alla chez Madame de Sainte-Hermières en me quittant, dîna chez elle, & dans le cours de ſa viſite, eut des façons, lui fit des diſcours qui la ſurprirent, à ce qu'elle me confia le lendemain.

Croiriez-vous, Madame, lui avoit-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'état Eccléſiaſtique où vous m'avez vû, ait été de ſurmonter une violente inclination que j'avois? Je puis l'avouer à préſent que mon penchant n'a plus rien de repréhenſible, & que la perſonne pour qui je le ſens, peut me faire la grace de recevoir mon cœur & ma main.

Et pendant qu'il tenoit ce diſcours, ajouta-t-elle, ſes regards ſe ſont tellement attachez & fixez ſur moi, que je n'ai pu m'empêcher de baiſſer les yeux. Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie? & à quoi ſonge-t-il? Quand je ſerois d'humeur à me remarier, ce qu'à Dieu ne plaiſe, ce ne ſeroit pas un homme de ſon âge que je choiſirois; & il faut ſans doute que j'aie mal entendu.

Je ne ſais plus ce que je lui répondis; mais cet homme trop jeune pour devenir ſon mari, ne l'étoit point trop pour lui plaire. Ne lui parlez point de ce que je vous rapporte-là, me dit-elle, j'ai peut-

être eu tort d'y faire attention; & elle n'y en fit que trop dans la suite.

CEPENDANT on reçut des nouvelles de ma mere, qui envoyoit le consentement le plus complet, joint à la lettre du monde la plus honnête, avec une autre lettre pour Madame de Sainte-Hérmières, dans laquelle il y avoit quelques lignes pour moi. De-sorte qu'on alloit hâter notre mariage, quand tout fut arrêté par une maladie qui me vint, qui fut aussi longue que dangereuse, & dont je fus plus de deux mois à me rétablir.

L'ABBE', pendant qu'elle dura, parut s'inquiéter extrêmement de mon état, & ne passa pas un jour sans me voir, ou sans venir savoir comment j'étois; jusques-là que le Baron, à qui son neveu devenu libre avoit avoué qu'il se marieroit volontiers, s'il trouvoit une personne qui lui convînt, s'imagina qu'il avoit des vûës sur moi, & me demanda ce qui en étoit. Non, lui repartis-je, votre neveu ne m'a jamais rien témoigné de ce que vous me dites-là, il ne s'intéresse à moi que par de simples sentimens d'estime & d'amitié; & c'étoit aussi ma pensée, je n'en savois pas davantage.

ENFIN, je guéris; & comme je n'allois épouser le Baron que par un pur motif de raison, qui me coûtoit, cela me laissoit

encore un peu de tristesse, qu'on prit pour un reste de foiblesse ou de langueur, & le jour de notre mariage fut fixé. Mais ce fut le Baron de Sercour, & non pas Madame de Sainte-Hermières, qui me pressa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'assez singulier, c'est qu'elle cessa, depuis ma convalescence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avoit fait auparavant. Il me paroissoit au contraire qu'elle n'eût pas desapprouvé mes dégoûts.

Vous êtes rêveuse, je le vois bien, me dit-elle un matin qu'elle étoit venue chez moi, & je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle souhaita que je vinsse passer toute la journée chez elle, & que j'y couchasse.

Ecoutez, me dit-elle sur le soir, il n'y a encore rien de fait; ouvrez-moi votre cœur, vous sentez-vous trop combattue, n'allons pas plus loin: je me charge de vous excuser auprès de la Marquise; n'en soyez pas en peine, & ne vous sacrifiez point. A l'égard du Baron, son neveu lui parlera. Est-ce que l'Abbé est instruit? lui repartis-je. Oui, me répondit-elle, il vient de me le dire, il sait tout, & j'ignore par où. Hélas! Madame, repris-je, je n'ai suivi que vos conseils, il n'est plus tems de se dédire: ma mere qui ne

m'aime point, ne seroit pas si traitable que vous le croyez; & nous nous sommes trop avancez pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus, me dit-elle d'un air plus chagrin que compâtissant. L'Abbé arriva alors. Vous avez, dit-on, compagnie ce soir, Madame; mon oncle sera-t-il des vôtres? Et n'y a-t-il rien de changé? lui dit-il. Non c'est toujours la même chose, repartit-elle. A propos, Madame de Clarville (c'étoit une de ses amies, & de celles du Baron) doit être de notre souper, elle me l'a promis; j'ai peur qu'elle ne l'oublie, & je suis d'avis de l'en faire ressouvenir par un petit billet. Mademoiselle, ajouta-t-elle, j'ai depuis hier une douleur dans la main, j'aurois de la peine à tenir ma plume; voulez-vous bien écrire pour moi? Volontiers, lui dis-je, vous n'avez qu'à dicter. Il ne s'agit que d'un mot, reprit-elle, & le voici:

Vous savez que je vous attens ce soir, ne me manquez pas.

Je lui demandai si elle vouloit signer. Non, me dit-elle, il n'est pas nécessaire; elle saura bien ce que cela signifie.

Aussi-tot elle prit le papier. Sonnez, Monsieur, dit-elle à l'Abbé, il est tems qu'on le porte; mais non, arrêtez; vous ne souperez point avec nous, cela ne se peut pas: je suis même d'avis que vous

nous quittiez avant que le Baron arrive, & vous aurez la bonté de rendre, en passant, le Billet à Madame de Clarville; vous ne vous détournerez que d'un pas.

DONNEZ, Madame, répondit il, votre commission va être faite. Il se leva, & partit. A peine venoit-il de sortir, que le Baron entra avec un de ses amis. Nous soupâmes fort tard. Madame de Clarville, que je ne connoissois pas, ne vint point; Madame de Sainte-Hermières ne fit pas même mention d'elle. Après le soupé, nous entendîmes sonner onze heures.

MADEMOISELLE, me dit Madame de Sainte-Hermières, il est assez tard pour une convalescente: vous devez demain être à l'Eglise dès cinq heures du matin, allez vous reposer. Je n'insistai point, je pris congé de la compagnie, & de Monsieur de Sercour qui me prit la main, & ne fit que l'approcher de sa bouche, sans la baiser.

MADAME de Sainte-Hermières pâlit en m'embrassant. Vous avez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, & je partis. Une de ses femmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la clef étoit à la porte; elle me deshabilla en partie, je la renvoyai avant que de me mettre au lit, & elle emporta ma clef.

IL faut vous dire que je logeois dans une

aîle du Château assez retirée, & qui, par un escalier dérobé, rendoit dans le jardin, d'où l'on pouvoit venir à ma chambre.

Je n'avois nulle envie de dormir, & je me mis à rêver dans un fauteuil où je m'oubliai plus d'une heure. Après quoi, plus éveillée encore que je ne l'avois été d'abord, je vis des livres qui étoient sur une tablette, & j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture.

Je lûs en effet plus d'une demi-heure, & jusqu'au moment où je me sentis assez fatiguée. De-sorte que j'avois déja jetté le livre sur la table, & j'allois achever de me deshabiller pour me mettre au lit, quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet attenant ma chambre, & dont la porte n'étoit même qu'un peu plus d'à moitié poussée.

Ce bruit continua, j'en fus émûe, & dans mon émotion, je criai qui est-là? N'ayez point de peur, Mademoiselle, me répondit une voix que je crus reconnoître à travers la frayeur qu'elle me fit; & aussitôt je vis paroître l'Abbé, qui d'un air riant sortit du cabinet.

Je restai quelque tems les yeux ouverts sur lui, toute saisie, & sans pouvoir lui rien dire. Ah! mon Dieu! que faites-vous-là, Monsieur? lui dis-je ensuite respirant avec peine. Qui vous a mis ici?

Ne craignez rien, me dit-il en s'asseyant hardiment à côté de moi; je n'y suis simplement que pour y être.

Eh! quel est votre dessein? poursuivis-je d'un ton de voix plus fort: sortez tout-à-l'heure, ajoutai-je en me levant pour ma porte; mais, comme je vous l'ai dit, la femme de chambre l'avoit fermée. Me voilà au désespoir, & je voulus ouvrir une fenêtre pour appeller. Non, non, je vais me retirer dans un moment par l'escalier dérobé, me dit-il en m'arrêtant par le bras, croyez moi, point de bruit, tout est couché, tout dort; & quand vos cris feroient venir du monde, tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez-vous, & de l'heure où nous sommes; mais on n'en croira pas moins que je suis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant! un rendez-vous? m'écriai-je. Oui, me dit-il, en voici la preuve, lisez votre billet. Il me montra celui que Madame de Sainte-Hermières m'avoit fait écrire pour elle.

Ah! l'indigne, l'abominable homme! ah! monstre que vous êtes! lui dis-je en retombant dans mon fauteuil, ah! mon Dieu!

Ma surprise & mes pleurs me coupérent alors la parole; je fondis en larmes, je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

Ma

MA surprise & mes pleurs me coupérent alors la parole ; je fondis en larmes, je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

IL vit mon état sans s'émouvoir & avec la tranquillité d'un scélerat. Je fus tentée de me jetter sur lui, de le déchirer si je l'avois pu ; & puis tout-à coup, par un autre mouvement, je tombai à ses genoux : Ah! Monsieur, lui dis-je, Monsieur, pourquoi me perdez-vous? que vous ai-je fait? Souvenez-vous de l'estime qu'on a pour vous, souvenez-vous du service que je vous ai rendu, je me suis tû, je me tairai toute ma vie.

IL me releva, toujours avec le même sang-froid. Quand vous ne vous tairiez pas, vous n'en seriez point crue ; vous passeriez pour une jalouse, me répondit-il, & vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous, tout ceci va finir, & je vous sers : je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous repugne à vous-même, & qui alloit me ruiner ; voilá tout.

PENDANT qu'il me tenoit ce discours, j'entendis la voix de plusieurs personnes. On ouvrit subitement ma porte, & le premier objet qui me frappa, ce fut Monsieur le Baron de Sercour, accompagné de Madame de Sainte-Hermiéres, tous deux sui-

vis de cet ami qui avoit ſoupé avec nous & qui tenoit une épée nue, & de trois ou quatre domeſtiques de la maiſon qui étoient armez.

Le Baron & ſon ami avoient couché au Château : Madame de Sainte-Hermières les avoit retenus ſous prétexte qu'ils ſeroient le lendemain plus près de l'Egliſe, où l'on devoit ſe rendre de très-bon matin ; & cette Dame avoit ordonné qu'on les éveillât tous deux, leur avoit fait dire qu'on l'avoit reveillée elle-même, pour l'avertir qu'il y avoit du bruit dans ma chambre ; qu'on y entendoit différentes voix ; qu'à la vérité je ne criois point ; mais qu'on préſumoit, ou qu'on m'en empêchoit, ou que je n'oſois crier ; qu'il y avoit apparence que c'étoit des voleurs, & qu'elle conjuroit ces Meſſieurs de venir à mon ſecours & au ſien, avec ſes gens qui étoient tous levez.

Et voilà pourquoi je les vis tous armez, quand ils ouvrirent ma porte.

L'Abbe' qui ſavoit bien ce qui arriveroit, venoit de me remettre dans mon fauteuil, & me tenoit encore une main quand ils parurent.

Je me retournai avec cet air de déſolation que j'avois, & le viſage tout baigné de pleurs,

A cette apparition, je fis un cris de douleur qu'on dut attribuer à la confusion que j'avois de me voir surprise avec l'Abbé : ajoutez à cela que mes larmes déposoient encore contre moi ; car, puisque je n'avois appellé personne, d'où pouvoient-elles venir dans les conjonctures où j'étois, que de l'affliction d'une Amante qui va se séparer de ce qu'elle aime ?

Je me souviens que l'Abbé se leva lui-même d'un air assez honteux.

Quoi ! vous, Mademoiselle ! vous que j'ai crue si vertueuse ! Ah ! Madame, à qui se fiera-t-on ? dit alors Monsieur de Sercour.

Il me fut impossible de répondre, mes sanglots me souffoquoient. Pardonnez-moi le chagrin que je vous donne, Monsieur, lui dit alors l'Abbé ; ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je sais l'intérêt que vous prenez à Mademoiselle, & la nécessité où elle est, dit-elle, de vous épouser. Dans le trouble où la jettoit ce mariage, elle a souhaité de me voir encore une fois ; & c'est une consolation que je n'ai pu lui refuser. J'ai cédé à ses instances, à ses chagrins, au billet que voici, ajouta-t-il en lui faisant lire le peu de mots qu'il contenoit ; enfin, Monsieur, elle pleuroit, elle

pleurer encore, elle est aimable, & je ne suis qu'un homme.

QUOI! ce billet....! m'écriai-je alors, & je m'arrêtai là; je n'eus pas la force de continuer, je demeurai sans sentiment dans mon fauteuil.

L'ABBÉ s'éclipsa: il fallut emporter Monsieur de Serocour, qui, me dit-on, se trouva mal aussi, & qui ensuite voulut absolument s'en retourner chez lui.

A mon égard, revenue à moi par les soins de la complice de l'Abbé, je parle de Madame de Sainte-Hermières, dont vous avez déja dû entrevoir la perfidie, & qui se retira dès que je commençai à ouvrir les yeux, en vain demandai-je à lui parler, elle ne revint point, je ne vis que ses femmes. La fiévre me reprit, & l'on me transporta dès six heures du matin chez Monsieur Villot, encore plus desespérée que malade.

VOUS jugez bien que mon avanture éclata de toutes parts de la maniére du monde la plus cruelle pour moi; en un mot, elle me deshonora, c'est tout dire.

MONSIEUR le Baron & Madame de Sainte-Hermieres l'écrivirent à ma mere, en lui renvoyant son consentement à notre mariage. Quant au scelerat d'Abbé, cet-

te Dame quelques jours après fût si bien l'excuser auprès de son oncle, qu'elle le reconcilia avec lui.

Ce dernier qui m'aimoit, me déchira si chrétiennement, & gémit de mon prétendu desordre, avec des expressions si intéressantes, si malignes & si pieuses, qu'on ne sortoit d'auprès de lui que la larme à l'œil sur mon égarement, pendant que flétrie & perdue dans l'esprit de tout le monde, je passai près de trois semaines à luter contre la mort, & sans autre ressource, pour ainsi dire, que la charité de Monsieur & de Madame Villot, qui me secoururent avec tout le soin imaginable, malgré l'abandon où ma mere, dans sa fureur, leur annonça qu'elle alloit me laisser. Ces bonnes gens furent les seuls qui résistérent au torrent de l'opprobre où je tombai; non qu'ils me crussent absolument innocente, mais jamais il n'y eut moyen de leur persuader que je fusse aussi coupable qu'on le supposoit.

Cependant ma fiévre cessa, & ma premiere attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce fut de leur raconter tout ce que je savois de mon histoire, & de leur dire les justes soupçons que j'avois que Madame de Sainte-Hermières étoit de moitié avec le neveu, qu'ils croy-

oient un homme de bien, & que je crus devoir démasquer, en leur confiant, sous le sceau du secret, l'avanture de ce misérable avec la Religieuse.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les désabuser sur mon compte, & dès cet instant ils ne cessérent de soutenir par-tout avec courage, que le Public étoit trompé, qu'on jugeoit mal de moi, qu'on le verroit peut-être quelque jour (& ils prophétisoient); qu'il étoit faux que l'Abbé fût mon Amant, ni qu'il eût jamais osé me parler d'amour; qu'à la vérité il étoit question d'un fait incompréhensible, & qui mettoit l'apparence contre moi, mais que je n'y avois point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avoient beau dire, on se moquoit d'eux, & je passai trois mois dans le desespoir de cet état-là.

Je voulus d'abord paroître pour me justifier, dès que je pus sortir; mais on me fuyoit: il étoit défendu à mes compagnes de m'approcher, & je pris le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre, toujours noyée dans les pleurs, méconnoissable à force d'être changée, j'implorois le Ciel, & j'attendois qu'il eût pitié de moi, sans oser l'espérer.

Il m'exauça cependant, & fit la grace à Madame de Sainte-Hermières de la punir pour la ſauver.

Elle étoit allée rendre viſite à une de ſes amies ; il avoit pleu beaucoup la veille, les chemins étoient rompus, & ſon caroſſe verſa dans un profond & large foſſé dont on ne la retira qu'évanoüie & à moitié briſée. On la reporta chez elle, la fiévre ſe joignit à cet accident qui avoit été précedé d'un peu d'indiſpoſition, & elle fut ſi mal, qu'on crut qu'elle n'en rechaperoit pas.

Un ou deux jours avant qu'on deſeſpérât d'elle, une de ſes femmes qui étoit mariée, prête d'accoucher, qui ſouffroit beaucoup, & qui ſe vit en danger de mourir, dans la peur qu'elle en eut, ſe crut obligée de révéler une choſe qui me concernoit, & qui chargeoit ſa conſcience.

Elle déclara donc en préſence de témoins, que la veille de mon mariage avec Monſieur de Sercour, l'Abbé lui avoit fait préſent d'une aſſez jolie bague, pour l'engager à l'introduire ſur le ſoir dans le cabinet de la chambre où je devois coucher.

Je répondis d'abord que j'y conſentois, raconta-t-elle, à condition que Mademoiſelle de Tervire en fût d'accord, & que je

l'en avertirois. Là-dessus il me pria instamment de n'en rien faire ; & après m'avoir demandé le secret : N'est il pas cruel, me dit-il, que mon oncle, tout moribond qu'il est, épouse demain Mademoiselle de Tervire, pour la laisser veuve au bout de six mois, peut-être, & maîtresse d'une succession qui m'appartient comme à son héritier naturel ? Mon projet est de le détourner de ce mariage qui m'enléve un bien dont je ferai sûrement un meilleur & plus digne usage que cette petite coquette, qui le dépenseroit en vanitez : vous y gagnerez vous-même, & voici toujours, avec la bague, un billet de mille écus que je vous donne, & qui, en attendant mieux, vous sera payé dès que le Baron aura les yeux fermez. Il n'est question que de me cacher ce soir, pendant qu'on soupera dans le cabinet de la chambre où Mademoiselle de Tervire couchera ; & une heure après, c'est-à-dire, entre minuit & une heure, d'aller dire à Madame de Sainte-Hermières qu'on entend du bruit dans cette chambre, afin qu'elle y vienne avec le Baron, qui me trouvant là avec la jeune personne, ne doutera pas que nous ne nous aimions tous deux, & renoncera à l'épouser. Voilà tout.

LA bague & le billet me tentérent, je le

confeſſe, ajouta la femme de chambre, je me rendis ; je l'introduiſis dans le cabinet, & non ſeulement le mariage en a été rompu, mais ce que je me reproche le plus, & ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'eſt le tort que j'ai fait par-là à Mademoiſelle de Tervire, dont la réputation en a tant ſouffert, & à qui je vous prie tous de demander pardon pour moi.

Les témoins de cette ſcéne la répandirent par-tout ; & quand il n'en ſeroit pas arrivé davantage, c'en étoit aſſez pour me juſtifier. Mais il reſtoit encore une coupable à qui Dieu, dans ſa miſéricorde, vouloit accorder le repentir de ſon crime.

Je parle de Madame de Sainte-Hermières, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous dire, & en préſence de ſa famille, de ſes amis & d'un Eccleſiaſtique qui l'avoit aſſiſtée, remit un paquet cacheté & écrit de ſa main à Monſieur Villot qu'elle avoit envoyé chercher, le chargea de l'ouvrir, d'en publier, d'en montrer le contenu, avant ou après ſa mort, comme il lui parloit, & finit enfin par lui dire : j'aurois volontiers fait preſſer Mademoiſelle de Tervire de venir ici ; mais je ne mérite pas de la voir, c'eſt bien aſſez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi. Adieu, Mon-

sieur, retournez chez vous, & ouvrez ensemble ce paquet qui la consolera. Monsieur Villot sortit en effet, & revint vîte au logis, où, conformément à la volonté de cette Dame, nous lûmes le papier, qui avoit laissé pour le moins autant de curiosité que d'étonnement à ceux qui avoient entendu ce que Madame de Sainte-Hermiéres avoit dit en le remettant à Monsieur Villot; & voici à peu près & en peu de mots ce qu'il contenoit:

„ PRE'TE à paroître devant Dieu, & à
„ lui rendre compte de mes actions, je dé-
„ clare à Monsieur le Baron de Sercour,
„ qu'il ne doit rien imputer à Mademoisel-
„ le de Tervire de l'avanture qui s'est pas-
„ sée chez moi, & qui a rompu son ma-
„ riage avec elle. C'est moi & une autre
„ personne (qu'elle ne nommoit point)
„ qui avons faussement supposé qu'elle a-
„ voit de l'inclination pour le neveu de
„ Monsieur le Baron. Ce rendez-vous
„ que nous avons dit qu'elle lui avoit don-
„ né la nuit dans sa chambre, ne fut qu'un
„ complot concerté entre cette autre per-
„ sonne & moi, pour la brouiller avec
„ Monsieur de Sercour. Je meurs péné-
„ trée de la plus parfaite estime pour la ver-
„ tu de Mademoiselle de Tervire, à qui
„ je n'ai nui que dans la crainte du tort que

„ cette autre perſonne menaçoit de me fai-
„ re à moi-même, ſi j'avois refuſé d'être
„ complice. „

Il me ſeroit impoſſible de vous exprimer tout ce que cet écrit me donna de conſolation, de calme & de joye; vous en jugerez par l'excès de l'infortune où j'avois langui.

Monsieur Villot alla ſur le champ dire & montrer ce papier par-tout, & d'abord à Monſieur de Sercour, qui partit auſſi-tôt pour venir me voir, & me faire des excuſes.

Enfin, tout le monde revint à moi, les viſites ne finiſſoient point, c'étoit à qui me verroit, à qui m'auroit, à qui m'accableroit de careſſes, de témoignages, d'eſtime & d'amitié. Tous ceux qui avoient connu ma mere, lui écrivirent; & l'Abbé devenu à ſon tour l'exécration du Public, auſſi-bien que de ſon oncle, ſe vit forcé de ſortir du Pays, & de fuir à trente lieuës de là dans une aſſez groſſe Ville, où deux ans après on apprit que ſa mauvaiſe conduite & ſes dettes l'avoient fait mettre en priſon, où il finit ſes jours.

La femme de chambre de Madame de Sainte-Hermières ne mourut point; cette Dame elle-même ſurvécut à ſon écrit, qui m'avoit ſi bien juſtifié, & ſe retira dans

une petite Terre écartée, où elle vivoit encore quand je ſortis du Pays. Le Baron de Sercour que je traitai toujours fort poliment par-tout où je le rencontrai, voulut renouer avec moi, & propoſa de conclure le mariage; mais je ne pus plus m'y réſoudre, il m'avoit trop peu ménagée.

J'AVOIS alors dix-ſept ans & demi, quand une Dame que je n'avois jamais vûe, & qui étoit extrêmement âgée, arriva dans le Pays. Il y avoit au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avoit quitté, & elle y revenoit, diſoit-elle, pour y revoir ſa famille, & pour y finir ſes jours.

CETTE Dame étoit une ſœur de feu Monſieur de Tervire mon grand-pere, qu'un jeune & riche Négociant avoit épouſé dans notre Province, où quelques affaires l'avoient amené. Il y avoit bien trente-cinq ans qu'elle étoit veuve, & il ne lui étoit reſté qu'un fils, qui pouvoit bien en avoir quarante. Je ne ſaurois me diſpenſer d'entrer dans ce détail, puiſqu'il doit ſervir à vous éclaircir ce que vous allez entendre, & que c'eſt d'ici que les plus importantes avantures de ma vie vont tirer leur origine.

VOUS m'avez vûe rejettée de ma mere dans mon enfance, manquant d'aſyle, & maltraitée de mes tantes dans mon adole-

ſcence; réduite enfin à me réfugier dans la maiſon d'un Payſan (car mon Fermier en étoit un) qui me garda cinq années entières; à qui j'aurois été à charge par la médiocrité de ma penſion; chez qui même je n'aurois pas eu le plus ſouvent de quoi me vêtir ſans ſon amitié pour moi, & ſans ſa reconnoiſſance pour mon grand-pere.

Me voici à préſent parvenue à l'âge de la jeuneſſe; voyons les événemens qui m'y attendent.

Cette Dame dont je viens de vous parler, ne ſachant plus où ſe loger en arrivant, ni qui pourroit la recevoir depuis la mort de mon grand-pere, s'étoit arrêtée dans la Ville la plus prochaine, & de-là avoit envoyé au Château de Tervire, tant pour ſavoir par qui il étoit occupé, que pour avoir des nouvelles de la famille.

On y trouva Tervire, ce frere cadet de mon pere, qui depuis deux ou trois jours y étoit arrivé de Bourgogne, où il vivoit avec ſa femme, dont je ne vous ai rien dit, & qui y avoit ſes biens, & où le peu d'accueil qu'on avoit toujours fait à ce cadet dans nos cantons depuis le deſaſtre de ſon aîné, l'avoit comme obligé de ſe retirer.

Je vous ai déja fait obſerver que la Dame en queſtion avoit un fils, & il faut que

que vous ſachiez encore que ce fils à qui, comme à un riche héritier, elle avoit donné toute l'éducation poſſible, & que dans ſa jeuneſſe elle avoit envoyé à Saint-Malo pour y régler quelques reſtes d'affaire, y étoit devenu amoureux de la fille d'un petit Artiſan, fort vertueuſe & fort raiſonnable, diſoit-on, mais qui avoit une ſœur qui ne lui reſſembloit pas, une malheureuſe aînée qui n'avoit de commun avec elle que la beauté, & qui pis eſt, dont la conduite avoit perſonnellement deshonoré le pere & la mere qui la ſouffroient.

SON autre ſœur, malgré cet opprobre de ſa famille, n'en étoit pas moins eſtimée, quoique la plus belle; & ce ne pouvoit être là que l'effet d'une ſageſſe bien prouvée & bien exempte de reproche.

QUOI qu'il en ſoit, le fils de Madame Durſan (c'étoit le nom de la Dame dont il s'agit) éperdu d'amour pour cette aimable fille, fit à ſon retour de Saint-Malo, tout ce qu'il put auprès de ſa mere pour obtenir la permiſſion d'épouſer ſa Maîtreſſe.

MADAME Durſan que quelques amis avoient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux inſtances de ſon fils, s'emporta contre lui, l'appella le plus lâche de tous les hommes, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, qu'elle traitoit d'horrible & d'infame.

SON fils, après quelques autres tentatives qui furent encore plus mal reçues, bien convainçu à la fin de l'impossibilité de gagner sa mere, acheva sans bruit de perdre le peu de raison que l'espérance de réussir lui avoit laissée, ferma les yeux sur tout ce qu'il alloit sacrifier à sa passion, & résolut froidement sa ruine.

IL trouva le moyen de voler vingt mille frans à sa mere, partit pour Saint-Malo, rejoignit sa Maîtresse, qu'il abusa par un consentement qui paroissoit être de sa mere, dont il avoit contrefait l'écriture, eut le tems de l'épouser, avant que Madame Dursan qui s'apperçut trop tard de son vol, pût y mettre obstacle, & la força ensuite de se sauver avec lui, pour échaper aux poursuites de sa mere, après lui avoir avoué qu'il l'avoit trompée.

TROIS ou quatre ans après, il avoit écrit deux ou trois fois de suite à Madame Dursan, qui pour toute réponse au repentir qu'il marquoit avoir de sa faute, lui fit mander à son tour, qu'elle ne vouloit plus entendre parler de lui, & qu'elle n'avoit que sa malédiction à lui donner.

DURSAN qui connoissoit sa mere, & qui se jugeoit lui-même indigne de pardon, desespéra de la faire changer de sentimens, & cessa de la fatiguer par ses lettres.

Son mariage auroit ſans doute été déclaré nul, s'il avoit voulu; ſon âge, l'extrême inégalité des conditions, l'infamie de ces petites gens avec leſquels il s'étoit allié, les crédits & les richeſſes de ſa mere, tout étoit pour lui, tout l'auroit aidé à le tirer d'affaire, s'il avoit ſeulement commencé par ſe ſéparer de cette fille; & quelques perſonnes à qui il avoit d'abord confié le lieu de ſa retraite, le lui propoſérent deux ou trois mois après ſon évaſion, perſuadées qu'il n'y repugneroit pas, d'autant plus qu'il ſentoit alors tout le tort qu'il s'étoit fait: quelle apparence d'ailleurs qu'après ſes extravagances paſſées qui montroient ſi peu de cœur, il fût de caractére à s'effrayer d'une mauvaiſe action de plus? Celle-ci l'arrêta cependant; on ne connoît rien aux hommes; & cet inſenſé qui s'étoit ſi peu ſoucié de ce qu'il ſe devoit à lui-même, qui n'avoit pas héſité d'être ſi lâche à ſes dépens, refuſa tout net de l'être aux dépens de ſa femme, pour qui ſa paſſion étoit déja éteinte.

De-sorte que tout le monde l'abandonna, & il y avoit plus de dix-ſept ans qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu.

Tervire le cadet qui avoit autrefois été instruit d'une partie de ce que je vous dis-là par ſon pere, à qui Madame Durſan

ıvoit écrit, présuma que son fils étoit
ort, puisqu'elle revenoit finir ses jours
ıns sa patrie, ou du moins se flata qu'il
: se seroit pas reconcilié avec elle, &
ı'en cultivant ses bonnes graces, il pour-
it encore être substitué à la place de ce
s, comme il l'avoit été à celle de mon
re.

Plein de cette espérance flateuse, &
ja tout émû de convoitise, le voilà qui
ırt pour aller trouver sa tante, & qui
ns sa petite tête (car il avoit peu d'esprit)
ojette en chemin les moyens d'envahir
succession; moyens aussi sots que lui, &
ii se terminérent, comme on en a jugé
puis, à prodiguer les respects, les airs
ıttachement, les complaisances & tou-
s sortes de finesses de cette espéce. Ce
t là tout ce qu'il put imaginer de plus
roit.

Mais malheureusément pour lui, il
oit affaire à une femme de bon-sens,
un caractére simple & tout uni, que ses
çons choquérent, qui comprit tout d'un
oup à quoi elles tendoient, & qu'elles dé-
ırérent de lui.

Il lui offrit son Château qu'elle refusa;
ais, comme il ne l'habitoit point, qu'il
voit fixé sa demeure ailleurs, & bien loin
e là, qu'elle y avoit été élevée, elle

s'offrit de l'acheter avec la Terre de Tervire.

Il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire, & un autre que lui en auroit généreusement laissé le marché à la discrétion d'une tante aussi riche, aussi âgée, dont il pouvoit même arriver qu'il héritât; & c'eût été là sûrement une marque de zéle & de desintéressement bien entendue. Mais les petites ames ne se fient à rien; il ne s'étoit préparé qu'à des respects sans conséquence; il étoit d'ailleurs tenté du plaisir présent de vendre bien cher; & ce neveu, par pure avarice, oublia les intérêts de son avarice même.

Il céda son Château, après avoir honteusement chicané sur le prix avec Madame Dursan, qui l'acheta plus qu'il ne valoit, mais qui en avoit envie, & qui le lui paya sur le champ.

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occasion par-dessus une étrangére, ce fut d'être rançonnée avec des révérences, avec des tons doux & respectueux, à la faveur desquels il croyoit habilement tenir bon sur le marché, sans qu'elle y prît garde.

Dès le lendemain elle alla loger dans le Château, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plutôt qu'il pourroit, & dont il sortit huit jours après pour s'en retourner chez lui, fort honteux du

peu de ſuccès de ſes reſpects & de ſes courbettes, dont il vit bien qu'elle avoit deviné les motifs, & qui n'avoient ſervi qu'à la faire rire, ſans compter encore le chagrin qu'il eut de me laiſſer dans le Château, où le bon-homme Villot qui connoiſſoit cette Dame, m'avoit amenée depuis cinq ou ſix jours, & où je plaiſois, où mes façons ingénues réuſſiſſoient auprès de Madame Durſan, qui commençoit à m'aimer, qui me careſſoit, à qui je m'accoutumois inſenſiblement, que je trouvois en effet bonne & franche, avec qui j'étois le lendemain plus à mon aiſe & plus libre que la veille, qui de ſon côté prenoit plaiſir à voir qu'elle me gagnoit le cœur, & qui pour ſurcroît de bonne fortune pour moi, avoit retrouvé au Château un portrait qu'on avoit fait d'elle dans ſa jeuneſſe, à qui il eſt vrai que je reſſemblois beaucoup, qu'elle avoit mis dans ſa chambre, qu'elle montroit à tout le monde.

Et comme on m'appelloit communément la belle Tervire, il s'enſuivoit de ma reſſemblance avec le portrait de Madame Durſan, qu'on ne pouvoit louer les graces que j'avois, ſans louer celles qu'elle avoit eues, je ne faiſois point d'impreſſion qu'elle n'eût faite, elle auroit inſpiré tout ce que j'inſpirois, c'eût été la

même chose, témoin le portrait; & cela la rejouissoit encore toute vieille qu'elle étoit. L'amour-propre tire parti de tout, il prend ce qu'il peut, suivant l'âge & l'état où nous sommes; & vous jugez bien que je n'y perdois pas moi, à lui faire tant d'honneur, & à montrer ainsi ce qu'elle avoit été.

VOILA' donc dans quelles circonstances Tervire repartit pour la Bourgogne.

MONSIEUR Villot qui croyoit ne m'avoir laissée au Château que pour une semaine ou deux, revint me chercher le lendemain du départ de mon oncle; mais Madame Dursan qui ne m'avoit retenue aussi que pour quelques jours, n'étoit plus d'avis que je la quittasse.

PARLES donc, ma petite, me dit-elle en me prenant à part; t'ennuyes-tu ici? Non, vraiment, ma tante, répondis-je; mais en revanche, je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Eh bien, restes, reprit-elle, tu seras chez moi encore plus honnêtement que chez Villot, je pense.

C'EST ce qui me semble, lui dis-je en riant. J'écrirai donc demain à ta mere que je te garde, ajouta-t-elle; entre nous, tu n'étois pas là dans une maison convenable à une fille née ce que tu es. Mademoiselle de Tervire en pension chez un

Fermier ! voilà qui est joli ! Plus joli que d'être la Pensionnaire d'un pauvre Vigneron, comme j'ai pensé l'être, ma tante, lui repartis-je toujours en badinant.

Je le sais bien, ma petite, me répondit-elle, on me conta avant-hier toute ton Histoire, & l'obligation que tu as au bon homme Villot que j'estime aussi-bien que sa femme ; je suis instruite de tout ce qui te regarde, & je ne dis rien de ta mere ; mais tu as de fort aimables tantes ; quelle parenté ! Elles sont venues me voir, & je leur rendrai leur visite, il faudra bien, tu seras avec moi, c'est un plaisir, que je veux me donner.

Mon Fermier entra pendant qu'elle me tenoit ce discours. Venez, Monsieur Villot, lui cria-t-elle, je parlois de vous tout-à-l'heure ; vous veniez pour emmener Tervire, mais je la retiens ; vous me la cédez volontiers, n'est-ce pas ? & je manderai à la Marquise qu'elle est chez moi. Combien vous est-il dû pour elle, dites ? je vous payerai sur le champ.

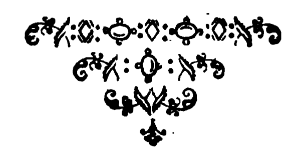
Eh ! mon Dieu ! Madame, cette affaire-là ne presse pas, reprit Monsieur Villot : pour ce qui est de notre jeune Maîtresse, il est juste que vous l'ayiez, puisque vous la voulez, je ne saurois dire non, & dans le fond j'en suis bien aise, à cause d'elle qui sera avec sa bonne tante ; mais

cela n'empêchera pas que je ne m'en retourne trifte, & nous allons être bien étonnez Madame Villot & moi de ne la plus voir dans la maifon ; car, fauf fon refpect, nous l'aimions comme notre enfant, & nous l'aimerons toujours de même, ajouta-t-il prefque la larme à l'œil. Et votre enfant vous le rend bien, lui répondis-je auffi toute attendrie.

Vous ne la perdez pas, vous la reviendrez voir quand il vous plaira, dit Madame Durfan que notre attendriffement touchoit à fon tour.

Nous profiterons de la permiffion, répondit Monfieur Villot, que j'embraffai fans façon & de tout mon cœur, & que je chargeai de mille amitiez pour fa femme, que je promis d'aller voir le lendemain ; après quoi il partit.

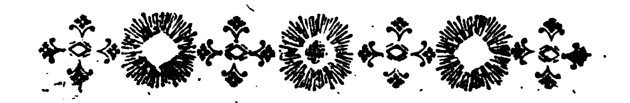
Fin de la neuvième Partie.



X. Part.



J. J. Eberspach sc. a. V.



LA VIE DE MARIANNE,

OU, LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***



DIXIÉME PARTIE.

Vous reçûtes hier la neuviéme Partie de mon Histoire, & je vous envoye aujourd'hui la dixiéme; on ne sauroit guéres aller plus vîte. Je prévois, malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence; j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si pareusseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers, n'est-il pas vrai? Je suis sûre que c'est-là votre pensée. Patience, vous me faites une inju-

ſtice, Madame; mais vous n'êtes pas encore obligée de le ſavoir, c'eſt à moi dans la ſuite à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en faſſiez reparation. Pourſuivons, c'eſt toujours mon amie la Religieuſe qui parle; & qui eſt revenue ſur le ſoir dans ma chambre où je l'attendois.

VOUS vous reſſouvenez bien, reprit-elle, que je ſuis chez Madame Durſan, qui me prodiguoit tout ce qui ſert à l'entretien d'une fille; de-ſorte qu'il ne tint qu'à ma mere de m'aimer beaucoup, ſi pour obtenir ſon amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laiſſer tout doucement oublier que j'étois ſa fille.

AUSSI l'oublia-t-elle ſi bien, qu'il y avoit quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ſes nouvelles, quand je perdis Madame Durſan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou ſix ans, & je les paſſai d'une maniére ſi tranquille & ſi uniforme, que ce n'eſt pas la peine de m'y arrêter.

JE vous ai déja dit qu'on m'appelloit la belle Tervire; car dans chaque petit canton de Province, il y a preſque toujours quelque perſonne de notre ſexe qui eſt la Beauté du pays, celle pour ainſi dire dont le pays ſe fait fort.

OR, c'étoit moi qui avoit cette diſtinction-là, que je n'ai pas portée ailleurs, & qui alors m'attiroit quantité d'Amans cam-

pagnards dont je ne me ſoucioìs guéres, mais qui ſervoient à montrer que j'étois la Belle par excellence ; & c'étoit-là tout ce qui m'en plaiſoit.

NON que j'en devinſſe plus glorieuſe avec mes compagnes, je n'étois pas de cette humeur-là : elles ont pû ſouvent n'être pas contentes de ma figure qui triomphoit de la leur ; mais jamais elles n'ont eu à ſe plaindre de moi ni de mes façons, jamais ma vanité ne triomphoit d'elles : au contraire, j'ignorois autant que je pouvois, les préférences qu'on me donnoit, je les écartois, je ne les voyois point, je paſſois pour ne les point voir ; je ſouffrois même pour mes compagnes qui les voyoient, quoique je fuſſe bien-aiſe que les autres les viſſent. C'eſt une puérilité dont je me ſouviens encore ; mais, comme il n'y avoit que moi qui la ſavoit, que mes amies ne me croyoient pas inſtruites de mes avantages cela les adouciſſoit, c'étoit autant de rabattu ſur leur mortification, & nous n'en vivions pas plus mal enſemble.

TOUT le monde m'aimoit au-reſte : Elle eſt plus aimable qu'une autre, diſoit-on, & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas. On ne parloit que de cela à Madame Durſan ; par-tout où nous allions, on ne l'entretenoit de moi que pour me louer, & on témoignoit que c'étoit de bonne-

soi, par l'accueil & par les caresses qu'on me faisoit.

Il est vrai que j'étois née douce, & qu'avec le caractére que j'avois, rien ne m'auroit plus inquiétée que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un.

Madame Dursan que j'aimois de tout mon cœur, & qui en étoit convaincue, recueilloit de son côté tout le bien qu'on lui disoit de moi; on concluoit qu'elle avoit raison de m'aimer, & ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étois avec elle, je ne l'avois jamais vûe qu'en parfaite santé; mais, comme elle étoit d'un âge très-avancé, insensiblement cette santé s'altéra. Madame Dursan, jusques-là si active, devint infirme & pesante: elle se plaignit que sa vuë baissoit; d'autres accidens de la même nature survinrent; nous ne sortions presque plus du Château; c'étoit toujours de nouvelles indispositions; & elle en eut une entre autres, qui parut lui annoncer une fin si prochaine, qu'elle fit son testament sans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre, où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée, pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'esprit que me causoit son état.

J'AVOIS pris tant d'attachement pour elle, & je tenois ſi fort à la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, que la tête me tournoit quand je penſois qu'elle pouvoit mourir.

AUSSI depuis quelques jours étois-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'effrayer cependant, je paroiſſois tranquille, & tâchois de montrer un peu de ma gayeté ordinaire.

MAIS en pareil cas on rit de ſi mauvaiſe grace, on imite ſi mal & ſi triſtement ce qu'on ne ſent point. Madame Durſan ne s'y trompoit pas, & ſourioit tendrement en me regardant, comme pour me remercier de mes efforts.

ELLE venoit donc d'écrire ſon teſtament, quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré, & il reſte toujours quelque petite impreſſion de cela ſur le viſage.

D'où viens-tu, ma niéce? me dit-elle, tu as les yeux bien rouges! Je ne ſais, lui répondis-je; c'eſt peut-être de ce que je me ſuis aſſoupie un quart-d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoir dormi, reprit-elle en ſecouant la tête, tu as pleuré.

MOI! ma tante, & de quoi voulez-vous que je pleure? m'écriai-je avec cet air dégagé que j'affectois. De mon âge & de mes infirmitez, me dit-elle en ſouriant.

Comment, de vos infirmitez! Pensez-vous qu'un petit dérangement de santé qui se passera, me fasse peur avec le tempérament que vous avez? lui répondis je d'un ton qui alloit me trahir, si je ne m'étois pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui, mais on n'est pas éternelle, mon enfant; & il y a longtems que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, Madame? lui dis-je sans répondre à sa réflexion. A personne, reprit-elle; ce sont des mesures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils, depuis près de vingt ans qu'on n'a entendu parler du mien, je le crois mort; & quand il vivroit, ce seroit la même chose pour moi; non que j'aie encore aucun ressentiment contre lui, s'il vit, je prie Dieu de le bénir, & de le rendre honnête-homme; mais, ni l'honneur de la famille, ni la religion, ni les bonnes mœurs qu'il a violées, ne me permettent pas de lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux fils; mais elle ne m'écouta point.

Tais-toi, me dit-elle, mon parti est pris. Ce n'est pas par humeur que je suis inflexible; il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence folle & crimi-

nelle qui nuiroit à l'ordre & à la justice humaine & divine: l'action de Durval fut affreuse, le misérable ne respecta rien; & tu veux que je donne un exemple d'impunité qui seroit peut-être funeste à ton fils même, si jamais tu en as un. Si le mien, comme a fait autrefois ton pere, qui fut traité avec trop de rigueur, s'étoit marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me serois rendue, je n'aurois pas regardé au bien, & je ne serois pas aujourd'hui à lui faire grace; mais épouser une fille de la lie du peuple, & d'une famille connue pour infâme parmi le peuple, je n'y saurois penser qu'avec horreur. Revenons à ce que je disois.

Il ne me reste pour tout héritier que ton oncle Tervire, qui est déja assez riche, & qui l'est de ton bien: il a profité durement du malheur de ton pere, m'a-t-on dit, il ne l'a jamais, ni consolé, ni secouru. Il se rejouiroit encore du malheur de mon fils & du sujet de mes larmes; ainsi je ne veux point de lui: il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres, & n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand secours à attendre de ta mere, tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterois, & ma succession serviroit

du moins à faire la fortune d'une niéce que j'aime, dont je vois bien que je suis aimée, qui craint de me perdre, qui me regretera, j'en suis sûre, toute mon héritière qu'elle sera, & que mon fils qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui dans la misére où il est peut-être; ta reconnoissance est une ressource que je lui laisse. Voilà, ma fille, de quoi il est question dans le papier cacheté que tu vois: j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, & je t'y donne tout ce que je posséde.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce discours qui m'offroit partout l'image de sa mort, m'attendrit & m'effraya tant, qu'il me fut impossible de prononcer un mot; il me sembla qu'elle alloit mourir, qu'elle me disoit un éternel adieu, & jamais sa vie ne m'avoit été si chere.

Elle comprit le sujet de mon saisissement & de mes pleurs. Je m'étois assise, elle se leva pour s'approcher de moi, & me prenant la main: Tu m'aimerois encore mieux que ma succession, n'est-il pas vrai, ma fille? Mais ne t'allarmes point, me dit-elle, ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non, Madame, lui dis-je en faisant un effort, votre fils n'est pas mort, & vous le reverrez, je l'espére.

En cet instant nous entendîmes quelque bruit dans la salle. C'étoient deux Dames

d'un Château voiſin qui venoient voir Madame Durſan, & je me ſauvai pour n'être point vûe dans l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart-d'heure après. Elles venoient inviter Madame Durſan à une partie de pêche qui ſe faiſoit le lendemain chez elles; & comme elle s'en excuſa ſur ſes indiſpoſitions, elles la priérent du moins de vouloir bien m'y envoyer, & tout deſuite demandérent à me voir.

Madame Durſan qui leur promit que j'y viendrois, me fit avertir, & je fus obligée de paroître.

Ces deux Dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient auſſi de toutes nos amies, celles avec qui je me plaiſois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi; il y avoit dix ou douze jours que nous ne nous étions vûes. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouvérent ſi abbattue, qu'elles crurent que j'avois été malade. Non, leur dis-je, tout ce que j'ai, c'eſt que depuis quelque tems je dors aſſez mal; mais cela reviendra. Là-deſſus, Madame Durſan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien; c'eſt qu'elle s'attribuoit mon inſomnie.

Ces Dames, me dit-elle enſuite, ſou-

haitoient que nous allassions demain à une partie de pêche qui se fera chez elles; mais je suis trop incommodée pour sortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je bien résolue de prétexter quelque indisposition, plutôt que de la laisser seule toute la journée.

Aussi le lendemain, avant que Madame Dursan fût éveillée, eus-je soin de leur dépêcher un domestique, qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin, & qui me retenoit au lit, m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Dursan, étonnée quelques heures après de voir entrer chez elle une femme de chambre qu'elle avoit chargée de me suivre, apprit d'elle que je n'étois point partie, & sut en même tems l'excuse que j'en avois donnée.

Cependant je me levai pour aller chez elle, & j'étois à moitié de sa chambre, quand je la rencontrai, qui, malgré la peine qu'elle avoit à marcher depuis quelque tems, & qui soutenue d'un laquais, venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment! te voilà levée! me dit-elle en s'arrêtant dès qu'elle me vit, & ta migraine? Ce n'en étoit pas une, lui dis-je, je me suis trompée; ce n'étoit qu'un grand mal de tête qui est extrement diminué,

& je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une friponne, & tu mériterois que je te fisse partir tout-à-l'heure; mais viens donc, puisque tu as voulu rester. Je vous assure que je serois partie, si je n'avois pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénu. Et moi, me dit-elle, je t'assure que j'irai partout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus raisonnable. Eh, mais, sans doute, vous irez par-tout, repris-je, j'y compte bien, vous ne serez pas toujours indisposée; & en tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis-là, & dans lesquelles elle devinoit toujours mon intention, de quelque manière que je m'y prisse m'avoient tellement gagné son cœur, qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des meres aime sa fille.

Dans ces entrefaites, la plus ancienne de deux femmes de chambre qu'elle avoit, vieille fille qui avoit toute sa confiance, & qui la servoit depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fiévre aigue qui l'emporta en six jours de tems.

Madame Dursan en fut consternée; il est vrai qu'à l'âge où elle étoit, il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'EST une amie d'une eſpéce unique que la mort vous enléve en pareil cas, une amie de tous les inſtans, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire, qui vous délaſſe de la fatigue d'avoir plû aux autres, qui n'eſt, pour ainſi dire, perſonne pour vous, quoiqu'il n'y ait perſonne qui vous ſoit plus néceſſaire, avec qui vous êtes auſſi rebutante, auſſi petite d'humeur & de caractére que vous avez quelquefois beſoin de l'être, avec qui vos infirmitez les plus humiliantes ne ſont que des maux pour vous, & point une honte; enfin une amie qui n'en a pas même le nom, & que ſouvent vous n'apprenez que vous aimiez, que lorſque vous ne l'avez plus, & que tout vous manque ſans elle. Et voilà le cas où ſe trouvoit Madame Durſan qui avoit près de quatre-vingts ans.

AUSSI, comme je vous l'ai dit, en tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

IL lui falloit cependant une autre femme de chambre, & on lui en envoya pluſieurs dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même, & lui en préſentai une ou deux qui ne lui convinrent pas non plus.

CE fut ainſi qu'elle paſſa près d'un mois, pendant lequel elle eut lieu dans mille occaſions de ſe convaincre de ma tendreſſe & de mon zéle.

DANS cette occurrence, un jour qu'elle reposoit, & que je me promenois en lisant aux environs du Château, j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servoit d'avenuë; de-sorte que je tournai de ce côté-là, pour savoir de quoi il étoit question, & je vis que c'étoit le garde de Madame Dursan, avec un de ses gens, qui querelloient un Jeune-homme, qui sembloient avoir envie de le maltraiter, & tâchoient de lui arracher un fusil qu'il tenoit.

JE me sentis un peu émûe du ton brutal & menaçant dont ils lui parloient, aussi-bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire, & je m'avançai le plus vîte que je pus, en leur criant de s'arrêter.

PLUS j'approchai d'eux, & plus leur action me déplut. C'est que j'en voyois mieux le Jeune-homme en question, qu'il étoit en effet difficile de regarder indifféremment, & dont l'air, la taille & la physionomie me frappérent, malgré l'habit tout uni & presque usé dont il étoit vêtu.

QUE faites-vous donc là, vous autres? dis-je alors avec vivacité à ces brutaux, quand je fus près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chasse sur les Terres de Madame, qui a déja tué du gibier, & que nous voulons desarmer, me répondit le garde avec toute la confiance d'un valet qui est charmé d'avoir droit de faire du mal.

Le Jeune-homme qui avoit ôté son chapeau d'un air fort respectueux dès que je m'étois approchée, jettoit de tems en tems sur moi des regards, & modestes & supplians, pendant que l'autre parloit.

Laissez, laissez aller Monsieur, dis-je après au garde qui ne l'avoit appellé que ce garçon, & dont je fus bien-aise de corriger l'incivilité: retirez-vous, il n'a pas su les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne faisois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors en me saluant, & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la Terre de leur Dame, & plus encore de vouloir desarmer un homme qu'ils ne connoissent point, qui, malgré l'état où ils le voyent, n'est pas fait, je vous assure, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se sont jettez que par surprise.

A ces mots, le garde & son camarade insistérent pour me persuader qu'il ne méritoit point de grace, & continuérent de l'apostropher desagréablement; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvez que brutaux, & depuis qu'il avoit dit quelques paroles, je les trouvois insolens: Taisez-vous, leur dis-je, vous parlez mal; éloignez-vous, mais ne vous en allez pas.

Et puis m'adressant à lui: Vous ont-ils

ôté votre gibier? lui dis-je. Non, Mademoiſelle, me répondit-il, & je ne ſaurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occaſion-ci. Il eſt vrai que je chaſſe, mais pour un motif qui vous paroîtra ſans doute bien pardonnable: c'eſt pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parens dans la Nobleſſe de ce pays-ci, qui en eſt abſent depuis long-tems, & qui y eſt arrivé d'avant-hier avec ma mere; en un mot, Mademoiſelle, c'eſt pour mon pere. Je l'ai laiſſé malade, ou du moins très-indiſpoſé dans le village prochain chez un Payſan qui nous a retirez; & comme vous jugez bien qu'il y vit aſſez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudroit, & qu'il n'eſt guéres en état de faire beaucoup de dépenſe, je ſuis ſorti tantôt pour aller vendre un petit bijou que j'ai ſur moi, dans la Ville qui n'eſt plus qu'à une demi lieuë d'ici, & en ſortant j'ai pris ce fuſil dans l'intention de chaſſer en chemin, & de rapporter à mon pere quelque choſe qu'il pût manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un diſcours aſſez humiliant à tenir: cependant, dans tout ce qu'il me dit là, il n'y eût pas un ton qui n'excitât mes égards autant que ma ſenſibilité, & qui ne m'aidât

à distinguer l'homme d'avec sa mauvaise fortune; il n'y avoit rien de si opposé que sa figure & son indigence.

JE suis fâchée, lui dis-je, de n'être pas venue assez-tôt pour vous épargner ce qui vient de se passer; & vous pouvez chasser ici en toute liberté, j'aurai soin qu'on ne vous en empêche pas: continuez, Monsieur, la chasse est bonne sur ce terrain-ci, & vous n'irez pas loin sans trouver ce qu'il faut pour votre malade. Mais peut-on vous demander ce que c'est que ce bijou que vous avez dessein de vendre?

HELAS! Mademoiselle, reprit-il, c'est fort peu de chose; il n'est question que d'une bagatelle de deux cens francs, tout-au-plus, mais qui suffira pour donner à mon pere le tems d'attendre que ses affaires changent: la voici, ajouta-t-il en me la présentant.

SI vous voulez revenir demain matin, lui dis-je après l'avoir prise & regardée, peut-être vous en aurai-je défait; je la proposerai du moins à la Dame du Château qui est ma tante: elle est généreuse, je lui dirai ce qui vous engage à la vendre, elle en sera sans doute touchée; & j'espére qu'elle vous épargnera la peine d'aller la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'ETOIT en lui remettant la bague que

je lui parlois ainsi; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, Mademoiselle, puisque vous voulez bien tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me répondit-il: il est juste d'ailleurs, que la Dame dont vous parlez, ait le tems de l'examiner; ainsi, Mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé, me surprit un peu, me plut, & me fit rougir, je ne sais pourquoi. Cependant je refusai d'abord de me charger de cette bague, & le pressai de la reprendre. Non, Mademoiselle, me dit-il encore en me saluant pour me quitter, il vaut mieux que vous l'ayiez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer; & là-dessus il partit, pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le regardois en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuse.

Le garde & son camarade étoient restez dans l'allée à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avois ordonné, & je les rejoignis.

Si vous retrouviez aujourd'hui, ou demain, ce Jeune-homme chassant encore ici, leur dis-je, je vous défens, de la part de Madame Dursan, de l'inquiéter davan-

rage; je vais avoir ſoin qu'elle vous le défende elle-même. Et puis je rentrai dans le Château, l'eſprit toujours plein de ce Jeune-homme & de ſa décence, de ſes airs reſpectueux & de ſes graces: cette bague même qu'il m'avoit laiſſée, avoit part à mon attention; elle m'occupoit, & n'étoit pas pour moi une choſe indifférente.

J'ALLAI chez Madame Durſan qui étoit reveillée, & à qui je contai ma petite avanture, avec l'ordre que j'avois donné de ſa part au garde.

ELLE ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chaſſeur de ſi bonne mine (car je n'omis rien de ce qui pouvoit le rendre intéreſſant,) un Jeune-homme ſi poli, ſi doux, ſi bien élevé, qui chaſſoit avec un zéle ſi édifiant pour un pere malade, ne pouvoit que trouver grace auprès de Madame Durſan, qui avoit le cœur bon, & qui ne voyoit dans mon recit que ſa juſtification ou ſon éloge.

OUI, ma fille, tu as raiſon, me dit-elle, j'aurois penſé comme toi, ſi j'avois été à ta place, & ton action eſt très-louable (pas ſi louable qu'elle ſe l'imaginoit, ni que je le croyois moi-même; ce n'étoit pas là le mot qu'il eût fallu dire.)

QUOI qu'il en ſoit, dans l'attendriſſement où je la vis, j'augurai bien du ſuccès de ma négociation au ſujet de la bague dont

je lui parlai, & que je lui montrai tout de-suite, persuadée que je n'avois qu'à lui en dire le prix pour en avoir l'argent.

MAIS je me trompois, les mouvemens de ma tante & les miens n'étoient pas tout-à-fait les mêmes: Madame Dursan n'étoit que bonne & charitable; cela laisse du sens-froid, & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y songes pas, me dit-elle, pourquoi t'es-tu chargée de ce bijou? à quoi veux-tu que je l'employe? Je ne pourrois le prendre que pour toi, & je t'en ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai.) Non, ma fille, reprens-le, ajouta-t-elle tout de-suite en me le rendant d'un air triste; ôte-le de ma vûë, il me rappelle une petite bague que j'ai eue autrefois, qui étoit, ce me semble, pareille à celle-ci, & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ses études.

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée, & l'assurai bien qu'elle ne la verroit plus.

ATTENS, reprit-elle, j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune-homme, de lui prêter quelque argent, qu'il te rendra, lui diras-tu, quand il aura vendu son bijou; voilà dix écus pour lui; qu'on te les rende ou non, je ne m'en soucie gué-

res; & je les donne, quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

JE m'en garderai bien, lui repartis-je en prenant cette somme qui étoit bien audessous de la générosité que je me sentois, mais qui, avec quelque argent que je résolus d'y joindre, deviendroit un peu plus digne du service que j'avois envie de rendre; car de l'argent, j'en avois. Madame Dursan qui dans les occasions vouloit que je jouasse, ne m'en laissoit point manquer.

TOUT mon embaras fut de savoir comment je ferois le lendemain pour offrir cette somme au jeune-homme en question, sans qu'il en rougît à cause de l'indigence des siens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit cet argent plus qu'on ne le prêtoit.

J'Y rêvai donc avec attention, j'y rêvai le soir, j'y rêvai étant couchée, j'arrangeai ce que je lui dirois, & j'attendis le lendemain sans impatience, mais aussi sans cesser un instant de songer à ce lendemain.

IL arriva donc, & ma premiére idée en me reveillant, fut de penser qu'il étoit arrivé.

J'E'TOIS avec Madame Dursan sur la terrasse du jardin, & nous nous y entretenions toutes deux assises après le dîné, quand on vint me dire qu'un jeune Etran-

ger qui étoit dans la ſalle, demandoit à me parler. C'eſt apparemment ton Chaſſeur d'hier, me dit Madame Durſan, va lui rendre ſa bague, & tâche de l'amuſer un inſtant; je vais retourner dans ma chambre, & je ſerois bien-aiſe de le voir en traverſant la ſalle.

Je me levai donc avec une émotion ſecrette que je n'attribuai qu'à la fâcheuſe néceſſité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embaras du compliment que j'allois lui faire pour cette ſomme que je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réuſſi pour eux. Il ſe méprit à mon air, & crut qu'il ſignifioit que ſa viſite m'étoit, en ce moment-là, importune; c'eſt du moins ce que je compris à ſa réponſe.

Je ſuis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiſelle, & je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-il en me ſaluant avec toutes les graces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monſieur, lui repartis-je, vous venez à propos, & je vous attendois; mais ce qui me mortifie, c'eſt que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pu engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait eſpérer: elle a beaucoup d'exces

ſortes de bijoux, & ne ſauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle ſeroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes-gens; & quoiqu'elle ne vous connoiſſe pas, ſur ce que je lui ai dit que les perſonnes à qui vous appartenez, étoient reſtées dans le village prochain, qu'elles venoient dans ce pays-ci pour une affaire de conſéquence, & que vous ne vendiez ce petit bijou que pour en tirer un argent dont vos parens avoient actuellement beſoin; enfin, Monſieur, ſur la maniére dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous meritiez, elle a cru qu'elle ne riſqueroit rien à vous faire un plaiſir qu'elle ſeroit bien-aiſe qu'on lui fît en pareil cas; c'eſt de vous prêter cette ſomme, en attendant que les vôtres aient reçu de l'argent, ou que vous ayez vendu le diamant, dont la vente ſervira à vous acquiter, & j'ai ſur moi vingt écus que vous nous devrez, & que voilà, ajoutai-je.

QUOI! Mademoiſelle, me répondit-il en ſouriant doucement & d'un air reconnoiſſant, vous me remettez la bague, nous vous ſommes inconnus, vous ne me demandez ni nom ni billet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent? Vous avez raiſon, Monſieur, lui dis-je, on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes aſſurément un jeune-homme plein d'honneur, on voit

bien que vous venez de bon lieu, & je ſuis perſuadée que je ne hazarde rien. A quoi d'ailleurs nous ſerviroient votre billet & votre nom, ſi vous n'étiez pas ce que je penſe ? Quant au diamant, je ne vous le rends qu'afin que vous le vendiez, Monſieur : c'eſt avec lui que vous me payerez; cependant ne vous preſſez point, il vaut, dit-on, plus de deux cens francs, prenez tout le tems qu'il faudra pour vous en défaire ſans y perdre, & je le lui préſentois en lui parlant ainſi.

Je ne ſais, Mademoiſelle, me répondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligez, ou du ſervice que vous voulez nous rendre, ou du ſoin que vous prenez pour nous le déguiſer; car on ne prête point à des inconnus, c'eſt vous en dire aſſez; & mon pere & ma mere ſeront auſſi pénétrez que moi de vos bontez. Mais je venois ici pour vous dire, Mademoiſelle, que nous ne ſommes plus dans l'embaras, & que depuis hier nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qui nous falloit.

Madame Durſan qui entra alors dans la ſalle, m'empêcha de lui répondre. Il ſe douta bien que c'étoit ma tante, & lui fit une profonde révérence.

Elle fixa les yeux ſur lui en le ſaluant à ſon tour avec une honnêteté plus marquée

que je ne l'aurois espéré, & qu'elle crut apparemment devoir à sa figure qui étoit fort noble.

ELLE fit plus, elle s'arrêta pour me dire: N'est-ce pas Monsieur qui vous avoit confié la bague que vous m'avez montrée, ma niéce? Oui, Madame; mais il n'est plus question de cela, lui répondis-je, & Monsieur ne la vendra point. Tant mieux, reprit-elle, il auroit eu de la peine à s'en défaire ici; mais, quoique je ne m'en sois pas accommodée, ajouta-t-elle en s'adressant à lui, pourrois-je vous être bonne à quelque chose, Monsieur? Vos parens, à ce que m'a dit ma niéce, sont nouvellement arrivez en ce pays-ci, ils y ont des affaires, & s'il y avoit occasion de les y servir, j'en serois charmée.

J'AUROIS volontiers embrassé ma tante, tant je lui savois gré de ce qu'elle venoit de dire. Le jeune-homme rougit pourtant, & j'y pris garde; il me parut embarassé. Je n'en fus point surprise: il se douta bien que ma tante, à cause de sa mauvaise fortune, avoit été curieuse de voir comment il étoit fait, & on n'aime point à être examiné dans ce sens-là; on est même honteux de faire pitié.

SA réponse n'en fut cependant, ni moins polie, ni moins respectueuse. J'instruirai mon pere & ma mere de l'intérêt que vous

daignez prendre à leurs affaires, repartit-il ; & je vous ſupplie pour eux, Madame, de leur conſerver des intentions ſi favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que Madame Durſan reſta comme étonnée. Elle garda même un inſtant de ſilence.

Votre pere eſt-il encore malade? Lui dit-elle après. Un peu moins depuis hier au ſoir, Madame, répondit-il. Eh! de quelle nature ſont ſes affaires? ajouta-t-elle encore.

Il eſt queſtion, dit-il avec timidité, d'un accommodement de famille, dont il vous inſtruira lui-même, quand il aura l'honneur de vous voir; mais de certaines raiſons ne lui permettent pas de ſe montrer ſi-tôt. Il eſt donc connu ici? lui dit-elle. Non, Madame, mais il y a quelques parens, reprit-il.

Quoi qu'il en ſoit, répondit-elle en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, & je vous répéte qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui ſois utile.

Elle partit là-deſſus, & m'obligea de la ſuivre contre mon attente; car il me ſembloit que j'avois encore quelque choſe à dire à ce jeune-homme, qui de ſon côté paroiſſoit ne m'avoir pas tout dit non plus,

& ne croyoit pas que je me retirerois si promptement. Je vis dans ses yeux qu'il me regretoit, & je tâchai qu'il vît dans les miens que je voulois bien qu'il revînt, s'il le falloit.

Je suis de ton avis, me dit Madame Dursan quand nous fûmes seules, ce garçon-là est de très-bonne mine, & ceux à qui il appartient, sont sûrement des gens de quelque chose. Sais-tu bien qu'il a un son de voix qui m'a émûe? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils. Que te disoit-il quand je suis arrivée? Qu'une amie que son pere avoit trouvé, repris-je, l'avoit tiré du besoin d'argent où il étoit, & qu'il vous rendoit mille graces de la somme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune-homme parle d'un accommodement de famille, & je crains fort que le pere ne se soit autrefois battu: il y a toute apparence que c'est pour cela qu'il se cache; & tant pis, il lui sera difficile de sortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interrompre, je laissai Madame Dursan, & j'allai dans ma chambre pour y être seule. J'y rêvai assez long-tems sans m'en appercevoir. J'avois voulu remettre à ma tante les dix écus qu'elle m'avoit donnez pour le jeune-homme; mais elle me les avoit laissez. Et il

re-

reviendra, disois-je, il reviendra, je suis d'avis de garder toujours cette somme, il ne sera peut-être pas fâché de la retrouver; & je m'applaudissois innocemment de penser ainsi. J'aimois à me sentir un si bon cœur.

Le lendemain je crus que la journée ne se passeroit pas sans que je revisse le jeune homme, c'étoit-là mon idée; & l'après-dînée je m'attendois à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva sans qu'il eût paru, & mon bon cœur, par un dépit imperceptible, & que j'ignorois moi-même, en devint plus tiéde.

Le jour d'après, point de visite non plus. Malgré ma tiédeur, j'avois porté jusques-là l'argent que je lui destinois; mais alors: Allons, me dis-je, il n'y a qu'à le remettre dans ma cassette; & c'étoit toujours mon bon cœur qui se vengeoit sans que je le susse.

Enfin, le sur-lendemain une des meilleures amies de Madame Dursan, femme à peu près de son âge, qui l'étoit venue voir sur les quatre heures, & que je reconduisois par galanterie jusqu'à son carosse qu'elle avoit fait arrêter dans la grande allée, me dit au sortir du Château: Promenons-nous un instant de ce côté; & elle tournoit vers un petit bois qui étoit à droi-

te & à gauche de la maison, & qu'on avoit percé pour faire l'avenuë. Il y a quelqu'un qui nous y attend, ajouta-t-elle, qui n'a pas osé me suivre chez vous, & que je suis bien-aise de vous montrer.

Je me mis à rire. Au moins puis-je me fier à vous, Madame, & n'a-t-on pas dessein de m'enlever? lui répondis-je.

Non, reprit-elle du même ton, & je ne vous menerai pas bien loin.

En effet, à peine étions-nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois personnes qui nous abordérent avec de grandes révérences; & de ces trois personnes, j'en reconnus une qui étoit mon Jeune-homme. L'autre étoit une femme très-bien faite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devoit avoir été de la plus grande beauté, & à qui il en restoit beaucoup, mais qui étoit pâle, & dont l'abbattement paroissoit venir d'une tristesse ancienne & habituelle; au surplus; mise comme une femme qui n'auroit pu conserver qu'une vieille robbe pour se parer.

L'autre étoit un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans, qui avoit l'air infirme, assez mal arrangé d'ailleurs, & à qui on ne voyoit plus, pour tout reste de dignité, que son épée.

Ce fut lui qui le premier s'avança vers

moi, en me ſaluant. Je lui rendis ſon ſalut, ſans ſavoir à quoi cela aboutiſſoit.

MONSIEUR, dis-je au Jeune-homme qui étoit à côté de lui, dites-moi, je vous prie, de quoi il eſt queſtion? De mon pere & de ma mere que vous voyez, Mademoiſelle, me répondit-il; ou pour vous mettre encore mieux au fait, de Monſieur & de Madame Durſan. Voilà ce que c'eſt, ma fille, me dit alors la Dame avec qui j'étois venue, voilà votre couſin, le fils de cette tante qui vous a donné tout ſon bien, à ce qu'elle m'a confié elle-même; & je vous en demande pardon, car avec la belle ame que je vous connois, je ſavois bien qu'en vous amenant ici, je vous faiſois le plus mauvais tour du monde.

A peine achevoit-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds: Et c'eſt à moi, qui ai cauſé les malheurs de mon mari, à me jetter à vos genoux, & à vous conjurer d'avoir pitié de lui & de ſon fils, me dit-elle en me tenant une main qu'elle arroſoit de ſes larmes.

PENDANT qu'elle parloit, le pere & le fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la poſture du monde la plus ſuppliante, attendoient ma réponſe.

QUE faites-vous donc là, Madame? m'écriai-je en l'embraſſant, & pénétrée juſqu'au fond de l'ame de voir autour de

moi cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de son sort, & ne me sollicitoit qu'en tremblant, d'avoir pitié de sa misére.

Que faites-vous donc, Madame ? levez-vous, lui criois-je, vous n'avez point de meilleure amie que moi ; est-il nécessaire de vous abaisser ainsi devant moi pour me toucher ? Pensez-vous que je tienne à votre bien ? Est-il à moi dès que vous vivez ? Je n'en ai reçu la donation qu'avec peine, & j'y renonce avec mille fois plus de plaisir qu'il ne m'en auroit jamais fait.

Je tendois en même tems une main au pere, qui se jetta dessus aussi-bien que son fils, dont l'action plus tendre & plus timide me fit rougir, toute distraite que j'étois par un spectacle aussi attendrissant.

A la fin, la mere qui étoit jusques-là restée dans mes bras, se releva tout-à fait, & me laissa libre. J'embrassai alors Monsieur Dursan qui ne put prononcer que des mots sans aucune suite, qui commençoit mille remercîmens, & n'en achevoit pas un seul.

Je jettai les yeux sur le fils, après avoir quitté le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pareilles circonstances rien ne devoit m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à Monsieur Dursan ; & cependant je n'osois pas ; ce

parent-là étoit différent, je ne trouvois pas que mon attendrissement pour lui fût si honnête; il se passoit entre lui & moi je ne sais quoi de trop doux, qui m'avertissoit d'être moins libre, & qui lui en imposoit à lui-même.

Mais aussi pourquoi l'aurois-je traité avec plus de réserve que les autres? Qu'en auroit-on pensé? Je me déterminai donc, & je l'embrassai avec une émotion qui se joignit à la sienne.

Voyons d'abord ce que vous souhaitez que je fasse, dis-je alors à Monsieur & à Madame Dursan. Ma tante a beaucoup de tendresse pour moi, & vous devez compter sur tout le crédit que cela peut me donner sur elle. Encore une fois, le testament qu'elle a fait pour moi, & rien, c'est la même chose; & je le lui déclarerai quand il vous plaira. Mais il faut prendre des mesures avant que de vous présenter à elle, ajoutai-je en adressant la parole à Dursan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la prévienne, me dit la Dame qui m'avoit amenée, & que je lui avoue que son fils est ici?

Non, repris-je d'un air pensif; je connois son inflexibilité à l'égard de Monsieur, & ce ne seroit pas le moyen de réussir.

Hélas! Mademoiselle, reprit Dursan

le pere, c'eſt, comme vous voyez, à un mourant qu'elle pardonneroit; il y a longtems que je n'ai plus de ſanté : ce n'eſt pas pour moi que je lui demande grace, c'eſt pour ma femme & pour mon fils que je laiſſerois dans la dernière indigence.

QUE parlez-vous, d'indigence! ôtez-vous donc cela de l'eſprit, lui répondis-je; vous ne rendez point juſtice à mon caractére; je vous ai déja dit, & je le répéte, que je ne veux rien de ce qui eſt à vous, que j'en ferai ma declaration, & que dès cet inſtant-ci votre ſort ceſſe de dépendre du ſuccès de la reconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante, à moins que ſur mon refus d'hériter d'elle, elle ne faſſe un nouveau teſtament en faveur d'un autre; ce qui ne me paroît pas croyable. Quoi qu'il en ſoit, il me vient une idée.

VOTRE mere a beſoin d'une femme de chambre, elle ne ſauroit s'en paſſer, elle en a perdu une que vous avez connue ſans doute; c'étoit la le Févre : mettons à profit cette conjoncture, & tâchons de placer auprès d'elle Madame Durſan que voilà. Ce ſera vous, dis-je à l'autre Dame, qui la préſenterez, & qui lui répondrez d'elle & de ſon attachement, qui lui en direz hardiment tout ce qu'en pareil cas on peut dire de plus avantageux : Madame eſt aimable, la douceur & les graces de ſa

phisionomie vous rendront bien croyable ; & la conduite de Madame achevera de justifier votre éloge. Voilà ce que nous pouvons faire de mieux. Je suis sûre que sous ce personnage, elle gagnera le cœur de ma tante ; oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée ; & peut-être qu'au premier jour, dans la satisfaction qu'elle aura d'avoir retrouvé infiniment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même quelques heureux instans où nous ne risquerons rien à lui avouer une petite supercherie qui n'est que louable, qu'elle ne pourra s'empêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'est en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, & qui l'aura mise hors d'état de nous résister quand elle en sera instruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de femme de chambre à une belle-mere irritée, qui ne vous a jamais vûe, quand ce n'est qu'une adresse pour desarmer sa colére.

A peine eus-je ouvert cet avis qu'ils s'y rendirent tous, & que leurs remercîmens recommencérent. Ce que je proposois, marquoit, disoient-ils, tant de franchise, tant de zéle & de bonne volonté pour eux, que leur étonnement ne finissoit point.

DE'S demain, dans la matinée, dit la

Dame qui étoit leur amie & la mienne, je mêne Madame Durſan à ſa belle-mere. Heureuſement que tantôt elle m'a demandé ſi je ne ſavois pas quelque perſonne raiſonnable qui pût remplacer la le Févre : je lui ai même promis de lui en chercher une ; & je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à Madame Durſan, qui étoit charmée de ce que j'avois imaginé, & qui répondit qu'elle ſe tenoit pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques domeſtiques qui étoient dans l'allée de l'avenuë, nous craignîmes, ou qu'ils ne nous viſſent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir pourquoi je ne revenois pas ; & nous jugeâmes à propos de nous ſéparer, d'autant plus qu'il nous ſuffiſoit d'être convenus de notre deſſein, & qu'il nous ſeroit aiſé d'en régler l'exécution ſuivant les occurrences, & de nous concilier tous les jours enſemble, quand une fois l'affaire ſeroit entamée.

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi (c'eſt le nom de la Dame qui m'avoit amenée,) pendant que Durſan, ſa femme & ſon fils allérent à travers le petit bois, gagner le haut de l'avenuë, pour attendre cette Dame qui devoit en paſſant les prendre dans ſon caroſſe, qui les avoit tous trois logez chez elle, qui les faiſoit paſſer pour d'anciens amis dont

la perte d'un procès avoit déja dérangé la fortune, & qui pour les en consoler, les avoit engagez à la venir voir pour quelques mois.

Tu as été bien long-tems avec Madame Dorfrainville, me dit ma tante quand je fus arrivée. Oui, lui dis-je: il n'étoit point tard, elle a eu envie de promener dans le petit bois; & elle n'insista pas davantage.

A dix heures du matin, le lendemain, Madame Dorfrainville étoit déja au Château. Je venois moi-même d'entrer chez Madame Dursan.

Enfin, vous avez une femme de chambre, lui dit tout d'un coup cette Dame, mais une femme de chambre unique; sans vous, je renverrois la mienne, & je garderois celle-là, & il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner la préférence: c'est une femme attentive, adroite, affectionnée, vertueuse; c'est le meilleur sujet, le plus fidéle, le plus estimable qu'il y ait peut-être; je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir mieux; & tout cela se voit dans sa phisionomie. Je la trouvai hier chez moi qui venoit d'arriver de vingt lieuëes d'ici.

Eh! de chez qui sort-elle? dit ma tante. Comment a-t-on pu se défaire d'un si excellent sujet? Est-ce que sa Maîtresse est morte? C'est cela même, repartit Mada-

me Dorfrainville, qui avoit prévû la question, & qui ne s'étoit pas fait un ſcrupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle ſort de chez une Dame qui mourut ces jours paſſez, qui en faiſoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choſes admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou ſeize ans. Je ſais d'ailleurs qui elle eſt, je connois ſa famille, elle appartient à de fort honnêtes-gens ; & enfin je ſuis ſa caution. Elle venoit même dans l'intention de reſter chez moi ; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maiſons qu'on lui propoſe, ſans ſavoir ſi je ne la retiendrois pas : mais, comme je ne ſuis pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la céde, ou pour mieux dire, je vous en fais préſent ; car c'en eſt un.

Il n'en falloit pas moins que ce petit Roman-là, ajuſté comme vous le voyez, pour engager Madame Durſan à la prendre, & pour la guérir des dégoûts qu'elle avoit de tout autre ſervice que de celui qu'elle n'avoit plus.

Eh bien, Madame, quand me l'enverrez-vous? lui dit-elle. Tout-à-l'heure, répondit Madame Dorfrainville, elle ne viendra pas de bien loin, puiſqu'elle ſe proméne ſur la terraſſe de votre jardin où je l'ai laiſſée. Quelque mérite, quelque

raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fût présente à son éloge ; elle ne sait pas aussi-bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'est pas nécessaire qu'elle le sache, nous nous passerons bien qu'elle s'estime tant: elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant ; & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous voilà instruite, c'en est assez, il n'y a plus qu'à dire à un de vos gens de la faire venir.

NON, non, dis-je alors, je vais l'avertir moi-même; & je sortis en effet pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiéte, & qu'elle avoit besoin d'être rassurée dans ces commencemens.

VENEZ, Madame, lui dis-je en l'abordant, on vous attend, vous êtes reçue; ma tante vous met chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

HÉLAS! Mademoiselle, vous me voyez toute tremblante, & j'appréhende de me montrer dans l'émotion où je suis, me répondit-elle avec un ton de voix qui ne prouvoit que trop ce qu'elle disoit, & qui auroit pû paroître extraordinaire à ma tante, si je l'avois amenée dans cet état-là.

EH! de quoi tremblez-vous donc? lui dis-je. Est-ce de vous présenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir chere, & qui dans quinze jours, peut-être, pleurera de tendresse, &

vous embrassera de tout son cœur, en apprenant qui vous êtes? Vous n'y songez pas; allons, Madame, paroissez avec confiance, ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarassant pour vous. Qu'y a-t-il à craindre? vous êtes bien sûre de Madame Dorfrainville, & je pense que vous l'êtes de moi.

Ah! mon Dieu! de vous! Mademoiselle, me répondit-elle; ce que vous me dites-là, me fait rougir, & sur qui donc compterois-je dans le monde? Allons, Mademoiselle, je vous suis, voilà toutes mes émotions dissipées.

Et là-dessus nous entrâmes dans cette chambre dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu , elle salua avec une timidité qu'on auroit pu trouver excessive dans une autre qu'elle, mais qui jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avoit, parut une grace de plus chez elle.

A mon égard, je souris d'un air satisfait, afin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je pensois.

Mademoiselle Brunon, dit Madame Dorfrainville à notre nouvelle femme de chambre , vous resterez ici ; Madame vous retient, & je ne saurois vous donner

TAYLOR INST. ORD

une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle : je l'ai bien assurée qu'elle seroit contente de vous, & je ne crains pas de l'avoir trompée.

Je n'ose encore répondre que de mon zéle & des efforts que je ferai pour plaire à Madame, répondit la fausse Brunon. Et il faut avouer qu'elle tint ce discours de la maniére du monde la plus engageante. Je ne m'étonnai point que Dursan le fils l'eût tant aimée, & je n'aurois pas été surprise, qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi Madame Dursan la mere se sentit-elle prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à Madame Dorfrainville, que je ne hazarde rien à vous remercier d'avance; Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je serois fort trompée moi-même, si je n'achéve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de marché, Brunon, vous n'avez qu'à vous en fier à moi là-dessus ; on me dit que je serai contente de vous, & vous le serez de moi. Mais n'avez-vous rien apporté avec vous? C'est à côté de moi que je vous loge, & je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous méne à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je au moment qu'elle alloit sonner, je suis bien-aise de la mettre au fait ; n'appellez personne,

je vais prendre quelque chofe dans ma chambre, & je lui montrerai la fienne en paffant. Elle a laiffé deux caffettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit Madame Dorfrainville. Je vous en prie, répondit ma tante. Allez, Brunon, voilà qui eft fini, vous êtes à moi, & je fouhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'eft pas de moi dont je fuis en peine, repartit Brunon avec fon air modefte. Elle me fuivit enfuite, & en fortant nous entendîmes ma tante qui difoit à Madame Dorfrainville: Cette femme-là a été belle comme un ange.

Je regardai Brunon là-deffus, & je me mis à rire: Trouvez-vous ce petit difcours d'affez bon augure? lui dis-je; voilà déja fon fils à demi juftifié.

Oui, Mademoifelle, me répondit-elle en me ferrant la main, ceci commence bien; il femble que le Ciel béniffe le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous reftâmes un demi-quart-d'heure enfemble; je n'étois fortie avec elle que pour l'inftruire, en effet, d'une quantité de petits foins dont je favois tout le mérite, & que je lui recommendai. Elle m'écouta tranfportée de reconnoiffance, & fe recriant à chaque inftant fur les obligations qu'elle m'avoit. Il étoit impoffible de les fentir plus vivement, ni de les exprimer

mieux; son cœur s'épanouïssoit, ce n'étoit plus que des transports de joye qui finissoient toujours par des caresses pour moi.

Les gens de la maison alloient & venoient; il ne convenoit pas qu'on nous vît dans un entretien si reglé, & je la quittai après lui avoir dit ses fonctions, & l'avoir même, sur le champ, mise en exercice. Elle avoit de l'esprit; elle sentoit l'importance du rôle qu'elle jouit. Je continuois de lui donner des avis qui la guidoient sur une infinité des petites choses essentielles. Elle avoit tous les agrémens de l'insinuation sans paroître insinuante; & ma tante au bout de huit jours fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me disoit-elle en particulier, je lui ferai du bien, & tu n'en feras pas fâchée, ma niéce?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondois-je; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas recompenser tout le zèle, & tout l'attachement du sien; car on voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous sert.

Tu as raison, me disoit-elle, il me le semble aussi-bien qu'à toi. Ce qui m'étonne, c'est que cette fille-là ne soit pas mariée, & que même, avec la figure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quel-

que jeune-homme riche & d'un état au-dessus du sien, à qui elle ait tourné la tête. C'étoit précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.

HE'LAS! répondois-je, il n'a peut-être manqué à Brunon, pour faire beaucoup de ravage, que d'avoir passé sa jeunesse dans une Ville; il faut que ce soit une de ces figures-là que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutai-je d'un air simple & naïf: mais à la campagne où Brunon a vécu, une fille, quelque aimable qu'elle soit, se trouve comme enterrée, & n'est un danger pour personne.

MA tante, à ce discours, levoit les épaules, & ne disoit plus rien.

DURSAN le fils revenoit de tems en tems avec son pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux, & les descendoit au haut de l'avenuë, d'où ils passoient dans le bois, où j'allois les voir quelques momens; & la derniére fois que le pere y vint, je le trouvai si malade, il avoit l'air si livide & si bouffi, les yeux si morts, que je doutai très-sérieusement qu'il pût s'en retourner, & je ne me trompois pas.

IL ne s'agit plus de moi, ma chere cousine, je sens que je me meurs, me dit-il; il y a un an que je languis, & depuis trois mois mon mal est devenu une hydropisie

qu'on n'a pas apperçue d'abord, & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrés. Madame Dorfrainville m'a donné un Médecin depuis que je suis chez elle, elle m'a procuré tous les secours qu'elle a pu; mais il y a apparence qu'il n'étoit plus tems, puisque mon mal a toujours augmenté depuis. Aussi ne me suis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander, une derniére fois, les intérêts de ma malheureuse famille.

Aprè's tout ce que je vous ai dit, lui repartis-je, ce n'est plus ma faute, si vous n'êtes pas tranquille; mais laissons-là cette opinion que vous avez d'une mort prochaine, tout infirme & tout affoibli que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront: ouvrez d'avance votre cœur à la joye, dans les dispositions où je vois ma tante pour Madame Dursan, je la défie de vous refuser votre grace, quand nous lui avouerons tout; & cet aveu ne tient plus à rien, nous le ferons peut-être demain, peut-être ce soir, il n'y a pas d'heure à présent dans la journée, qui ne puisse en amener l'instant. Ainsi soyez en repos, tous vos malheurs sont passez. Il faut que je me retire, je ne puis disparaître pour long-tems; mais Madame Dursan va venir ici, qui vous confirmera les espéran-

ces que je vous donne, & qui pourra vous dire aussi combien vous m'êtes chers tous trois.

CES derniéres paroles m'échapérent, & me firent rougir à cause du fils qui étoit présent, & sans qui, peut-être, je n'aurois rien dit des deux autres, s'il n'avoit pas été le troisiéme.

AUSSI ce jeune-homme, tout plongé qu'il étoit dans la tristesse, se baissa-t-il subitement sur ma main, qu'il prit & qu'il baisa avec un transport où il entroit plus que de la reconnoissance, quoiqu'elle en fût le prétexte, & il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disoit.

JE me levai cependant, en retirant ma main, d'un air embarassé: le pere voulut par honnêteté se lever aussi pour me dire adieu; mais, soit que le sujet de notre entretien l'eût trop remué, soit qu'avec la difficulté qu'il avoit de respirer, il eût encore resté trop affoibli par les efforts qu'il venoit de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois où nous étions, il lui prit un étouffement qui le fit retomber à sa place, où nous crûmes qu'il alloit expirer.

SA femme qui étoit sortie du Château pour nous joindre, accourut aux cris du fils, qui ne furent entendus que d'elle:

j'étois moi-même si tremblante, qu'à peine pouvois-je me soutenir, & je tenois un flacon, dont je lui faisois respirer la vapeur. Enfin, son étouffement diminua, & Madame Dursan le trouva un peu mieux en arrivant; mais de croire qu'il pût regagner le carosse de Madame Dorfrainville, ni qu'il soutînt le mouvement de ce carosse depuis le Château jusques chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en flater; & il nous dit qu'il ne se sentoit pas cette force-là.

SA femme & son fils, tous deux plus pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me disoient: Que ferons-nous donc? Je me déterminai.

IL n'y a point à hésiter, leur répondis-je, on ne peut mettre Monsieur qu'au Château même; & pendant que ma tante est avec Madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y transporter.

AU Château! s'écria sa femme; eh! Mademoiselle, nous sommes perdus. Non, lui dis-je, ne vous inquiétez pas; je me charge de tout, laissez-moi faire.

J'ENTREVIS en effet dans le parti que je prenois, que de tous les accidens qu'il y avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

DURSAN malade, ou plutôt mourant; Dursan que sa misére & ses infirmités

avoient rendu méconnoissable, ne pouvoit pas être rejetté de sa mere quand elle le verroit dans cet état-là, & ne seroit plus ce fils à qui elle avoit résolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en soit, je courus à la maison, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je fis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez de chaussée de la cour, & où on le transporta. Il étoit si foible, qu'il fallut l'arrêter plusieurs fois dans le trajet, & je le fis mettre au lit, persuadée qu'il n'avoit pas longtems à vivre.

La plupart des gens de ma tante étoient dispersez alors. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre devant qui Madame Dursan contraignoit sa douleur, comme je le lui avois recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenoient seulement que le Malade étoit son pere; mais cela n'éclaircissoit rien, & me fit venir une nouvelle idée.

L'état de Monsieur Dursan étoit pressant; à peine pouvoit-il prononcer un mot. Il avoit besoin des secours spirituels, il n'y avoit pas de tems à perdre, il se sentoit si mal qu'il les demandoit; & il étoit presqu'impossible de les lui procurer à l'insu de sa mere: je craignois d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir; & sur toutes ces

réflexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avoit un Malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à Madame Dursan, ne quittez point Monsieur; quant à vous autres, retirez-vous (c'étoit à nos gens à qui je parlois); & vous, Monsieur, ajoutai-je en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruisis en chemin de ce que j'allois dire. Madame Dorfrainville alloit prendre congé de ma tante quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce Jeune-homme.

Le pere de Monsieur, dis-je à Madame Dursan la mere, est actuellement dans l'appartement d'en-bas, où je l'ai fait mettre au lit: il venoit vous remercier avec son fils des offres de service que vous lui avez fait faire; & la fatigue du chemin, jointe à une maladie très-sérieuse qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour. On est venu dans le jardin où je me promenois, m'informer de son état: j'ai couru à lui, & n'ai eu que le tems de faire ouvrir cet appartement où je l'ai laissé avec Brunon qui

le garde au moment où je vous parle, ma tante; je le trouve si affoibli, que je ne pense pas qu'il passe la nuit.

AH mon Dieu! Monsieur, s'écria sur le champ Madame Dorfrainville à Dursan le fils, quoi! votre pere est-il si mal que cela? (car elle jugea bien qu'il falloit imiter ma discrétion, & se taire sur le nom du Malade, puisque je le cachois moi-même).

AH! Madame, ajouta-t-elle, que j'en suis fâchée! Vous le connoissez donc? lui dit ma tante. Oui, vraiment, je le connois, lui & toute sa famille; il est allié par sa mere aux meilleurs Maisons de ce Pays-ci. Il me vint voir il y a quelques jours, sa femme & son fils étoient avec lui; je vous dirai qui ils sont: je leur offris ma maison, je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai, Monsieur, que votre pere me fit peur avec le visage qu'il avoit. Il est hydropique, Madame, il est dans l'affliction, & je vous demande toutes vos bontez pour lui; elles ne sauroient être, ni mieux placées, ni plus légitimes. Permettez que je vous quitte, il faut que je le voye.

OUI, Madame, repondit ma tante allons-y ensemble; descendons, ma niéce me donnera le bras.

JE ne jugeai pas à propos qu'elle le vît

alors; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hazard pourroit nous amener des circonstances encore plus attendrissantes, & moins équivoques pour le succès. En un mot, il me sembla que ce seroit aller trop vîte, & qu'avec une femme aussi ferme dans ses résolutions, & d'aussi bon-sens que ma tante, tant de précipitation nous nuiroit peut-être, & sentiroit la manœuvre; que Madame Dursan pourroit regarder toute cette avanture-ci comme un tissu de faits concertez, & la maladie de son fils comme un jeu joué pour la toucher; au lieu qu'en différant d'un jour, ou même de quelques heures, il alloit se passer des évènemens qui ne lui permettroient plus la moindre défiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher un Médecin & un Prêtre. Je ne doutois pas qu'on n'administrât Monsieur Dursan; & c'étoit au milieu de cette auguste & effrayante cérémonie, que j'avois dessein de reconnoissance entre la mere & le fils, & cet instant me paroissoit infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arretai donc ma tante: Non, lui dis-je, il n'est pas nécessaire que vous descendiez encore; j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de Madame. Vous avez de la peine à marcher, attendez un peu, ma tante, je vous dirai comment il est. Si

on juge à propos de le confesser & de lui apporter les Sacremens, il sera tems alors que vous le voyiez.

MADAME Dorfrainville qui régloit sa conduite sur la mienne, fut du même sentiment. Dursan le fils se joignit à nous, & la supplia de se tenir dans sa chambre; de-sorte qu'elle nous laissa aller, après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce Jeune-homme qui lui baisa la main d'une maniere aussi respectueuse que tendre, & dont l'action parut la toucher.

NOUS trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes; & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari. Il ne respiroit plus qu'avec tant de peine, qu'il en avoit le visage tout en sueur; & le Médecin qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avois envoyé chercher, nous assura qu'il n'avoit plus quelques heures à vivre.

NOUS nous retirâmes dans une autre chambre: on le confessa; après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reste de ses fonctions, nous dit que le Malade avoit exigé de lui qu'il allât prier Madame Dursan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

IL vous a apparemment confié qui il est? lui dis-je alors. Mais, Monsieur,

êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voye ? Non, Mademoiselle, me répondit-il, ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'ENTENDIS alors le Malade qui m'appelloit d'une voix foible, & nous nous approchâmes.

MA chere parente, me dit-il à plusieurs reprises, suivez mon Confesseur chez ma mere avec Madame Dorfrainville, je vous en conjure, & appuyez toutes deux la prière qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher cousin, lui dis-je, nous allons l'accompagner ; je suis même d'avis que votre femme pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

ET effectivement il me passa dans l'esprit qu'il falloit que sa femme nous suivît aussi.

MA tante, suivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyoit faire auprès d'elle. Je me souvins d'ailleurs, que la premiére fois qu'elle avoit parlé au Jeune-homme, elle avoit cru entendre le son de la voix de son fils, à ce qu'elle me dit. Je songeai encore à cette bague qu'elle avoit trouvée si ressemblante à celle qu'elle avoit autrefois donnée à Dursan. Eh, que sait-on, me disois-je, si elle ne se rappellera pas ces

deux articles, & si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce Malade qui presse tant pour la voir, est son fils lui-même?

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle refusat de venir: d'un autre côté, son refus, quelque obstiné qu'il fût, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvemens d'attendrissement; & il me sembloit qu'alors Brunon qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvemens, & se jettant tout d'un coup en pleurs aux genoux de sa belle-mere, triompheroit infailliblement de ce cœur opiniâtre.

Ce que je prévoyois, n'arriva pas, ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle; & cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absolument inutile.

Madame Dursan lisoit quand nous entrâmes dans sa chambre. Elle connoissoit beaucoup l'Ecclésiastique que nous lui menions; elle lui confioit même de l'argent pour des aumônes.

Ah! c'est vous, Monsieur, lui dit-elle; venez-vous me demander quelque chose? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'Inconnu qui est là-bas?

C'est de sa part que je viens vous trouver, Madame, lui répondit-il d'un air extrêmement sérieux; il souhaiteroit que

vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût, tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée, que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéresse.

Qui m'intéresse! moi? reprit-elle. Eh! que peut-il avoir à me dire qui me regarde? Vous avez, dit-il, un fils qu'il connoît, avec qui il a long-tems vécu avant que d'arriver en ce Pays-ci; & c'est de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils! s'écria-t-elle encore; ah! Monsieur, ajouta-t-elle après un grand soupir, qu'on me laisse en repos là-dessus; dites-lui que je suis très-sensible à l'état où il est; que si Dieu dispose de lui, il n'est point de services, ni de sortes de secours que sa femme & son fils ne puissent attendre de moi. Je n'ai point encore vû la première; & si on ne l'a pas avertie de l'état où est son mari, il n'y a qu'à dire où elle est, & je lui enverrai sur le champ mon carosse. Mais, si le Malade croit me devoir quelque reconnoissance, le seul témoignage que je lui en demande, c'est de me dispenser de savoir ce que le malheureux qui m'appelle sa mere, l'a chargé de me dire; ou bien s'il est absolument nécessaire que je le sache, qu'il lui suffise que vous me l'appreniez, Monsieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore

prendre la parole, & nous laissâmes répondre l'Ecclésiastique.

Il peut être question d'un secret qui ne sauroit être révélé qu'à vous, Madame, & dont vous seriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre. Considérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoye, est un homme qui se meurt, qu'il a sans doute des raisons essentielles pour ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il est, Madame, à vous refuser à ses instances.

Non, Monsieur, repondit-elle, la promesse qu'il peut avoir fait à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laisse pas moins la maîtresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret qu'il est si important que je sache, je consens, Monsieur, qu'il vous le déclare, je veux bien le partager avec vous: si je fais une imprudence, je n'en accuserai personne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh! ma tante, lui dis-je alors, tâchez de surmonter votre répugnance là-dessus; l'Inconnu qui l'a prévûe, nous a demandé en grace à Madame Dorfrainville & à moi, de joindre nos prières à celles de Monsieur.

Oui, Madame, reprit à son tour Madame Dorfrainville, je lui ai promis aussi de vous amener, d'autant plus qu'il m'a

bien assuré que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu descendre.

Ah! quelle persécution! s'écria cette mere toute émûe; quel quart-d'heure pour moi! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise? Et vous, Brunon, ajouta-t-elle en jettant les yeux sur sa belle-fille qui laissoit couler quelques larmes, pourquoi pleurez-vous?

C'est qu'elle a reconnu le Malade, répondis-je pour elle, & qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi! tu le connois aussi? reprit ma tante en lui adressant encore ces paroles. Oui, Madame, repartit-elle; il a des parens pour qui j'aurai toute ma vie des sentimens de tendresse, & de respect, & je vous les nommerois s'il ne vouloit pas rester inconnu.

Je ne demande point à savoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante; mais, puisque tu sais qui il est, & qu'il a vécu long-tems avec Dursan, dit-il, ne les aurois-tu pas vû ensemble? Oui, Madame, je vous l'avoue, reprit-elle; j'ai connu même le fils de Monsieur Dursan dès sa plus tendre enfance.

Son fils! répondit-elle en joignant les mains; il a donc des enfans? Je pense qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon.

Hélas! que n'eſt-il encore à naître! s'écria ma tante; que fera-t-il de la vie? que deviendra-t-il? & qu'avois-je affaire de ſavoir tout cela? Tu me perces le cœur Brunon, tu me le déchires. Mais parles, ne me cache rien, tu es peut-être mieux inſtruite que tu ne veux me le dire: Où eſt à préſent ſon pere? Quelle étoit ſa ſituation quand tu l'as quitté? Que faiſoit-il?

Il étoit malheureux, Madame, repartit Brunon en baiſſant triſtement les yeux.

Il étoit malheureux! dis-tu? Il a voulu l'être. Acheves, Brunon; ſeroit-il veuf? Non, Madame, répondit-elle avec un embaras qui ne fut remarqué que de nous qui étions au fait, je les ai vûs tous trois; leur état auroit épuiſé votre colére.

En voilà aſſez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en ſoupirant. Quelle deſtinée, mon Dieu! Quel mariage! Elle étoit donc avec lui, cette femme que le miſérable s'eſt donnée, & qui le deshonore?

Brunon rougit à ce dernier mot dont nous ſouffrîmes tous; mais elle ſe remit bien vîte, & prenant enſuite un air doux, tranquille, où je vis même de la dignité:

Je répondrois de votre eſtime pour elle, ſi vous pouviez lui pardonner d'avoir manqué de bien & de naiſſance, répondit-elle.

Elle a de la vertu, Madame; tous ceux qui la connoissent, vous le diront: il est vrai que ce n'étoit pas assez pour être Madame Dursan; mais je suis bien à plaindre moi-même, si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh! que me dis-tu-là, Brunon? repartit-elle. Encore si elle te ressembloit!

Là-dessus, je m'apperçus que Brunon étoit toute tremblante; & qu'elle me regardoit comme pour savoir ce que je lui conseillois de faire; mais pendant que je délibérois, ma tante qui se leva sur le champ pour venir avec nous, interrompit si brusquement cet instant favorable à la réconciliation, & par-là le rendit si court, qu'il étoit déja passé quand Brunon jetta les yeux sur moi: ce n'auroit plus été le même, & je jugeai à propos qu'elle se contînt.

Il y a de ces instans-là qui n'ont qu'un point qu'il faut saisir; & ce point nous l'avions manqué, je le sentis.

Quoi qu'il en soit, nous descendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot. Le cœur me battoit, à moi. L'événement que nous allions tenter, commençoit à m'inquiéter, pour elle: j'appréhendois que ce ne fût la mettre à une trop fort épreuve; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire, j'avois tout disposé moi-même pour arriver à ce terme

que je redoutois ; le coup qui devoit la frapper, étoit mon ouvrage ; & d'ailleurs il étoit sûr que sans le secours de tant d'impressions que j'allois, pour ainsi dire, assembler sur elle, il ne falloit pas espérer de réussir.

ENFIN, nous parvînmes à cet appartement du malade. Ma tante soupiroit en entrant dans sa chambre. Brunon sur qui elle s'appuyoit aussi-bien que sur moi, étoit d'une pâleur à faire peur. Je sentois mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivoit dans un silence inquiet & morne. Le Confesseur qui marchoit devant nous, entra le premier, & les rideaux du lit n'étoient tirez que d'un côté.

CET Ecclesiastique s'avança donc vers le mourant qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils qui étoit au chevet, & qui pleuroit à chaudes larmes, se retira un peu. Le jour commençoit à baisser, & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

MONSIEUR, dit l'Ecclesiastique à ce mourant, je vous améne Madame Dursan que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

LE fils alors leva sa main foible & tremblante, & tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir. Mais ma tante qui arrivoit

en

en ce moment auprès de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

Non, Monsieur, non, restez comme vous êtes, je vous prie; vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle sans l'envisager encore.

Apre's quoi nous la plaçâmes dans un fauteuil à côté du chevet, & nous nous tînmes debout auprès d'elle.

Vous avez desiré m'entretenir, Monsieur, voulez-vous qu'on s'écarte? Ce que vous avez à me dire, doit-il être secret, reprit-elle ensuite, moins en le regardant, qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

Le Malade là-dessus fit un soupir; & comme elle appuyoit son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne, il la lui prit; & dans la surprise où elle étoit de ce qu'il faisoit, il eut le tems de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses lévres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimoit, quelques sanglots à demi étouffez par sa foiblesse & par la peine qu'il avoit à respirer.

A cette action, la mere alors troublée, & confusément au fait de la vérité, après avoir jetté sur lui des regards attentifs & effrayez: Que faites-vous donc là? lui dit-elle d'une voix que son effroi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire? Qui êtes-vous, Monsieur? Votre victime, ma mere, ré-

pondit-il, du ton d'un homme qui n'a plus qu'un soufle de vie.

MON fils? Ah malheureux Durſan! je te reconnois aſſez pour en mourir de douleur, s'écria-t-elle en retombant dans le fauteuil où nous la vîmes pâlir & reſter comme évanouïe.

ELLE ne l'étoit pas cependant; elle ſe trouva mal, mais elle ne perdit pas connoiſſance, & nos cris avec les ſecours que nous lui donnâmes, rappellérent inſenſiblement ſes eſprits.

AH! mon Dieu! dit-elle après avoir jetté quelques ſoupirs; à quoi m'avez-vous expoſé, Tervire?

HE'LAS! ma tante, lui répondis-je, falloit-il vous priver du plaiſir de pardonner à un fils mourant? Ce jeune-homme n'a-t-il pas des droits ſur votre cœur? n'eſt-il pas digne que vous l'aimiez, & pouvons-nous le dérober à vos tendreſſes? ajoutai-je en lui montrant Durſan le fils, qui ſe jetta ſur le champ à ſes genoux, & à qui cette grand-mere, déja toute rendue, tendit languiſſamment une main qu'il baiſa en pleurant de joye, & nous pleurions tous avec lui. Madame Durſan, qui n'étoit encore que Brunon, l'Eccleſiaſtique lui-même, Madame Dorfrainville & moi, nous contribuâmes tous à l'attendriſſement de cette tante qui pleuroit auſſi, & qui ne

voyoit autour d'elle que des larmes qui la remercioient de s'être laissé toucher.

CEPENDANT, tout n'étoit pas fait. Il nous restoit encore à la fléchir pour Brunon, qui étoit à genoux derriere le jeune Dursan, & qui, malgré les signes que je lui faisois, n'osoit s'avancer, dans la crainte de nuire à son mari & à son fils, & d'être encore un obstacle à leur reconciliation.

EN effet, nous n'avions eu jusques-là qu'à rappeller la tendresse d'une mere irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haine & de son mépris pour une étrangére, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

CEPENDANT ma tante regardoit toujours le jeune Dursan avec complaisance, & ne retiroit point sa main qu'il avoit prise.

LE'VES-TOI, mon enfant, lui dit-elle à la fin, je n'ai rien à te reprocher, à toi; hélas! comment te résisterois-je, moi qui n'ai pas tenu contre ton pere.

ICI, les caresses du Jeune homme, & nos larmes de joye, redoublérent.

MON fils, dit-elle après en s'adressant au Malade, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir? Qu'on lui cherche par-tout du secours: nous avons des Médecins dans la Ville prochaine, qu'on les fasse venir, & qu'on se hâte.

MAIS, ma tante, lui dis-je alors, vous oubliez encore une personne qui est chere à vos enfans, qui nous intéresse tous, & qui vous demande la permission de se montrer.

JE t'entens, dit-elle. Eh bien, je lui pardonne! Mais je suis âgée, ma vie ne sera pas encore bien longue, qu'on me dispense de la voir. Il n'est plus tems, ma tante, lui dis-je alors, vous l'avez deja vûe, vous la connoissez; Brunon vous le dira.

MOI! je la connois, reprit-elle; Brunon dit que je l'ai vûe? Eh! où est-elle? A vos pieds, répondit Dursan le fils; & celle-ci à l'instant venoit de s'y jetter.

MA tante immobile à ce nouveau spectacle, resta quelque tems sans prononcer un mot; & puis tendat les bras à sa belle-fille: Venez donc Brunon, lui dit-elle en l'embrassant, venez que je vous paye de vos services: vous me disiez que je la connoissois, vous autres; il falloit dire aussi que je l'aimois.

BRUNON que j'appellerai à présent Madame Dursan, parut si sensible à la bonté de ma tante, qu'elle en étoit comme hors d'elle-même: elle embrassoit son fils; elle nous accabloit de caresses, Madame Dorfrainville & moi; elle alloit se jetter au cou de son mari, elle lui amenoit son fils,

elle lui disoit de vivre, de prendre courage; il l'embrassoit lui-même, tout expirant qu'il étoit, il demandoit sa mere, qui alla l'embrasser à son tour, en soupirant de le voir si mal.

Il s'affoiblissoit à tout moment cependant; il nous le dit même, & pressa l'Ecclesiastique d'achever ses fonctions; mais comme, après tout ce qui venoit de se passer, il avoit besoin d'un peu de recueillement, nous jugeàmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie se fît.

Ma tante qui, de son côté, n'avoit pu supporter tant de mouvemens & tant d'agitations, sans en être affoiblie, nous pria de la remener dans sa chambre.

Je me sens épuisée, je n'en puis plus, dit-elle à Madame Dursan, je n'aurois pas la force d'assister à ce qu'on va faire: aidez-moi à remonter, Brunon, (car elle ne l'appella plus autrement,) & nous la conduisîmes chez elle. Je la trouvai même si abbattue, que je lui proposai de se coucher pour se mieux reposer; elle y consentit.

Je voulus sonner pour faire venir une autre femme de chambre; mais Madame Dursan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon est ici? me dit-elle; & elle se mit sur le champ à la deshabiller.

COMME vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui recut son action de bonne grace, & ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'elle ne regardât son refus comme un reste d'éloignement pour elle. Après quoi elle nous renvoya tous chez le Malade, & il ne resta qu'une femme de chambre auprès d'elle.

SON dessein n'étoit pas de rester au lit plus de deux ou trois heures, elle devoit ensuite revenir chez son fils; mais il étoit arrêté qu'elle ne le verroit plus.

A peine fut-elle couchée, que ses indispositions ordinaires augmenterent si fort, qu'elle ne put se relever; & à dix heures du soir son fils étoit mort.

MA tante le comprit aux mouvemens que nous nous donnions, Madame Dorfrainville & moi, qui descendions tour à tour, & à l'absence de Madame Dursan & de son fils, qui n'étoient ni l'un ni l'autre remontez chez elle.

JE ne revois ni Dursan ni sa mere, me dit-elle un quart-d'heure après que Dursan le pere eut expiré. Ne me caché rien, est-ce que je n'ai plus de fils ? Je ne lui répondis pas; mais je pleurai. Dieu est le maître, continua-t-elle tout de suite, sans verser une larme, & avec une sorte de tranquillité qui m'effraya, que je trouvai funeste, & qui ne pouvoit venir que d'un excès de consternation & de douleur.

Je ne me trompois pas. Ma tante fut plus mal de jour en jour; rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba; la fiévre la prit, & ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de Madame Durſan & de ſon fils. La premiere me fit pitié, tant je la trouvai accablée. Le teſtament qui deshéritoit ſon mari, n'étoit pas encore revoqué; peut-être appréhendoit-elle que ma tante ne mourût ſans en faire un autre, & ce n'auroit pas été ma faute, je l'en avois déja preſſée plusieurs fois, & elle me renvoyoit toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville qui lui en avoit parlé auſſi, paſſa trois ou quatre jours avec nous; le matin du jour de ſon départ, nous inſiſtâmes encore l'une & l'autre ſur le teſtament.

Ma niéce, me dit alors ma tante, allez prendre une petite clef à tel endroit; ouvrez cette armoire, & apportez-moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me diſoit; & dès qu'elle eut le paquet: Qu'on ait la bonté de me laiſſer ſeule une demi-heure, nous dit-elle; & nous nous retirâmes.

Tout ceci s'étoit paſſé entre nous trois; Madame Durſan & ſon fils n'y avoient point été préſens. Mais ma tante les en-

voya chercher, quand elle nous eut fait rappeller Madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire; elle avoit encore une écritoire & du papier sur son lit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à Madame Durſan, le teſtament que j'avois fait en faveur de ma niéce. Mon deſſein depuis le retour de mon fils a été de le ſupprimer; mais il y a quatre jours qu'elle m'en ſollicite à tout inſtant, & je vous le remets, afin que vous y voyiez vous-même que je lui laiſſois tout mon bien.

Aprе's ces mots, elle le lui donna; prenant enſuite un ſecond papier cacheté qu'elle préſenta à Madame Dorfrainville; Voici, pourſuivit-elle, un autre écrit, dont je prie Madame de vouloir bien ſe charger; & quoique je ne doute pas que vous ne ſatisfaſſiez de bonne grace aux petites diſpoſitions que vous y trouverez, ajouta-elle en adreſſant la parole à Madame Durſan, j'ai cru devoir encore vous les recommander, & vous dire qu'elles me ſont cheres, qu'elles partent de mon cœur, qu'en un mot, j'y prens l'intérêt le plus tendre, & que vous ne ſauriez, ni prouver mieux votre reconnoiſſance à mon égard, ni mieux honorer ma mémoire, qu'en exécutant fidélement ce que j'exige de vous

dans cet écrit que je confie à Madame Dorfrainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime, que j'ai du plaisir à penser que vous allez être dans une meilleure fortune, & que tous ces sentimens avec lesquels je meurs pour vous, sont autant d'obligations que vous avez à ma niéce.

ELLE s'arrêta-là, elle demanda à se reposer. Madame Dorfrainville l'embrassa, partit à onze heures, & six jours après ma tante n'étoit plus.

VOUS concevez aisément quelle fut ma douleur. Madame Dursan parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir ; mais je ne fus guéres sensible à tout ce qu'elle me disoit : & quoiqu'elle fût affligée elle-même, je crus voir qu'elle ne l'étoit pas assez ; ses larmes n'étoient pas améres, il y entroit, ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer ; & voilà pourquoi elle ne me consoloit pas, malgré tous ses efforts.

SON fils y réussissoit mieux : il avoit, à mon avis, une tristesse plus vraie ; il regretoit du moins son pere de tout son cœur, & ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnoissance, sans songer, comme sa mere, à l'abondance où il alloit vivre.

ET puis je le voyois sincérement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article

n'étoit pas équivoque ; & peut-être à cause de cela, jugeois-je de lui plus favorablement sur le reste.

QUOI qu'il en soit, Madame Dorfrainville vint deux jours après au Château, avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui fut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalitez qu'on jugea nécessaires.

MA tante y rétablissoit son petit-fils dans tous les droits que son pere avoit perdus par son mariage ; mais elle ne le rétablissoit en entier, qu'à condition qu'il m'épouseroit, & qu'au cas qu'il en épousât une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il seroit obligé de me donner le tiers de tous les biens qu'elle laissoit, de quelque nature qu'ils fussent.

QU'AU surplus, l'affaire de notre mariage se décideroit dans l'intervalle d'un an, à compter du jour où le paquet seroit ouvert ; & qu'en attendant, il me feroit, du même jour, une pension de mille écus, dont je jouïrois jusqu'à la conclusion de notre mariage, ou jusqu'au moment où j'entrois en possession du tiers de l'héritage.

TOUTES ces conditions-là sont de trop, s'écria vivement Dursan le fils pendant

qu'on lisoit cet article, je ne veux rien qu'avec ma cousine.

Je baissai les yeux, & je rougis d'embaras & de plaisir sans rien répondre; mais le tiers de ce bien qu'on me donnoit, si je ne l'épousois pas, ne me tentoit guéres.

Attendez-donc qu'on achéve, mon fils, lui dit Madame Dursan d'un air assez brusque, que Madame Dorfrainville remarqua comme moi. J'aurois été honteux de me taire, reprit le Jeune-homme plus doucement; & l'on continua de lire.

L'air brusque que Madame Dursan avoit eu avec son fils, venoit apparamment de ce qu'elle savoit mon peu de fortune; & malgré le tiers du bien de ma tante que je devois emporter si Dursan ne m'épousoit pas, elle le voyoit non-seulement en état de faire un très-riche mariage, mais encore d'aspirer aux partis les plus distinguez par la naissance.

Quoi qu'il en soit, elle ne put s'empêcher, quelques jours après, de dire à Madame Dorfrainville, que j'avois bien raison de regreter une tante qui m'avoit si bien traitée. Qu'appellez-vous bien traitée? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à Mademoiselle de Tervire de l'être encore mieux, lui répondit cette Dame qui fut

ſcandaliſée de ſa façon de penſer ; & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien ſans elle, ſans ſon deſintéreſſement, & ſa généreuſe induſtrie. Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien ; votre fils en l'épouſant, Madame, épouſera l'héritiére de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en penſe lui même ; & vous ne ſauriez auſſi penſer autrement, ſans une ingratitude dont je ne vous crois pas capable.

A l'égard de leur mariage, repartit Madame Durſan en ſouriant, mon fils eſt encore ſi jeune, qu'il ſera tems d'y ſonger dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit Madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, & qui ſe ſépara d'elle avec une froideur dont Madame Durſan profita, pour avoir un prétexte de ne la plus voir, & pour ſe délivrer de ſes reproches.

CETTE femme que nous avions mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en queſtion, je ſus qu'elle faiſoit conſulter d'habiles gens pour ſavoir ſi on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante; & ce fut encore Madame Dorfrainville qu'on inſtruiſit de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

DURSAN qui la ſavoit, & qui n'oſa me la dire, étoit au deſeſpoir. Ce n'étoit pas

de lui dont j'avois à me plaindre alors, il m'aimoit au-delà de toute expreſſion : je ne lui diſſimulois pas que je l'aimois auſſi; & plus Madame Dursan en uſoit mal avec moi, plus ſon fils que je croyois ſi différent d'elle, me devenoit cher. Mon cœur le recompenſoit par-là de ce qu'il ne reſſembloit pas à ſa mere.

MAIS cette mere, toute ingrate qu'elle étoit, avoit un aſcendant prodigieux ſur lui: il n'oſoit lui parler avec autant de force qu'il l'auroit dû; il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à lui dire: Vous me chagrinez; & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.

LES mauvaiſes intentions de cette mere ne ſe terminérent pas à me diſputer, s'il étoit poſſible, le tiers du bien qui m'appartenoit, elle réſolut encore de m'écarter de chez elle, dans l'eſperance que ſon fils, en ceſſant de me voir, ceſſeroit auſſi de m'aimer avec tant de tendreſſe, & ne ſeroit plus ſi difficile à amener à ce qu'elle vouloit; & voici ce qu'elle fit pour parvenir à ſes fins.

JE vous ai dit qu'il y avoit une eſpéce de rupture, ou du moins une grande froideur entre Madame Dorfrainville & elle; & ce fut à moi à qui elle s'en prit. Mademoiſelle, me dit-elle, Madame Dorfrainville eſt toujours votre amie, & n'eſt plus

la mienne; comment cela ſe peut-il? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je; vous ſavez mieux que moi ce qui s'eſt paſſé entre vous deux.

MIEUX que vous? reprit-elle en ſouriant, d'un air ironique; vous plaiſantez, & elle auroit entendu raiſon ſi vous l'aviez voulu. Le mariage dont il s'agit, n'eſt pas ſi preſſé.

IL ne l'eſt pas pour moi, lui dis-je; mais elle n'a pas cru que ce fût vous qui duſſiez le différer, ſi j'y conſentois. Quoi! Mademoiſelle, vous me querellez auſſi? Déja des reproches du ſervice que vous nous avez rendu? Cette humeur-là m'allarme pour mon fils, reprit-elle en me quittant.

J'AI vû Brunon me rendre plus de juſtice, lui criai-je pendant qu'elle s'éloigna; & depuis ce moment nous ne nous parlâmes preſque plus, & j'en eſſuyai tous les jours tant de dégoût, qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château malgré la déſolation du fils, que je laiſſai malade de douleur, brouillé avec ſa mere, & que je ne pus ni voir ni informer du jour de ma ſortie, par tout ce que m'allegua ſa mere, qui feignoit ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirois, & qui me dit que ſon fils avec la fiévre qu'il avoit, n'étoit pas en

état de recevoir des adieux aussi étonnans que les miens.

TANT de fourberie me rebuta de lui répondre là-dessus; mais pour le peu de cas que je faisois de son caractére: J'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant, & il est juste de vous en tenir compte.

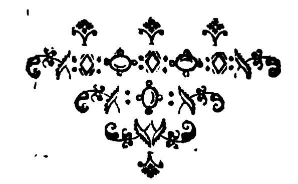
C'EST bien plutôt moi qui vous dois trois mois de la pension qu'on vous a laissée,, & je vais m'acquiter tout-à-l'heure, dit-elle en souriant du compliment que je lui faisois, & dont ma retraite la consoloit. Non, lui dis-je avec fierté, gardez votre argent, Madame, je n'en ai pas besoin à présent; & aussi-tôt je montai dans une chaise que Madame Dorfrainville, chez qui j'allois, m'avoit envoyée.

JE passe la colére de cette Dame au recit que je lui fis de tous les desagrémens que j'avois eu au Château. J'avois écrit deux fois à ma mere depuis la mort de ma tante, & je n'en avois point eu de réponse, quoiqu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles; & cela me chagrinoit.

OU' pouvoit me jetter une situation comme la mienne? Car enfin, je ne me voyois rien d'assuré; & si Madame Dursan qui avoit tenté d'attaquer le dernier testament de ma tante, parvenoit à le faire cas-

ſer, que devenois-je ? Il n'étoit pas queſtion d'abuſer de la retraite que Madame Dorfrainville venoit de me donner; il ne me reſtoit donc que ma mere à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de Madame Dorfrainville, femme âgée, alloit faire un voyage à Paris ; je crus devoir profiter de ſa compagnie, & partir avec elle. Ce que je fis en effet, quinze jours ou trois ſemaines après ma ſortie de chez Madame Durſan, qui m'avoit envoyé ce qui m'étoit dû de ma penſion, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pus que laiſſer une lettre, que Madame Dorfrainville elle même me promit de lui faire tenir.

Fin de la dixiéme Partie.

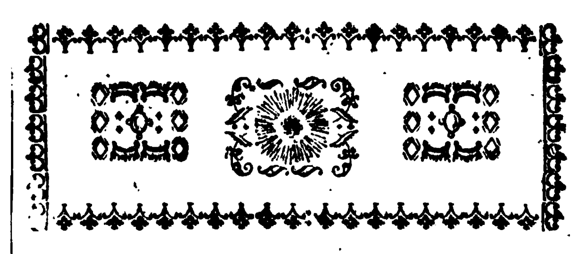


LA





J. J. Eberspach sc. a.V.



LA VIE DE MARIANNE, OU, LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

ONZIÉME PARTIE.

IL me ſemble vous entendre d'ici, Madame : Quoi! vous écriez-vous, encore une Partie! quoi! trois tout de ſuite! Eh! par quelle raiſon vous plaît-il d'écrire ſi diligemment l'Hiſtoire d'autrui, pendant que vous avez été ſi lente à continuer la vôtre ? Ne ſeroit-ce-pas que la Religieuſe auroit elle même écrit la ſienne; qu'elle vous auroit laiſſé ſon Manuſcrit, & que vous le copiez?

NON, Madame, non, je ne copie rien; je me ressouviens de ce que ma Religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé. Ainsi le recit de sa vie ne me coûte pas moins que le recit de la mienne, & ma diligence vient de ce que je me corrige; voilà tout le mystere. Vous ne m'en croirez pas; mais vous le verrez, Madame, vous le verrez. Poursuivons.

NOUS nous retrouvâmes sur le soir dans ma chambre, ma Religieuse & moi.

VOULEZ-vous, me dit-elle, que j'abrége le reste de mon Histoire? Non que je n'aie le tems de la finir cette fois-ci, mais j'ai quelque confusion de vous parler si long-tems de moi, & je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qu'il est essentiel que vous sachiez.

NON, Madame, lui répondis-je, ne passez rien, je vous en conjure. Depuis que je vous écoute, je ne suis plus, ce me semble, si étonnée des évènemens de ma vie; je n'ai plus une opinion si triste de mon sort. S'il est fâcheux d'avoir comme moi perdu sa mere, il ne l'est guéres moins d'avoir comme vous été abandonnée de la sienne. Nous avons toutes deux été différemment à plaindre; vous avez eu vos ressources, & moi les miennes. A la vérité, je crois jusqu'ici que mes malheurs

surpassent les vôtres; mais, quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas, me dit-elle. Achevons.

Je vous ai dit que mon voyage étoit resolu, & je partis quelque jours après, avec la Dame dont je vous ai parlé.

J'avois été payée d'une moitié de ma pension; & cette somme que Madame Dorfrainville avoit bien voulu recevoir pour moi sur ma quittance, avoit été donnée de fort bonne grace: Madame Dursan avoit même offert de l'augmenter.

Nous ne serons pas long-tems sans vous suivre, me dit-elle la veille de mon départ; mais; si par quelque accident imprévû vous avez besoin de plus d'argent avant que nous soyons à Paris, écrivez-moi, Mademoiselle, & je vous en enverrai sur le champ.

Ce discours fut suivi de beaucoup de protestations d'amitié qui n'avoient qu'un défaut; c'est qu'elles étoient trop polies: je les aurois cru plus vraies, si elles avoient été plus simples; le bon cœur ne fait point de complimens.

Quoi qu'il en soit, je partis, toujours incertaine du fond de ses sentimens, & par-là toujours inquiéte du parti qu'elle

prendroit; mais en revanche bien convaincue de la tendresse du fils.

JE ne vous en dirai que cela, je n'ai que trop souffert du ressouvenir de ce qu'il me dit alors, aussi-bien que dans d'autres tems: il a fallu les oublier, ces expressions, ces regards, cette physionomie si touchante qu'il avoit avec moi, & que je vois encore, il a fallu n'y plus songer; & malgré l'état que j'ai embrassé, je n'ai pas eu trop de quinze ans pour en perdre la mémoire.

C'ETOIT dans un carosse de voiture que nous voyagions, ma compagne & moi, & nous n'étions plus qu'à vingt lieuës de Paris, quand dans un endroit où l'on s'arrêta quelque tems le matin pour rafraîchir les chevaux, il vint une Dame qui demanda s'il y avoit une place pour elle dans la voiture.

ELLE étoit suivie d'une Paysanne qui portoit une cassette, & qui tenoit un sac de nuit sous son bras. Oui, lui dit le Cocher, il y a encore une place de vuide à la portière.

EH bien, je la prendrai, répondit la Dame, qui la paya sur le champ, & qui monta tout de suite en carosse, après nous avoir tous saluez d'un air qui avoit de la dignité, quoique très-honnête, & qui ne sentoit point la politesse de campagne. Tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit assise à côté d'un vieux Ecclésiastique qui alloit plaider à Paris. Ma compagne & moi, nous remplissions le fond du devant; celui de derrière étoit occupé par un homme âgé, indisposé, & par sa femme. Dans l'autre portière étoient un Officier & la femme de chambre de la Dame avec qui je voyageois, & qui avoit encore un laquais qui suivoit le carosse à cheval.

Cette Inconnuë que nous prîmes en chemin, étoit grande, bien-faite: je lui aurois donné près de cinquante ans; cependant elle ne les avoit pas. On eût dit qu'elle relevoit de maladie; & cela étoit vrai. Malgré sa pâleur & son peu d'embonpoint, on lui voyoit les plus beaux traits du monde, avec un tour de visage admirable & je ne sais quoi de fin qui faisoit penser qu'elle étoit une femme de distinction. Toute sa figure avoit un air d'importance naturelle qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on est accoutumé aux attentions, & même aux respects de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une lieuë depuis la Beuvette, que le mouvement de la voiture incommoda notre nouvelle venuë. Je la vis pâlir; ce qui fut bien-tôt suivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter, mais elle dit

que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas; & comme j'étois la plus jeune de toutes les personnes qui occupoient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la mienne, & l'en pressai d'une maniere aussi sincére qu'obligeante.

ELLE parut extrémement touchée de mes instances, me fit sentir combien elle les estimoit de ma part, & mêla même quelque chose de si flateur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressemens en redoublérent; mais il n'y eut pas moyen de la persuader, & en effet son indisposition se passa.

COMME elle étoit placée auprès de moi, nous avions de tems en tems de petites conversations ensemble.

LA Dame que j'ai appellée ma compagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit presque toujours sa fille quand elle me parloit; & là-dessus notre Inconnuë crut qu'elle étoit ma mere.

NON, lui dis-je, c'est une amie de ma famille qui a eu la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris, où nous allons toutes deux, elle pour recueillir une succession, & moi pour joindre ma mere qu'il y a longtems que je n'ai vûe.

JE voudrois bien être cette mere-là, me dit-elle d'un air doux & caressant, sans me faire de questions sur le Pays d'où je

venois, & ſans me parler de ce qui la regardoit.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner. Il faiſoit un fort beau jour, & il y avoit dans l'hôtellerie un jardin qui me parut aſſez joli. Je fus curieuſe de le voir, & j'y entrai: je m'y promenai même quelques inſtans pour me délaſſer d'avoir été aſſiſe toute la matinée.

Madame Darcire (c'eſt le nom de ma compagne) étoit à l'entrée de ce jardin avec l'Eccléſiaſtique dont je vous ai parlé, pendant que l'Officier ordonnoit notre dîné. L'autre voyageur incommodé & ſa femme étoient déja montez dans la chambre où l'on devoit nous ſervir, & où ils nous attendoient.

Je me promenois alors dans un petit bois que cette Dame eut envie de voir auſſi. L'Eccléſiaſtique & l'Officier la ſuivirent, & il y avoit déja une bonne demi-heure que nous nous y amuſions, quand le laquais de Madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit ſervir. Nous prîmes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étoient d'abord montez.

J'ignorois que notre Inconnuë ſe fût ſéparée, on n'en avoit rien dit devant moi; de-ſorte qu'en traverſant la cour, je la vis dans un cabinet à rez de chauſſée, dont les

fenêtres étoient ouvertes, & on lui apportoit à manger dans le même moment.

COMMENT! dis-je à l'Officier, est ce dans ce cabinet que nous dînons? nous n'y ferons guéres à notre aise. Aussi n'est-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'est en haut; mais cette Dame a voulu dîner toute seule.

IL n'y a pas d'apparence qu'elle eût pris ce parti-là, si on l'avoit priée d'être des nôtres, repris-je; peut-être s'attendoit-elle là dessus à une politesse que personne de nous ne lui a faite, & je suis d'avis d'aller sur le champ réparer cette faute.

JE laissai en effet monter les autres, & me hâtai d'entrer dans ce cabinet. Elle prenoit sa serviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté: c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une assiette.

J'AVOUE qu'un repas si frugal m'étonna: elle rougit elle-même que j'en fusse témoin; mais lui cachant ma surprise: Eh quoi! Madame, lui dis-je, vous nous quittez, nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec vous? Nous ne souffrirons point cette séparation-là, s'il vous plaît. Heureusement que j'arrive a propos, vous n'avez point encore mangé; & je vous enléve de la part de toute la compagnie, on ne se mettra point à table que vous ne soyez venue.

Elle s'étoit brusquement levée, comme pour m'écarter de la table & de la vûë de son dîné. Je me conformai à son intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant, ne prenez point garde à moi, je vous prie: j'ai été long-tems malade, je suis encore convalescente, il faut que j'observe un régime qui m'est nécessaire, & que j'observerois mal en compagnie; voilà mes raisons. Voyez si vous voulez que je m'expose, je suis bien sûre que non, & vous seriez la première à m'en empêcher. Je crus de bonne-foi ce qu'elle me disoit, & je n'en insistai pas moins.

Je ne me rends point, lui dis-je, & ne veux point vous laisser seule: venez, Madame; & fiez-vous à moi, je veillerai sur vous avec la dernière rigueur, je vous garderai à vûë. On n'a pas encore servi, il n'y a qu'à dire en passant qu'on joigne votre dîné au nôtre; & je la prenois sous le bras pour l'emmener en lui parlant ainsi. De-sorte que je l'entraînois déja sans qu'elle sût que me répondre, malgré la répugnance que je lui voyois toujours.

Mon Dieu, Mademoiselle, me dit-elle en s'arrêtant d'un air triste, & même douloureux, que votre empressement me fait de plaisir & de peine! Faut-il vous parler confidemment? Je viens d'une petite mai-

son de campagne que j'ai ici près: j'y avois apporté un certain argent pour y passer environ un mois: je sortois de maladie, la fiévre m'y a reprise, je m'y suis laissé gagner par le tems; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me faut pour retourner à Paris où je serai demain, & je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis-là au-reste, n'est fait que pour vous, Mademoiselle, vous le sentez bien, & vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

QUELQUE peu de souci qu'elle affectât d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardasse comme un accident sans conséquence, ce qu'elle me disoit-là, me toucha cependant, & je crus voir moins de tranquillité sur son visage, qu'elle n'en marquoit dans son discours. Il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

EH! Madame, m'écriai-je avec une franchise vive & badine, & en lui mettant ma bourse dans la main, que j'aie l'honneur de vous être bonne à quelque chose! Servez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisque vous avez négligé d'en faire venir, & ne nous punissez point du peu de précaution que vous avez prise.

JE délïois les cordons de la bourse en lui parlant ainsi. Prenez ce qu'il faut,

ajoutai-je : ſi vous n'en avez pas beſoin, vous me le rendrez en arrivant; ſi-non vous me le renverrez le lendemain.

Elle jetta comme un ſoupir alors, & laiſſa même, ſans doute malgré elle, échaper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle enſuite avec un embaras qu'elle combattoit, vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous; mais je puis me paſſer de ce que vous m'offrez de ſi bonne grace, ſouffrez que je vous remercie : il n'y a perſonne de quelque conſidération dans ces campagnes-ci qui ne me connoiſſe, & chez qui je ne puiſſe envoyer ſi je voulois; mais ce n'eſt pas la peine, je ſerai demain chez moi.

S'il vous eſt indifférent de reſter ſeule ici, lui répondis-je d'un air mortifié, il ne me l'auroit pas été d'être quelques heures de plus avec vous; c'étoit une grace que je vous demandois, & qu'à la vérité je ne mérite pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas! me repartit-elle en joignant les mains. Eh! comment feroit-on pour ne vous pas aimer? Eh bien, Mademoiſelle, que voulez-vous que je prenne? Puiſque vous me menacez de croire que je ne vous aime pas, je ferai tout ce que vous exigerez, & je vais vous ſuivre. Etes-vous contente?

C'étoit en tenent ma bourſe qu'elle

me disoit cela. Je l'embrassai de joye; car toutes ses façons me plaisoient: je les trouvois nobles & affectueuses, & ce petit moment de conversation particuliére venoit encore de me lier à elle. De son côté, elle me serra tendrement dans ses bras: Ne disputons plus, me dit-elle après, voilà un de vos louis que je prens; c'est assez, puisqu'il n'est question que de prendre. Non, répondis-je en riant, n'y eut-il qu'un quart de lieuë d'ici chez vous, je vous taxe à davantage. Eh bien, mettons en deux pour avoir la paix, & marchons, reprit-elle.

JE l'emmenai donc. Il y avoit un instant qu'on avoit servi, & on nous attendoit. On la combla de politesse, & Madame Darcire sur-tout eut mille attentions pour elle.

JE lui avois promis de veiller sur elle à table, & je lui tins parole du moins pour la forme. On m'en fit la guerre, on me querella, je ne m'en souciai point. C'est une rigueur à laquelle je me suis engagée, dis-je; Madame n'est venue qu'à cette condition là, & je fais ma charge.

MA prétendue rigueur n'étoit cependant qu'un prétexte pour lui servir ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat; & quoique pour entrer dans le badinage, elle se plaignît d'être trop génée, il est vrai qu'elle mangea très-peu.

Nous sentîmes tous combien nous aurions perdu si elle nous avoit manquée ; il me sembla que nous étions devenus plus aimables avec elle, & que nous avions tous plus d'esprit qu'a l'ordinaire.

Enfin le diné fini nous remontâmes en carosse, & le soupé se passa de même.

Nous n'étions plus le lendemain qu'à une lieuë de Paris, quand nous vîmes un équipage s'arrêter près de notre voiture, & que nous entendîmes quelqu'un qui demandoit si Madame Darcire n'étoit pas là. C'étoit un Homme d'affaire à qui elle avoit écrit de venir au-devant d'elle, & de lui chercher un hôtel où elle put avoir un logement convenable. Elle se montra sur le champ.

Mais, comme nous avions quelques paquets engagez dans le magazin, que le lieu n'étoit pas commode pour les retirer, nous jugeâmes à propos de ne descendre qu'à un petit Village qui n'étoit plus qu'à un demi-quart de lieuë, & où notre Cocher nous dit qu'il s'arrêteroit lui-même.

Pendant qu'on travailla à retirer nos paquets, mon Inconnuë me prit à quartier dans une petite cour, & voulut en m'embrassant, me rendre les deux louis-d'or que je l'avois forcée de prendre.

Vous n'y songez pas, lui dis-je, vous n'êtes pas encore arrivée, gardez les jus-

ques chez vous; que je les reprenne aujourd'hui ou demain, n'eſt-ce pas la même choſe ? Avez-vous intention de ne me pas revoir ? & me quittez-vous pour toujours ?

J'EN ſerois bien fâchée, me répondit-elle; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'eſt comme ſi j'y étois. Vous avez beau dire, repris-je en me reculant, je me méfie de vous, & je vous laiſſe cet argent préciſément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

ELLE ſe mit à rire, & s'avança vers moi; mais je m'élognai encore. Ce que vous faites-là, eſt inutile, lui criai-je; donnez-moi mes ſûretez, où logez-vous ?

JE ne vous en aurois pas moins inſtruite de l'endroit où je vais, me repartit-elle. Mon nom eſt Darneuil (ce n'étoit là que le nom d'une petite Terre, & elle me cachoit le véritable,) & vous aurez de mes nouvelles chez M. le Marquis, de Viry ruë S. Louys au Marais, (c'étoit un de ſes amis). Dites-moi à préſent à votre tour, ajouta-t-elle, où je vous trouverai ?

JE ne ſais point le nom du quartier où nous allons, lui répondis-je; mais demain j'enverrai quelqu'un qui vous le dira, ſi je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'ENTENDIS alors Madame Darcire qui m'appelloit, & je me hâtai de ſortir de la

petite cour pour la joindre. Mon Inconnuë me suivit. Elle dit adieu à Madame Darcire, je l'embrassai tendrement, & nous partîmes.

En une heure de tems nous arrivâmes à la maison que cet Homme d'affaire dont j'ai parlé, nous avoit retenue.

Comme la journée n'étoit pas encore fort avancée, j'aurois volontiers été chercher ma mere, si Madame Darcire qui se sentoit trop fatiguée pour m'accompagner, & dont je ne pouvois prendre que la femme de chambre, ne m'avoit engagée à attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc, d'autant plus qu'on me dit qu'il y avoit fort loin du quartier où nous étions, à celui où je devois aller trouver cette mere qu'il me tardoit avec tant de raison de voir & de connoître.

Aussi Madame Darcire ne me fit-elle pas languir le jour d'après; elle eut la bonté de préférer mes affaires à toutes les siennes, & à onze heures du matin nous étions déja en carosse pour nous rendre dans la ruë S. Honoré, vis-à-vis les Capucins, conformément à l'adresse que j'avois gardé de ma mere, & à laquelle je lui avois écrit mes dernieres lettres qui étoient réstées sans réponse.

Notre carosse arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, & là nous demandâ-

mes la maiſon de Madame la Marquiſe de.... (c'étoit le nom de ſon mari.) Elle n'eſt plus ici, nous répondit un Suiſſe ou un Portier, je ne ſais plus lequel des deux. Elle y logeoit il y a environ deux ans; mais depuis que M. le Marquis eſt mort, ſon fils a vendu la maiſon à mon Maître qui l'occupe à préſent.

M. le Marquis eſt mort! m'écriai-je toute troublée, & même ſaiſie d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir; car dans le fond, que m'importoit la mort de ce beau-pere qui m'étoit inconnu, à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation, & ſans lequel au contraire ma mere ne m'auroit pas vraiſemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait?

CEPENDANT en apprenant qu'il ne vivoit plus, & qu'il avoit un fils marié, je craignis pour ma mere, qui m'avoit laiſſé ignorer tous ces événemens; le ſilence qu'elle avoit gardé là-deſſus, m'allarma; j'apperçus confuſément des choſes triſtes, & pour elle & pour moi; en un mot cette nouvelle me frappa, comme ſi elle avoit entraîné mille autres accidens fâcheux que je redoutois ſans ſavoir pourquoi.

EH depuis quand eſt-il donc mort? répondis-je d'une voix altérée. Eh mais, c'eſt depuis dix ſept ou dix-huit mois, je penſe, reprit cet homme, & ſix ou ſept ſemai-

ſemaines après avoir marié M. le Marquis ſon fils, qui vient ici quelque-fois, & qui demeure à préſent à la Place Royale.

Et la Marquiſe ſa mere, lui dis-je encore, loge-t-elle avec lui? Je ne crois pas, me répondit-il, il me ſemble avoir entendu dire que non; mais vous n'avez qu'à aller chez lui, pour apprendre où elle eſt; apparemment qu'on vous en informera.

Eh bien, me dit alors Madame Darcire, il n'y a qu'à retourner au logis, & nous irons à la Place Royale après dîné; d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces côtez-là. Comme vous voudrez, lui répondis-je d'un air inquiet & agité; & nous revînmes à la maiſon.

Vous voilà bien rêveuſe, me dit en chemin Madame Darcire; à quoi penſez-vous donc? Eſt-ce la mort de votre beau-pere qui vous afflige?

Non, lui dis-je, je ne pourrois en être touchée que pour ma mere que cet accident intéreſſe peut-être de plus d'une façon; mais ce qui m'occupe à préſent, c'eſt le chagrin de ne la point voir, & de n'être pas ſûre que je la trouverai chez ſon fils, puiſqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'eſt pas là un grand inconvénient, me dit-elle; ſi elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

MADAME Darcire fit arrêter chez quelques Marchands pour des emplettes; nous rentrâmes enſuite au logis. Trois quarts-d'heures après le dîné nous remontâmes en caroſſe avec ſon Homme d'affaire qui venoit d'arriver, & nous prîmes le chemin de la Place Royale, où cette Dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener, d'abord dans l'intention de m'y laiſſer ſi nous y trouvions ma mere, d'aller de-là à ſes propres affaires; & de revenir me reprendre ſur le ſoir, s'il le falloit.

MAIS ce n'étoit pas la peine de nous arranger là-deſſus, & mes inquiétudes ne devoient pas finir ſi-tôt. Ni mon frere, ni ma belle-ſœur, c'eſt-à-dire, ni M. le Marquis ni ſa femme n'étoient chez eux. Nous ſûmes de leur Suiſſe que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieuës de Paris. Quant à ma mere, elle ne logeoit point avec eux, & on ignoroit ſa demeure. Tout ce qu'on pouvoit m'en dire, c'eſt que ce jour-là même elle étoit venue à onze heures du matin pour voir ſon fils dont elle ne ſavoit pas l'abſence; qu'elle avoit paru fort ſurpriſe & fort affligée de le trouver parti; qu'elle arrivoit elle-même de campagne, à ce qu'elle avoit dit, & qu'elle s'étoit retirée ſans laiſſer ſon adreſſe.

A ce recit, je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé, & je ne pus m'empêcher de ſoupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis? répondis-je à cet homme. Oui, Mademoiſelle, me repartit-il, c'eſt ce qui m'en a ſemblé. Eh! comment eſt-elle venue ici? ajoutai-je par je ne ſais quel eſprit de méfiance ſur ſa ſituation, & comme cherchant à tirer des conjectures ſur ce qu'on alloit me répondre; étoit-elle dans ſon équipage, ou dans celui d'un de ſes amis?

Oh d'équipage! me répondit-il, vraiment, Mademoiſelle, elle n'en a point: elle étoit toute ſeule, & même aſſez fatiguée; car elle s'eſt repoſée ici près d'un quart heure.

Toute ſeule & ſans voiture! m'écriai-je, la mere de M. le Marquis? voilà qui eſt bien horrible! Ce n'eſt pas ma faute, & je ne ſaurois dire autrement, me repartit-il. Au ſurplus, je ne me mêle point de ces choſes-là, & je réponds ſeulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je en inſiſtant, ne m'indiquerez-vous point dans ce quartier-ci quelque perſonne qui la connoiſſe, chez qui elle aille, & de qui je puiſſe apprendre où elle loge?

Non, reprit-il, elle vient ſi rarement

à l'Hôtel, à des heures où il y a si peu de monde, & elle y demeure si peu de tems, que je ne me souviens pas de l'avoir vû parler à d'autres personnes qu'à M. le Marquis son fils, & c'est toujours le matin; encore quelquefois n'est-il pas levé.

Y avoit-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendois-là? Que ferai-je donc, & qu'elle est ma ressource? dis-je, d'un air consterné à Madame Darcire qui commençoit aussi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela. Il n'est pas possible, en nous informant avec soin, que nous ne découvrions bien-tôt où elle est, me dit-elle ; il ne faut pas vous inquiéter, ceci n'est qu'un effet du hazard, & des circonstances dans lesquelles vous arrivez. Je ne lui répondis que par un soupir, & nous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aisé dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je devois savoir des nouvelles, chez le Marquis de Viry ruë S. Louis , à ce qu'elle m'avoit dit; mais dans ce moment-là je ne pensai point à elle, je n'étois occupée que de ma mere, que de mes tristes soupçons sur son état, & que de l'impossibilité où je me voyois de l'embrasser.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle put

pour raſſurer mon eſprit, & pour diſſiper mes allarmes. Mais cette mere qui étoit venue à pied chez ſon fils, que ſa laſſitude avoit obligée de ſe repoſer; cette mere qui faiſoit ſi peu de figure, qui étoit ſi enterrée, que les gens mêmes de ſon fils ne ſavoient pas ſa demeure, me revenoit toujours dans la penſée.

De la Place Royale nous allâmes chez le Procureur de Madame Darcire; de là dans une maiſon, où l'on avoit mis le ſcellé, & qui avoit appartenu à la perſonne dont elle étoit héritiére. Elle y demeura près d'une heure & demie; & puis nous rentrâmes au logis avec le Procureur, à qui elle devoit donner quelques papiers dont il avoit beſoin pour elle.

Cet homme pendant que nous étions dans le caroſſe, parla de quelqu'un qui demeuroit au Marais, & qu'il devoit voir le lendemain au ſujet de la ſucceſſion de Madame Darcire. Comme ç'étoit-là le quartier du Marquis, & celui où j'avois eſpéré de trouver ma mere, je lui demandai s'il ne la connoiſſoit pas, ſans lui dire cependant que j'étois ſa fille.

Oui, me dit-il, je l'ai vûe deux ou trois fois avant la mort de ſon mari, qui m'avoit en ce tems-là chargé de quelque affaire; mais depuis qu'il eſt mort, je ne ſais plus ce qu'elle eſt devenue, j'ai ſeulement

oui dire qu'elle n'étoit pas fort heureuſe.

Eh! quel eſt donc ſon état? lui répondis-je avec une émotion que j'avois bien de la peine à cacher. Son fils eſt ſi riche & ſi grand Seigneur, ajoutai-je, Il eſt vrai, reprit-il; & il a épouſé la fille de M. le Duc de.... Mais je crois la Marquiſe brouillée avec lui & avec ſa belle-fille. Cette Marquiſe n'étoit, dit-on, que la veuve d'un très-mince & très-pauvre Gentilhomme de Province, dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays, & qu'il épouſa aſſez étourdiment, tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il eſt mort, & que le fils qu'il a eu d'elle, s'eſt marié avec la fille du Duc de..., il ſe peut bien faire que cette fille de Duc, je veux dire, que Madame la Marquiſe la jeune ne voye pas de trop bonne œil une belle-mere comme la vieille Marquiſe, & ne ſe ſoucie pas beaucoup de ſe voir alliée à tous les petits houbereaux de ſa famille, & de celle de ſon premier mari, dont on dit auſſi qu'il reſte une fille qu'on n'a jamais vûe, & qu'apparemment on n'eſt pas curieux de voir. Voilà à peu près ce que je puis recueillir de tous les propos que j'ai entendu tenir à ce ſujet-là.

Les larmes couloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainſi, je n'avois pu les re-

tenir à cet étrange diſcours, & n'étois pas même en état d'y rien répondre.

MADAME Darcire, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit pris de l'amitié pour moi, avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant, & s'étoit même apperçue que je pleurois.

QU'APPELLE-T-ON des houbereaux, Monſieur? lui dit-elle quand il eut fini. Il faut que Madame la Marquiſe la jeune, toute fille de Duc qu'elle eſt, ſoit bien mal informée, ſi elle rougit des alliances dont vous parlez. Je lui apprendrois moi qui ſuis du pays de cette belle-mere qu'elle mépriſe, je lui apprendrois que la Marquiſe qui s'appelle de Tresle en ſon nom, eſt d'une des plus nobles & des plus anciennes maiſons de notre Province; que celle de M. de Tervire ſon premier mari, ne le céde à pas une que je connoiſſe; qu'il n'y en avoit point anciennement de plus conſidérable par l'étenduë de ſes Terres, & que toute diminuée qu'elle eſt aujourd'hui de ce côté-là, M. de Tervire auroit encore laiſſé à ſa veuve plus de dix-huit ou vingt-mille livres de rente, ſans la mauvaiſe humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à ſon cadet; & qu'enfin il n'y a, ni Gentil-homme, ni Marquis, ni Duc en France, qui ne pût avec honneur épouſer Mademoiſelle de Tervire qui eſt cette fille

qu'on n'a jamais vûe à Paris, que Madame la Marquise laissa effectivement à ses parens quand elle quitta la Province, & sur qui aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualitez de l'esprit & du caractére.

Le Procureur alors, qui me vit les yeux mouillez, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avois demandé des nouvelles de la vieille Marquise, soupçonna que je pouvois bien être cette fille dont il étoit question.

Madame, dit-il un peu confus à Madame Darcire, quoique je n'aie rapporté que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence; ne seroit-ce pas Mademoiselle de Tervire elle-même que je vois?

Il auroit été difficile de le lui dissimuler; ma contenance ne le permettoit pas, & ne laissoit pas deux partis à prendre. Aussi Madame Darcire n'hésita-t-elle point. Oui, Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez pas, c'est elle; voilà cette petite Provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir, que sans doute on s'imagine être une espéce de Paysanne, & à qui on seroit peut-être fort heureuse de ressembler. Je ne crois pas qu'on y perdît, de quelque maniere on soit faite, répondit-il en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit. Notre carosse arrêtoit en ce moment, nous étions arrivez, & je ne lui répondis que par une inclination de tête.

Vous jugez bien, que dès qu'il fut sorti, je n'oubliai pas de remercier Madame Darcire du portrait flateur qu'elle avoit fait de moi, & de cette colére vraiment obligéante avec laquelle elle avoit défendu ma famille, & vengé les miens des mépris de ma belle-sœur. Mais ce que le Procureur nous avoit dit, ne servit qu'à me confirmer dans ce que je pensois de la situation de ma mere, & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne savoir où l'aller chercher.

Il est vrai, qu'à proprement parler, je ne la connoissois pas; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce desir ardent que j'avois de la voir. C'est une si grande & si intéressante avanture que celle de retrouver une mere qui vous est inconnue; ce seul nom qu'elle porte, a quelque chose de si doux!

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penser qu'on la méprisoit, qu'elle étoit humiliée, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle souffroit même; car j'allois jusques-là, & je partageois son humiliation & ses peines; mon amour-propre étoit de moitié avec le sien dans tous les affronts que je supposois qu'elle essuyoit; & j'aurois eu, ce me semble, un plaisir extrême à lui montrer combien j'y étois sensible.

Il se peut bien que mon empressement n'eût pas été si vif, si je l'avois su plus heureuse, & c'est que je ne me serois pas flatée non plus d'être si bien reçue; mais j'arrivois dans ces circonstances qui me répondoient de son cœur, j'étois comme sûre de la trouver meilleure mere, & je comptois sur sa tendresse à cause de son malheur.

Malgré' toutes les informations que nous fîmes, Madame Darcire & moi, nous avions déja passé dix ou douze jours à Paris sans avoir pu découvrir où elle étoit; & j'en mourois d'impatience & de chagrin. Par-tout où nous allions, nous parlions d'elle. Bien des gens la connoissoient, tout le monde savoit quelque chose de ce qui lui étoit arrivé, les uns plus, les autres moins; mais comme je ne déguisois point que j'étois sa fille, que je me produisois sous ce nom-là, je m'appercevois bien qu'on me ménageoit, qu'on ne me disoit pas tout ce qu'on savoit, & le peu que j'en apprenois, signifioit toujours qu'elle n'étoit pas à son aise.

Excé'dé'e enfin de l'inutilité de mes efforts pour la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours, Madame Darcire & moi, à la Place Royale, dans l'espérance que ma mere y seroit revenue elle-même, qu'on lui auroit dit que deux Dames étoient venues l'y demander, & qu'en con-

séquence elle auroit bien pu laisser son adresse, afin qu'on la leur donnât si elles revenoient la chercher.

AUTRE peine inutile, ma mere n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la premiere fois, que le Marquis ne seroit de retour que dans trois semaines ou un mois; & sans doute elle attendoit que ce tems-là fût passé pour se remontrer. Ce fut du moins ce qu'en pensa Madame Darcire qui me le persuada aussi.

TOUTE affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes, je m'avisai de songer que nous étions dans le quartier de Madame Darneuil, de cette Dame de la voiture, dont l'adresse étoit chez le Marquis de Viry, avec qui, comme vous savez, je m'étois liée d'une amitié assez tendre, & à qui d'ailleurs j'avois promis de donner de mes nouvelles.

JE proposai donc à Madame Darcire d'aller la voir, puisque nous étions si près de la ruë S. Louis. Elle y consentit, & la premiére maison à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du Marquis de Viry, étoit attenant la sienne. C'est la porte d'après, nous dit-on, & un des gens de Madame Darcire y frappa sur le champ.

PERSONNE ne venoit, on redoubla, & après un intervalle de tems assez considé-

rable, parut un très-vieux domestique à longs cheveux blancs, qui sans attendre qu'on lui fît de question, nous dit d'abord que M. de Viry étoit à Versailles avec Madame.

CE n'est pas à lui que nous en voulons, lui répondis-je; c'est à Madame Darneuil Hà, Madame Darneuil, elle ne loge pas ici, reprit-il. Mais n'êtes-vous pas des Dames nouvellement arrivées de Province? Depuis dix ou douze jours, lui dîmes-nous? Eh bien, ayez la bonté d'attendre un instant, repartit-il, je vais vous faire parler à une des femmes de Madame qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus, il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme, qui descendit, & qui vint nous parler à la portière de notre carosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous apprendre où est Madame Darneuil? nous avons cru la trouver ici.

NON, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle. Mais n'est-ce pas avec vous, Mademoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passez, & qui lui prêtâtes de l'argent? ajouta-t-elle en m'addressant la parole. Oui, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle? Dans le Fauxbourg S. Germain, me dit cette

femme, (& c'étoit précisément notre quartier :) j'ai même été avant-hier chez elle ; mais je ne me souviens plus du nom de sa ruë, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le Marquis & de Madame, de m'informer où vous logez si on venoit de votre part, & de remettre en même tems ces deux louis-d'or que voici.

Je les pris : Tâchez, lui dis-je, de la voir demain, retenez bien, je vous prie, où elle demeure, & vous me le ferez savoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours. Elle me le promit, & nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé. Tout le monde étoit aux fenêtres : il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur, ou quelque accident considérable ; & nous demandâmes ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions, arriva notre Hôtesse, grosse Bourgeoise d'assez bonne mine, qui sortoit du milieu de cette foule de l'air d'une femme qui avoit eu part à l'avanture. Elle gesticuloit beaucoup ; elle levoit les épaules ; une partie de ce peuple l'entouroit, & elle étoit suivie d'un petit homme assez mal arrangé, qui avoit un tablier autour de lui, & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc, Madame? lui dîmes-nous dès qu'elle se fut approchée. Dans un moment, nous répondit-elle, j'irai vous le dire, Mesdames; il faut auparavant que je finisse avec cet homme-ici, qu'elle mena effectivement chez elle.

Un demi-quart d'heure après, elle revint nous trouver. Je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée, nous dit-elle. Celui que vous avez vû avec moi tout-à-l'heure, est le Maître d'une Auberge d'ici près, chez qui depuis dix ou douze jours est vênue se loger une femme passablement bien mise, qui même par ses discours & par ses manieres, n'a pas trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, & j'en suis encore toute émûe.

Imaginez-vous, Mesdames, que la fiévre l'a prise deux jours après être entrée chez cet homme, qui ne la connoît point, qui lui a loué une de ses chambres, & lui a fait crédit jusqu'ici sans lui demander d'argent, quoique dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eût promis de lui en donner. Vous jugez bien que dans sa fiévre, il lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense, & il ne lui en a refusé aucun, il a toujours tout avancé. Mais cet homme n'est pas riche. Elle se porte un peu mieux aujourd'hui; & un

Chirurgien qui l'a ſaignée, qui a eu ſoin d'elle, qui lui a tenu lieu de Médecin, un Apoticaire qui lui a fourni des remédes, demandent à préſent tous deux à être payez. Ils ont été chez elle, elle n'a pu les ſatisfaire; & ſur le champ ils ſe ſont adreſſez au Maître de l'Auberge qui les a été chercher pour elle. Celui-ci effrayé de voir qu'elle n'avoit pas même de quoi les payer, a non ſeulement eu peur de perdre auſſi ce qu'elle lui devoit, mais encore ce qu'il continueroit à lui avancer.

SUR ces entrefaites eſt arrivé un petit Marchand de Province qui loge ordinairement chez lui. Toutes ſes chambres ſont louées, il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vuide, parce qu'elle ne lui donnoit point d'argent. Là deſſus il a pris ſon parti, & a été lui parler pour la prier de ſe pourvoir d'une chambre ailleurs, attendu qu'il ſe préſentoit une occaſion de mettre dans la ſienne quelqu'un dont il étoit ſûr, & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courſes qu'il étoit allé faire dans Paris. Vous me devez déja beaucoup, a-t-il ajouté, & je ne vous dis point de me payer: laiſſez-moi ſeulement quelque nippes pour mes ſuretez, & ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

A ce diſcours, cette femme qui eſt un

peu rétablie, mais encore trop foible pour sortir & pour déloger ainsi à la hâte, l'a prié d'attendre quelques jours, lui a dit qu'il ne s'inquiétât point, qu'elle le payeroit incessamment, qu'elle avoit même intention de le recompenser de tous soins, & que dans une semaine au plus tard, elle l'enverroit porter un billet chez une personne de chez qui il ne reviendroit point sans avoir de l'argent; qu'il ne s'agissoit que d'un peu de patience; qu'à l'égard des gages, elle n'en avoit point à lui laisser qu'un peu de linge & quelques habits dont il ne feroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires; qu'au sur plus, s'il la connoissoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle le lui a répété devant moi lorsque je suis arrivée; mais il l'avoit déja forcée de sortir de sa chambre, & de fermer une cassette qu'il vouloit retenir pour nantissement; de-sorte que la querelle alors se passoit dans une salle où ils étoient descendus, & où cet homme & sa fille crioient à toute voix contre cette femme qui résistoit à s'en aller. Le bruit ou plutôt le vacarme qu'ils faisoient, avoit déja amassé bien du monde, dont une partie étoit même entrée dans cette salle. Je revenois alors de chez une de mes amies qui demeure ici près; & comme

me c'eſt de moi que cet homme tient la maiſon qu'il occupe, & qui m'appartient, je me ſuis arrêtée un moment en paſſant pour ſavoir d'où venoit ce bruit. Cet homme m'a vûe, m'a prié d'entrer, & m'a exposé le fait. Cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire. Elle pleuroit, je la voyois plus confuſe & plus consternée que hardie, elle ne ſe défendoit preſque que par ſa douleur, elle ne jettoit que des ſoupirs avec un viſage plus pâle & plus défait que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée à quartier, m'a ſuppliée ſi j'avois quelque pouvoir ſur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'elle lui demandoit, m'a donné ſa parole qu'il ſeroit payé; enfin m'a parlé d'un air & d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié: j'ai même ſenti de la conſidération pour elle. Il n'étoit queſtion que de dix écus; ſi je les perds, ils ne me ruineront pas; & Dieu m'en tiendra compte, il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que j'allois les payer. Je l'ai fait remonter dans ſa chambre où l'on a reporté ſa caſſette; & j'ai emmené cet homme pour lui compter ſon argent chez moi. Voilà, Meſdames, mot pour mot l'hiſtoire, que je vous conte toute entière à cauſe de l'impreſſion qu'elle m'a faite, &

il en arrivera ce qui pourra; mais je n'aurois pas eu de repos avec moi sans les dix écus que j'ai avancez.

Nous ne fûmes pas insensibles à ce recit, Madame Darcire & moi. Nous nous sentîmes attendries pour cette femme qui dans une avanture aussi douloureuse avoit su moins disputer que pleurer. Nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre Hôtesse, & nous voulûmes toutes deux y avoir part.

Le Maître de cette Auberge est appaisé, lui dîmes-nous, il attendra; mais ce n'est pas assez. Cette femme est sans argent apparamment, elle sort de maladie, à ce que vous dites, elle a encore une semaine à passer chez cet homme qui n'aura pas grand égard à l'état où elle est, ni aux ménagemens dont elle a besoin dans une convalescence aussi récente que la sienne; ayez la bonté, Madame, de lui porter pour nous cette petite somme d'argent que voici (c'étoit neuf ou dix écus que nous lui remettions.)

De tout mon cœur, reprit-elle, j'y vais de ce pas; & elle partit. A son retour, elle nous dit qu'elle avoit trouvée cette femme au lit; que son avanture l'avoit extrêmement émûe, & qu'elle n'étoit pas sans fiévre. Qu'à l'égard des dix écus que nous lui avions envoyez, ce n'avoit

été qu'en rougissant qu'elle les avoit reçus; qu'elle nous conjuroit de vouloir bien qu'elle ne les prît qu'à titre d'emprunt; que l'obligation qu'elle nous en auroit, en seroit plus grande, & sa reconnoissance encore plus digne d'elle & de nous; qu'elle devoit en effet recevoir incessamment de l'argent, & qu'elle ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplût point; au contraire, il nous confirma dans l'opinion avantageuse que nous avions d'elle. Nous comprîmes qu'une ame ordinaire ne se seroit point avisée de cette honnête & généreuse fierté-là; & nous ne nous en sûmes que meilleur gré de l'avoir obligée: je ne sais pas même à quoi il tint que nous n'allassions la voir, tant nous étions prévenues pour elle. Ce qui est de sûr, c'est que je pensai le proposer à Madame Darcire, qui de son côté m'avoua depuis, qu'elle avoit eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier, je plaignis beaucoup cette Inconnuë, dont l'infortune me fit encore songer à ma mere, que je ne croyois pas à beaucoup près dans des embaras comparables, ni même approchans des siens; mais que j'imaginois seulement dans une situation peu convenable à son

rang, quoique supportable & peut-être douce pour une femme qui auroit été d'une condition inférieure à la sienne. Je n'allois pas plus loin; & à mon avis, c'étoit bien en imaginer assez pour la plaindre, & pour penser qu'elle souffroit.

L'IMPOSSIBILITE' de la trouver m'avoit déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant que de rétourner chez le Marquis son fils, qui devoit dans l'espace de ce tems être revenu de la campagne, & chez qui je ne doutois pas que je n'eusse des nouvelles de ma mere, qui auroit aussi attendu qu'il fût de retour pour ne pas reparoître inutilement chez lui.

DEUX ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette Inconnuë, nous sortîmes entre onze heures & midi, Madame Darcire & moi, pour aller à la Messe (c'étoit un jour de Fête), & en revenant au logis, je crus appercevoir à quarante ou cinquante pas de notre carosse, une femme que je reconnus pour cette femme de chambre à qui nous avions parlé chez le Marquis de Viry ruë S. Louis.

VOUS vous souvenez bien que je lui avois promit de renvoyer le sur-lendemain savoir la demeure de Madame Darneuil, qu'elle n'avoit pu m'apprendre la premiere fois, & j'avois exactement tenu ma parole; mais on avoit dit qu'elle étoit

sortie, & par distraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eût été mon dessein. Aussi fus-je charmée de la rencontrer si à propos, & je la montrai aussi-tôt à Madame Darcire qui la reconnut comme moi.

CETTE femme qui nous vit de loin, parut nous remettre aussi, & resta sur le pas de la porte de l'Aubergîte chez lequel nous jugeâmes qu'elle alloit entrer.

NOUS fîmes arrêter quand nous fûmes près d'elle, & aussi-tôt elle nous salua. Je suis bien-aise de vous revoir, lui dis je : je soupçonne que vous allez chez Madame Darneuil, ou que vous sortez de chez elle; aussi vous me direz sa demeure.

SI vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aie dit un mot à une Dame qui loge dans cette Auberge, je reviendrai sur le champ répondre à votre question, Mademoiselle, & je ne serai qu'un instant.

UNE Dame! reprit avec quelque étonnement Madame Darcire, qui savoit du Maître de l'Auberge que notre Inconnuë ètoit la seule femme qui logeât chez lui. Hè quelle est elle donc? ajouta-t-elle tout de suite. Et puis se retournant de mon côté; Ne seroit-ce pas cette personne pour qui nous nous intéressons, me dit-elle, & à qui il arriva cette triste avanture de l'autre jour?

C'EST elle-même, repartit sur le champ la femme de chambre sans me donner le tems de répondre ; je vois bien que vous parlez d'une querelle qu'elle eut avec l'Aubergîte, qui vouloit qu'elle sortît de chez lui.

VOILA' ce que c'est, reprit Madame Darcire; & puisque vous savez qui elle est, par quel accident se trouve-t-elle exposée à de si étranges extrémitez ? Nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit, que ce doit être une femme de quelque chose.

VOUS ne vous trompez pas, Madame, lui répondit-elle ; elle n'est pas faite pour essuyer de pareils affronts, il s'en faut bien; aussi en est-elle retombée malade. Je suis d'avis que nous allions la voir, si cela ne lui fait pas de peine, dit Madame Darcire; montons-y, ma fille, (c'étoit à moi à qui elle adressoit la parole.)

VOUS le pouvez, Mesdames, reprit cette femme, pourvû que vous vouliez bien d'abord me laisser entrer toute seule, afin que je la prévienne sur votre visite, & que je sache si vous ne la mortifierez pas; il se pourroit qu'elle vous fît prier de lui épargner cette confusion-là.

NON, non, dit Madame Darcire, qui étoit peut-être curieuse, mais qui assurément l'étoit encore moins que sensible ; non, nous ne risquons point de la chagri-

ner : elle a déja entendu parler de nous, il y a une perſonne qui ces jours paſſez l'alla voir de notre part, & je ſuis perſuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant ſi vous le jugez à propos, nous allons vous ſuivre ; mais vous entrerez la première, & vous lui direz que nous demeurons dans ce grand Hôtel preſque attenant ſon Auberge ; que c'eſt notre Hôteſſe qui vint la voir, & que nous lui envoyâmes il y a quelques jours. Elle ſaura bien là-deſſus qui nous ſommes.

Nous deſcendîmes auſſi-tôt de caroſſe; & tout s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit eſcalier à monter, & c'étoit au premier ſur le derrière. La femme de chambre ſe hâta d'entrer ; elle avoit en effet des raiſons d'avertir l'Inconnuë qu'elle ne nous diſoit pas ; & nous nous arrêtâmes un inſtant aſſez près de la porte de la chambre vis à-vis de laquelle étoit le lit de la Malade, de façon que lorſqu'elle l'ouvrit, nous vîmes à notre aiſe cette Malade qui étoit ſur ſon ſéant, qui nous vit à ſon tour malgré l'obſcurité du paſſage où nous étions arrêtées ; que nous reconnûmes enfin, & qui acheva de nous confirmer qu'elle étoit la perſonne que nous imaginions, par le mouvement de ſurpriſe qui lui échapa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eûmes, elle

& nous, tout le tems de nous examiner, c'eſt que cette porte qui avoit été un peu trop pouſſée, étoit reſtée ouverte.

Eh mon Dieu ! ma fille, me dit tout bas Madame Darcire, n'eſt-ce pas là Madame Darneuil ? Et pendant qu'elle me parloit ainſi, je vis la Malade qui joignoit triſtement les mains, qui me les tendit en ſoupirant, & en jettant ſur moi ſes regards languiſſans & mortifiez, quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage ; & pour lui ôter ſa confuſion à force de careſſes, je courus toute émûe l'embraſſer d'un air ſi vif & ſi empreſſé, qu'elle fondit en pleurs dans mes bras, ſans pouvoir prononcer un mot dans l'attendriſſement où elle étoit.

Enfin, quand ſes premiers mouvemens, mêlez ſans doute pour elle d'autant d'humiliation que de confiance, furent paſſez : Je m'étois condamnée à ne vous plus revoir, me dit-elle, & jamais rien ne m'a tant coûté que cela ; c'eſt ce qu'il y a eu de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de careſſes là-deſſus : Vous n'y ſongez pas, lui dis-je en lui prenant une main pendant qu'elle donnoit l'autre à Madame Darcire, vous n'y ſongez pas, vous ne nous avez donc crues ni ſenſibles

ni raiſonnables? Eh! Madame, à qui n'arrive-t-il pas des chagrins dans la vie? Penſez-vous que nous nous ſoyons trompées ſur les égards & ſur la conſidération qu'on vous doit? & dans quelque état que vous ſoyez, une femme comme vous peut-elle jamais ceſſer d'être reſpectable?

MADAME Darcire lui tint à peu près les mêmes diſcours; & effectivement il n'y en avoit point d'autres à lui tenir: il ne falloit que jetter les yeux ſur elle pour voir qu'elle étoit hors de ſa place.

LA femme de chambre avoit les larmes aux yeux, & étoit à quelques pas de nous qui ſe taiſoit. Vous avez grand tort, lui dis-je, de ne nous avoir pas âverties dès la première fois que vous nous vîtes. Je n'aurois pas mieux demandé, nous dit-elle; mais je n'ai pu me diſpenſer de ſuivre les ordres de Madame. J'ai été dix-ſept ans à ſon ſervice, c'eſt-elle qui m'a miſe chez Madame de Viry, je la regarde toujours comme ma Maîtreſſe; & jamaîs elle n'a voulu me donner la permiſſion de vous inſtruire quand vous viendriez.

NE la querellez point, reprit la Malade, je n'oublierai jamais les témoignages de ſon bon cœur. Croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours paſſez tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinq ou ſix perſonnes de la première diſtinction à qui je

me ſuis adreſſée, & avec qui j'ai vécu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une ſomme médiocre qui m'auroit épargné les extrémitez où je me ſuis vûe, & ſe ſont contentées de ſe défaire de moi avec de fades & honteuſes politeſſes? Il eſt vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille; heureuſement le vôtre étoit venu alors: votre Hôteſſe même m'avoit déja tirée du plus fort de mes embaras, & je m'acquiterai de tout cela dans quelques jours; mais ma reconnoiſſance ſera toujours éternelle.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, qu'un laquais vint dire à Madame Darcire, qu'il venoit de mener ſon Procureur à la porte de cette Auberge, & qu'il l'y attendoit pour lui rendre une réponſe preſſée. Je ſais ce que c'eſt, répondit-elle, il n'a qu'un mot à me dire, & je vais lui parler dans mon caroſſe; après quoi je reviens ſur le champ. Madame, ajouta-t-elle en s'adreſſant à l'Inconnuë, ne penſez plus à ce qui vous eſt arrivé depuis que vous êtes ici; tranquilliſez-vous ſur votre état préſent, & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reſte de vos affaires: votre ſituation doit intéreſſer tous les honnêtes-gens; & en vérité on eſt trop heureux d'avoir occaſion de ſervir les perſonnes qui vous reſſemblent.

L'INCONNUE ne la remercia que par des larmes de tendreſſe, & qu'en lui ſerrant la main dans les ſiennes. Il faut avouer, me dit-elle enſuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je ſonge par qui je ſuis ſecourue; que ce n'eſt, ni par mes amis, ni par aucun de ceux avec qui j'ai paſſé une partie de ma vie, ni par mes enfans mêmes; car j'en ai, Mademoiſelle, toute la France le ſait, & tout cela me fuit & m'abandonne. J'aurois ſans doute indignement péri au milieu de tant de reſſources ſans vous, Mademoiſelle, à qui je ſuis inconnue, ſans vous qui ne me devez rien & qui avec la ſenſibilité la plus prévenante, avec toutes les graces imaginables, me tenez lieu, tout à la fois, d'amis, d'alliez & d'enfans; ſans votre amie que je rencontre avec vous dans cette voiture; ſans cette pauvre fille qui m'a ſervie (ſouffrez que je la compte, ſon zéle & ſes ſentimens la rendent digne de l'honneur que je lui fais;) enfin ſans votre Hôteſſe qui ne m'a jamais connue, & puis n'a paſſé ſon chemin que pour venir s'attendrir ſur moi. Voilà les perſonnes à qui j'ai obligation de ne pas mourir dans les derniers beſoins, & dans l'obſcurité la plus étonnante pour une femme comme moi. Qu'eſt-ce que c'eſt que la vie, & que le monde eſt miſérable!

EH! mon Dieu! Madame, lui répondis-je aussi touchée qu'il est possible de l'être; commencez donc, comme vous en a tant prié Madame Darcire, commencez par perdre de vûë tous ces objets-là: je vous le répéte aussi-bien qu'elle, donnez-nous le plaisir de vous voir tranquille, consolez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

EH bien, voilà qui est fini, me dit-elle; vous avez raison, il n'y a ni adversité ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurément faire cesser. Parlons de vous, Mademoiselle; où est cette mere que vous êtes venue retrouver, & qu'il y à si long-tems que vous n'avez vûe? Dites-m'en des nouvelles, est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle? est-ce qu'elle est absente? Ah! Mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous. Le Ciel m'en a donné une aussi; mais ce n'est pas d'elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême serrement de cœur.

HE'LAS! Madame, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mere. Si je vous disois que je n'ose pas me flater qu'elle m'aime, & que ce sera bien assez pour moi si elle n'est pas fâchée de me voir, quoiqu'il y ait près de vingt

ans qu'elle m'ait perdu de vûë. Mais il ne s'agit pas de moi ici; nous nous entretiendrons de ce qui me regarde une autre fois. Revenons à vous, je vous prie. Vous êtes sans doute mal servie? Vous avez besoin d'une garde; & je dirai à l'Aubergîte en descendant, de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je lui disois; mais je fus bien étonnée de la voir tout-à-coup verser une abondance de larmes; & puis revenant à ce nombre d'années que j'avois passées éloignée de ma mere:

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vûë! s'écria-t-elle d'un air pensif & pénétré, je ne saurois entendre cela qu'avec douleur. Juste Ciel! que votre mere a de reproches à se faire aussi-bien que moi! Eh dites-moi, Mademoiselle, ajouta-t-elle sans me laisser le tems de la réflexion, pourquoi vous a-t-elle si fort négligée? Dites-m'en la raison, je vous prie?

C'est, lui répondis-je, que je n'avois tout au plus que deux ans quand elle se remaria, & que trois semaines après, son mari l'emmena à Paris; où elle accoucha d'un fils qui m'aura sans doute effacée de son cœur, ou du moins de son souvenir. Et depuis qu'elle est partie, je n'ai eu personne auprès d'elle qui lui ait parlé de moi,

je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ses lettres, & il n'y a pas plus de quatre mois que j'étois chez une tante qui est morte, qui m'avoit reçue chez elle, & avec qui j'ai passé six ou sept ans sans avoir eu des nouvelles de ma mere, à qui j'ai plusieurs fois écrit inutilement, que j'ai été chercher ici à la derniére adresse que j'avois d'elle, mais qui depuis près de deux ans qu'elle est veuve de son second mari, ne demeure plus dans l'endroit où je croyois la voir, qui ne loge pas même chez son fils qui est marié, qui est actuellement en campagne avec la Marquise sa femme, & dont les gens mêmes n'ont pu m'enseigner où est ma mere, quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours, de-sorte que je ne sais pas où la trouver, quelques recherches que j'aie faites, & que je fasse encore; & ce qui acheve de m'allarmer, ce qui me jette dans des inquiétudes mortelles, c'est que j'ai lieu de soupçonner qu'elle est dans une situation difficile, c'est que j'entens dire que ce fils qu'elle a tant chéri, à qui elle avoit donné tout son cœur, n'est pas trop digne de sa tendresse, & n'en agit pas trop bien avec elle; il est du moins sûr qu'elle se cache, qu'elle se dérobe aux yeux de tout le monde, que personne ne sait le lieu de sa retraite, & ma mere ne devroit pas être ignorée; cela ne peut m'annoncer

qu'une femme dans l'embaras, qui a peut-être de la peine à vivre, & qui ne veut pas avoir l'affront d'être vûe dans l'état obſcur où elle eſt.

JE ne pus m'empêcher de pleurer en finiſſant ce diſcours; au lieu que mon Inconnuë qui pleuroit auparavant, & qui avoit toujours eu les yeux fixez ſur moi pendant que je parlois, avoit paru ſuſpendre ſes larmes pour m'écouter plus attentivement: ſes regards avoient eu quelque choſe d'inquiet & d'égaré; elle n'avoit, ce me ſemble, reſpiré qu'avec agitation.

QUAND j'eus ceſſé de parler, elle continua d'être comme je le dis-là, elle ne me répondoit point, elle ſe taiſoit interdite. L'air de ſon viſage étonné me frappa; j'en fus émûe moi-même, il me communiqua le trouble que j'y voyois peint, & nous nous conſidérâmes aſſez long-tems dans un ſilence dont la raiſon me remuoit d'avance, ſans que je la ſuſſe, lorſqu'elle le rompit d'une voix mal aſſurée pour me faire encore une queſtion.

MADEMOISELLE, je crois que votre mere ne m'eſt pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils chez qui vous avez été la chercher? A la Place Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le ſien. Et ſon nom? reprit-elle vîte comme épuiſée de reſpira-

tion. Monsieur le Marquis de......, repartis-je toute tremblante. Ah! ma chere Tervire! s'écria-t-elle en se laissant aller entre mes bras. A cette exclamation qui m'apprit sur le champ qu'elle étoit ma mere, je fis un cri qui épouvanta Madame Darcire, que son Procureur venoit de quitter, & qui montoit en cet instant l'escalier pour revenir nous joindre.

INCERTAINE de ce que mon cri signifioit dans une Auberge de cette espéce, qui ne pouvoit guéres être que l'asyle, ou de gens de peu de chose, ou du moins d'une très-mince fortune, elle cria à son tour pour faire venir du monde, & pour avoir du secours, s'il en falloit.

ET en effet au bruit qu'elle fit, l'Hôte & sa fille, tous deux effrayez, montérent avec le laquais de cette Dame, & lui demandérent de quoi il étoit question. Je n'en sais rien, leur dit-elle ; mais suivez-moi, je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette Dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai menée ; & je suis bien-aise, à tout hazard, que vous veniez avec moi. De façon qu'ils l'accompagnérent, & qu'ils entrérent ensemble dans cette chambre, où j'avois perdu la force de parler, où j'étois foible, pâle & comme dans un état de stupidité, enfin où je pleurois de joye, de surprise & de douleur.

Ma mere étoit évanouïe, ou du moins n'avoit encore donné aucun ſigne de connoiſſance depuis que je la tenois dans mes bras ; & la femme de chambre, à qui je n'aidois point, n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à elle.

Que ſe paſſe-t-il donc ici? me dit Madame Darcire en entrant. Qu'avez-vous, Mademoiſelle? Pour toute réponſe, elle n'eut d'abord que mes ſoupirs & mes larmes; & puis levant la main, je lui montrai ma mere, comme ſi ce geſte avoit dû la mettre au fait. Qu'eſt-ce que c'eſt? ajouta-t-elle. Eſt-ce qu'elle ſe meurt? Non, Madame, lui dit alors la femme de chambre; mais elle vient de reconnoître ſa fille, & elle s'eſt trouvée mal. Oui, lui dis-je alors en m'efforçant de parler, c'eſt ma mere.

Votre mere! s'écria-t-elle encore en approchant pour la ſecourir. Quoi! la Marquiſe de....? Quelle avanture!

Une Marquiſe! dit à ſon tour l'Aubergiſte qui joignoit les mains d'étonnement. Ah mon Dieu! cette chere Dame! Que ne m'a-t-elle appris ſa qualité, je me ſerois bien gardé de lui cauſer la moindre peine.

Cependant à force de ſoins, ma mere inſenſiblement ouvrit les yeux, & reprit ſes eſprits. Je paſſe le recit de mes careſſes & des ſiennes. Les circonſtances atten-

driſſantes où je la retrouvois, la nouveauté de notre connoiſſance & du plaiſir que j'avois à la voir, & à l'appeller ma mere, le long oubli même où elle m'avoit laiſſée, les torts qu'elle avoit avec moi, & cette eſpéce de vengeance que je prenois de ſon cœur par les tendreſſes du mien; tout contribuoit à me la rendre plus chere qu'elle ne me l'auroit peut-être jamais été, ſi j'avois toujours vécu avec elle. Ah Tervire! ah ma fille! me diſoit-elle, que tes tranſports me rendent coupable!

CEPENDANT cette joye que nous avions, elle & moi, de nous revoir enſemble, nous la payâmes toutes deux bien chere. Soit que la force des mouvemens qu'elle avoit éprouvez, euſſent fait une trop grande révolution en elle; ſoit que ſa fiévre & ſes chagrins l'euſſent déja trop affoiblie; on s'apperçut quelques jours après d'une paralyſie qui lui tenoit tout le côté droit, qui gagna bien-tôt l'autre côté, & qui lui reſta juſqu'à la fin de ſa vie.

JE parlai ce jour-là même de la tranſporter dans nôtre Hôtel; mais ſa fiévre qui avoit augmentée, jointe à ſon extrême foibleſſe, ne le permit pas, & un Médecin que j'envoyai chercher, nous en empêcha.

JE n'y vis point d'autre équivalent que de loger avec elle, & de ne la point quit-

ter, & je priai la femme de chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeller l'Aubergîte pour lui demander une chambre à côté de la sienne. Mais ma mere m'assura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fût occupée. Je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre? lui dis-je. Non, me répondit-elle, cela n'est pas possible, & c'est à quoi il ne faut pas songer: celle-ci est trop petite comme vous voyez, gardez-moi votre santé, ma fille, vous reposeriez mal ici; ce seroit une inquiétude de plus pour moi, & je n'en serois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez; & une garde me suffira.

J'INSISTAI vivement, je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & misérable gîte; mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle, en attendant qu'on pût la transporter ailleurs. Aussi, dès que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en sortois que le soir: j'y dînois même le plus souvent, & fort mal; mais je la voyois, & j'étois contente.

SA paralysie m'auroit extrêmement affligée, si on ne nous avoit pas fait espérer qu'elle en guériroit; cependant on se trompa.

Le lendemain de notre reconnoiſſance, elle me conta ſon hiſtoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dixhuit ou dix-neuf mois que le Marquis ſon mari étoit mort accablé d'infirmitez. Elle avoit été fort heureuſe avec lui, & leur union n'avoit pas été altérée un inſtant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vécu enſemble.

Ce fils qu'il avoit eu d'elle, cet objet de tant d'amour, qui étoit bien fait, mais dont elle avoit négligé de régler le cœur & l'eſprit, & que par un excès de foibleſſe & de complaiſance elle avoit laiſſé s'imbiber de tout ce que les préjugez de l'orgueil & de la vanité ont de plus ſot & de plus mépriſable; ce fils enfin qui étoit un des plus grands partis qu'il y eût en France, avoit à peu près dix-huit ans, quand le pere qui étoit extrêmement riche, & qui ſouhaitoit le voir marié avant que de mourir; propoſa à la Marquiſe, ſans l'avis de laquelle il ne faiſoit rien, de parler à M. le Duc de ..... pour ſa fille.

La Marquiſe qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne reſpiroit que pour lui, approuva non ſeulement ſon deſſein, mais le preſſa de l'exécuter.

Le Duc de ..... qui n'auroit pu choiſir un gendre plus convenable de toute façons, accepta avec joye la propoſition, arrangea

tout avec lui; & quinze jours après nos jeunes-gens s'épouférent.

A peine furent-ils mariez, que le Marquis (je parle du pere) tomba férieufement malade, & ne vécut plus que fix ou fept femaines. Tout le bien venoit de lui, vous favez que ma mere n'en avoit point, & que lorfqu'il l'avoit époufé, elle ne vivoit que fur la légitime de mon pere, dont je vous ai déja dit la valeur, & fur quelques morceaux de terre qu'elle lui avoit apportez en mariage, & qui n'étoient prefque rien.

Il eft vrai que le Marquis lui avoit reconnu une dot affez confidérable, & de laquelle elle auroit pu vivre fort convenablement, fi elle n'avoit rien changé à fon état; mais fa tendreffe pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut-être falloit-il auffi qu'elle fût punie du coupable oubli de tous fes devoirs envers fa fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous fes droits en faveur de fon fils, & de fe contenter d'une penfion affez modique qu'il étoit convenu de lui faire, de laquelle elle fe borna d'autant plus volontiers, qu'il s'engageoit à la prendre chez lui, & à la défrayer de tout.

Elle fe retira donc chez ce fils deux jours après la mort de fon mari; on l'y re-

çut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passe sans qu'elle ait à se plaindre des façons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en loüer: c'étoit de ces procédez froids, quoiqu'honnêtes, dont le cœur ne sauroit être content, mais dont on ne pourroit, ni faire sentir, ni expliquer le défaut aux autres.

APRÈS ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille qui étoit naturellement fière & dédaigneuse, qui avoit vû par hazard quelques Nobles du pays, venir en assez mauvais ordre rendre visite à sa belle-mere, qui la croyoit elle-même fort au-dessous de l'honneur que feu le Marquis lui avoit fait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour de certains égards jusqu'alors, & se relâcha si fort sur les attentions, qu'elle en devint choquante.

AUSSI ma mere, qui de son côté avoit de la hauteur, en fut-elle extrêmement offensée, & lui en marqua un jour son ressentiment.

JE vous dispense, lui dit-elle, du respect que vous me devez comme à votre belle-mere, manquez-y tant qu'il vous plaira, c'est plus votre affaire que la mienne, & je laisse au public à me venger là-dessus; mais je ne souffrirai point que vous me traitiez

avec moins de politesse que vous n'oseriez même en avoir avec votre égale. Moi? vous manquer de politesse, Madame! lui répondit sa belle-fille en se retirant dans son cabinet; mais vraiment le reproche est considérable, & je serois très-fâchée de le mériter. Quant au respect qu'on vous doit, j'espére que ce public dont vous menacez, n'y sera pas si difficile que vous.

Ma mere sortit outrée de cette réponse ironique, s'en plaignit quelques heures après à son fils, & n'eut pas lieu d'en être plus contente que de sa belle-fille. Il ne fit que rire de la querelle, qui n'étoit, disoit-il, qu'un débat de femmes, qu'elles oublieroient le lendemain l'une & l'autre, & dont il ne devoit pas se mêler.

Les dédains de la jeune Marquise pour sa mere, ne lui étoient pas nouveaux; il savoit déja le peu de cas qu'elle faisoit d'elle, & la différence qu'elle mettoit entre la petite Noblesse de campagne de cette mere, & la haute naissance de feu le Marquis son pere: il l'avoit plus d'une fois entendu badiner là-dessus, & n'en avoit point été scandalisé. Ridiculement satisfait de la justice que cette jeune femme rendoit au sang de son pere, il abandonnoit volontiers celui de sa mere à ses plaisanteries: peut-être le dédaignoit-il lui-même, & ne le trouvoit-il pas digne de lui. Sait-on les folies &

les impertinences qui peuvent entrer dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition, qui n'a jamais pensé que de travers? Y a-t-il de miséres d'esprit dont il n'étoit capable!

ENFIN ma mere, que personne ne défendoit, qui n'avoit ni parens qui prissent son parti, ni amis qui s'intéressassent à elle; car des amis courageux & zélez en a-t-on quand on n'a plus rien, qu'on ne fait plus de figure dans le monde, & toute la considération qu'on y peut espérer, est, pour ainsi dire, à la merci du bon ou du mauvais cœur de gens à qui l'on a tout donné, & dont la reconnoissance ou l'ingratitude sont desormais les arbitres de votre sort?

ENFIN ma mere, dis-je, abandonnée de son fils, dédaignée de sa belle-fille, comptée pour rien dans la maison où elle étoit devenue comme un objet de risée, où elle essuyoit en toute occasion l'insolente indifférence des valets mêmes pour tout ce qui la regardoit, sortit un matin de chez son fils, & se retira dans un très-petit appartement qu'elle avoit fait louer par cette femme de chambre dont je viens de vous parler tout-à-l'heure, qui ne voulut point la quitter, & pour qui dans l'accommodement qu'elle avoit fait avec son fils, elle avoit aussi retenu cent écus de pension;

dont elle a été près de huit ans ſans recevoir un ſol.

Ma mere en partant laiſſa une lettre pour le jeune Marquis, où elle l'inſtruiſoit des raiſons de ſa retraite, c'eſt-à-dire, de toutes les indignitez qui l'y forçoient, & lui demandoit en même tems deux quartiers de ſa propre penſion, dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devenoit abſolument néceſſaire pour l'âchat d'une infinité de petites choſes dont elle ne pouvoit ſe paſſer dans cette maiſon où elle alloit vivre, ou plutôt languir. Elle le prioit auſſi de lui envoyer le reſte des meubles qu'elle s'étoit réſervez en entrant chez lui, & qu'elle n'avoit pu faire tranſporter en entier le jour de ſa ſortie.

Son fils ne reçut la lettre que le ſoir à ſon retour d'une partie de chaſſe; du moins l'aſſura-t-il ainſi à ſa mere qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquiſe ſeroit venue avec lui ſi elle n'avoit pas été indiſpoſée.

Il voulut l'engager à retourner: il ne voyoit, diſoit-il, dans ſa ſortie que l'effet d'une mauvaiſe humeur qui n'avoit point de fondement; il n'étoit queſtion dans tout ce qu'elle lui avoit écrit, que de pures bagatelles qui ne méritoient pas d'attention; vouloit-elle paſſer pour la femme du monde la plus emportée, & avec qui il étoit

impoſſible de vivre ; & mille autres diſcours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à perſuader.

Aussi ne les écouta-t-elle pas, & les combattit-elle avec une force dont il ne put ſe tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui diſoit d'illuſions, & qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le réſultat de ſa viſite, après avoir bien levé les épaules & joint cent fois les mains d'étonnement, fut de lui promettre, en ſortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandoit, avec tous les meubles qu'il lui falloit, qui lui appartenoient, mais qu'on lui changea en partie, & auxquels on en ſubſtitua de plus médiocres & de moindre valeur, qui par-là ne furent preſque d'aucune reſſource pour elle, quand elle fut obligée de les vendre pour ſubvenir aux extrémitez preſſantes où elle ſe trouva dans la ſuite; car cette penſion dont elle avoit prié qu'on lui avançât deux quartiers, & ſur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la ſomme, continua toujours d'être ſi mal payée, qu'il fallut à la fin quitter ſon appartement, & paſſer ſucceſſivement de chambres en chambres garnies, ſuivant ſon plus ou moins d'exactitude à ſatisfaire les gens de qui elle les louoit.

Ce fut dans le tems de ces triſtes & fréquens changemens de lieux, qu'elle ſe dé-

fit de cette fidéle femme de chambre, que rien de tout cela n'avoit rebutée, qui ne se sépara d'elle qu'à regret, & qu'elle plaça chéz la Marquise de Viry.

Ce fut aussi dans cette situation que la Veuve d'un Officier, à qui elle avoit autrefois rendu un service important, offrit de l'emmener pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieuës de Paris, & où elle alloit vivre.

Ma mere qui l'y suivit, y eut une maladie qui, malgré les sécours de cette Veuve, plus généreuse que riche, lui coûta presque tout l'argent qu'elle y avoit apporté. De sorte qu'après deux mois & demi de séjour dans cette Terre, & se voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir son fils, & pour tirer de lui plus de neuf mois de pension qu'il lui devoit, ou pour employer même contre lui les voyes de Justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la Veuve n'étoit qu'à un demi-quart de lieuë de l'endroit où la voiture que nous avions prises, s'arrêtoit; ma mere l'y joignit comme vous l'avez vû, & nous y trouva, Madame Darcire & moi. Voilà de quelle façon nous nous rencontrâmes. Elle n'étoit point en état de faire de la dépense: elle avoit dessein de vivre à

part, de se séparer de nous dans le repas, & pour éviter de nous donner le spectacle d'une femme de condition dans l'indigence, elle crut devoir changer de nom, & en prendre un qui m'empêcha de la reconnoître. Revenons à présent où nous en étions.

HUIT jours après notre reconnoissance chez cet Aubergîte, nous jugeâmes qu'il étoit tems d'aller parler à son fils, & que sans doute il seroit de retour de sa campagne. Madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

NOUS nous y rendîmes donc avec une lettre de ma mere, qui lui apprenoit que j'étois sa sœur. Dans la supposition qu'il dîneroit chez lui, nous observâmes den'y arriver qu'à une heure & demie, de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas destinées à le trouver si-tôt; il n'y avoit encore que la Marquise qui fût de retour, & l'on n'attendoit le Marquis que le surlendemain.

N'IMPORTE, me dit Madame Darcire, demandez la Marquise; & c'étoit bien mon intention. Nous montâmes donc chez elle: on lui annonce Mademoiselle de Tervire avec une autre Dame; & pendant que nous lui entendons dire qu'elle ne sait qui nous sommes, nous entrons.

Il y avoit chez élle une assez nombreuse compagnie qui devoit apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi qui m'approchois d'elle, & me regarda d'un air qui sembloit dire, que me veut-elle?

Quant à moi, à qui, ni le rang qu'elle tenoit à Paris & à la Cour, ni ses titres, ni le faste de sa maison, n'en imposoient, & qui ne voyoit tout simplement en elle que ma belle-sœur, qui m'étoit d'ailleurs fait annoncer sous le nom de Tervire, dont j'avois lieu de croire qu'elle avoit du moins entendu parler, puisque c'étoit celui de sa belle-mere; j'allai à elle d'une maniére assez tranquille, mais polie, pour l'embrasser.

Je vis le moment où elle douta si elle me laisseroit prendre cette liberté-là (je parle suivant la pensée qu'elle eut peut-être, & qui me parut signifier ce que je vous dit.) Cependant toute réflexion faite, elle n'osa pas se refuser à ma politesse, & le seul expédient qu'elle y sut pour y répondre sans conséquence, fut de s'y prêter par un léger baissement de tête, qui avoit l'air forcé, & qu'elle accordoit nonchalamment à mes avances.

Je sentis tout cela, & malgré mon peu d'usage je démélai à sa contenance paresseuse & hautaine toutes ces petites fiertez qu'elle avoit dans l'esprit. Notre orgueil

nous met si vîte au fait de celui des autres, & en général les finesses de l'orgueil sont toujours si grossières ; & puis j'étois déja instruite du sien, on m'avoit prévenu contre elle.

JOIGNEZ encore à cela une chose qui n'est pas si indifférente en pareil cas ; c'est que j'étois, à ce qu'on disoit alors, d'une figure assez distinguée ; je me tenois bien, & il n'y avoit personne qui, à ma façon de me présenter, dût se faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

MADAME, lui dis-je, je juge par l'étonnement où vous étes, qu'on vous a mal dit mon nom, qui ne sauroit vous être inconnu : je m'appelle Tervire.

ELLE continuoit toujours de me regarder sans me répondre ; je ne doutai pas que ce ne fût encore une hauteur de sa part. Et je suis la sœur de Mr. le Marquis, ajoutai-je tout de suite.

JE suis bien fâchée, Mademoiselle, qu'il ne soit pas ici, me repartit-elle en nous faisant asseoir ; il n'y sera que dans deux jours.

ON me l'a dit, Madame, repris-je ; mais ma visite n'est pas pour lui seul, & je venois aussi pour avoir l'honneur de vous voir. (Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je finis ma réponse par ce

compliment-là ; mais il faut être honnête pour soi, quoique souvent ceux à qui l'on parle, ne méritent pas qu'on le soit pour eux). Et d'ailleurs ajoutai-je, sans m'interrompre, il s'agit d'une affaire extrêmement pressée qui doit nous intéresser mon frere & moi, & vous aussi Madame, puisqu'elle regarde ma mere.

Ce n'est pas à moi, me dit-elle en souriant, qu'elle a coutume de s'adresser pour ses affaires, & je crois qu'à cet égard-là, Mademoiselle, il vaut mieux attendre que M. le Marquis soit revenu, vous vous en expliquerez avec lui.

Son indifférence là-dessus me choqua. Je vis aux mines de tous ceux qui étoient présens, qu'on nous écoutoit avec quelque attention : je venois de me nommer ; les airs froids de la jeune Marquise ne paroissoient pas me faire une grande impression ; je lui parlois avec une aisance ferme qui commençoit à me donner de l'importance, & qui rendoit les assistans curieux de ce que deviendroit notre entretien ; car voilà comme sont les hommes ; de façon que pour punir la Marquise du peu de souci qu'elle prenoit de ma mere, je résolus sur le champ d'en venir à une discussion qu'elle vouloit éloigner, ou comme fatigante, ou comme étrangére à elle, & peut-être aussi comme honteuse.

Il eſt vrai que ceux que j'aurois pour témoins, étoient ſes amis; mais je jugeois que leur attention curieuſe & maligne les diſpoſoit favorablement pour moi, & qu'elle alloit leur tenir lieu d'équité.

J'etois avec cela bien perſuadée qu'ils ne ſavoient pas l'horrible ſituation de ma mere, & j'aurois pu les défier, ce me ſemble, de quelque caractére qu'ils fuſſent, raiſonnables ou non, de n'en être pas ſcandaliſez quand ils la ſauroient.

Madame, lui dis-je donc, les affaires de ma mere ſont bien ſimples & bien faciles à entendre; tout ſe réduit à de l'argent qu'elle demande, & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne ſauroit ſe paſſer.

Je viens de vous dire, repartit-elle, que c'eſt à M. le Marquis qu'il faut parler, qu'il ſera ici inceſſamment, & que ce n'eſt pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-deſſus enſemble.

Mais, Madame, lui répondis-je en tournant auſſi-bien qu'elle, tout cet arrangement ne conſiſte qu'à acquiter une penſion qu'on a négligé de payer depuis près d'un an; & vous pouvez, ſans aucun inconvénient, vous mêler des embaras d'une belle-mere qui vous a aimée juſqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

J'ai ouï dire qu'elle tenoit elle-même

tout

tout ce qu'elle nous a donné, de feu M. le Marquis, reprit-elle d'un ton presque moqueur ; & je ne me crois pas obligée de rémercier Madame votre mere de ce que son fils est l'héritier de son pere.

PRENEZ donc garde, Madame, que cette mere s'appelle aujourd'hui la vôtre, aussi-bien que la mienne, répondis-je, & que vous en parlez comme d'une étrangére, ou comme d'une personne à qui vous seriez fâchée d'appârtenir ?

QUI vous dit que j'en suis fâchée, Mademoiselle ? reprit-elle, & à quoi me serviroit-il de l'étre ? En seroit-elle moins ma belle-mere, puisqu'enfin elle l'est devenue, & qu'il a plu à feu M. le Marquis de la donner pour mere à son fils ?

FAITES-VOUS bien réflexion à l'étrange discours que vous tenez-là, Madame ? lui dis-je en la regardant avec une espéce de pitié. Que signifie ce reproche que vous faites à feu M. le Marquis, de son mariage ? Car enfin, s'il ne lui avoit pas plû d'épouser ma mere, son fils apparemment n'auroit jamais été au monde, & ne seroit pas aujourd'hui votre mari. Est ce que vous voudriez qu'il ne fût pas né ? On le croiroit ; mais assurément ce n'est pas là ce que vous entendez : je suis persuadée que mon frere vous est cher, & que

vous êtes bien-aise qu'il vive. Mais ce que vous voulez dire, c'est que vous lui souhaiteriez une mere de meilleure Maison que la sienne, n'est-il pas vrai? Eh bien, Madame, s'il n'y a que cela qui vous chagrine, que votre fierté soit en repos là-dessus. M. le Marquis étoit plus riche qu'elle, j'en conviens; & de ce côté-là vous pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira, je ne la défendrai pas. Quant au reste, soyez convaincue que sa naissance valoit la sienne, qu'il ne se fit aucun tort en l'épousant, & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ai pas instruit lui-même; & Madame Darcire que vous voyez, avec qui je suis arrivée à Paris, & dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu, voudra bien joindre son témoignage au mien. Ainsi, Madame, ajoutai-je sans lui donner le tems de répondre, reconnoissez-la en toute sureté pour votre belle-mere, vous ne risquez rien: rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refusez jusqu'ici: réparez l'injustice de vos dédains passez, qui ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vû, qui vous ont sans doute génée vous-même, qui auroient toujours été injustes quand ma mere auroit été mille fois moins que vous ne l'avez

crue ; & reprenez pour elle des façons & des ſentimens dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous a donnez des tendreſſes du ſien, par la confiance avec laquelle elle s'eſt fiée à vous & à ſon fils de ce qu'elle deviendroit le reſte de ſa vie.

Vous feriez vraiment d'excellens ſermons, dit-elle alors en ſe levant d'un air qu'elle tâchoit de rendre indifférent & diſtrait, & j'entendrois volontiers le reſte du vôtre ; mais il n'y a qu'à le remettre, on vient nous dire qu'on a ſervi : dînez-vous avec nous, Meſdames ?

Non, Madame, je vous rends grace, répondis-je en me levant auſſi avec quelque indignation ; & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appellez mon ſermon. Ma mere qui ne s'eſt rien réſervé, & que vous & ſon fils avez abandonnée aux plus affreuſes extrémitez, qui à été forcée de vendre juſqu'aux meubles de rebus que vous lui aviez envoyez, & qui n'étoient point ceux qu'elle avoit gardez ; enfin cette mere qui n'a cru, ni ſon fils, ni vous, Madame, capables de manquer de reconnoiſſance, qui moyennant une penſion très-médiocre dont on eſt convenu, a bien voulu renoncer à tous ſes troits par la bonne opinion qu'elle avoit de ſon

cœur & du vôtre; elle que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être servie, aimée, respectée autant qu'elle le devoit être, qui n'y a cependant essuyé que des affronts, qui s'y est vûe rebutée, méprisée, insultée, & que par-là vous avez forcée d'en sortir pour aller vivre ailleurs d'une petite pension qu'on ne lui paye point, qu'elle n'avoit eu garde d'envisager comme une ressource, qui est cependant le seul bien qui lui reste, & dont la médiocrité même est une si grande preuve de sa confiance; cette belle-mere infortunée, si punie d'en avoir cru sa tendresse, & dont les intérêts vous importent si peu; je viens vous dire, Madame, que tout lui manquoit hier, qu'elle étoit dans les derniers besoins, qu'on l'a trouvée ne sachant, ni où se retirer, ni où aller vivre; qu'elle est actuellement malade, & logée dans une misérable Auberge où elle occupe une chambre obscure qu'elle ne pouvoit pas payer, & dont on alloit la mettre dehors à moitiée mourante, sans une femme de ce quartier-là, qui passoit, qui ne la connoissoit pas, & qui a eu pitié d'elle: je dis pitié à la lettre, ajoutai-je; car cela ne s'appelle pas autrement, & il n'y a plus moyen de ménager les termes. (Et effe-

ctivement vous ne ſauriez croire tout l'effet que ce mot produiſit ſur ceux qui étoient préſens ; & ce mot qui les remua tant, peut-être auroit-il bleſſé leurs oreilles délicates, & leur auroit-il paru ignoble & de mauvais goût, ſi je n'avois pas compris, je ne ſais comment, que pour en ôter la baſſeſſe, & pour le rendre touchant, il falloit fortement appuyer deſſus, & paroître ſurmonter la peine & la confuſion qu'il me faiſoit à moi-même.)

Aussi les vis-je tous lever les mains, & donner par différens geſtes, des marques de ſurpriſe & d'émotion.

Oui, Madame, repris-je, voilà quelle étoit la ſituation de votre belle-mere quand nous l'avons été voir. On alloit vendre, ou du moins retenir ſon linge & ſes habits, quand cette femme dont je parle, a payé pour elle, ſans ſavoir qui elle étoit, par pure humanité & ſans prétendre lui faire un prêt.

Elle eſt encore dans cette Auberge, dont ſon état ne nous a pas permis de la tirer. Cette Auberge, Madame, eſt dans tel quartier, dans telle ruë & à telle enſeigne. Conſultez-vous là-deſſus, conſultez ces Meſſieurs qui ſont vos amis, je ne veux qu'eux pour juges entre vous la & Marquiſe votre belle-mere ; voyez ſi

vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frere est absent, voici une lettre que je lui portois de sa part, & je vous la laisse. Adieu, Madame.

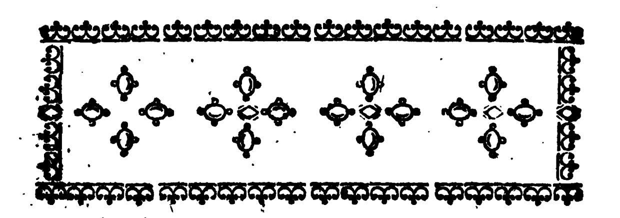
UNE cloche qui appelloit alors mon amie la Religieuse à ses exercices, l'empêcha d'achever cette Histoire, qui m'avoit heureusement distraite de mes tristes pensées, qui avoit duré plus long-tems qu'elle n'avoit cru elle-même, & dont je vous enverrai incessamment la fin avec la continuation de mes propres Avantures.

Fin de l'onziéme Partie.



XII. Par





LA VIE DE MARIANNE,

OU, LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***

Par Monsieur de MARIVAUX.

DOUZIÉME ET DERNIERE PARTIE.

VOILA, Madame, la derniere Partie de ma Vie. Quel Effort ! direz-vous, après quatre Années de Silence. Oh ! tant qu'il vous plaira. Il s'agit de la Conclusion de mon Histoire, & de celle de cette aimable Religieuse, dont les Malheurs m'avoient si vivement touchée. Est-ce donc si peu de chose ? Et pouviés-vous,

de bonne-foi, me donner moins de Tems pour terminer ſon Hiſtoire & la mienne? Faites Attention, s'il vous plaît, que j'ai ma Réputation d'Auteur à ſoutenir; & que j'aurai, peut-être, encore trop tôt détrompé le Public ſur mon Compte. Un petit Génie, comme le mien, voit toujours quelque Imperfection dans ſon Ouvrage; il le corrige & le retouche ſans ceſſe: encore, après tout cela, ne ſe hazarde-t-il à le faire paroître, qu'après avoir bien prévenu ſes Lecteurs par ſa Modeſtie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'Hiſtoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de Goût pour le Cloître: une Idée bien différente me captiva dans le moment. Vous ſouvient-il de cet Homme de Condition, qui m'avoit propoſé de m'épouſer? Oui, ſans doute; cela eſt trop intéreſſant pour l'oublier: ſi ſa Maniere aiſée n'étoit pas des plus galantes, du moins étoit-elle franche & naïve; & celle-là vaut bien l'autre, diſois-je en mon petit moi-même. Il a du Monde, un grand Savoir-vivre, une Converſation aiſée & très agréable; car, il ne m'étoit rien échapé pendant tout le tems que nous reſtâmes avec lui chez Madame Dorſin. Oh ça, Marianne, que feras tu? (C'eſt toujours moi qui parle.) Conſentiras-tu à épouſer ce

galant Homme ? En vérité, je le crois, si ma chere Mere le veut : mais, que lui donnerai-je ? O! ici je m'égare, je me trouble ; car, je n'ai rien, je ne possede rien : mon Cœur même n'est plus à moi ; il est absolument à Monsieur de Valville. Oui, je dis absolument : il m'est impossible de l'oublier, tout ingrat & tout infidele qu'il est. Je serai donc malheureuse, & ce brave Homme aussi, puisqu'il me sera impossible de l'aimer.

J'EN étois-là, Madame, quand une Sœur converse vint me dire, on vous attend au Parloir : c'est Madame de Miran, & Madame Dorsin. Bon ! dis-je ; cela va bien : j'aurai deux Conseilleres au lieu d'une.

AH ! ma chere Mere, que je suis ravie de vous voir, & aussi-tôt je saisis sa Main, que je baisai avec les plus vifs Sentimens de Tendresse. Ne soiés pas fachée, dis-je à Madame Dorsin, si mes Transports m'empêchent de vous témoigner la plus sincere Reconnoissance. Point de Complimens avec moi, chere Marianne, répond-elle ; je suis charmée de vos Attentions pour cette Mere qui vous aime tant.

HE' bien, dit alors Madame de Miran, comment te trouves-tu aujourd'hui, chere Fille ? Ta Tristesse continue-t-elle tou-

jours? N'és-tu pas bien en Colere contre mon Fils? Pour ma Tristesse, ma chere Mere, repris-je, elle est extrême: je suis dans un Abandon total de moi-même; je croïois devenir véritablement votre Fille. Cette Idée-là m'avoit ravie; mais, elle s'évanouït, & cause tout mon Malheur.

MA chere Fille, répondit Madame de Miran, tes Chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune Nouvelle de mon Fils; je le crois encore à Versailles: on dit qu'il est très languissant. Il ne voit personne: j'ignore comment cette Affaire-ci tournera. Mais, qu'elle aille comme elle pourra, tu séras toujours ma chere Fille; je ne t'oublirai jamais: non, c'est une Chose assûrée. Je t'aime plus que mon Fils, entens-tu, Marianne: cela est vrai, mais très vrai.

AH! ma chere Mere, dis-je, vous me ravissez: je ne puis plus soutenir l'Excès de ma Tendresse pour vous. Et c'étoit la pure Vérité, Madame: mon Amour pour Madame de Miran étoit monté au dernier Période. L'Infidélité du Fils avoit réüni toutes les Facultez de mon Ame en faveur de la Mere.

APRE'S un moment de Silence, & avoir essuïé nos Larmes, (je dis nos Larmes, car nous pleurions toutes trois avec pro-

fusion,) je racontai à ma mere & à Madame Dorsin la déclaration singuliere que l'Officier m'avoit faite. Vous le connoissez, sans doute, ajoutai-je, & même, m'a-t-il dit, très-particuliérement. Alors, ces deux Dames se regardérent en souriant.

He' bien, ma fille, dit Madame de Miran, que penses-tu de cette proposition-là? Est-elle de ton Goût? Oui, certainement, nous le connoissons. C'est un parfaitement honnête Homme, d'une famille distinguée, Gentil-Homme d'honneur, qui a un mérite infini. Je crois que tu serois heureuse avec une personne de ce caractére. Je le crois aussi, dit Madame Dorsin: il n'y a pas à balancer un moment. Oui: mais, Madame, répondit ma mere, que deviendra Valville? Après tout, continua-t-elle, rien ne presse: je te dirai ma Pensée, avant que les huit jours, qu'il t'a donnez pour te consulter, soient écoulez. Mais, dis-nous un peu ce que tu penses toi-même: te plaît-il; l'aimes-tu déja, ma fille? Oh que non, ma chere mere: il s'en faut bien; mon cœur n'est pas si sujet à l'inconstance. Je raisonne d'une certaine façon, & cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent: car, ajoutai-je, ma chere mere, que puis-je donner à ce généreux Officier pour récompen-

se de son excessive bonté pour moi ? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur: il est à votre fils. Apporterai-je à un mari, pour toute Dot, une ame préoccupée & un cœur enflammé pour un autre? Voilà un beau présent à faire à ce galant-homme. Non, ma chere mere, je ne puis m'y résoudre: une pareille ingratitude m'attireroit le mépris des hommes, & la colére de Dieu. Du moins, en n'épousant personne: je me livrerai entiérement à ma chere mere; &, en disant cela, j'arrosois sa main de mes larmes.

Cette fille me charme, disoit-elle à Madame Dorsin: plus je la connois, plus je me sens d'attachement pour elle. Hé qui ne l'aimeroit pas avec de pareils sentimens? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable enfant.

Nous en étions-là, lorsque nous fûmes interrompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Warthon. Cette voix n'échapa point à Madame Dorsin: elle crut reconnoître un laquais à Monsieur de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle; il me vient une pensée. Madame Dorsin, intriguée, prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'avanture. Le laquais donna une lettre à Mademoiselle Warthon, qui lui dit d'une voix basse, après un instant de silen-

ce: Mon ami, informez votre maître, que je ne manquerai pas d'aller chès Madame de Kilnare. Hé, comment se porte-t-il depuis hier? A-t-il vû Madame sa mere? Non, répondit le laquais: il n'ôse encore se présenter devant elle; mais, je crois qu'il doit lui parler ce soir. Bon-jour, faites-lui bien mes complimens.

Le laquais étant descendu dans la Cour, Madame Dorsin le vit par la fenêtre, & reconnut le *Factotum* de Monsieur de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence. Hé bien, dit-elle à ma mere, que pensez-vous de tout ceci, Madame? Que dites-vous de l'hypocrisie de cette Demoiselle Warthon? N'a-t-elle pas voulu vous en imposer par son étalage de fierté & de grandeur d'ame?

Ce que je pense, répond Madame de Miran, c'est que mon fils est très-malheureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là; qu'il s'en repentira, mais peut-être trop tard. Pour moi, je vous proteste, qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement; &, tout de suite; s'adressant à Madame Dorsin: Faites-moi un plaisir. Vous êtes en liaison avec Madame de Kilnare; c'est une femme de mérite, qui entend raison: trouvez moïen de lui rendre une visite imprévue. Vous y trouverez mon fils: la Warthon ne pourra con-

tester ce rendez-vous. Examinez bien leur contenance : ensuite, informez Madame de Kilnare de mes desseins, de l'inconstance de mon fils, & du manege de cette jeune fille. Madame Dorsin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature, que votre Demoiselle Warthon! s'écria Madame de Miran. Croiroit-on qu'à son âge on pût être capable d'une si parfaite dissimulation ? Tranquillise-toi, ma fille, voïant que mes soupirs me suffoquoient : cette avanture tournera à ton avantage ; je prendrai de fortes mesures là-dessus.

AH! ma chere mere, lui dis-je, de grace ne chagrinez point Monsieur de Valville à cause de moi ; je ne le mérite pas : son inconstance n'est point blamable ; ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obscurité de ma naissance. Je me trouvai mal, en disant cela ; mon cœur venoit de faire un effort, qui l'avoit épuisé : il fallut me remporter dans ma chambre. Courage, ma chere fille, s'écria ma chere mere, lorsqu'on me conduisoit : demain je viendrai te voir ; console-toi donc, mon enfant : mais, je ne pus répondre ; on me mit sur mon lit, ou je restai une heure sans connoissance.

APRÈS cette crise de chagrin, je me trouvai assez tranquille : je dis tranquille,

cela est vrai; car, j'étois incapable de goûter, ni joie, ni tristesse. Je raisonnois cependant en moi-même; mais, ce raisonnement-là ne me paroissoit, ni agréable, ni douloureux. Mon état ressembloit fort à celui d'un imbecille, qui fait des discours où il ne conçoit rien. M'étant levée, je me laissai aller négligemment dans un fauteuil. On m'apporte à manger, je mange; on me présente à boire, je bois; on me parle, j'ouvre de grands yeux, & ne répons rien.

La sœur converse, qui me servoit, me voïant dans cet abattement, s'écrioit de tems en tems, bon Dieu! Sainte Vierge! qu'est-ce que tout ceci? Je crois que cet enfant se meurt. Hé, Mademoiselle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal? Point de réponse.

La Religieuse, mon amie, arrive aussi: elle m'approche; je ne la vois pas. Bon Soir, ma fille. Je ne répons rien. Hé mais, me dit-elle, parlez donc: vous est-encore survenu quelque nouveau sujet de chagrin? Hé oui, m'écriai-je alors; & je me tus: mais, de grace, ma chere enfant, continue-t-elle, dites-moi donc quelque-chose. Enfin, à force de me tourmenter, elle reveille un peu mes esprits; la circulation du sang commence à agir: en un mot,

mon annéantiſſement ſe diſſipe peu-à-peu.

Je lui raconte l'avanture de Mademoiſelle Warthon. Hé bien, qu'eſt-ce que cela ſignifie? répond ma Religieuſe. Rien du tout. Quoi! ma révérende mere, ce rendez-vous, cette intelligence, ne veulent rien dire? Non; rien. Au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

Monsieur de Valville cherche à voir & à connoître votre Rivale; tant mieux: c'eſt-là le ſeul moïen de s'en rebuter. Vous penſez bien, ma fille, qu'étant épris de ſes charmes, ces charmes captiveront toujours ſon cœur, s'il ne découvre pas ſes défauts. Hé comment voulez-vous qu'il les connoiſſe, à moins qu'il ne la fréquente? Ses premiéres impreſſions ſubſiſteront: que dis-je? ce n'eſt pas aſſez, elles s'augmenteront par les difficultez, s'il ne connoit que médiocrement la perſonne aimée. Il n'y a donc que les fréquentes converſations, qui puiſſent diminuer ſa tendreſſe pour elle; car, je ſuis preſque certaine, qu'il n'eſt qu'ébloui des graces de la Warthon: de ſorte que ce ſera un bonheur pour vous, puiſque vous vous figurez que c'eſt un bonheur de ramener un infidéle amant. Oui, je le répéte: c'eſt un avantage, & un grand avantage, qu'il la voïe,

& qu'il la pratique ſouvent. Cette fille eſt ſimple, fiere, & coquette tout enſemble, naturellement brouillonne, Monſieur de Valville ne manque point de pénétration; il connoîtra bien-tôt tout ce que vaut ſa nouvelle coquête; & cette connoiſſance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un ſujet qui vous eſt ſi inférieur à tous égards.

AINSI, ma fille, que ces viſites furtives n'alterent point votre repos; vous devez bien plûtôt vous en réjouïr : c'eſt un courrier, qui annonce votre triomphe; car, vous concevez aiſément, qu'une fille, quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ſes appas, quand elle eſt aſſez imprudente d'accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaiſent d'abord à un Amant; cela eſt vrai; mais, lorſqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conſéquence. Cette grande facilité dans une Maitreſſe lui cauſe toujours des ſoupçons; ces ſoupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne ſe borne pas à ces minucies. Un Amant, qui a de l'eſprit, juge, par ce premier rendez-vous, qu'il en eſt aimé; cette idée le porte à d'autres tentatives. Une fille, qui commence à s'oublier, paſſe ſur mille petites bagatelles, qu'elle ne croit pas tirer à conſéquence; ces bagatelles, toutes frivoles qu'elles

lui paroissent, la menent plus loin, & plus loin encore. Cette aisance rebute bien vîte un Amant délicat, & le rend toujours infidele.

MONSIEUR de Valville va tracasser de cette maniere avec la Warthon pendant quelques jours, peut-être quelques mois; après quoi, il fera des réflexions: il comparera votre mérite & votre façon d'agir, avec les manieres & l'esprit de cette nouvelle Maitresse. L'examen fait, adieu Mademoiselle Warthon: son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'AVOUE, Madame, que cette bonne Religieuse me ravissoit, en parlant de la sorte: il me paroissoit, qu'elle raisonnoit assez juste; du moins ce raisonnement-là flattoit mon foible cœur par l'endroit le plus sensible. Son discours séduisant me ramena tout-à-fait dans mon bon-sens: de sorte que je dormis cette nuit d'un profond sommeil, & que je n'eus presque plus d'inquiétude sur les visites de Mademoiselle Warthon.

LE matin, dès qu'elle entra dans ma chambre, je courus l'embrasser avec des démonstrations de joie qui la ravirent. Ah! Dieu soit beni! ma chere fille. Vous voilà à merveille; oui, à merveille, & telle que je vous veux. Allons, tout tournera bien. N'est-il pas vrai, Marianne?

JE l'espere, répondis-je. Je me sens extrémement soulagée : la Tranquillité commence à s'emparer de mon Ame; ce qui me fait bien augurer pour la Suite.

J'EN suis charmée, ma Fille, me dit-elle, en collant son Visage sur le mien. Hé bien, puisque vous êtes mieux, & en effet je vous trouve très-fraiche ce Matin, recontez-moi un peu ce que vous avez conclu, avec Madame de Miran, touchant la Proposition de l'Officier.

RIEN, chere Amie, dis-je: elle ne s'est point encore déterminée sur ce Point, ni moi non plus. D'ailleurs, nous fûmes interrompues par le Laquais de Monsieur de Valville, qui apporta la Lettre à Mademoiselle Warthon: cette triste Catastrophe m'obligea de quitter ma Mere. Hé bien, reprit-elle, voulez-vous savoir ma Pensée là-dessus? De tout mon Cœur, répondis-je avec précipitation: je me trouve si bien de vos Conseils, que je serai charmée d'être instruite par vous, de ce que je dois faire dans cette Occasion.

VOICI donc, Marianne, ce que je pense à ce Sujet. Sçavez-vous, ma chere Fille, qu'un Homme de ce Caractere mérite votre Attention? Vous me direz, & il est vrai, que votre Cœur est prévenu, que vous ne l'aimerez jamais. Cela sera faux, Marianne. C'est-là votre Pensée

aujourd'hui, je le crois; mais, vous changerez de Sentiment, ma Fille; c'eſt moi, qui vous le prédis. Vous oublirez Monſieur de Valville, quand vous aurez murement réfléchi ſur le Mérite de cet Homme-là. La Conduite qu'il tiendra, pour s'attirer votre Eſtime, fera Impreſſion ſur votre Ame. Sa Déférence, ſes Manieres, ſa Tendreſſe, tout cela, dis-je, captivera peu-à-peu votre Attention. Cette Attention-là produira l'Eſtime. Or, Marianne, il n'y a plus qu'un Pas à faire de l'Eſtime à l'Amour. Je ſuppoſe ici un Hymen, & que votre Infidele ne revienne plus vers vous.

Oui, chere Fille, je ſoutiens, qu'un Homme poli, & aimable de Cœur & de Sentimens, quelqu'âgé qu'il ſoit, touche toujours notre Ame. C'eſt d'abord par Reconnoiſſance: enſuite, par Eſtime on paſſe à l'Amitié; & de l'Amitié à la Tendreſſe. Tel eſt, ma chere Fille, tel eſt le Cercle, qui enchaîne inſenſiblement un Cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet Officier: cependant, vous avouëz, que ſa maniere de s'expliquer vous a plû. Vous êtes, outre cela, convaincue, qu'il a du Mérite, & une Ame noble, en un mot de très-belles Qualitez: vous voilà déjà à la prémiere Démarche, qui vous portera à l'aimer. Bien-tôt ſon

Respect : je dis son Respect ; car, sa Façon d'agir prouve, qu'il en aura toujours pour vous ; touchera votre Cœur. Ajoutez ensuite un Amour tendre & constant, des manieres prévenantes ; & jugez si vous pourrez y résister. Non, Marianne, je vous connois trop, pour me tromper. Oui, je vous le répete, vous serez heureuse, Marianne, & même très heureuse, avec un Homme de ce Caractere.

Vos Raisons, ma chere Amie, lui dis-je, sont convaincantes ; elles me plaisent infiniment : j'avoue même, que l'Espérance, dont vous me flattez, d'oublier un jour Monsieur de Valville, pourroit m'obliger à cette Démarche. Cependant, je vous accorde, que ce galant Homme pourroit me rendre heureuse ; mais, où trouverai-je une Mere semblable à Madame de Miran ? Et que ferai-je de la Tendresse excessive que j'ai pour elle ? Je l'entretiendrai, me direz-vous. Oh ! qu'il y aura de Différence. Son Amitié me tient lieu de tout aujourd'hui. Peu-à-peu elle m'oublira : je n'aurai plus Besoin de son Secours ; je ne la verrai que rarement. Cette Idée seule, oui cette seule Idée, ma chere Amie, me retiendroit, quand mon Cœur ne seroit pas aussi attaché à Monsieur de Valville. Cependant, elle est la Maîtresse de mon

Sort: je terminerai cet Hymen, dès qu'elle me l'ordonnera. Mais, laissons cette Matiere. Faites-moi le Plaisir de finir vos Avantures, persuadée que vos Disgraces adouciront les miennes.

HE bien, dit-elle, j'y consens; mais, promettez-moi que vous ferez vos Efforts, pour vous tranquiliser, & que vous serez toujours de mes Amies, malgré l'Elévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je juré une Amitié éternelle, qu'elle continua ainsi son Histoire.

MA chere Fille, dit-elle, les Sentimens de votre Ame ont fait de vives Impressions sur mon Cœur: je vous suis attachée, pour toute ma Vie, par les Liens d'une parfaite Amitié; & cette Amitié feroit tout le Bonheur de ma Vie, si je pouvois la passer avec vous: vos aimables Qualitez me sont trop connues, pour douter d'un parfait Retour. Si je ne consultois donc que ma Satisfaction, je louerois votre Dessein, & je vous engagerois par mille Façons à embrasser la Vie Religieuse; mais, ma Tendresse à votre Egard m'oblige à vous prier de consulter long-tems votre Cœur.

VOUS avez de l'Esprit, une Pénétration vive. Ecoutez avec Attention ce qu'il me reste à vous dire: profitez de mon Exemple, & ne soïés pas comme moi la Dupe de votre Cœur.

J'AI

J'ai été jeune, j'ai eu des Graces: j'ai aimé, & j'ai crû être aimée. Durſan, cet Amant chéri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une Succeſſion conſidérable, à laquelle il ne s'attendoit pas. Il devoit m'élever à un Etat brillant; mais, mes Soupçons jaloux firent ſon Infortune & la mienne: ſa prétendue Inconſtance, car je le croïois infidele, a cauſé mon Entrée dans le Cloître. Je me perſuadois, que cette Démarche réduiroit mon Volage au Deſeſpoir. Trompée par ces fauſſes Images, j'ébauchai & conſommai tout de ſuite mon Sacrifice.

Mais, entrons dans un Détail plus circonſtancié. Il vous ſouvient, ſans doute, Marianne, de la Viſite & du Diſcours que je fis à ma Belle-Sœur. Satisfaite d'avoir un peu mortifié cette fiere Ducheſſe, je revenois triomphante. Rien ne flatte plus notre Amour-propre, que d'humilier l'Orgueil de ceux qui nous mépriſent. Mais hélas! chere Amie, que je païai cher ces Mouvemens de Satisfaction. A peine fusje de retour à l'Auberge où étoit ma Mere, qu'elle expira entre mes Bras, & ne put proférer que ces Paroles: Venez, ma chere Fille. Embraſſez votre Mere: oubliez mon peu de Tendreſſe pour vous. Ah! que ne puis-je réparer ma Faute. J'expire, ma Fille: & elle mourut. Vous de-

vez croire, Marianne, que mon Desespoir fut aussi grand qu'il étoit juste. Madame Darcire, pénétrée de mon Etat, me fit transporter dans notre Appartement, où je restai comme immobile pendant fort long-tems. Il est même certain, que j'aurois fini ma triste Vie, sans le Secours de cette Dame, & de Monsieur Dursan, qui arriva peu de tems après ce funeste Accident. Dursan, plein d'une respectueuse Tendresse, trouva cependant le Moïen de me consoler: il me disoit sans cesse, que notre prochaine Union devoit ranimer mon Courage, s'il étoit vrai que j'eusse pour lui quelques Sentimens de Compassion.

PENDANT que je fixois toutes mes Pensées sur cette flatteuse Espérance, j'appris que mon Frere & sa Femme, bien loin d'avoir marqué quelque Sentiment de Compassion pour ma chere Mere, étoient retournez tout-à-coup à la Campagne, sans avoir laissé aucun Ordre pour les Funérailles. Je n'entendis même aucun de leurs Nouvelles; mais, je m'en consolai. L'agréable Idée, que je me formois de m'unir à Dursan, me tint lieu de tout; & je compris par-là, que ce qui n'est point Amour n'occupe pas long-tems un Cœur amoureux.

ENVIRON un Mois après ce triste Evé-

nement, Madame Darcire retourna en Province. Me trouvant ſeule, je me déterminai à entrer dans un Monaſtere, afin de n'être pas expoſée aux Traits de la Médiſance. L'Amour ne laiſſoit pas de s'oppoſer à ma Réſolution : il me faiſoit enviſager les funeſtes Suites du Parti que je voulois prendre; & il cherchoit à m'effraïer par les Rigueurs de l'Abſence: mais, toujours en garde contre ſes Mouvemens, il eut beau ſe faire ſentir, mon Devoir en triompha. Sûre du Cœur de Durſan, je pris donc le Parti de venir ici pour ſix Mois: la Tendreſſe pour mon infortunée Mere ne put obtenir un Terme moins long: j'impoſai encore Silence aux amoureux Mouvemens de mon Ame; & j'obligeai mon Amant de ſouffrir ce Délai: c'eſt, cependant, ce qui a été la Source de mes plus cuiſans Chagrins.

DURSAN étoit d'une Figure trop aimable, pour ne pas bleſſer un Cœur, qu'elqu'indifférent qu'il pût être. Mademoiſelle de L...., très ſuſceptible d'Impreſſion, le voïoit ſouvent; il occupoit avec ſa Mere un Quartier de leur Hôtel. Cette Demoiſelle, qui poſſédoit des Biens immenſes, touchée du Mérite de ce jeune & aimable Cavalier, s'étoit laiſſée ſurprendre à un Amour violent. Cet Amour impétueux

ſe retire pour épargner ma Réputation & cacher ſon Deſordre : il ne pouvoit me ſoulager, à cauſe des Grilles qui nous ſéparoient. Revenue de ma Foibleſſe, je me trouve dans mon Lit, attaquée d'une Fiévre ardente. Que vous dirai-je, chere Fille? Je reſtai ſix mois malade & languiſſante, pendant leſquels je reçus Nombre de Lettres du malheureux Durſan. Ces Lettres, bien loin de me calmer, aigriſſoient ma Douleur: plus je réfléchiſſois, plus ces Réfléxions-là devenoient cruelles. Ah! diſois-je, perdre ce que l'on aime, & ce qui peut rendre heureuſe, c'eſt un Malheur: mais, le perdre par ſa Faute, c'eſt un Sujet de s'affliger d'autant plus grand, qu'on ne peut ſe plaindre que de ſoi-même.

CES Plaintes irritérent mes Deſirs: mes Deſirs augmentérent mes Peines. La Situation de mon Amant étoit à-peu-près égale à la mienne. C'eſt une Eſpece de Soulagement; cela eſt vrai, Marianne. Cependant, penſois-je en moi-même, la Diverſité des Objets pourra calmer ſa Triſteſſe: les Plaiſirs où ſa Naiſſance l'engagent adouciront peu-à-peu ſes Amertumes; il m'oublira, je ne l'oublirai jamais. Je le croïois alors comme vous, ma Fille. Oui, repetois-je ſans ceſſe, il ſera toujours gravé dans mon Cœur: mon Eſprit en eſt

tout rempli; je n'ai rien pour me distraire. Cependant, ma Flamme, qui n'étoit qu'assoupie, reprit toute son Activité. Mon Esclavage m'effraïa: la Dévotion me parut fade & insipide; j'envisageai les Austéritez de ma Regle comme un Joug pesant & insuportable. Ah Ciel! que vais-je devenir? Envoyez-moi une Grace supérieure à mon Amour, m'écriois-je à chaque moment. Mais, pensois-je, l'ai-je mérité cette Grace; mon foible Cœur, plus susceptible de Tendresse humaine, que d'Impressions divines, est-il capable de la goûter? Ah! chere Amie, comment vous peindre ma Détresse? Que de plaintes ameres! Que de Sanglots cuisans! Que de Soupirs échappez!

La Discipline Religieuse n'avoit presque point encore fait d'Impression sur mon Esprit: je n'avois point ces Dehors imposans, si nécessaires à ma Profession. Ici l'Amie, dont je vous ai apporté les Discours dans la huitiéme Partie de ma Vie, informée de la Cause de mon Mal, entreprit de me consoler: elle y réüssit peu-à-peu; son Langage paroissoit tendre & pathétique. Elle avoit essuié la même Disgrace: j'écoutai donc ses Consolations; & ses Consolations me firent Impression. Elle engagea même l'Abesse, qui avoit dans ce Tems quelque Bienveillance pour moi, à me

donner une Charge, afin d'étourdir mes Chagrins par l'Occupation : on me fit seconde Maitresse des Pensionaires. Il falut obéïr; mais, cet Emploi, convoité par plusieurs de nos Sœurs, me coûta bien cher. Soïés attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire : après cela, décidez si vous êtes appellée pour le Cloître, & si un volage Amant, qui reviendra bientôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil Sacrifice. Tout volage qu'il est, soïés assûrée qu'il fera Réfléxion à votre généreux Procédé ; à cette Façon d'agir & de penser, qui n'est connue que des grandes Ames ; à ces Charmes séduisans ; qui vous captivent tous les Cœurs, à cet Esprit orné des plus aimables Qualitez. Oui, ma Fille, cela est certain. Il est plus à plaindre que vous : il connoît déjà sa Faute, & sent plus le Poids de son Inconstance, que vous ne sentez celui de son Infidélité.

Ah! ma Révérende Mere, lui répondis-je, épargnez mon foible Cœur : ne flattez, ni ma Vanité, ni mon Amour. Si Monsieur de Valville ressent de la Mortification, c'est à cause de Madame sa Mere, qui m'aime, & avec laquelle il doit garder des Mesures. Son Cœur a encore toute sa Tendresse : elle n'a changé que d'Objet. Mademoiselle Warthon a des Graces qui me

l'ont enlevé. Cette Espérance me paroît vaine; je n'ose m'en flatter: c'est donc nourrir ma Passion de vouloir me repaître de cette Chimere; je ne vois aucune Apparence de Retour. Oui, j'aime mieux croire, que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette Pensée-là me désole. Mais, je vous ai interrompue, chere Amie, achevez de grace vos Avantures, La Religieuse reprit ainsi la Suite de son Discours.

Rien, dit-elle, ma Fille, n'est plus méprisable que l'Envie: rien, cependant, de plus en vogue dans le Siécle où nous vivons. Vous devez croire, qu'elle regne quelquefois dans les Monasteres: & le Malheur est, quand une fois cette Passion s'est emparé d'une Ame dévote, qu'elle y cause de grands Ravages. Un Cœur, qui s'en laisse gouverner, ne connoît, si j'ose le dire, ni Probité, ni Religion. Une Amie vous sacrifie, une Parente vous abandonne, une Inconnue vous haït, une Ennemie vous calomnie. Une Dévote, ou, pour mieux dire, une Bigote, jalouse de votre Bonheur, est plus à craindre qu'une Lionne en furie: elle fait jouër les plus artificieux Ressorts, pour vous trahir & vous perdre; & ces Ressorts-là ne manquent presque jamais. De-là les Cabales, les Intrigues, dans une Communauté, les Espioneries pour découvrir vos Démarches,

& empoiſonner vos Actions. Les moindres Fautes ſont divulguées comme d'énormes Scandales : on obſcurcit vos plus droites Intentions. Un cœur, gâté par ce fatal Venin, ne ſe reſſent plus de l'Humanité: oui, cette Paſſion inſpire toujours les Moïens de nuire. Tantôt, c'eſt une Parole indiſcrete qu'on traite de ſcandaleuſe, une foible Irrévérence qu'on nomme Impiété. Eſt-on au Parloir, on a entendu, publira-t-on, des Converſations tendres & équivoques. On fait voler ce Diſcours de Bouche en Bouche : c'eſt un Sécret qu'on vous confie, très perſuadé qu'on ne le gardera pas. En effet, celle-ci le dit à une autre, une troiſieme à une quatrieme. On augmente toujours la Narration : inſenſiblement les Supérieures en ſont informées; elles ſe préviennent, & s'indiſpoſent, contre vous: vous l'ignorez pendant un certain Tems. Leurs Soupçons, qui ne ſont encore que de foibles Indices, ſe fortifient peu-à-peu. Enſuite, on vous tourmente : la plus légere Faute eſt punie avec la derniere Rigueur. Alors, votre Amour-propre s'irrite, le Cœur ſe révolte, vous criez à l'Injuſtice : en un mot, vous devenez le Martir de votre Tempéramment, & la Victime des faux Préjugés.

L'Esprit, outragé par mille Corre-

ctions, s'afflige, & devint tiéde dans la Pratique de la Vertu: la Piété semble incommode. Les Devoirs s'observent avec une excessive Nonchalance; on n'y trouve, ni Goût, ni Plaisir, parce que vous ne jouïssez pas de la Tranquilité nécessaire. La Ferveur de votre Etat se trouvant captivée sous le Chagrin des mortifications qu'on vous fait essuïer, le Ressentiment triomphe; & ce Ressentiment vous dévore, parce qu'il est restraint par l'Impuissance de se venger. Alors, tout vous déplaît: rien ne vous console. Adieu la Paix: le Cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces Tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puériles minucies; mais, elle deviendroient très pesantes, si vous y étiés exposée. Une Ame, qui a des Sentimens, & qui pense d'une certaine Façon, ne peut digérer ces Chagrins-là. Quelque frivoles qu'ils vous paroissent, ils vous troublent, vous inquiétent, vous affligent, & produisent la Nonchalance, la Froideur. Or, il est rare que la Tiédeur n'enfante pas l'Indévotion. En bonne-foi, dites-moi, Marianne, vous, qui avez un Cœur noble & sincere, si vous pourriés vous accommoder de cette maniere de vivre? Vous sentez-vous assez de Force, pour vous élever au-dessus de

tout Ressentiment? Je n'en crois rien, chere Fille.

Non, chere Amie, lui répondis-je, ma Piété, à ce que je vois, n'est pas assez forte. J'ai besoin de faire bien des Réfléxions, afin de distinguer, qui, de la Vertu, ou de l'Amour-propre, me guide.

Vos Idées sont sages, Marianne: je pense, que vous me connoissez, & que votre Pénétration m'a développée. Elevée d'une certaine maniere, j'ai toujours chéri la Vertu: & une noble Elevation d'Ame m'a toujours, Graces au Ciel, préservée du Desordre. Cependant, j'ai été la Victime de la Calomnie la plus terrible. Hélas! déjà j'avois éprouvé son noir Venin. Ce scélérat d'Abbé, Neveu du Baron de Sercour, comme je vous l'ai raconté, m'avoit fait vivement sentir de quoi la Calomnie est capable. Cependant, je n'éprouvai dans cette Occasion, qu'une Eteincelle de sa malignité. Vous allez en juger.

Presque consolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais, je commençois à en faire un Sacrifice à Dieu, lorsque de cuisans Chagrins me replongérent dans un tel Anéantissement, que le Courage m'abandonna absolument.

Une de nos Sœurs, qui avoit conçu de la Jalousie contre moi, à cause de ma

Charge de Sous-Maitresse des Pensionnaires, informée de mon Histoire, de la Cause de ma Maladie, & de cette Langueur qui ne me quittoit point, exagera tellement ma Situation, qu'à peine y paroissoit-il de la Vraisemblance. On est un peu fiere, quand on n'a rien à se reprocher. Je méprisai ses Contes; & mes mépris achevérent de la révolter.

Mon Amant séjourna à Paris environ deux Ans. Il m'écrivoit tous les Jours des Lettres, & venoit me voir une fois chaque Semaine. Je jouïssois alors d'une assez grande Liberté; mais, cette Liberté ne me faisoit point oublier mon Devoir, ni ce que je me devois à moi-même. Ma Passion étoit encore forte; je l'avoue: celle de Dursan ne paroissoit point ralantie. Cependant, les Conseils de mon Amie m'avoient un peu fortifiée contre les Sentimens de ma Tendresse. Je n'étois point tout-à-fait tranquile; mais, je ne sentois point ce Feu ardent, qui n'est jamais plus à craindre, que lorsqu'il est concentré. Il est vrai, que je regrettois quelquefois sa Perte, & la Précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde: ma Langueur en étoit une Preuve. Je ne lui en faisois point un mystere: les Soupirs, & les Larmes, de cet aimable Cavalier me pénétroient. Il m'attendrissoit, il est vrai;

mais, son Respect étoit grand, & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant, le croirez-vous, Marianne? on empoïsonna tellement le Sujet de ses Visites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les Infortunes.

CETTE Sœur jalouse surprit quelques Lettres de mon Amant, qui n'étoient assurément que tendres. Il est vrai, qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareille Commerce; & je sçai que c'étoit une Imprudence, & une Démarche peu convenable: mais, je n'ai jamais crû, que cette Imprudence, & cette fausse Demarche, méritassent le Châtiment qu'on m'infligea.

L'ABBESSE, déjà prévenue contre moi, regarde ces Lettres comme une Preuve d'un affreux Déréglement; &, sans nulle autre Information, me fait enfermer dans une étroite Prison, où j'ai resté une Année, sans pouvoir me justifier: ma Nourriture étoit un peu de Pain & d'Eau.

VOUS devez penser, chere Fille, que ce Desastre me terrassa. J'ignorois les Raisons de ma Captivité; & cette Incertitude causoit mon plus grand Supplice. Ma Conscience ne me reprochoit point de Faute capitale, ni contre mon Devoir, ni contre mon Honneur: je ne pensois donc pas mériter une Pénitence si sévere.

PERSONNE ne m'approchoit : j'étois en Opprobre à toute la Communauté. Une Sœur converse, qui m'aportoit ma Nourriture, me regardoit avec mépris; jamais elle ne répondoit à mes Questions, que par d'ameres Reproches. Jugez, chere Amie, de mon Etat. Une dure & rude Captivité, ma Réputation flétrie, un Amour encore mal éteint qui me rongeoit l'Ame, des Vœux qui m'asservissoient à vivre toujours dans l'Oppression & dans la Gêne : ne sont-ce pas-là de cuisans Déplaisirs? Où trouverez-vous un Cœur assez noble, une Ame assez dégagée de la matiere, qui soutienne avec une ferme Constance de tels Revers? Ah! Marianne, vos Chagrins approchent-ils de ces malheurs-là? Non, ma Chere Fille: il s'en faut de beaucoup. Q'en pensez-vous, Marianne? Mais, je finis; vous me paroissez trop attendrie. Mon Récit vous touche. Hé bien, il me reste peu de choses à vous dire.

HEUREUSEMENT pour moi, l'Abbesse, qui ne m'aimoit pas, mourut le onzieme mois de ma Captivité. La Religieuse jalouse, qui m'avoit rendu de si mauvais services auprès d'elle, tomba aussi malade, & fut sur le Point de mourir. Touchée de Repentir, elle avoua, qu'elle m'avoit trop noircie, & demanda Pardon à toute

la Communauté de ſon indigne Procédé à mon Egard. La nouvelle Abbeſſe, moins prévenue que la précédente, me fit ſortir de Priſon : elle me trouva dans un Etat qui lui arracha des Larmes ; de ſorte qu'elle ne négligea rien pour me conſoler, & pour réparer mon Honneur flétri.

QUOIQU'IL y ait plus de quinze Ans, que ce Deſaſtre me ſoit arrivé, j'en ai toujours l'Idée. Une certaine Horreur s'eſt emparé de mon Ame ; & c'eſt la Raiſon qui m'a portée à être preſque toujours ſeule. Vous avez ſçû, belle Marianne, trouver le Secret de m'attacher ; mais, ce n'eſt qu'après bien des Réflèxions, que je me ſuis livrée à vous aimer.

SI mes Malheurs vous touchent, chere Amie, profitez-en pour ſonder votre Cœur : ne vous engagez à la Vie Religieuſe, qu'après un ſérieux Examen, puiſque c'eſt d'une bonne Vocation, que dépend la Félicité de cette Vie & de l'autre: Tâchez d'abord de calmer votre Chagrin, la Vie eſt ſujette à tant de Contre-Tems. que vous devez regarder la Perte d'un Amant comme la moindre de toutes les Afflictions. C'eſt ainſi qu'elle finit ſon Hiſtoire.

JE vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religieuſe. Je dis aimable : ce

n'eſt

n'eſt pas encore lui rendre juſtice; car, outre mille qualitez reſpectables, elle avoit beaucoup de piété & de religion. Dès ce moment, je penſe vous l'avoir déja dit, le cloître me parut un azile mal aſſuré pour mon repos: mes penſées ſur une ſemblable retraite changérent tout-à-fait, & j'entrevis aſſez, que c'étoit moins la piété, qu'un amour-propre bleſſé, qui avoit produit dans mon cœur le gout de la vie religieuſe. Or, dis-je en moi-même, une vocation de cette eſpece eſt plus propre à m'attirer la colére de Dieu, que ſon amour. Auſſi n'y penſai-je plus dans la ſuite.

A peine la religieuſe, mon amie, eût-elle fini ſes avantures, qu'on vint m'avertir, que Madame de Miran m'attendoit au Parloir. Je m'y tranſportai avec vîteſſe, & criai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles: Ah! bon-jour, ma chere mere. Hé, comment vous portez-vous? Bon-jour, chere fille, me répondit-elle: cela va-t-il mieux qu'hier? Sais-tu bien que j'ai penſé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as cauſé? Alors, me voyant à découvert. Hé mais, ton viſage me paroît tout-à-fait bien. Hé, bon Dieu! tu ris. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, petite fille? Vraiment, tu me combles de joie. S'eſt-il donc paſſé quelque-choſe de nouveau? Il le faut bien; car, je te trou-

ve gaie, & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Warthon dès nouvelles de mon fils? Est-il venu te voir? Sais-tu ce qui se passa hier chez Madame de Kilnare? Pendant ce récit, je raisonnois en moi-même. *Mon Fils*, répétois-je tout bas, *est-il venu te voir? Sais-tu ce qui s'est passé hier chez Madame de Kilnare?* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle: mais, il fallut cesser mon petit dialogue intérieur pour répondre.

HÉ non, ma chere mere, répondis-je avec vivacité; je ne sais rien: je ne vois plus cette Demoiselle. Tu fais sagement, Marianne: je loue ta fierté. Hé bien, tu en apprendras tantôt des nouvelles chez Madame Dorsin: elle veut absolument, que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement: en attendant, je dirai un mot à l'Abbesse, avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit; mais, elle ne m'en parla que lorsque nous fûmes en carosse. Vous devez penser, que je ne restai pas long-tems à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mere. Ce fut moi qui l'attendis; & cela étoit dans l'ordre.

NOUS voilà parties, non pas sans soupirer. Je n'avois trouvé personne avec ma mere; & la personne, qui s'y trouvoit ordinairement, me fuïoit, au lieu de m'at-

tendre: en un mot, Monsieur de Valville ne paroissoit plus. Cette pensée-là me fit réver.

Ma fille, tu és bien réveuse, me dit ma chere mere; j'en devine la raison. Tranquillise-toi, ajouta-t-elle: la patience vient à bout de tout. Sçais-tu, petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'Abbesse? Non, ma chere mere. Hé bien, c'étoit pour te retirer de ce Couvent; tu n'y retourneras plus: tu demeureras avec moi; c'est une chose resolue: tout est terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dés que ma mere eut prononcé ces dernieres paroles, je me mettrai à son cou, malgré le mouvement de la voiture. Ah! m'écriai-je, en fondant en larmes, est-il bien possible, ma chere mere? Quel ravissement pour moi! Comment puis-je reconnoître tant de bonté? Vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille. Calme tes transports: n'en dis rien à personne. Mais, raconte-moi ce qui a diminué ta tristesse depuis hier; car, je te trouve très tranquille.

Je lui fis alors un détail succint de l'histoire de la Religieuse que j'aimois. En vérité, voilà une aimable personne, dit Madame de Miran. Je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir sçû trouver le moïen de te

consoler. En achevant ces mots, nous arrivâmes chès Madame Dorsin, où il y avoit une nombreuse compagnie, dans laquelle je distinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le personnage le plus galant, pendant tout le tems que nous fûmes chès cette Dame.

Dès que Madame Dorsin m'eut apperçue, elle vint m'embrasser. Bon-jour, Marianne, me dit-elle. Hé, comment avez-vous passé la nuit? Assez mal, Madame, répondis-je; mais, je suis beaucoup mieux présentement. Il me le paroît ainsi: tant mieux; j'en suis ravie. Alors, me tirant dans l'embrazure d'une croisée. Votre mere, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris? Non, Madame, non. Hé bien, ce soir nous soupirons ensemble chès elle: nous serons seules; & nous parlerons de vos affaires.

Alors, on vint avertir que le diner étoit servi. Ma mélancolie se dissipa pendant le repas; la conversation fut relevée par des discours si nobles, que je fis Trêve avec tous mes déplaisirs. Je parlai peu; mais, le peu que je dis fût écouté & applaudi. Le Gentil-Homme, je veux dire l'Officier en question, qui s'étoit placé à ma gauche, eût pour moi des attentions infinies: j'avouerai même, que ces attentions-là ne me déplurent point. Il brilla

infiniment dans les entretiens que l'on eût sur divers sujets. Je sentois que mon petit cœur s'applaudissoit, & lui disoit: Oh! Monsieur, vous avez bien de l'esprit! Ma vanité; hé oui, Madame, ma vanité en fut flattée: mon amour-propre y prit garde, & s'en félicita. Quoi! Marianne, pensois-je, cette petite fille si méprisable, avoir captivé un homme si rempli de mérite! un homme de qualité, riche, bien-fait! Oui. Posséder toute l'estime & la bienveillance de cet homme-là, n'est-ce pas une victoire bien complette, un triomphe tout-à-fait glorieux? Que dois-je donc espérer dans la suite? Mes chagrins, oh oui, mes chagrins se dissiperont; & j'envisage un honheur parfait.

Ce foible raisonnement, tout puérile qu'il étoit, me fit impression. Que dis-je, impression? Ce n'est pas assez: il me mena fort loin; & je me trouvai dans un moment si favorable pour lui, que si Madame de Miran ma mere m'avoit dit alors: Optez, ma fille, entre mon fils & ce galant-homme, je crois, en bonne-foi, oui, je suis presque certaine, que j'aurois imité Monsieur de Valville en devenant infidelle. Jugez après cela, Madame, si l'on peut compter sur soi, & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai, que ma bonne volonté intérieu-

re s'en tint là ; de-sorte que mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouïe, mes idées se renouvellérent tout-à-coup pour Monsieur de Valville : & ces idées-là me causérent encore bien des chagrins.

Le soir nous allâmes chez ma mere, qui, en présence de Madame Dorsin, me mit en possession du riche appartement, qu'elle m'avoit montré, & dont je vous ai parlé. Jugez de mon excessive joie ! Son portrait y étoit encore ; autre redoublement de plaisir. Mais, finissons tous mes transports. Parlons de Monsieur de Valville, & de sa nouvelle Maitresse. C'est Madame Dorsin, que vous allez entendre. Ecoutez-là, s'il vous plaît ; elle me vaut bien ; oui, assurement. Elle ne vous ennuira pas, je vous le promets : hé bien, elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement, il vous souvient, sans doute, de la commission, que Madame de Miran me donna hier, après que le laquais eût apporté la lettre à Mademoiselle Warthon. Hé! oui, Madame, répondis-je. Cette avanture-là n'échapera pas si-tôt à ma mémoire ; elle a pensé me causer la mort. Je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantissement si cruel, que toutes les facultez de mon ame en furent suspendues pendant un espace de tems assez considéra-

ble: &, sans les consolations de la Religieuse mon amie, je ne sçai comment ma défaillance auroit tourné. Cela est bien vrai, Madame: jamais personne n'a été si triste.

On le seroit à moins, reprit-elle, chere Marianne. Vous me fîtes compassion; oui, grande pitié: j'en fus touchée jusqu'aux sanglots. Hé bien, continua-t-elle, je me rendis chès Madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus favorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai sans me faire annoncer, & je fus introduite dans la salle, où je trouvai Monsieur de Valville aux pieds de votre rivale. Ma présence imprévue les déconcerta, & leur causa un dérangement extrême. A peine Monsieur de Valville eut-il la force de se lever de sa posture galante. Il me salua avec une physionomie si renversée, que je fus touchée moi-même de son état. Ah! Monsieur, lui dis-je, vraiment je suis bien mortifiée de vous distraire. Votre attitude auprès de Mademoiselle étoit trop modeste, pour vous déranger. Mon Dieu, que je suis fâchée; mais, oui, fâchée. Que de douceurs de moins votre Maitresse va perdre par ce contre-tems. Oh! je m'imagine, qu'elle ne me le pardonnera jamais.

He'! Madame, répondit la petite per-

sonne en colere, que signifie toutes ces railleries? Qu'avez-vous donc tant vû qui vous scandalise? Je crois que, si vous étiés en ma place, vous en auriés souffert bien davantage. Mon honneur est-il offensé, parce que vous avez vû Monsieur à mes genoux?

TOUT beau, Mademoiselle, repartis-je: que votre dépit ne vous fasse pas oublier la bienséance & le respect que vous me devez? Je dis respect, Mademoiselle: ce n'est point exagérer. Ma naissance, mon rang, & mon age, l'exigent assurément de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez, que tout vous est permis; & cette persuasion-là vous fait mal juger des autres.

JE ne m'étonne aucunement de votre insolente apostrophe, poursuivis-je. Quand une personne se sent coupable de dissimulation & d'hypocrisie, outre qu'elle donne de furieux soupçons contre sa sagesse & sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

HE'! que voulez-vous dire, Madame, s'écria-t-elle, comme une furieuse? Est-ce que j'en ai imposé à quelqu'un? Monsieur de Valville m'aime. Il dit qu'il veut m'épouser: je le crois; & puis voilà tout. Est-ce être hypocrite, que de supplanter une

petite fille inconnue, qui n'a, ni bien, ni naissance?

Tout doux, dis-je, ma belle Demoiselle : vous vous oubliez excessivement. Cette petite fille, que vous dites être sans bien & sans naissance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille, puisqu'il vous plaît de la traiter ainsi? Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet? Ah! que dis-je? Je me trompe. Hé bien, Mademoiselle, vous êtes la plus sincere du monde. L'étalage de fierté & de noblesse d'ame, que vous avez fait à Madame de Miran, en sa présence, est bien fondé. Non, ce n'est point une fourberie, ni un jeu, pour dupper cette vertueuse Dame. Il est vrai, je me souviens, que vous la priâtes seulement de défendre à son fils d'aller vous voir au Couvent; mais, vous ne promites pas de ne point lui donner de rendez-vous chez Madame de Kilnare? Qu'appellez-vous donc rendez-vous, dit-elle, avec un desespoir qui étoit peint sur son visage? Et cela, sans ajouter le nom de Madame. Suis-je capable de pareilles démarches? Une fille de ma façon agit-elle de cette maniere-là? N'est-ce pas vouloir de gaieté de cœur empoisonner mes actions, que de me supposer une semblable conduite?

He' mais, répondis-je, ma fille, j'em-

poisonne votre conduite! Je crois que vous rêvez. Une lettre, què vous avez reçue hier matin de Monsieur, ne vous a-t-elle pas inspiré de venir dîner ici? Ne sçaviés-vous pas, que Monsieur s'y trouveroit? J'étois alors au Parloir avec Madame de Miran & Mademoiselle Marianne; nous entendîmes tout: ôseriés-vous nier ce fait? Cependant, vous vous oubliez assez, pour me traiter de calomniatrice. En vérité, vous n'y songez pas. Alors, voïant que les larmes la suffoquoient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pousser la conversation plus loin. Je la voïois rendue, & mortifiée au possible. Valville étoit dans un desordre inconcevable: il ouvroit à chaque moment la bouche, & ne disoit rien. A la fin, il articula quelque paroles sans ordre. Mais, mon Dieu Madame, cela n'est pas; & puis après: Quel mal y a-t-il? Ensuite. Non, jamais cela n'a été, & autres semblables propos.

MADAME de Kilnare entra dans ce moment. La Défaite de ces deux Personnes la jetta dans une Surprise étonnante. Hé, bon Dieu! Madame, qu'est-ce que tout ceci? Il me semble, que votre Présence cause à Monsieur, & à Mademoiselle, un furieux Embaras. Hé! pourquoi donc? Dites-m'en, je vous supplie, la Raison. Ce n'est rien, Madame, lui dis-je; ce pe-

TAYLOR INST. ORD

rit Contre-Tems ne gâtera point les Affaires. Monsieur de Valville est devenu amoureux de cette Demoiselle, contre la Volonté de sa mere, qui, par pure complaisance pour lui, avoit consenti, après bien des Persécutions, à son Mariage avec un très aimable Personne, que Madame de Miran aime actuellement avec l'Affection la plus tendre, à cause de sa Vertu & de son mérite. L'Hymen se devoit conclure dans fort peu de tems. Tout étoit arrêté & terminée. Mais, ce violent Amour s'est éteint tout-à coup, depuis environ huit Jours; ou, pour mieux dire, s'est transplanté chez Mademoiselle, qui, quoique très Amie de cette Fille, la trompe, & la trahit. Pendant qu'elle promet, & jure, devant elle & Madame de Miran, qu'elle ne verra plus Monsieur; qu'elle prie cette Dame de défendre à son Fils de ne lui plus rendre de Visite; elle donne, dès le Lendemain, à cet Amant un Rendez-vous dans votre Maison. En un mot, Marianne, je la mis au Fait des Intrigues & du Procédé de cette petite Personne.

MADAME de Kilnare, qui a du mérite & de la Vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi. Son Visage, s'enflamma tout-à-coup; ses Yeux parurent dans un instant tout en Feu. Mademoiselle Warthon, dit-elle, vous en agissez bien mal

avec moi, & encore plus avec vous-même. Non, assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil Ecart. Je vous croïois sage, prudente, & remplie de Sentimens: vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie, une fois pour toutes, de ne plus choisir ma Maison, pour cacher vos Intrigues, & jouër des Personnes d'Honneur, & de la prémiere Distinction. Je veux bien croire, que vous êtes plus imprudente que maligne: mais, comme vos Démarches sont tout-à-fait indignes d'une Fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre Mere. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les Chevaux au caroſſe, pour conduire Mademoiselle dans son couvent. Ensuite, s'adressant à M. de Valville, qui gardoit un morne Silence, & paroissoit comme enséveli dans une noire Tristesse: Monsieur, je n'ai rien à vous dire, si non que je m'étonne, qu'un jeune Homme aussi rangé qu'on dit que vous êtes, qui avez le Bonheur de posséder la plus estimable de toutes les meres, aïés si peu de Reconnoissance pour elle, & que vous puissiés lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives Amours. J'ai de la considération pour vous, mais infiniment pour Madame de Miran. Elle auroit lieu de me vouloir du mal, &

je pense qu'elle auroit Raison, si je tolerois votre Desobéïssance, en fournissant ma maison pour entretenir une Passion qui n'est point de son Goût.

Monsieur de Valville nous salua aussitôt assez froidement, & sortit comme un Homme tout-à fait anéanti. J'ai appris une Heure après, qu'il étoit retourné à Versailles, d'où il ne reviendra de longtems; il y a du moins toute Apparence. Madame de Miran, que j'informai hier au soir du Détail de ma Visite, se détermina à vous tirer du Couvent, pour vous prendre chès elle. Vous devez croire, Marianne, que je fus ravie de cette généreuse Résolution, & que je l'appuiai de tout mon Pouvoir. Ainsi, vous resterez ici présentement: nous nous verrons souvent; & j'espere que tout ceci tournera en bien. Oui, j'en suis presque certaine. Consolez-vous donc entiérement. Si votre Rivale vous causa hier une excessive Douleur, elle l'a païée chérement. Vous êtes bien vangée.

Que trop, Madame, répondis-je en pleurant. Hé! petite Fille, dit Madame de Miran, comme en Colere, que signifient donc encore ces Larmes? Ah! ma chere Mere, m'écriai-je, en me laissant tomber à ses Genoux, je ressens tout le Contre-Coup des Chagrins que cette A-

vanture a causé à Monsieur de Valville. C'est à cause de moi, qu'il a essuiés ces Chagrins-là; oui, pour moi, qui n'en vaux pas la Peine. Qui suis-je, ma Mere? Hé, oui, qui suis-je, pour lui attirer tous ces Déplaisirs? Il sçait, que Madame Dorsin a de la Bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime: il concevra aisément, que sa Visite chez Madame de Kilnare n'a été préméditée, que pour me vanger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le Mobile de pareilles Avanies. C'est pour cette Fille, dira-t-il, pour cette Inconnue, qui n'a ni Biens ni Parens, & qui ne subsiste que par les Bienfaits de ma Famille. Qu'arrivera-t-il de-là, ma chere Mere? Le voici. L'Amour violent, qu'il a eu pour moi, se changera dans une Haine implacable: car, ma chere Mere, quand une fois un Cœur passe de la Tendresse à l'Indifférence, il est rare que cette Indifférence-là n'aille pas au mépris, & du mépris à la Haine; sur-tout, si l'Objet autre-fois aimé fait paroître du Ressentiment, & travaille à se vanger. Mais, ce n'est pas-là tout, ma Mere: il y a encore autre chose que je prévois, qui me perce le Cœur. Aiés la Bonté de m'écouter.

MONSIEUR de Valville est votre Fils. La Nature ne perd jamais rien de ses Droits. Elle parlera toujours en sa Faveur, lorsque

votre Ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une Infortunée, qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre Charité : je dis bien vrai, ma Mere. Quand donc Monsieur de Valville reviendra vers vous, que votre Colere à son Egard sera ralentie, pourrez-vous, ma Mere, lui refuser un Pardon qu'il viendra implorer à vos Genoux? C'est mon Fils, direz-vous: je ne puis, sans Cruauté, le traiter autrement. Je vous connois, ma chere Mere, vous avez le Cœur trop tendre & trop bon, pour n'être pas attendrie par ses Soumissions. Oui, ces Soumissions-là lui rendront votre Affection, j'en suis assurée. Alors, que deviendrai-je? Ah! je perdrai ma chere Mere pour toujours: car, Monsieur votre Fils se vangera assurément de Marianne; & cette Vangeance, à quoi se réduira-t-elle? Ah! ma chere Mere, je ne puis y penser sans frémir, à me retirer votre Amitié. Vous ne pourrez résister à ses Prieres; & ces Prieres tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidele, je l'avoue; mais croira-t-il que cette Infidélité doive me faire révolter contre lui? Non, ma Mere: il se persuade, que je ne dois point sortir des Bornes que la Raison me prescrit; & que cette Raison m'obligeoit à ne point porter mes Vûes à un Hymen si supérieur à mon Etat;

que je devois enfin tolérer sa Tendresse, & ne point me plaindre de son Inconstance. Je l'ai aimée, il est vrai, dira-t-il; c'étoit un Honneur infini pour elle: je ne l'aime plus; elle doit se rabaisser à sa prémiere Condition, & ne point murmurer de mon Changement.

Ah! ma chere Fille, répond Madame de Miran, en s'essuïant les Yeux qu'elle avoit tout mouillés de Larmes, peux-tu avoir de pareilles Idées de ta Mere? Non, non, ma Fille; ne crains rien sur cet Article-là. Je te promets, oui, je te jure, que tu seras toujours ma Fille pendant toute ma Vie.

J'AVOUE, dit alors Madame Dorsin, que cet Enfant me charme & m'afflige. Je ne puis la blâmer: il y a beaucoup de Raison & de Jugement dans ces Idées-là. Je vous crois, Madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à ma Mere, incapable d'une telle Foiblesse. Votre Vertu, votre Sincérité, ne me permettent point d'en douter. Cependant, je ne répondrois point de toute autre, en pareil Cas. Oui, consolez-vous, Marianne: vous avez une Mere à l'Epreuve de cette Inconstance. En tout Cas, vous serez alors ma Fille: je vous l'ai promis; & je vous tiendrai Parole. Mais, je crains bien que vous ne soïés jamais ma Fille, pendant la Vie de Madame; elle vous

aime

aime trop, pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain. Vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les Hardes de Marianne. Sera ce le matin? Oui, répond ma Mere: nous dinerons ensuite ici toutes trois.

Madame Dorsin étant partie, ma Mere eut la Bonté de me conduire dans l'Appartement qu'elle m'avoit donné. Je lui sautai au Cou de Ravissement, en lui souhaitant le Bon-Soir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette Nuit. Je n'étois, ni triste, ni gaie: le Chagrin qu'avoit essuié Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avois donné des Preuves de ma Générosité à son Egard. Cette seule Idée me fit quelque Plaisir: je crois même, que sa petite Catastrophe me causa un Moment de Joie: car, j'étois Fille; & une Fille se réjouït volontiers quand on vange son Cœur méprisé.

Environ les dix Heures du matin, Madame Dorsin arriva, & nous partîmes aussi-tôt pour le Couvent. Je laissai ma mere & cette Dame avec l'Abbesse, pour aller dans ma Chambre arranger mes petits Effets. A peine y entrois-je, que la Religieuse, mon Amie, vint m'y trouver.

Hé! Bon-Jour, chere Fille. Eſt-il donc vrai, me dit-elle les Larmes aux Yeux, que vous nous quittez? Mon Dieu, que j'en ſuis triſte! Que vais-je devenir? Vous étiés ma Conſolation: rien ne me plaiſoit ici que votre Compagnie, & j'en ſerai privée pour toujours.

NON, ma Révérende Mere, lui répondis-je en l'embraſſant avec Tendreſſe: non, je n'oublirai de ma Vie les marques ſinceres que vous m'avez données de votre Amitié. Je viendrai vous voir ſouvent: je tâcherai de ſoulager vos Ennuis par des Soins aſſidus, & qui ne finiront qu'avec mes Jours. Mais, chere Amie, je n'ai qu'une Heure à reſter ici: ma mere & Madame Dorſin m'attendent. Hé bien, dit-elle avec vivacité, vos Promeſſes me conſolent: je vas vous aider. Fermons votre Porte, & ne répondez à perſonne: j'ai quelque-choſe à vous communiquer, pendant que nous nous occuperons à plier vos Hardes: & ce quelque-choſe-là vous fera peut être Plaiſir.

SCAVEZ-VOUS, continua-t-elle, où la Warthon alla avant-hier? Hé oui, je le ſçai, répondis-je. Pourquoi me faites-vous cette Queſtion? C'eſt, reprit-elle, que je ſuis inſtruite, que, dans quatre Jours, elle doit partir pour l'Angleterre, avec un jeune Cavalier; qui lui a promis

de l'épouser. Une de nos Meres, qui est sa Confidente, l'a assuré à la Sœur converse qui vous servoit. Frappée de cette Nouvelle, j'avois d'abord pensé, que c'étoit Monsieur de Valville; mais, après de plus mûres Réfléxions, j'ai jugé, que, ne l'aïant point vû depuis la Scene qui s'étoit passée chès Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là: d'autant plus qu'elle protesta hier, qu'elle n'avoit aucun Penchant pour lui, que son Infidélité à votre Egard l'avoit trop touchée, pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'Hymen.

AH! chere Amie, elle vous trompe, m'écriai-je, en me laissant tomber sur une Chaise: c'est une Hypocrite. Ici mes Larmes me coupérent la Voix: je fus si saisie, qu'à peine pouvois-je respirer. Cette bonne Amie m'aïant secourue, je me sentis un peu soulagée. C'est lui-même continuai-je; cela n'est que trop vrai: me voilà enfin au comble de l'Infortune; &, tout de suite, je lui raconte ce qui s'étoit passé chez Madame de Kilnare.

MA chere Fille, me dit-elle, ne perdez point Courage. C'est ici qu'on doit fraper le dernier coup; mais, il faut vous posséder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire, dans la Crainte que cette Fille rusée n'en ait quelque Vent. Avertissez au plûtôt Madame de Miran du

Dessein de son Fils : elle a du Credit à la Cour ; elle peut aisément rompre ce Projet.

Ah ! mon Dieu ! répondis-je, je me trouve aux Abois : je ne puis plus me soutenir. Enfin, que vous dirai-je, Madame ? Cette tendre Amie, à force de Remontrances, ranima mon Courage & mon Amour. Dès que mon Bagage fut préparé, je vas prendre congé de l'Abbesse, qui étoit avec ma mere & Madame Dorsin. J'étois accompagnée de la Religieuse, qui ne voulut point me quitter, crainte d'Accident. Mon Visage parut si dérangé à ces Dames, qu'elles se doutérent que j'avois encore reçu quelque nouveau Chagrin.

Qu'as-tu, ma Fille ? dit Madame de Miran, avec une Espece d'Inquiétude, qui témoignoit sa Tendresse pour moi. Rien, ma Mere, répondis-je ; mais ce Rien ma mere, fut prononcé si tristement, qu'elle se douta presque de l'Avanture. Je dis presque, parce qu'elle ne se seroit jamais imaginée, que son Fils eût osé passer en Angleterre, sans une Permission du Roi : je dis encore presque, car elle devina, que Monsieur de Valville avoit formé le Dessein d'enlever cette Personne.

Je pris donc Congé des Religieuses ; & cet Adieu là fut très triste. C'étoit ma Situation : vous vous en doutez sûrement

Madame; votre Doute est très vrai. Nous montons en carosse. Alors, mes Soupirs & mes Pleurs, qui avoient été contraintes, prirent un libre cours: il n'y eut plus Moïen de dissimuler; il falut décharger mon cœur dans le Sein de ma chere mere.

Mon Récit ne la troubla pas d'abord. Cependant, je m'apperçus un moment après, qu'il avoit fait une triste Impression sur elle. Arrivées à l'Hôtel, ses Larmes me firent juger, que l'Egarement de son Fils lui tenoit fort au Cœur. Mais, revenuë un peu à elle-même, par mes Caresses, & les Conseils de Madame Dorsin; elle se détermina à prier cette Dame de partir le même Jour pour Versailles, afin d'avertir le Roi du Dessein de Monsieur de Valville; de sorte que, vingt-quatre Heures après, il fit arrété, & conduit à la Bastille.

Comme cette Affaire fut tenue fort secrette, elle ne transpira point jusqu'à Mademoiselle Warthon. Enfin, le Jour marqué pour son Départ, elle plia Bagage, & sortit du Couvent, dans le Dessein de n'y plus revenir, croïant passer à Londres avec Monsieur de Valville; mais, elle se trompa, il fallut revenir au Monastere, très triste & très confuse, n'aïant eu aucune Nouvelle de son Amant. Le Silence de ce Cavalier l'inquiéta si fort, qu'elle

tomba dans une Espéce de Délire, qui pensa lui coûter la Vie. C'est ce que j'apris par une Lettre de ma bonne Amie la Religieuse, qui me prioit très fort d'aller la voir; mais, d'autres Soins m'occupoient trop. Monsieur de Valville en Prison, ensuite dangereusement malade: voilà des Afflictions trop ameres, pour avoir la Liberté de penser à autre chose. En effet, à peine eut-il été trois Jours à la Bastille, que sa Maladie commença. Déjà ses Forces épuisées par plusieurs Contre-Tems fâcheux ne purent résister à ce dernier Malheur: nous apprîmes, qu'il étoit en Danger, presqu'aussi-tôt que son Incommodité.

Je crois, Madame, que vous serez bien-aise de sçavoir ce qui m'occupa pendant ces trois Jours, car ces trois Jours-là sont remarquables: vous allez en convenir.

Deux Affaires importantes, oui, deux grandes Affaires, remplirent tout mon Cœur: prémiérement, la Prison de Monsieur de Valville; & c'étoit-là la plus essentielle, ou plûtôt la seule, qui dirigeât tous mes Mouvemens: secondement, la Visite de l'Officier qui m'avoit proposé de l'épouser. Les huit Jours étoient écoulez: il desiroit une Réponse décisive; & il ne l'eut point cependant, cette Réponse. La prémiere Affaire m'affligeoit infiniment: la seconde ne me fit aucun Plaisir, parce que j'étois incapable d'en prendre.

QUAND Madame Dorſin, à ſon Retour de Verſailles, vint apprendre à ma mere & à moi, que Monſieur de Valville avoit été conduit à la Baſtille par Ordre du Roï, je fus ſi ſaiſie, que je tombai de ma Chaïſe ſur le Parquet. Après un Evanouïſſement de ſix Heures, je ne ſentis plus rien, ni Bien, ni Mal, ni Joie, ni Douleur, quoiqu'en tombant je m'euſſe fait une Contuſion à la Tête aſſez conſidérable. Pour ne pas vous ennuïer, je vous dirai, que je me trouvai dans le même Etat que je vous ai dépeint, après la Lettre que le Laquais de Monſieur de Valville apporta à Mademoiſelle Warthon. Vous en ſouvient-il? Je penſe que oui. Avec cette Différence, que l'Anéantiſſement, dont je parle ici, fut plus long; car, il fut de deux fois vingt-quatre Heures. Les Larmes de ma chere mere, celles de Madame Dorſin, ne me touchérent point, ni leurs Conſolations non plus: j'étois inſenſible à tout: il m'en eſt reſté une Langueur pendant plus de cinq Ans.

APRE'S ces deux Jours & ces deux Nuits-là, je commençai à me lever & à prendre des Forces. Ma chere Mere ne me quitta pas d'un Inſtant, Madame Dorſin reſtoit tout le Jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus fort de cette Criſe, l'Officier, qui avoit été au Couvent me

chercher, arrive chez Madame de Miran: c'étoit prendre mal son Tems; mais, il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il fut touché de mon Etat, & même très touché: ses Larmes me le disoient. Vous devez penser, qu'il étoit trop poli, pour parler du Sujet qui l'amenoit; & vous penserez comme il faut de ce galant Homme. Au contraire, dès qu'il apprit la Prison de Monsieur de Valville, & les Raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son Parti, sans néanmoins blâmer la Conduite de ma chere Mere. Il raisonna en Homme sage & prudent: il fit convenir Madame de Miran, qu'il n'étoit point à propos de laisser son Fils dans cet Endroit. Il s'offrit encore d'aller lui parler, afin de lui adoucir la Dureté de cette Avanture, & lui faire entendre Raison.

Si mon Anéantissement eût été moins fort, j'aurois été extasiée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale: mais, je n'y fis aucune Attention: & ce manque d'Attention le surprit infiniment. Il crut, comme il me l'a avoué par la suite, que je ne prenois plus de Part à ce qui touchoit Monsieur de Valville. Il avoit Tort, & très Tort, de me soupçonner d'une semblable Indifférence; il ne me dévelopoit pas. Mais, quelques Jours après, il changea bien de Pensées; ou, pour mieux dire, je

réparai bien cette Faute-là, en lui faisant en même tems sentir toute l'Estime que sa Façon d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable Ami. Oh! oui, Ami: il n'en fut jamais de pareil. Cela est très vrai, Madame: aussi ne lui donnerai-je plus d'autre Nom. Je dis donc que cet aimable Ami s'étant offert de rendre une Visite à Monsieur de Valville, il ne la différa pas d'un instant. Il court à la Bastille, dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui faisoit Plaisir. Il voit son cher Fils, qu'il trouva incommodé, & très raisonnable: il me dit même, qu'il avoit demandé de mes Nouvelles avec assez de Vivacité; ce qui m'auroit fait un Plaisir infini, si j'eusse été susceptible de quelques Sentimens. Cependant, une Heure après, j'y fis Réfléxion; car, je commençois à revenir à moi-même: mais, cette Réfléxion-là diminua ma Joie; la Nouvelle de son Incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchissois encore à cela, mon Ami l'Officier entre, & me trouvant beaucoup mieux, il me dit: Ah! je vois bien, Mademoiselle, que je n'ai rien à espérer. Monsieur de Valville reconnoît déjà sa Faute: je m'en suis apperçu. Oui, je vous perds, belle Marianne; & je perds un Trésor inestimable.

Vous vous trompez, Monsieur, répondis-je. Ce n'est plus la Tendresse, qui a

fait parler Monſieur de Valville, lorſqu'il vous a demandé de mes Nouvelles. C'eſt la Haine; car, il doit ſe perſuader, que je ſuis la Cauſe de tous ſes Chagrins. Cela n'eſt pas vrai, du moins de mon Conſentement: mais, il le croit; & il a quelque Raiſon: car, toutes les Apparences ſont contre moi. Cette Haine-là eſt juſte: je ne puis la blâmer. Je ſuis très diſpoſée à me ſoumettre à tout ſon Reſſentiment: je le mérite, parce que j'ai été aſſez téméraire de toucher ſon Cœur; & il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce Point-là.

Pour vous, Monſieur, vous me faites un Honneur infini. Votre généreux Procédé à mon Egard m'a pénétrée de la plus vive Reconnoiſſance; & cette Reconnoiſſance durera autant que ma Vie. Elle pourra même faire bien des Progrès ſur mon Ame. La Situation, où je me trouve, ne me permet pas de pouſſer plus loin mes Idées. L'Accablement extrême où vous me voïez, la Maladie de Monſieur de Valville, la Triſteſſe de ma chere Mere; voilà bien des Contre-Tems à digérer; mes Forces ſont épuiſées. Que deviendrai-je? Je n'en ſçai rien. Vous m'aviés donné huit Jours pour me déterminer; mais, ces huit Jours-là ont été remplis de tant de fâcheux Incidens, qu'il m'a été tout-à-fait impoſſible de réflécir. Je dis vrai, Monſieur.

Ainsi, aïés donc la Bonté d'attendre que je sois plus tranquille, & en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la Grace de me proposer.

Vous me ravissez, Mademoiselle, reprit-il. Plus je vous connois, plus je vous respecte. Je pourrois même me servir ici de Termes plus énergiques, pour vous exprimer la Situation où vous avez mis mon Ame; mais, cela seroit ridicule dans la Bouche d'un Homme de mon Age. Vous serez toujours la Maitresse d'accepter mes Offres, quand vous le jugerez à propos. Ces Offres-là sont si peu de chose pour vous, que j'attendrai autant de Tems qu'il vous plaira: &, tout de suite, je vous demande seulement une Grace, Mademoiselle; & cette Grace est de m'accorder quelquefois l'Honneur de vous voir, & de jouïr du Plaisir de votre Conversation.

Ah! Monsieur, répondis-je toute émue, vous me ferez toujours un Honneur & un Plaisir infini. Je ne puis que profiter; oui, je le repete, & beaucoup profiter; dans la Compagnie d'une Personne de votre Mérite. Mais, Monsieur, il se fait tard, je vous retiens. Ayés la Bonté de venir nous informer promptement de la Maladie de M. de Valville; car, cette Maladie m'inquiete furieusement.

Ce galant Homme prit aussi-tôt Congé

de moi. Il revint le Lendemain tout effraïé nous dire, que Monſieur de Valville étoit griévement malade. Autre Redoublement de Douleur pour moi.

AH! ma chere Mere, dis-je alors, en me jettant aux Pieds de Madame de Miran, laiſſerez-vous mourir votre Fils dans ce funeſte Lieu! De grace, faites ceſſer au plutôt ſa Captivité. Monſieur, m'écriai-je, comme une Perſonne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma Mere. Mais, il ne fallut pas faire de grands Efforts: Madame de Miran étoit trop attendrie, pour reſiſter davantage à mes Prieres. Elle ſe diſpoſa preſque auſſi-tôt à aller le ſecourir. Madame Dorſin arriva dans ce moment; notre Ami n'eut garde de nous quitter: de ſorte que nous partîmes tous les quatre pour la Baſtille.

PENDANT le Chemin, je vous dirai, Madame, que mon Cœur palpitoit ſi extraordinairement, que j'avois de la Peine à reſpirer. La Crainte, le Plaiſir, la Douleur, l'agitoient tour à tour violemment. Ah! diſois-je en moi-même, Monſieur de Valville pourra-t-il ſupporter ma Préſence ſans Colere? Quelle Poſture tiendrai-je devant lui? Je ſuis le Sujet de toutes ſes Peines: pourra-t-il m'enviſager ſans Effroi? Mon Dieu, que je ſuis à plaindre! Enſuite, de plus doux Mouvemens ſuccé-

doient à ceux-là. Peut-être aussi, continuai-je, me rendra-t-il plus de Justice. Il connoît la Bonté de mon Cœur; je lui en ai donné des Preuves un nombre de fois: ces Preuves-là pourront le calmer. Mais, qu'elle Attitude dois je prendre en sa Présence? Il me sera impossible de contraindre ma Douleur, de ne pas lui laisser entrevoir le Feu violent qui me dévore, malgré son Infidelité. Que sçai-je, enfin, ce qui va arriver?

Ces Pensées-là me tourmentoient cruellement: j'eus tout le Tems de les faire. Personne ne m'interrompoit: nous gardions tous un triste Silence. Je pleurois, ma chere Mere sanglotoit, Madame Dorsin révoit, l'Officier étoit triste.

Enfin, nous voici, Madame, arrivez à la Bastille, & introduits dans l'Appartement du Prisonnier. Représentez-vous ici Monsieur de Valville, pâle, abattu, agité de mille Idées importunes, plus cruelles les unes que les autres. C'est ce qu'il me raconta dans la suite; & que ces Idées-là l'avoient jetté dans une Espece de Frénésie, qui le rendoit incapable de nous voir, & de nous connoitre. En vain, ma chere Mere mouilloit-elle son Visage de ses Larmes. L'Officier, qui lui tenoit la Main, ne pût lui arracher aucune Parole sensée: toutes se sentoient du Dérangement total

de ſon Eſprit. Madame de Miran paroiſſoit inconſolable, Madame Dorſin prête à s'évanouïr, l'Officier ſoupiroit amérement; & moi, Madame, ſans Sentiment, étendue dans un Fauteuil.

Il ne ſera pas difficile, Madame, de vous perſuader, qu'un auſſi parfaitement honnête Homme que l'Officier mon Ami, (vous ſçavez qu'il poſſédoit toutes les Qualitez d'un Cœur noble & généreux,) ne s'arrêta pas long-tems à donner à Monſieur de Valville des Marques infructueuſes de Compaſſion. Il nous quitte bruſquement, vole chès deux habiles Médecins, qu'il amene avec lui, & qui par de prompts Secours rendent la Connoiſſance & la Tranquilité à cet aimable Cavalier.

Pendant cet Intervalle, revenue un peu à moi-même, je pouſſai d'ameres Plaintes; je m'accuſois ſans ménagement d'être la Cauſe en quelque ſorte de cette funeſte Maladie. Ces Reproches furent entendus de ce cher Amant. Il me tend la Main, je m'approche: il ſaiſit la mienne, qu'il arroſe de ſes Larmes. Ah! chere & aimable Marianne, me dit-il, d'une Voix foible, il ſemble que le Ciel n'ait permis que j'aïe été privé quelque tems de ma Raiſon, que pour m'en rendre un Uſage plus parfait. Pendant l'Egarement de mes Sens, cent Images auſſi diſtinctes que diverſes

m'ont fait connoître clairement toute l'Injustice de mon Infidélité, & tout l'Eclat de votre Vertu. Mon Aveuglement est fini; &, depuis que mes Yeux se sont ouverts, je vois qu'il n'est point de Punition que ne mérite un Homme aussi coupable que moi.

Ne parlons plus du Passé, lui répondis-je, pénétrée de cette Déclaration: il suffit que vous me rendiés votre Estime & votre Bienveillance. N'allez pas vous livrer à des Souvenirs, qui ne feroient que troubler votre Repos, & retarder votre Guérison: songez à votre Santé, & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos Volontez, je serai charmée de posséder vôtre Amitié, sans géner vos Inclinations. Je me connois trop, pour vouloir régner dans votre Cœur. Je vous quitte de vos Promesses, & me contente de votre Estime.

Ah! Marianne, je sçai, que je ne mérite plus votre Tendresse. Je vois à présent toute la Noirceur de mon Procédé envers vous. Je sens que, quand j'aurois un Siecle de Vie, & que j'en emploïerois tous les Momens à réparer par mes Caresses, par mes Respects, & par mes Services, les Chagrins que je vous ai causez, je serois encore bien éloigné d'en mériter le Pardon.

Ah! Monsieur, m'écriai-je, noyée de Larmes, cessez donc de vous dire coupa-

ble, puiſque vous reconnoiſſez votre Faute. C'eſt moi ſeule, qui le ſuis: oui, c'eſt moi, qui ſuis la ſeule Cauſe de tous vos Chagrins: Si vous n'aviés point reconnu dans mon Caractere, & dans mes Manieres, mille Défauts rebutans, vous m'auriés toujours aimée. La Connoiſſance de ces Défauts a fait que vous m'avez ôté votre Cœur: &, quoique je n'aïe contribué en rien à m'attirer cette Diſgrace, c'eſt être aſſez coupable, que d'avoir oſé vous aimer.

QUE vous dirai-je, Madame? Cette tendre Converſation cauſa un ſi grand Dérangement dans mes Sens: oui, Madame, je fus ſaiſie & agité de tant de Mouvemens de Tendreſſe & de Chagrin, que je tombai dans un Evanouïſſement ſi terrible, qu'on me crut morte; je dis abſolument morte. On me tranſporta auſſi-tôt chez Madame de Miran, où je reſtai encore plus de vingt-quatre Heures ſans donner aucun Signe de Vie.

CE funeſte Accident fut ſuivi d'une Fiévre violente, & d'un Epuiſement extrême: je fus pendant plus de quinze Jours ſans Connoiſſance. Mes Yeux fermez, ma Voix éteinte, mon Sang glacé, pour ainſi dire, dans mes Veines, ne laiſſérent aucune Eſpérance de Guériſon. Cependant, une Criſe heureuſe me rappella encore à la Vie. Le prémier Objet, qui me frappa,

fut

fut Monsieur de Valville: oui, je remarquai d'abord, que ce cher Amant tenoit une de mes Mains, qu'il arrosoit de ses Larmes. Ah Ciel! m'écriai-je, quelle Action de Grace n'ai-je pas à vous rendre d'avoir conservé Monsieur de Valville! Mais, ne seroit-ce point un Songe, ou plûtôt l'Effet des cruels Vapeurs, qui me travaillent depuis si long-tems? Hélas! ne fût-ce que son Ombre, il faut que je l'adore. Je lui serre la Main, je fais mes Efforts pour lever la Tête, je lui parle, il me répond, ou, pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois; & cette Confusion avoit quelque-chose de si touchant, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Les Témoins de cette Scene fondoient en Larmes, sans Ménagement & sans Précaution; de sorte que, ne pouvant se contenir, ils poussérent des Cris perçans, qui fûrent entendus de toute la Maison, & qui attirérent Madame Dorsin occupée à consoler Madame de Miran, que la Douleur de me perdre tenoit allitée. Madame Dorsin, croïant que j'avois rendu le dernier Soupir, venoit imposer Silence aux Assistans, dans la Crainte d'exposer les Jours de ma chere Mere. Sa Joie ne pût se modérer, en me voïant recevoir les Caresses de mon Amant, avec un Sourire & une Tranquilité, qui ne sont propres qu'à ceux qui aiment

véritablement. Une Nouvelle si peu espérée lui arracha des Larmes; mais, c'étoient des Larmes agréables & paisibles, produites par l'Amitié. Aussi Madame de Miran, en la voïant rentrer dans sa Chambre, soupçonna-t-elle ce qui les avoit causées. Ah! Madame, lui dit-elle, je vois que Marianne est hors de Danger. Dieu en soit loué: je jouïrai donc encore du doux Plaisir de voir ma Fille. Cependant, cette Espéce d'Allarme l'avoit tellement émue, qu'elle fut quelques Jours, sans pouvoir sortir de son Appartement.

Il me semble, Madame, vous entendre dire: Hé! bon Dieu, Marianne, finissez ces tristes Récits. Cela m'ennuïe, me fatigue, & jette mon Esprit dans une Mélancolie qui me rend sauvage. Eh bien, j'y consens: quoi qu'à vous dire vrai, j'aime à me rappeller sans cesse ce Moment critique de ma Maladie; puisqu'il a été le Commencement de mon Bonheur, & que depuis ce Tems je n'ai que des Eloges à faire de Monsieur de Valville.

Je passe donc légérement sur cet Endroit; je me persuade que vous le voulez: encore deux ou trois petites Phrases, & j'ai fini. Car, vous n'ignorez pas qu'une Fille, quelque modeste qu'elle soit, ne se tait pas volontiers sur l'Amitié & la Tendresse qu'elle a sû inspirer; il en coûte trop à son

Amour propre. Nous aimons, nous autres Femmes, à nous applaudir des Graces que nous avons; & il n'y a point de Preuves plus convainquantes, qu'on a infiniment de ces Graces, que quand les Personnes mêmes les plus aimables nous assûrent que nous en sommes bien pourvûes. Tenez-moi donc Compte, Madame, de l'Effort que je fais, pour imposer Silence à mon Amour-propre, en passant légérement sur deux Articles aussi importans.

Je dirai donc simplement, que la Vûe & la Santé de Valville, quoiqu'encore convalescent, ranimérent presque tout-à-coup mes Esprits; que mon Transport amoureux produisit dans le Cœur de ce tendre Amant tant de Joie & d'Amour, qu'il fut en état de prendre Possession de sa Charge quatre Jours après, afin de m'offrir sa Main quand je serois guérie; qu'enfin la Tristesse de Madame de Miran s'éclipsa comme un Songe.

He' bien, ne me féliciterez-vous pas d'avoir sçû faire de pareils Prodiges, en si peu de Tems? Oh! oui, Marianne, dites-vous, je veux bien convenir que vous êtes une Sainte à Miracles: mais, finissez, une fois pour toutes, vos Langueurs; car, je ne puis plus y tenir.

Volontiers, Madame. Cela est fait,

pour le coup: je n'y reviendrai plus; tous mes Chagrins sont finis. Ma Santé se fortifia peu-à-peu, si bien qu'au bout d'un Mois, je me vis enfin au Comble de mes Vœux. Vous pensez, sans doute, que je veux parler de mon Mariage avec Monsieur de Valville. Vous pensez juste, Madame: il se célébra, cet heureux Hymen, avec une Pompe & une Magnificence sans égale, trente Jours après cette Epoque; car, j'ai bien retenu le Nombre de ces Jours-là, & c'est une Chose que je n'oublirai de ma Vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous, parvenues à la Fin de votre Roman? Oui: c'est par-là qu'ils finissent tous. Il est juste, que le vôtre ait la même Conclusion.

Pas tout-à-fait, Madame: j'ai encore quelque-chose d'assez intéressant à vous dire, avant de terminer mes Avantures. Ne les traitez pas de romanesques, s'il vous plaît: il n'en fut jamais de plus vraies. Celles, qui me restent à vous raconter, ne le sont pas moins, quoiqu'aussi extraordinaires.

Ce n'est plus de Marianne, cette petite Orpheline, sans Pere, sans mere, sans Parens, inconnue à tout le monde, & qui n'appartient à Personne, dont je vais vous parler. C'est de Marianne, Petite-Fille

du Duc de K...., Seigneur très distingué d'Ecosse, issu d'une des plus illustres & des plus anciennes Familles du Royaume; Allié à cette Madame de Kilnare, dont je vous ai parlé, & Oncle de Madame Warthon, mere de ma Rivale. C'est à cette terrible Rivale à qui j'ai Obligation de la Découverte de ma Naissance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame: ce n'est pas le moins frappant de l'Histoire de ma Vie. Oui, soïés assurée, que vous prendrez Plaisir à lire ce grand Dénouement, si avantageux pour moi, & si glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon Epoux.

SOUVENEZ-vous, Madame, que j'ai laissé à la Bastille Monsieur de Valville. Je vais encore vous rappeller des Idées fâcheuses. Je veux dire le triste Etat où nous nous trouvâmes tous.

J'AI dit que, pendant mon Evanouïssement, on me transporta chez Madame de Miran. Valville, malgré son mal & sa Foiblesse, voulut me suivre. Il étoit si touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles Sentimens, & de la Force de ma Tendresse, qu'il résolut dès cet Instant de me suivre au Tombeau, ou de réparer les Maux & les Chagrins qu'il m'avoit causez. Sa Jeunesse, & la Bonté de son Tempérament, le tirérent d'Affaire en moins de six

Jours; mais, la Douleur amere, que lui causoit ma Maladie, retardoit son parfait Rétablissement: ma Convalescence fit encore chez lui un Miracle; elle opéra plus que toute la Pharmacie. Enfin, Madame, touchée de son Repentir, entraînée par mon tendre Amour, je lui donnai la main, comme je vous l'ai déja dit, un mois après notre Entrevue à la Bastille. Ici le Mystere de ma Naissance se dévoila: le Duc de K.... s'étoit transporté à Paris, & me reconnut pour la Fille de son Fils. Voici ce qui donna lieu à cet heureux Evénement.

RAPPELLEZ-VOUS, Madame, cet Endroit où la Warthon avoit quitté le Couvent pour passer en Angleterre avec Monsieur de Valville. Cette Fille, au Desespoir de n'avoir point trouvé son Amant au Rendez-vous, le crut infidelle; & cette Idée se fortifiant par le Silence de Valville, elle se détermina à prendre le Voile.

MADAME de Kilnare, instruite des Ecarts de ma Rivale, & de sa Résolution, fit partir un Exprès pour Londres. La Lettre, qu'elle écrivoit à sa mere, renfermoit un Détail circonstancié de mon Histoire, & de ses Amours avec mon Amant. Madame Warthon communiqua la Lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de Connéxité, comme il me le raconta en-

suite, entre la Catastrophe qui avoit causé la mort d'un fils unique qu'il aimoit tendrement, & la mort de mon pere ; & se sentit tellement touché de mes infortunes, qu'il se détermina tout-à-coup d'accompagner sa Niéce en France.

DEPUIS plus de dix-huit ans, il pleuroit son cher fils, & n'avoit pû en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il sçavoit, & qu'il avoit souvent raconté à Madame Warthon, c'est que ce fils s'étoit marié à Venise, sans son consentement, & malgré sa volonté, à une Demoiselle nommée Julie Morosini; qu'il étoit venu à Paris avec elle, où il demeura quatre à cinq ans; que peu satisfait de son mariage, il avoit refusé de lui envoïer de l'argent; qu'enfin, réduit à une fortune très médiocre, il étoit parti pour bourdeaux dans le carosse de voiture, dans le dessein de trouver des amis qui lui facilitassent le moïen de passer en Angleterre avec son épouse, une petite fille de deux ans & demi, une femme-de-chambre, & un laquais; que le carosse avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouant, village situé sur la riviere de Loire, entre Orleans & Blois; & que plusieurs personnes avoient perdu la vie dans cette occasion. Il étoit encore informé du jour, de l'année, & du mois, auquel cet-

te triste avanture étoit arrivée. Il se doutoit bien que son fils avoit été tué; mais, il ne pouvoit se persuader que son épouse & sa fille eussent eu le même sort: cependant, il n'en avoit aucune nouvelle; & c'est ce qui lui causoit d'amers déplaisirs. Il m'a dit, qu'il relût plus de cent fois la lettre de Madame de Kilnare à Madame Warthon; de sorte que, ne doutant presque plus que je ne fusse les tristes restes de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

ILS s'embarquérent pour Nantes; ensuite, aïant cotoïé la riviere de Loire, ils arrivérent à Nouant, environ trois semaines après l'événement de la bastille.

VOUS vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, que j'ai dit dans la premiére Partie de ma Vie, qu'il y avoit, dans le carosse de voiture où je fus trouvé, un Chanoine de Sens qui s'enfuit; que cinq ou six Officiers, qui couroient la poste, passérent quelques momens après que le carosse eut été attaqué, & qu'ils me transportérent dans un petit village; qu'il y eut un procés verbal de fait par un espece de Procureur fiscal du lieu. Vous pensez bien que le Duc, mon Grand-Pere, n'oublia pas de se faire donner une copie de ce procés. Aïant aussi appris, que quelques Dames

des environs, qui m'avoient estimée & caressée jusqu'à mon départ pour Paris avec la Sœur du Curé, pourroient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit visite. Elles l'informérent, qu'aïant fait consulter les registres du nom des Voyageurs, elles avoient appris que le Monsieur & la Dame inconnue y étoient inscrits sous le nom du Chevalier de Flacour, & de Julie M....; qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille, & deux autres pour un laquais & une femme-de-chambre. A peine le Duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour, qu'il s'écria. Ah! c'est mon fils; j'en suis très persuadé. Cependant, pour n'avoir aucun doute sur cet article, il résolut d'aller à Sens chercher le Chanoine, qui seul s'étoit sauvé de la fureur des voleurs. Cet Ecclésiastique avoit encore l'idée si présente de cette funeste avanture, qu'il fit un portrait très ressemblant du Chevalier de Flacour, de son Epouse, & de moi. Il ajouta, que, malgré la jeunesse où j'étois alors, il me reconnoîtroit aisément, aïant remarqué, que j'avois, aussi-bien que mon pere, une marque à côté de l'œil droit, c'est-à-dire, une fraise imperceptible, mais si parfaitement formée, que rien n'étoit plus facile que de me reconnoître par ce signe. Vous l'avez

remarquée mille fois; Madame, cette jolie fraise, en m'assurant, que c'étoit un agrément de plus pour mon visage.

En un mot, le Duc fit tant de perquisitions, & prit de si justes mesures, qu'il fut absolument persuadé, que j'étois sa petite-fille. Impatient de me voir, il se transporte à Paris, & se rend avec Madame Warthon au Monastere, où elle avoit laissé sa fille, & où ils croïoient me trouver. On ne peut nier, Madame, que ma rivale ne possédât de très bonnes qualitez. Non; elle n'étoit point méchante : elle n'étoit qu'imprudente, & amoureuse. On doit même dire, que sa tendresse pour Monsieur de Valville étoit très pardonnable. Vous l'avez connu en ce tems-là, Madame : c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eut à Paris. La Warthon, surprise au possible de voir sa mere, & de la sçavoir instruite de ses amours, ne pût lui refuser l'aveu de ses intrigues avec Valville. Oh, cela ne pouvoit se faire, sans raconter jusqu'aux moindres particularitez de mon histoire: & comme elle rendoit intérieurement justice à ma droiture, à mon bon cœur, & à mes graces, elle attendrit de nouveau le Duc son oncle; qui, aïant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller sur l'heure chez Madame de

Miran, accompagné du Chanoine, de sa niéce, & de ma rivale, persuadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivez ensemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville, & qu'on le bénissoit dans une salle où il se trouvoit une compagnie nombreuse & choisie. Ce vénérable Vieillard, aïant percé la foule, pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta à mon cou en arrosant mon visage de ses larmes. Ah! ma chere fille, s'écrie-t-il: reste malheureux d'un fils unique cheri, je vous retrouve enfin. Que vous m'avez coûté de douleurs & de soupirs! Là, les sanglots lui coupérent la parole. Jugez, Madame, de mon étonnement: vous pensez bien qu'il fut extrême.

Tous les convives, attentifs à un événement si extraordinaire, ne pûrent refuser leur attention au récit que fit le Duc. Le Chanoine aïant confirmé que j'étois certainement la petite fille, qui étoit dans le carosse de voiture, il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissemens de toute la compagnie: celle du Duc, surtout, fut inexprimable. Ouï, j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassemens, ravissante joie, expression touchante: tout fut emploïé, pour

me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces, que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses. Je passe légérement sur cette heureuse entrevue: les termes m'échapent, pour en faire sentir toute la douceur.

LA haute naissance, & les grands biens que le Duc de Kilnare possédoit, & qui devoient me retenir après sa mort, me donnérent de nouvelles graces. Tout le monde avouoit, que je méritois un tel pere; mais, tous n'étoient pas contens de cette étrange métamorphose. Ceux, qui m'avoient méprisée & persécutée, avoient trop de confusion, pour voir avec un œil indifférent une élévation aussi imprévue. Je sentois parfaitement, que leur orgueil en souffroit; mais, bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchois d'effacer par mes caresses, le reproche intérieur qu'ils se faisoient à eux-mêmes. Enfin, je puis dire, sans vanité, que Marianne, petite-fille d'un Duc, ne fut pas plus fiere que Marianne, inconnue & sans parens.

CEPENDANT, Madame, croirez-vous, que, malgré ma conduite simple, & telle qu'elle avoit été jusques-ici, Monsieur de Valville me parut fâché, mais je dis très.

fâché de la découverte de ma naissance. Il se persuada, que la tendresse pourroit faire place à l'ambition; que mon Grand-Pere, informé de son inconstance, & des vifs chagrins qu'il m'avoit fait essuïer, refuseroit d'approuver notre hymen. Rempli de ces funestes pensées, une extrême tristesse s'empara de son esprit. Ce changement ne m'échapa point: je voulus en sçavoir la cause. Il obéït, & me communiqua ses soupçons, d'un ton si douloureux, & avec un desespoir si marqué, que je m'écriai en pleurant amérement: Ah! cher Epoux, quelle injustice horrible me faites-vous? Est-il possible, que vous ne connoissiés point encore mon cœur? Ne vous ai-je pas répété cent fois, que ce n'est, ni votre fortune, ni votre naissance, qui m'ont porté à vous aimer avec la derniere tendresse, mais uniquement votre personne & votre mérite? Soïés donc persuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'univers ne feroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée. Si je ne pouvois être à vous, je ne serois jamais à personne; &, sans attendre sa réponse, je courus avec vitesse trouver le Duc de K..... mon Grand-Pere, qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ses pieds, & lui fis un portrait si expressif de ma tendresse pour Mon-

ſieur de Valville & des obligations que j'avois à Madame ſa mere, que le Duc en fut attendri, & qu'il convint ſur l'heure avec Madame de Miran, de me reconnoître pour ſa fille, & ſon unique héritiére.

Je puis vous dire, Madame, que jamais union n'a paru faite ſous de meilleures auſpices. Oui, je me flatte, que l'amour a allumé le flambeau de l'hymen d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux amans, qui ne connoiſſent d'autres plaiſirs que de s'aimer, de ſe dire qu'ils s'aiment, & de ſe le répéter ſans ceſſe.

L'Officier, dont je vous ai parlé, qui m'avoit fait des propoſitions de mariage, eſt preſque toujours dans notre compagnie. Madame de Miran ne me perd, pour ainſi dire, jamais de vûë, tant ſa tendreſſe eſt extrême. Madame Dorſin ne ſauroit être deux jours ſans nous, ni nous ſans elle. En un mot, nous paſſons la vie la plus délicieuſe qu'il ſoit poſſible d'eſpérer dans cette vie.

Telles ſont, Madame, les avantures de ma vie. C'eſt une choſe, que vous avez exigée de mon amitié. Soïés ſatisfaite: j'ai rempli fidélement le plan que vous m'avez préſcrit. Enfin, mon ouvrage eſt fini: voilà, ſans doute, un livre de plus dans le monde. Les jugemens, que l'on

en fera, feront divers: il choquera les uns, ils fatisfera les autres; tout celà, felon leur goût, plutôt que felon la qualité de l'ouvrage.

QUAND un livre feroit mauvais, il rifque, au moins pour un tems, de paffer pour bon, fi l'Auteur a un parti formé dans la République des lettres. De même, il rifque de paffer pour mauvais, quand même il feroit bon, fi l'Auteur eft un inconnu. Quoiqu'il en foit, je vous ai donné mon hiftoire pour ce qu'elle vaut. Soit qu'elle plaife au public, foit qu'elle ne plaife pas, je ferai très contente, fi elle vous a amufée. Adieu, Madame, & tenez-moi compte de ma complaifance.

Fin de la derniere Partie de la
VIE DE MARIANNE.



920534





